Marges Linguistiques

Numéro 7, Mai 2004

Langage – Communication – Représentations

REVUE ELECTRONIQUE EN SCIENCES DU LANGAGE

Langue, Langage, Inconscient Linguistique et Psychanalyse

Volume 1

Sommaire

Des mots aux maux ou comment la non-reconnaissance de la place autre que doit occuper le maître dénie la violence nécessaire à l'acte d'apprendre
Patrick Anderson

Freud et l'aunonymie
Michel Arrivé

Langage et inconscient chez Freud : représentions de mots et représentations de choses
Michel Arrivé et *Izabel Vilela*

Mots et choses chez Freud
Michel Arrivé

Musiques méta-énonciatives : le dire pris à ses mots
Jacqueline Authier-Revuz

De l'intérêt de la linguistique pour la recherche en psychologie clinique. Subjectivité et analyse de l'équivoque
Valérie Capdevielle-Mougnibas

Saussure, Freud, l'aphasie : d'un point de rencontre à la linguistique clinique
Clément de Guibert

Les *événements d'énonciation* graphiques. ionnement linguistique de l'inconscient dans les manuscrits
Irène Fenoglio

Les métamorphoses du « langage » dans la découverte freudienne (Les modèles freudiens du langage)
Julia Kristeva

Éléments pour une sémantique du verbe *Désirer*. « To have or have not » ou « Le port de l'angoisse »
Daniel Lebaud

ISSN : 1626-3162 — Mai 2004 — M.L.M.S. Éditeur, Saint-Chamas, France

Calendrier prévisionnel

Mai 2005 Numéro 9 :

L'Analyse du discours : état de l'art et perspectives
Numéro dirigé par *Dominique Maingueneau* (Université Paris XII, France)

Novembre 2005 Numéro 10 :

Langues régionales
Numéro dirigé par *Claudine Moïse* (Université d'Avignon, France),
Véronique Fillol (Université de Nouméa, Nouvelle-Calédonie)
et *Thierry Bulot* (Université de Rouen et Université de Rennes, (France)

Hors série 2005-2006 :

Combattre les fascismes aujourd'hui : propos de linguistes…
Numéro dirigé par Jacques Guilhaumou (ENS, France)
et Michel Santacroce (Cnrs, Université de Provence, France)

Hors série 2005-2006 :

L'origine du langage et des langues
Publication collective – *Marges Linguistiques*

La revue électronique gratuite en Sciences du Langage **M**arges **L**inguistiques est éditée et publiée semestriellement sur le réseau Internet par :

M.L.M.S. Éditeur
Le petit Versailles
Quartier du chemin creux
13250 Saint-Chamas, France

Consignes aux auteurs

La revue **M**arges **L**inguistiques accepte les articles, non publiés par ailleurs, présentant un lien étroit avec le thème du numéro particulier auquel il est destiné et faisant état soit d'une analyse personnelle (corpus, exemples) individuelle ou collective ; soit un travail plus spéculatif et plus théorique qui, dans une perspective originale, fait le lien entre recherches antérieures et théories linguistiques de référence, soit encore d'une lecture critique, concise et synthétique d'un ouvrage récent dans le domaine (ayant trait à la thématique du numéro en cours).

Mode de sélection

Le principe de sélection est le suivant : (1) un tri préalable sera effectué par les membres du comité de rédaction et aboutira à une présélection des articles destinés au numéro en cours ; (2) chaque article sera ensuite relu par deux membres du comité scientifique (évaluation en double aveugle). En cas de désaccord, l'article sera donné à relire à un troisième lecteur : consultant associé à la revue ou personnalité scientifique extérieure à la revue mais jugée particulièrement apte pour porter une évaluation dans le champ concerné, par le comité de rédaction.

L'auteur (ou les auteurs) sera avisé dès que possible de la décision prise à l'égard de son article : (1) sélection ; (2) refus avec les justifications du refus ou (3) report dans la sélection immédiate accompagnée des commentaires des relecteurs pouvant amener à une révision du texte pour une nouvelle soumission ultérieure.

Informations indispensables

Les auteurs sont priés de bien vouloir accompagner les articles d'une page de garde fournissant les informations suivantes (cette page confidentielle ne sera pas transmise aux membres du comité scientifique) :

- Nom et prénom
- Nom de l'université, du groupe de recherche (plus généralement nom du lieu professionnel)
- Adresse électronique impérativement, éventuellement adresse http (site web)
- Notice biographique éventuellement (50 à 100 mots)
- Titre, résumé de l'article (150 mots) et 10 mots clés (en français).
- Titre, résumé de l'article (150 mots) et 10 mots clés (en anglais).

Mode d'acheminement

ML étant une revue entièrement et résolument électronique, gratuite, et ne disposant d'aucun fond propre pour l'acheminement d'un éventuel courrier postal, les articles proposés doivent obligatoirement nous parvenir sous la forme d'une annexe à un courrier électronique : envoyez votre article comme document attaché à : contributions.ML@wanadoo.fr. Prenez soin également de respecter les formats. RTF (.rtf) ou .DOC (.doc) en d'autres termes Rich Text File, Microsoft Word (à ce propos voir **Les formats de fichiers**). Précisez dans le corps du message si le fichier attaché est compressé et quel mode de compression a été utilisé (stuffit, zip, etc.).

Pour les raisons exposées ci-dessus, **ML** décline toutes responsabilités en ce qui concerne le sort des articles qui pourraient être envoyés par courrier postal à la revue ou à l'un des membres du comité de rédaction. Les disquettes (Mac ou Pc) peuvent éventuellement et très exceptionnellement être acceptées mais ne pourront en aucun cas être renvoyées aux expéditeurs.

Formats de fichiers

Les articles peuvent être soumis dans les formats suivants :

- Fichiers de type Microsoft Word [version 5, version 5.1, version 6, version 7 (Pc) ou 8 (Mac), Word 2000, 2001 (Pc)].
- Fichiers de type **R**ich **T**ext **F**ile (.rtf)

Lorsqu'un fichier comporte des « images » incorporées au texte, il est bon d'envoyer :
(1) le fichier avec les images disposées par vos soins et toujours accompagnées d'une légende précise en dessous de chaque image ;
(2) le fichier texte seul [**.rtf**] ou [**.doc**] et les images (classées et séparées) [**.pct**] ou [**.jpg**].

Tableaux et figures doivent être accompagnés d'une numérotation et d'une courte légende, par exemple : Fig. 1 : texte de la légende. Lorsque la figure est un fichier « image », utilisez une image aux formats [.pct] ou [.jpg] que vous faites apparaître dans le corps de texte mais que vous envoyez également à part en [.pct], 300 dpi, 32 bits si possible.

Vous pouvez compresser le fichier en utilisant les formats de compression [.sit] ou [.zip]. Si vous compressez une image [.pct] en [.jpg], choisissez plutôt une compression faible ou standard pour préserver la qualité de l'image initiale.

Taille globale des textes

- Entre 10 pages (minimum) et 25 pages (maximum) – Une quantité moyenne de 20 pages est espérée pour chacun des articles.
- Les comptes rendus de lecture doivent comprendre entre 3 et 6 pages (maximum) – Les autres caractéristiques de présentation des comptes rendus sont identiques à celle des articles.
- 30 à 40 lignes (maximum) rédigées par page. Ce qui permet d'aérer le texte avec des sauts de ligne, des titres et sous-titres introducteurs de paragraphes.

- Chaque page de texte comporte entre 3500 et 4500 caractères, espaces compris (soit environ 2500 à 3500 caractères, espaces non compris), ce qui représente entre 500 et 650 mots.

Les styles des pages

Les marges :
2 cm (haut, bas, droite, gauche) – [Reliure = 0 cm, en tête = 0, 25 cm, pied de page = 1, 45 cm – sinon laissez les valeurs par défaut]

Interligne :
Interligne simple partout, dans le corps de texte comme dans les notes ou dans les références bibliographiques.

Présentation typographique du corps de texte **:**
Style : normal — alignement : justifié (si possible partout). Espacement : normal — Crénage : 0. Attributs : aucun (sauf si mise en relief souhaitée).

Police de caractères :
Verdana 10 points dans le corps de texte, Verdana 9 points les notes. Verdana 10 points dans les références bibliographiques.

Couleur(s) :
Aucune couleur sur les caractères (ni dans le corps de texte, ni dans les notes, ni dans les références)
Aucune couleur ou trame en arrière-plan (des couleurs peuvent être attribuées ultérieurement lors de la mise en page finale des articles acceptés pour la publication)

Paragraphes :
Justifiés – *Retrait positif* à 0,75 et une ligne blanche entre chaque paragraphe. Pas de paragraphe dans les notes de bas de page. *Les pagragraphes des références bibliographiques* présentent en revanche un *Retrait négatif* de 0,50 cm.

Les notes de bas de page :
Verdana 9 points, style justifié, interligne simple. Numérotation : recommencer à 1 à chaque page.

Tabulation standard :
0,75 cm pour chaque paragraphe.

Dictionnaire(s) et langue(s) :
Langue(s) « Français » et/ou « Anglais ».

Césure, coupure de mot :
Dans le corps de texte, coupure automatique, zone critique à 0,75, nombre illimité.
Pas de coupure dans les titres et sous-titres.

Guillemets :
Guillemets typographiques à la française partout (« »).

Normes typographiques françaises :

Un espace après le point [.]
Un espace avant les deux points [:]
Pas d'espace avant une virgule [,] ou un point [.]
Un espace avant le point virgule [;]
Pas d'espace intérieur pour (…) {...} [...]
Un espace avant [?]
Un d'espace avant des points de suspension (trois points) : […]
Un espace avant [%]
Un point après [etc.] ou [cf.]
Un espace avant et après les signes [=], [+], [-], [X], etc.

Les références bibliographiques

Les références complètes doivent figurer en fin de document. Les auteurs utilisent des références indexées courtes dans le corps de texte, en utilisant les conventions suivantes :

(Eco, 1994) (Py, 1990a) (Chomsky & Halle, 1968) (Moreau et al., 1997).

(Searle, 1982 : pp. 114) ou (Fontanille, 1998 : pp. 89-90).

Eco (1994) indique que — Eco précise également (*op. cit.* : pp. 104-105) que…

Les références complètes doivent être présentées par ordre alphabétique et respecter les normes suivantes :

Un article de revue :

Nom de l'auteur – Initiales du prénom (entre parenthèses) – Point – Année de publication – Point – Titre de l'article (entre guillemets) – Point – Nom de la revue (précédé de « in : ») – Volume – Première et dernière page de l'article.
Exemple 1 :
Bange (P.) 1983. « Points de vue sur l'analyse conversationnelle ». in : *DRLAV*, 29, pp. 1-28.

Un article dans un livre

Nom de l'auteur – Initiales du prénom (entre parenthèses) – Point – Année de publication – Point – Titre de l'article (entre guillemets) – Point — – in : nom et initiales du ou des coordinateurs de l'ouvrage – Titre du livre – Ville – deux-points — Nom de l'éditeur – pages consultées de l'article.
Exemple 3 :
Véronique (D.). 1994. « Linguistique de l'acquisition et didactique des langues étrangères : à propos de la référence pronominale ». in : Flament-Boistrancourt (D.), (ed.). *Théories, données et pratiques en français langue étrangère*. Lille : Presses universitaires de Lille, pp. 297-313.

Remarques sur les citations

Les citations courtes (moins de deux lignes) apparaissent dans le corps du texte, entourées de guillemets (guillemets typographiques à la française).
Les citations longues (plus de deux lignes) font l'objet d'un paragraphe spécial de marge inférieure au reste du texte. Le texte y figure en Verdana 9 points, sans guillemets.

Renseignements : écrire à

contributions.ML@wanadoo.fr

Équipe éditoriale

Comité scientifique

Jean-Michel Adam (Université de Lausanne, Suisse) — Jean-Jacques Boutaud (Université de Bourgogne, France) — Josiane Boutet (Université de Paris VII, France) — Thierry Bulot (Université de Rouen, France) — Paul Cappeau (Université de Poitiers, France), Jean Caron (Université de Poitiers, France), Chantal Charnet (Université Paul Valéry — Montpellier III, France) — Joseph Courtés (Université de Toulouse II, France) — Béatrice Daille (IRIN — Université de Nantes, France) — Marcelo Dascal (Université de Tel Aviv, Israël) — Françoise Gadet (Université de Paris-X Nanterre, France) — Alain Giacomi (Université de Provence, France) -Benoit Habert (Laboratoire LIMSI, Université Paris X, France) — Monica Heller (Université de Toronto, Canada) — Thérèse Jeanneret (Université de Neuchâtel, Suisse) — Catherine Kerbrat-Orecchioni (GRIC (Groupe de Recherches sur les Interactions Communicatives, CNRS-Lyon2) Université Lumière Lyon II, France) — Norman Labrie (Université de Toronto, Canada) — Guy Lapalme (Université de Montréal, Québec, Canada) — Olivier Laügt (Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, France) — Marinette Matthey (Université de Neuchâtel, Suisse) — Jacques Maurais (Conseil de la langue française, Québec, Canada) — Piet Mertens (Katholieke Universiteit Leuven, Département de Linguistique, Belgique) — Sophie Moirand (Université de la Sorbonne Nouvelle, France) — Claudine Moise (Université d'Avignon, France) — Lorenza Mondada (Université de Bâle, Suisse) — Marie-Louise Moreau (Université de Mons-Hainaut, Belgique) — Bernard Py (Université de Neuchâtel, Suisse) — François Rastier (CNRS, Paris, France) — Véronique Rey (Université de Provence, France) — Didier de Robillard (Université de Tours, France) — Eddy Roulet (Université de Genève, Suisse) — Daniel Véronique (Université de Paris III : Sorbonne nouvelle, France) — Jean Véronis (Université de Provence, France) — Evelyne Viegas (Natural Language Group, Microsoft Corporation, USA) — Diane Vincent (Université de Laval, Québec, Canada) — Robert Vion (Université de Provence, France).

Consultants associés

Michel Arrivé (Université de Paris X Nanterre, France) — Louis-Jean Calvet (Université de Provence, France) — Jacques Fontanille (Université de Limoges, Centre de Recherches Sémiotiques (FRE2208 CNRS), France) — Jacques Moeschler, Département de linguistique, Université de Genève, Suisse) — Geneviève Dominique de Salins, Faculté Arts, Lettres et Langues, CIREC (EA 3068), Université de Saint-Etienne, France) — Andréa Semprini (Université de Lille III, France).

Comité de rédaction

Michel Arrivé (Université de Paris X Nanterre, (France) — Mireille Bastien (Université de Provence, France) — Thierry Bulot (Université de Rouen, France) — Stéphanie Clerc (Université d'Avignon, France) — Véronique Fillol (Université de Nouméa, Nouvelle Calédonie) — Alain Giacomi (Université de Provence, France) – Véronique Magaud (Université de Provence, France) — Marinette Matthey (Université de Neuchâtel, Suisse) — Michèle Monte (Université de Toulon, France) — Philippe Rapatel (Université de Franche Comté, France) — François Rastier (Cnrs, Paris, France) — Didier de Robillard (Université de Tours, France) — Michel Santacroce (Université de Provence, France) — Yvonne Touchard (IUFM de Marseille, (France) — Daniel Véronique (Université de Paris III : Sorbonne nouvelle, France) — Jean Véronis (Université de Provence, France).

Rédacteur en chef

Michel Santacroce (Université de Provence, France).

Sommaire du numéro

002 *Calendrier prévisionnel*
003 *Consignes aux auteurs*
Michèle Monte et Yvonne Touchard (Coordinatrices)
005 *Équipe éditoriale*
006 *Sommaire du numéro*
008 *Éditorial*
Michel Arrivé et Izabel Vilela (Directeurs de publication)
012 *Colloques et manifestations*
Véronique Fillol (Coordinatrice)
022 Comptes rendus d'ouvrages
Véronique Magaud (Coordinatrice)
022 - Compte rendu critique de lecture de l'ouvrage *: Une introduction aux sciences de la Culture.* Sous la direction de *François Rastier* et *Simon Bouquet* (2002). Paris : Presses Universitaires de France. Par *Carine Duteil-Mougel*, Université de Toulouse Le Mirail (France).
027 - Compte rendu critique de lecture de l'ouvrage : *Les mots du bled.* De *Dominique Caubet* (2004). Paris : L'Harmattan, Coll. « Espaces Discursifs ». Par *Philippe Blanchet*, Université Rennes II : Haute Bretagne (France).
029 - Compte rendu critique de lecture de l'ouvrage : *La métaphore dans le commentaire politique*. De *Rafika Kerzazi-Lasri*. Paris : L'Harmattan. Par *Véronique Magaud*, Auteure indépendante (France).
033 *Liens sur la toile*
Alain Giacomi (Coordinateur)
034 *Nouvelles brèves*
Michèle Monte (Coordinatrice)
040 *Des mots aux maux ou comment la non-reconnaissance de la place autre que doit occuper le maître dénie la violence nécessaire à l'acte d'apprendre*
Par *Patrick Anderson*, Université de Franche-Comté, France
052 *Freud et l'aunonymie*
Par *Michel Arrivé*, Université de Paris X : Nanterre, MODYCO, CNRS UMR 7114, France
063 *Langage et inconscient chez Freud : représentions de mots et représentations de choses*
Par *Michel Arrivé* et *Izabel Vilela*, Université de Paris X : Nanterre, MODYCO, CNRS UMR 7114, France
073 *Mots et choses chez Freud*
Par *Michel Arrivé*, Université de Paris X : Nanterre, MODYCO, CNRS UMR 7114, France
085 *Musiques méta-énonciatives : le dire pris à ses mots*
Par *Jacqueline Authier-Revuz*, Université Paris III : Sorbonne Nouvelle, France
100 *De l'intérêt de la linguistique pour la recherche en psychologie clinique. Subjectivité et analyse de l'équivoque*
Par *Valérie Capdevielle-Mougnibas*, Université Toulouse le Mirail, France
110 *Saussure, Freud, l'aphasie : d'un point de rencontre à la linguistique clinique*
Par *Clément de Guibert*, Université de Haute Bretagne, Rennes II, France

125 *Les événements d'énonciation graphiques. Traces du fonctionnement linguistique de l'inconscient dans les manuscrits*
Par *Irène Fenoglio*, Cnrs – ITEM, France

140 *Les métamorphoses du « langage » dans la découverte freudienne*
(Les modèles freudiens du langage)
Par *Julia Kristeva*, Université de Paris VII : Denis Diderot, France

166 *Éléments pour une sémantique du verbe Désirer. « To have or have not » ou « Le port de l'angoisse »*
Par *Daniel Lebaud*, LASELDI / IDIOMES, Université de Franche-Comté, France

176 *Remerciements*
Marges Linguistiques
179 *Les groupes de discussion de Marges Linguistiques*
181 *Forum des revues*
Thierry Bulot
183 *Présentations de thèses*
184 *Rubrique éditoriale*
186 *Échos*
187 *Les appels à contributions*

Éditorial

Frissons introductifs
Par *Michel Arrivé* et *Izabel Vilela*
MODYCO, CNRS UMR 7114
Université de Paris X Nanterre, France

Mai-Novembre 2004

« *Langue, Langage, Inconscient : Linguistique et Psychanalyse* » : tel est le titre de ce numéro double de *Marges linguistiques*. Il est propre à donner le frisson. Il l'a effectivement donné à ses deux éditeurs, Michel Arrivé et Izabel Vilela. Ils ont pensé que le mieux qu'ils avaient à faire pour présenter le fruit de leurs veilles angoissées était de chercher à décrire leurs frissons, et à en expliquer les raisons.

La première partie du titre est à proprement parler effrayante. Le problème que pose la juxtaposition des trois termes « Langue, langage, inconscient » n'est autre que celui du fondement même de la psychanalyse. Lorsqu'il a, en 1926, à poser, dans un livre, *La question de l'analyse profane* [1] – elle est toujours d'actualité… – Freud décrit ce qui se passe entre le patient et le « médecin[2] » :

Il ne se passe entre eux rien d'autre que ceci :

> ils se parlent. L'analyste[3] n'utilise pas d'instrument, pas même pour l'examen, ni ne prescrit de médicaments (…). L'analyste fait venir le patient à une certaine heure de la journée, l'engage à parler, l'entend, puis s'adresse à lui et l'engage à l'écouter (*Œuvres complètes,* XVIII, pp. 9).

L'analyse est ici décrite non seulement par ce qu'elle est, mais par ce qu'elle n'est pas : elle ne recourt ni aux « instruments », ni aux « médicaments ». « Rien d'autre », finalement, que le discours, sous les espèces du dialogue. Un dialogue, à vrai dire, quelque peu déséquilibré (mais n'est-ce pas, peu ou prou, le sort de tout dialogue ?) : c'est d'abord le patient qui parle, tout seul, quoique, bien sûr, sous l'effet de la sollicitation initiale de l'analyste. Celui-ci n'intervient, sur un autre mode – pour se faire « écouter » – que dans un second temps.

En ce point, Freud décrit la réaction de son interlocuteur, supposé « ignorant », mais « impartial » :

> Le visage de notre homme impartial témoigne maintenant d'un soulagement et d'une détente indiscutables, mais trahit tout aussi nettement un certain dédain. C'est comme s'il pensait : Rien que cela ? Des mots, des mots, et encore des mots, comme dit le prince Hamlet (*ibid.*)

C'est vrai : le « dédain » de l' « homme impartial » est compréhensible. Comment diable les mots, ces fétus de paille allégués avec mépris par Hamlet, peuvent-ils avoir effet sur le grain particulièrement coriace de la souffrance de l'âme ? Une seule solution possible, selon le pauvre interlocuteur impartial, pour expliquer leur efficace : le recours à l' « enchantement » (*Zauberei*).

---

[1] Faut-il rappeler, avec Freud, que le terme « analyse profane » (*Laienanalyse*, littéralement « analyse des laïques » — qu'on remarque au passage la très insistante connotation religieuse des mots *profane* et *laïque*) vise l'analyse pratiquée par les « non-médecins » ? Le problème venait de se poser à Vienne pour Theodor Reik, qui sans être médecin pratiquait l'analyse. Les débats de 2004 autour de l' « amendement Accoyer » ont déterminé des épisodes étrangement voisins, jusque dans la terminologie utilisée pour les décrire : le mot *charlatan*, largement utilisé pendant les débats de 2004, est précisément celui que les traducteurs des *Œuvres complètes* emploient pour traduire le *Kurpfuscher*, littéralement « gâcheur de cure », de Freud.

[2] Tiens, le « médecin » ? Mais s'il s'agit d'un « laïque », d'un « profane » ? Lapsus de Freud, ce « médecin » ? Ou plutôt anticipation : c'est que le misérable laïque, enfin autorisé, acquiert du coup le statut de « médecin ».

[3] Tiens, le « médecin » de la phrase précédente est ici devenu l' « analyste » ? C'est donc qu'il n'est pas nécessaire qu'il soit médecin ?

Et voici, oh ! surprise, que Freud ne récuse pas le terme du naïf :

> Très juste, ce serait un procédé d'enchantement si l'action en était plus prompte. L'enchantement a pour attribut essentiel la rapidité, pour ne pas dire la soudaineté du succès. (…) Mais après tout le mot à l'origine était un enchantement, une action magique, et il a conservé encore beaucoup de son ancienne force. (pp. 10).

On le voit : le véritable moteur de cet « enchantement » spécifique, c'est le *mot*, ou, plus précisément, le *Wort*, le mot tel qu'il s'énonce dans le discours, comme le remarquera Lacan, en ce point lecteur au plus haut point autorisé de Freud. Il repère avec vigilance que le *Wort* allemand ne se confond pas entièrement, tout proche qu'il est de la parole vive, avec le triste *mot* français, à qui, selon l'illustre formule d'Adolphe Ripotois, il ne manque que l'*r* pour être *mort*. Quant à la *magie* – autre traduction de la *Zauberei* – elle apparaîtra aussi chez Lacan, parfois sous la forme de l'*alchimie*, comme figure de l'analyse[1].

Tel est l'état des choses en 1926. Mais en réalité on peut – il faut – remonter bien plus haut dans le passé. C'est ce que fait Izabel Vilela : elle évoque dans son article le moment fondateur de la « talking cure ». Nous sommes cette fois en 1880. Le nom même de la *psychanalyse* n'a pas encore été énoncé[2]. Joseph Breuer, collègue et ami de Freud, mène la cure d'une jeune personne autrichienne, Anna O, nom sous lequel il dissimule la véritable identité de sa patiente : Bertha Pappenheim. C'est la patiente elle-même qui trouve le mot juste pour désigner la cure à laquelle elle est soumise :

> (…) il devenait parfois difficile, même sous hypnose, de la faire parler. Elle avait donné à ce procédé le nom bien approprié et sérieux de « talking cure » (cure par la parole) (« Histoires de malades », in *Études sur l'hystérie*, pp. 21-22).

Dès cette époque, préhistorique à proprement parler – car l'histoire de la psychanalyse, faute du mot, n'est pas encore commencée – s'affiche la connexion entre cure et parole. Comment la qualifier, cette connexion ? *Intime* est insuffisant, *consubstantielle* serait excessif. Disons-la simplement *essentielle*. Freud, on le sait, ne fera, après 1880, qu'apurer sa pratique de la cure, en en éliminant tous les éléments annexes (hypnose, attouchements et autres gadgets) dont elle pouvait s'accompagner originellement. Et cette omniprésence exclusive du discours sera, dans la suite, un thème redondant de ses réflexions.

En ce point, les deux malheureux éditeurs, se sont laissés aller, dans l'effroi, sinon à théoriser, au moins à méditer. L'analyse, se sont-ils dit, est définie comme pratique du langage. C'est du discours, et seulement du discours, qu'il est question dans les deux textes, sous les espèces du dialogue dans *L'analyse profane* et de la *talking cure* dans l'histoire d'Anna O. Mais, ont-ils osé dans une lapalissade, la pratique du langage présuppose le langage. Ainsi la formule « point de discours, point d'analyse » prend immédiatement une autre forme : « point de langage, point d'analyse ». Or l'analyse est définie par Freud comme le mode d'accès, le seul ou peu s'en faut[3], à l'inconscient. Car c'est bien l'inconscient qui est visé dans la formule paraphrastique « [certains] processus animiques à peine accessibles autrement » qui apparaît dans le premier segment de la définition de la psychanalyse qu'il donne en 1923[4], peu avant que se pose la *Question de l'analyse profane :*

> *Psychanalyse* est le nom : 1. d'un procédé d'investigation de processus animiques qui sont à peine accessibles autrement ; 2. d'une méthode de traitement des troubles névrotiques, qui se fonde sur cette investigation ; 3. d'une série de vues psychologiques acquises par ce moyen qui croissent progressivement pour se rejoindre en une discipline scientifique nouvelle (*Encyclopédie de la sexologie humaine*, *in Œuvres complètes,* t. XVI, pp. 183).

---

[1] Voir par exemple pour la *magie* le *Séminaire VIII* pp. 143 et pour l'*alchimie* le *Séminaire XI*, pp. 14.

[2] On sait qu'il ne le sera qu'en 1896, dans l'article publié par Freud, en français, sur « L'hérédité et l'origine des névroses ». Le mot a à ce moment la forme *psychoanalyse*, qu'il a conservée en allemand. Il apparaît pour la première fois dans une évocation du « procédé » de Breuer, où se lit évidemment le souvenir de la « talking cure » d'Anna O : « Je dois mes résultats à l'emploi d'une nouvelle méthode de psychoanalyse, au procédé explorateur de J. Breuer, un peu subtil, mais qu'on ne saurait remplacer, tant il s'est montré fertile pour éclaircir les voies obscures de l'idéation inconsciente » (*Œuvres complètes*, III, pp. 115).

[3] On comprendra la précaution du « peu s'en faut » en lisant attentivement la définition donnée par Freud de la psychanalyse telle qu'elle est citée quelques lignes plus bas. On s'interroge un peu sur les autres modes d'accès à l'inconscient qui sont indirectement allégués par Freud dans cette définition …

[4] Pour des raisons qui apparaîtront dans la suite, nous citons ici cette définition *in extenso.*

Se flattant de toujours suivre Freud pas à pas, les deux éditeurs ont osé se demander s'il ne serait pas possible d'articuler un timide « point de langage, point d'inconscient ». C'est à ce moment qu'ils ont mis fin à leur méditation sur le premier segment de leur titre. Les frissons qui les transperçaient devenaient intolérables. C'est que la profération même de leur timide aphorisme les avait fait entrer en un lieu où les controverses les plus violentes se multiplient, et déterminent des conflits où, sans doute, deux modestes linguistes n'ont pas leur mot à dire[1]. On trouvera dans certains des articles qui suivent des témoignages sur ces conflits.

Dans l'espoir d'échapper à leur effroi, voire de trouver un lieu de tranquillité, les deux éditeurs se sont alors tournés vers la seconde partie du titre. Au passage, ils ont prêté attention au modeste signe de ponctuation, les deux points, qui l'articule avec la première partie. Très innocents, à première vue, ces deux points. Ils semblent indiquer que le problème des relations entre langage et inconscient se retrouve, *mutatis mutandis*, dans celui des relations entre linguistique et psychanalyse. Rien que de très naturel, à première vue : la psychanalyse n'est-elle pas à l'égard de l'inconscient ce que la linguistique est à l'égard du langage ? Hélas ! Ce serait trop facile. De nombreux indices, présents, pour certains, dans les articles qu'on va lire, en témoignent suffisamment : tout ne va pas pour le mieux entre linguistique et psychanalyse, ni, par voie de conséquence, entre linguistes et psychanalystes. Pour de nombreuses raisons, dont l'une des plus évidentes est la suivante : le parallélisme entre linguistique et psychanalyse n'existe pas. La linguistique, chaque linguiste, sans doute, peut en témoigner, est la science du langage. Et n'est rien d'autre que cela. Sa scientificité est fondée sur l'existence même et la légitimité du métalangage. Voit-on un linguiste, quel qu'il soit, en mettre en cause la possibilité ? Ce geste proprement suicidaire n'a, à la connaissance des deux éditeurs, jamais été perpétré par aucun linguiste[2]. Pour la psychanalyse, les données sont moins simples. Est-elle la science de l'inconscient ? Qu'on revienne à la définition donnée par Freud en 1923. L'existence même des deux premiers segments montre qu'à l'évidence la psychanalyse pour lui n'est pas *seulement* la science de l'inconscient : elle comporte aussi une dimension pragmatique (1er segment) et une dimension thérapeutique (2ème segment). Même si elle est science, la psychanalyse pour Freud ne l'est pas de façon *exclusive*. Reste le problème de ce qu'elle a de scientifique. Freud, c'est vrai, la pose comme science. Mais en 1923. Et dans le discours explicite qu'il tient publiquement. À l'indicatif, ce discours ? Ne relèverait-il pas plutôt de l'optatif ? Et qu'en est-il de la compatibilité de l'appareil théorique que Freud met en place avec le concept même de scientificité ? Ici les questions se posent, lourdement. À commencer, bien sûr, par la question, fondamentale, du métalangage. Lacan, à longueur de pages, nous répète qu'il n'y en a pas. Et si cette mise en cause du métalangage se trouvait déjà, sous d'autres dénominations, bien sûr, dans le discours de Freud lui-même ? Plusieurs articles de ces deux numéros reviennent sur ce problème.

Une science, la linguistique, d'un côté. Une discipline, de l'autre côté, la psychanalyse, dont les concepts mêmes sont difficilement compatibles avec la scientificité. Faut-il le préciser ? Cette affectation différente du statut scientifique aux deux disciplines n'a évidemment pas pour effet d'établir entre elles une hiérarchie. Elle vise seulement à faire comprendre pourquoi le spectacle des relations entre linguistique et psychanalyse n'a rien de tranquillisant. Freud a ses linguistes, certes, notamment l'illustre Carl Abel, qui fait encore parler de lui dans ces deux numéros. Lacan a les siens, Jakobson, le monstre bicéphale de Damourette et Pichon et surtout le maître de Genève, Ferdinand de Saussure en personne. Ils tiennent aussi leur place dans les articles. Mais les divergences les plus radicales s'observent dans les relations entre les deux disciplines : Lacan a, fugitivement, été tenté de les confondre[3]. Mais tel de ses anciens disciples va pourtant répétant qu'elles n'ont rien, absolument rien à se dire…

On l'a compris : les deux malheureux éditeurs n'ont pas retrouvé en réfléchissant sur la seconde partie du titre la sérénité qu'ils avaient perdue en méditant sur la première. Les frissons qu'ils ressentaient devenaient même plus éprouvants.

---

[1] C'est tout juste s'ils se sont un instant demandé qui pourrait avoir autorité pour parler de ces problèmes, voire pour interdire aux autres d'en parler…

[2] Rien n'empêche, bien sûr, un linguiste de cesser d'être linguiste. C'est ainsi que s'expliqueraient les éventuelles exceptions qui pourraient s'observer.

[3] « (…) vous le verrez, cette dernière [l'analyse linguistique] a le rapport le plus étroit avec l'analyse tout court. Elles se confondent même. Si nous y regardons de près, elles ne sont pas essentiellement autre chose l'une que l'autre » (*Le Séminaire, V*, pp. 12).

Pour échapper définitivement à leurs effrois, ils n'ont trouvé qu'un moyen : renoncer à toute méditation, et se contenter de fournir un état des lieux.

Qu'en est-il de cet état des lieux ? Ce sera au lecteur de ce vaste ensemble (quelque vingt articles) de le dire. On se contentera ici de deux remarques.

La première s'impose. Les linguistes sont beaucoup plus nombreux que les psychanalystes à prendre la parole dans ce recueil. Quelles sont les raisons de cet état de fait ? Il faut naturellement tenir compte du public habituel de *Marges Linguistiques*, largement constitué de linguistes, et sans doute fort peu d'analystes. Les premiers ont été informés de la préparation des numéros, les seconds ne l'ont pas été. On dira peut-être aux deux éditeurs qu'ils connaissaient fort bien cette situation. Et qu'ils pouvaient essayer de remédier à ses inconvénients en sollicitant des contributions de psychanalystes. Ils en conviennent volontiers. Et ils plaident coupables. Surtout l'un d'entre eux, le masculin l'identifiera sans peine : prévoyant, redoutant l'échec, il n'a pas assez cherché à l'éviter. Sa collaboratrice l'a, bon gré mal gré, suivi : finalement, c'est à deux qu'ils n'ont pas suffisamment demandé aux analystes de participer à leur entreprise. Ils auraient donc tort de se plaindre de ne pas avoir obtenu ce qu'ils n'ont pas demandé. Et c'est finalement avec une faible autorité qu'ils se laissent aller cependant à se poser une question : les analystes, au moins une bonne part d'entre eux, ne se désintéresseraient-ils pas des problèmes du langage ? Et plus encore de la façon dont les posent les linguistes ?

La seconde et ultime remarque vise l'ordre qui a été adopté pour présenter les articles. C'est l'ordre le plus rigoureux, c'est-à-dire le plus aléatoire : celui de l'alphabet. Non qu'il eût été impossible de prévoir un classement thématique. Mais les deux éditeurs ont pensé qu'il était préférable de livrer tel quel, sans indiscrète intervention de leur part, ce qui dans leur intention est un état des lieux, aujourd'hui, des questions posées par les relations entre langage et inconscient.

Un dernier mot des éditeurs : ils se sont remis, péniblement, des frayeurs que leur a données le titre de leur numéro double. Et ils ont décidé de continuer à travailler dans la même direction. Mais cette fois sous la forme d'une revue. Elle prendra sans doute le titre de *Langage et inconscient.*

Le calendrier des « Colloques et manifestations » est également consultable sur Internet, sous une forme quelquefois plus complète (descriptifs longs, formulaires d'inscription, consignes aux auteurs, etc.). Pour accéder à ce service en ligne, allez à http://www.marges-linguistiques.com, puis section « Colloques ».

Novembre 2004

Titre : Journée Internationale de Psycholinguistique Cognitive en l'honneur de Juan Segui

Dates et lieu : Samedi 6 Novembre 2004
Institut de Psychologie, Université René Descartes : Paris V, France

Langue : /

Organisateurs : Avec la participation de l'Université René Descartes et de l'Institut de Psychologie (Paris 5), du CNRS (Sciences de la Vie), du Laboratoire de Psychologie Expérimentale (Boulogne-Billancourt), du Laboratoire de Psychologie Cognitive (Aix-Marseille), du Réseau de Sciences Cognitives d'Ile de France, et des Éditions De Boeck Université.

Coordonnées : ludovic.ferrand@univ-paris5.fr

URL : http://juan.lpelab.org/Juan

Présentation : Journée Internationale de Psycholinguistique Cognitive en l'honneur de Juan Segui

---

Novembre 2004

Titre : Dictionnaires français et littératures québécoise et canadienne-française

Dates : 11 au 13 novembre 2004

Langues : français et anglais

Organisateurs et lieux : Acerenza Gerardo, Niccoli Gabriel, St. Jerome's University, Canada, Department of French and Italian Studies, Ontario (Canada).

Coordonnées : gacerenz@watarts.uwaterloo.ca et gniccoli@uwaterloo.ca

URL : http://french.uwaterloo.ca

Présentation : Ce colloque se propose d'examiner le rôle que les dictionnaires français jouent dans les littératures francophones d'Amérique. Il s'agit de comprendre comment les dictionnaires venant de France caractérisent, enrichissent ou modèlent les productions littéraires québécoises et canadiennes-françaises. Il importe aussi de voir quelle est la place que les littératures québécoise et canadienne-française occupent dans les dictionnaires de France.

Novembre 2004

Titre : South Asian Languages Analysis

Dates et lieu : November 19–21, 2004 - State University of New York, Stony Brook, USA

Langue : /

Organisateurs : University of New York, Stony Brook, USA

Coordonnées : SALA24@notes.cc.sunysb.edu et s.sridhar@stonybrook.edu

URL : http://www.stonybrook.edu/sala

Présentation : The 24th Annual Conference of South Asian Languages Analysis (SALA) will be held 19 – 21 November, 2004 at the State University of New York, Stony Brook. SALA 24 will be organized by the Center for India Studies, in collaboration with the Linguistics Department and the Department of Asian and Asian American Studies.

Novembre 2004

Titre : Situations de banlieues : enseignement, langues, cultures

Dates et lieu : 24-25 novembre 2004 - Centre de Recherche Texte/Histoire, Université de Cergy-Pontoise, France

Langue : français

Organisateurs : Marie-Madeleine Bertucci, Violaine Houdart-Merot - Centre de Recherche Texte/Histoire, Université de Cergy-Pontoise, France

Coordonnées : Marie-Madeleine.Bertucci@wanadoo.fr et violainehoudartmerot@ifrance.com

Présentation : Le développement urbain à travers le temps s'est traduit par différentes formes : faubourgs, banlieues industrielles, villes nouvelles… souvent marquées par la dépendance et la ségrégation. D'abord lieu de villégiature puis espace interstitiel de transition, entre ville et campagne, les banlieues constituent aujourd'hui un espace hétérogène, souvent mal connu, servant de prétexte pour parler d'une crise plus générale, crise de la culture et crise de l'école. De nombreux stéréotypes se développent à leur sujet. Sont abordés les points suivants : (1) Comment définir la notion de banlieue d'un point de vue géographique, économique et sociologique ? Comment se construit la représentation de la banlieue dans la culture médiatique et littéraire ? (2) Quelle(s) analyse(s) propose-t-on du multiculturalisme, du plurilinguisme en vue d'une politique d'intégration culturelle, condition de l'insertion sociale ? (3) Aborde-t-on différemment la notion de patrimoine culturel et littéraire ? Quel corpus de textes pour créer une culture commune et du lien social ? Quelle est la place des langues et cultures d'origine des élèves ? Leur réserve-t-on un traitement particulier ? (4) Comment enseigne-t-on à des publics de milieux défavorisés en banlieue ? Les savoirs enseignés sont-ils différents ? Y a-t-il une didactique spécifique en français répondant au profil des élèves et à leurs difficultés d'apprentissage ? La didactique du Français Langue étrangère ou du français langue seconde est-elle mise à contribution ? (5) Quel traitement apporte-t-on à la violence en milieu scolaire (au sein de l'établissement, à l'extérieur, en partenariat avec les instances sociales) ? Quel rôle joue l'urbanisme par rapport aux problèmes de la délinquance ? (6) Existe-t-il ou devrait-il exister des modes de formation spécifiques pour les enseignants de banlieues difficiles ? Faut-il repenser la question de la formation initiale et continue des enseignants en fonction de ces données, notamment en tenant compte des littératures francophones et étrangères ? Quel rôle doit jouer l'université dans cette perspective ?

Novembre 2004

Titre : Colloque TICE Méditerranée 2004 : L'humain dans l'enseignement en ligne.

Dates et lieu : 26 et 27 novembre 2004 - Université de Nice Sophia Antipolis, France

Langue : Français

Organisateurs : Universités Nice Sophia-Antipolis, Toulon Var, Aix Marseille III, Gênes (Università degli Studi di Genova)

Coordonnées : Jean-Christophe Carrey : carrey@unice.fr

URL : http://tice.unice.fr/Colloque/colhtml/appel1.htm

Présentation : Le thème unificateur, de cette édition 2004, est celui de « l'humain dans l'enseignement en ligne ». Ce colloque international vise à confronter les expériences acquises dans le domaine de la formation ouverte et à distance (Foad) par la communauté des chercheurs, des enseignants et des praticiens, de l'aire euroméditerranéenne. L'usage des technologies d'information et de communication dans la formation est encore une démarche relati-

vement restreinte et l'affaire d'équipes sensibilisées et volontaires. Si de nombreux aspects méthodologiques et techniques ont été définis et déjà expérimentés, leur généralisation reste encore difficile. Le formalisme pédagogique redonne à l'enseignant son rôle de guide dans la conduite des apprentissages par l'étudiant et toute démarche technologique doit d'abord apprécier la plus value apportée pour faciliter cette guidance, tant du côté enseignant qu'étudiant. Les évolutions actuelles redonnent la priorité à la conception pédagogique pour l'enseignement en-ligne. L'édition 2004 de ce Colloque sera consacrée à l'étude des facteurs de réussite d'une véritable intégration de ces technologies dans la pratique pédagogique de tout enseignant et dans l'environnement d'apprentissage de tout étudiant. Exposés de travaux scientifiques et retours d'expérience concrètes permettront d'illustrer les débats. Le Colloque TICE Méditerranée 2004 sera l'occasion également de faire le point sur le partage des formations et l'échange de compétences entre tous les pays du pourtour méditerranéen d'expression francophone.

Novembre 2004

Titre : Journées de la syntaxe: « Ordre des mots dans la phrase française, positions et topologie ».

Dates et lieu : vendredi 26 et samedi 27 novembre 2004 - Université de Bordeaux III

Langue : /

Organisateurs : Claude Muller et Kim Gerdes (Bordeaux-3 & ERSS) - ERSS - UMR 5610- Toulouse II et Bordeaux III

Coordonnées : Claude.Muller@u-bordeaux3.fr et/ou muller-c@club-internet.fr et/ou kim. gerdes@u-bordeaux3.fr

URL : /

Présentation : Les 4èmes Journées de la syntaxe sont organisées cette année à Bordeaux. Elles auront pour thème l'ordre des mots dans la phrase en français et seront plus spécialement axées sur la description des clitiques d'une part, et celle des syntagmes libres arguments du verbe d'autre part. L'ordre des mots est un thème majeur de la syntaxe, et il représente un enjeu théorique important entre les tenants d'approches par mouvement (les ordres, marqués ou non, étant obtenus par des règles de placement /déplacement) et ceux d'approches sans mouvement, soit directement topologiques, soit supposant une composante positionnelle distincte de la structure syntaxique. Les justifications aux positions sont aussi très diverses : structurales, fonctionnelles, communicatives, tenant au « poids » des constituants, voire prosodiques.

Novembre 2004

Titre : Identification des langues et des variétés dialectales par les humains et par les machines

Dates et lieu : 29-30 novembre 2004 - Carré des Sciences (Ministère de la Recherche) 1, rue Descartes- 75005 Paris, France

Langue : français et anglais

Organisateurs et lieux : Consortium du projet MIDL (Modélisations pour l'IDentification des Langues) dans le cadre du programme interdisciplinaire STIC-SHS du CNRS : LIMSI-CNRS, ILPGA/LPP Paris3, ENST et DGA, avec le soutien de l'AFCP. Paris, France

Coordonnées : Martine Adda-Decker, madda@limsi.fr, Philippe Boula de Mareüil, mareuil@limsi.fr et Ioana Vasilescu, vasilesc@tsi.enst.fr

URL : /

Présentation : Ce colloque a comme ambition de rassembler des chercheurs de disciplines souvent éloignées autour d'un même objet d'étude : la discrimination et l'identification à partir du signal de parole des langues et de leurs variétés, soit par l'humain (nouveau-né, nourrisson, enfant et adulte), soit par la machine.

Des éclairages de spécialités différentes permettront de mieux répondre aux questions suivantes (liste non exhaustive) :

a. Sur quels indices acoustiques et autres connaissances non acoustiques se fonder pour identifier une langue ou une variété dialectale ?
b. Quels sont les indices véhiculés par le signal acoustique et/ou perçus dans ce signal ?
c. Quelles sont les connaissances innées et/ou acquises dès le plus jeune âge ?
d. Comment identifier une langue forte et une langue faible chez les bilingues ?
e. Parmi les indices utilisés par l'homme, quels sont ceux potentiellement utilisables par la machine ?
f. Comment modéliser le signal acoustique et d'autres connaissances sur les langues en vue d'une identification automatique ?
g. Quels sont les rapports entre perception et traitement automatique, y a-t-il des mécanismes communs ? Peuvent-ils s'éclairer mutuellement ?
h. Le traitement automatique permet-il de valider ou éventuellement de remettre en question des connaissances partiellement établies ?
i. Quelle est la part des indices segmentaux (voyelles, consonnes, coarticulation) et des indices suprasegmentaux (tons, rythme, intonation, etc.) ?
j. Existe-t-il des techniques vocales différentes, des clichés mélodiques ou des habitudes articulatoires particulières permettant d'identifier langues et accents ?
k. Comment mesurer les performances en identification/discrimination et
l. en regroupement/ confusion des langues et de leurs variétés dialectales ?
m. Le débit de parole et le style (spontané/lu, par exemple) influencent-ils les résultats ?

Décembre 2004

Titre : ALTSS 2004 : 2nd Australasian Language Technology Summer School

Dates et lieu : 04-Dec-2004 - 07-Dec-2004 - Sydney, NSW, Australia

Langue : /

Organisateurs : Australasian Language Technology Summer School

Coordonnées : Diego Molla diego@ics.mq.edu.au

URL : http://www.alta.asn.au/events/altss2004 et http://www.assta.org/sst/2004

Présentation : The Australasian Language Technology Summer School will consist of about 8 short courses, targetted at postgraduate students and researchers in academia and industry. There will be introductory courses on text technologies, speech technologies, statistical language processing and data-intensive linguistics. Advanced courses will be offered on a selection of the following topics: grammar formalisms, parsing, generation, dialogue systems, machine learning, information retrieval, information extraction, text classification, and human-computer interaction. Most human knowledge, and most human communication, is represented and expressed using language, both in written and spoken forms. Language technologies permit computers to process human language, providing more natural human-machine interfaces, and more sophisticated access to stored information. Language technologies will play a central role in the multilingual information society of the future.

Décembre 2004

Titre : Acquisition du langage - Vers une approche pluridisciplinaire

Dates et lieu : 8-9-10 décembre 2004 - Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education Strasbourg, France

Langue : /

Organisateurs : Elisabeth Demont, Jean Emile Gombert, Marie-Noëlle Metz-Lutz, Céline Clement avec le soutien du département de la Recherche de la Société Française de Psychologie (SFP)

Coordonnées : Elisabeth Demont : Elisabeth.Demont@psycho-ulp.u-strasbg.fr

URL : /

Présentation : La maîtrise de la langue maternelle et de l'expression orale ou écrite constitue une des priorités premières de l'école. Les difficultés d'apprentissage du langage oral puis écrit sont au cœur des préoccupations des professionnels de l'éducation et font l'objet d'un grand nombre de recherches se situant dans des domaines extrêmement divers (e.g. psychologie cognitive, psycholinguistique, didactique, neurosciences, médecine, orthophonie…). Des progrès importants ont marqué ce domaine de recherche, progrès largement dus à l'apport de la psychologie et neuropsychologie cognitives. Les études en psycholinguistique ont par exemple permis de grandes avancées dans la compréhension des mécanismes cognitifs impliqués dans l'acquisition du langage -oral ou écrit- et ses difficultés. Les connaissances issues d'approches complémentaires viennent enrichir et compléter les modèles théoriques de la psychologie. Ainsi, les études fonctionnelles qui se sont multipliées cette dernière décennie visent à déterminer les mécanismes cérébraux impliqués dans le développement et la maîtrise du langage. Il s'avère indispensable de confronter les connaissances issues de ces différentes approches, encore trop souvent simplement juxtaposées et sans contact suffisant entre elles. L'objectif de cet atelier de conjoncture est ainsi de promouvoir une approche pluridisciplinaire du langage oral et écrit et de ses troubles.

Décembre 2004

Titre : Journée ATALA « La Génération de LN »

Dates et lieu : Le samedi 11 Décembre 2004 à l'ENST, Paris, France

Langue : /

Organisateurs : Organisée par les membres du projet « Du concept à sa réalisation en langue » du programme pluridisciplinaire TCAN du CNRS.

Coordonnées : yannick.mathieu@linguist.jussieu.fr

URL : http://www.risc.cnrs.fr

Présentation : Objectifs : faire un tour d'horizon des activités en Génération en France et pays voisins du point de vue de la linguistique, du TALN, et des réalisations et besoins des applications. Thèmes essentiels :

1- Aspects linguistiques de la génération de langue applicables au TALN :

- Le lexique (restrictions multiples sur les usages), les autres ressources (ontologies, etc.)
- La syntaxe : théories linguistiques lexicales et syntaxiques (PP, LFG, HPSG, TAGs, etc.) et production de langue.
- La pragmatique : planification du discours, argumentation.
- Génération et paraphrase.
- Phénomènes spécifiques : la référence, la coordination, le traitement des modifieurs, la quantification, le focus et le choix de la structure (alternances), etc. dispositions visuelles du texte (énumérations,…).

2- Le quoi dire : les représentations du contenu à générer, les procédures pour construire ce contenu. Le quoi dire dans les cadres applicatifs .

3- Outils et algorithmes du comment le dire : outils de lexicalisation-agrégation, les stratégies de génération, formalismes avancés (contraintes, etc.).

4- Modèles et techniques en génération : génération à base de "templates", multimodale, incrémentale, à base de statistiques.

5- Les applications qui peuvent être concernées, expériences et besoins: les systèmes question-réponse avancés, la TA, les systèmes tutoriels, la génération hypertextuelle, les outils pour handicapés, etc.. Interaction avec le modèle de l'usager.

6- Les méthodes d'évaluation des systèmes de génération.

Décembre 2004

Titre : Colloque international : Appropriation du français et construction de connaissances via la scolarisation en situation diglossique

Dates et lieu : 16-18 décembre 2004 - Université de Paris-X-Nanterre

Langue : /

Organisateurs : UMR 7114 Modèles-Dynamiques-Corpus - Université Paris-X-Nanterre et CNRS Équipe « Acquisition des langues »

Coordonnées : col_acquisition2004@u-paris10.fr / Colette Noyau cnoyau@u-paris10.fr

URL : /

Présentation : Le français a un statut de langue officielle et/ou de langue d'enseignement dans plusieurs pays d'Afrique et de l'Océan indien. Il est en contact et parfois en concurrence avec d'autres langues autochtones ou internationales et n'est pas une langue première pour la majorité de la population. L'école maternelle ou l'école primaire sont bien souvent les seuls endroits où l'enfant est mis en contact avec le français. Dans ce contexte de diglossie, le système éducatif monolingue en français semble peu capable de rendre ces pays véritablement francophones. C'est ainsi que dans certains pays une scolarisation bilingue a été mise en place, afin de conforter et d'améliorer la présence du français et d'assurer une présence non conflictuelle des langues autochtones qui se montrent dynamiques. Ce colloque s'intéresse à la genèse du sujet bilingue francophone en situation diglossique, à travers la scolarisation en français et l'expérience langagière dans l'environnement en langues premières. Il vise à dégager, à partir des données concrètes du terrain, les conditions favorables à un bilinguisme fonctionnel pour les jeunes issus de l'école francophone. Il entend mener la réflexion sur l'appropriation du français et la dynamique du devenir bilingue chez les enfants scolarisés, selon quatre axes :

1. Les étapes de l'acquisition du français et du développement bilingue des enfants
2. L'enfant dans son contexte linguistique : entre l'école et le milieu social
3. L'école et les langues en présence, leurs usages, l'accès au monde de l'écrit
4. Les représentations de la langue, de l'école, des apprentissages

Février 2005

Titre : (In)determinism in Language Acquisition

Dates et lieu : 23-Feb-2005 - 25-Feb-2005 - Cologne, Germany

Langue : /

Organisateurs : German Linguistics Society

Coordonnées : Annette Hohenberger hohenberger@cbs.mpg.de

URL : http://www.dgfs.de/cgi-bin/koeln2005.pl

Présentation : The purpose of this workshop is to present and discuss dynamical approaches to language acquisition. This workshop is part of the 27th Annual Conference of the German Linguistics Society. In this workshop, we will be concerned with the role of determinism and indeterminism in language acquisition. In the course of the past 15 years, various dynamical approaches have penetrated language acquisition research and accumulated evidence that (i) language is a non-linear dynamical system and (ii) its development is poised between deterministic and indeterministic processes. Thus, language development does not take a linear path but comes in phases of intermittent turbulence, fluctuation, and stability. It seems, where determinism and indeterminism meet, complex order emerges through self-organization. Topics of the workshop may include, but are not limited to (1) theoretical and empirical approaches to first and second language acquisition (L1, L2+) as well as multilingual acquisition, referring to any language module (phonology, morphology, syntax, lexicon/semantics, pragmatics) ; (2) dynamical approaches to language development on different time scales (evolutionary, phylogenetic, ontogenetic, microgenetic) ; (3) non-linear phenomena in language acquisition: self-organization, self-similarity, bifurcation, bootstrapping, triggers, critical mass, emergence ; (4)

the interplay between language acquisition and the neurocognitive development of the brain ; (5) tools and methods of dynamical language acquisition research ; (6) macro- and micro-variation, inter- and intra-individual differences in language acquisition… In this workshop, we want to bring together scholars of language acquisition from various theoretical backgrounds, who share a common interest in non-linear models and self-organization. We explicitly encourage an interdisciplinary discourse by embracing concepts and insights from neighboring disciplines like biology and physics. We cannot fully predict the outcome of this workshop but expect a stimulating discussion - (in)determined by you and us.

Mars 2005

Titre : Colloque Jeunes Chercheurs : Matérialités de l'activité de nomination : Formes, discours, représentations

Dates et lieu : 11-12 mars 2005 - Université Paris III, Sorbonne Nouvelle, France

Langue : /

Organisateurs : EA 2290 SYLED

Coordonnées : nomination2005@yahoo.fr

URL : /

Présentation : Les doctorants de l'EA 2290 SYLED - Université Paris III organisent les 11 et 12 mars 2005 un colloque jeunes chercheurs qui s'inscrit dans la continuité des précédentes opérations du « Réseau inter-universitaire de recherche sur la nomination et la dénomination ». On propose d'envisager la nomination en tant qu'activité linguistique articulant la subjectivité du sujet parlant (Siblot 2001) et des contraintes situationnelles, discursives et linguistiques. Suivant un postulat commun à plusieurs théories et disciplines (énonciation, analyse du discours, ethnométhodologie, praxématique…), l'activité nominative est entendue comme un processus dynamique par lequel le sujet, en opérant un choix de nomination, dit son rapport au monde et exprime un positionnement. Les différentes approches de la nomination se structurent autour de la dichotomie dynamique du discours / stabilité de la langue en investissant plutôt l'un ou l'autre pôle. En découlent cadres théoriques et méthodes d'analyse. Les travaux mettant l'accent sur le premier pôle appréhendent les phénomènes à travers les notions de nomination, de désignation, de référenciation tandis que ceux qui se focalisent sur le second pôle le font avec les notions de dénomination, de catégorie, de forme lexicale… Or, pour pouvoir rendre compte de l'intégralité de l'activité de nomination, il paraît nécessaire de mettre en place une réflexion et des outils d'analyses qui permettent d'articuler ces deux pôles. Il reste que, pour les linguistes, l'acte de nomination n'est accessible qu'à travers ses actualisations dans le discours. On s'intéressera donc aux indices matériels de divers ordres (discursif, textuel, sémantique, lexical et syntaxique) grâce auxquels on peut cerner l'activité de nomination dans toute sa complexité. Les objectifs de ce colloque se veulent tant méthodologiques – comment s'appuyer sur des indices matériels pour construire les observables des faits de nomination ? – que théoriques – entre stabilité et dynamique du discours, quelles sont les différentes facettes de l'activité linguistique de nomination (catégorisation, expression d'un point de vue, construction de représentations, etc.) ?

Mars 2005

Titre : Ninth biennial university of seville conference on applied linguistics (elia) - Motivations, Attitudes & Anxieties in L2 Acquisition, Teaching, and Use

Dates et lieu : March 15-16, 2005 - University of Seville, Spain

Langue : /

Organisateurs : University of Seville, Spain

Coordonnées : elia@siff.us.es

URL : /

Présentation : The Research Group *The English Language in University Settings* of the College of Languages, Literatures and Linguistics at the University of Seville, is pleased to announce

the Ninth ELIA Conference, to be held in Seville, Spain, on March 15-16, 2005. The main theme of the conference will be *Motivations, Attitudes & Anxieties in Foreign/Second Language Acquisition, Teaching, and Use.* Renowned national and international scholars in the broad domain of applied linguistics have taken part in the eight previous ELIA conferences and have made a significant contribution to ELIA's success. The keynote speakers for this year's conference include Dr. Zoltan Dornyei (University of Nottingham, UK), Dr. Tim Murphy (Dokkyo University, Japan), and Dr. Jane Arnold (University of Seville, Spain). In accordance with the main theme of this year's conference, proposals related to any dimension of *L2 motivations, attitudes and anxieties* will be given preference. Proposals based on other applied linguistics topics central to ELIA, that is, the *teaching, learning/acquisition* and *discursive uses of English*, either independently or in contact with some other language, will also be considered. Proposals related to the above mentioned theme and/or fields that deal with *Spanish as a target language* are also welcome.

Mars 2005

Titre : Input, Interaction, Feedback, Evaluation - Second Language Acquisition and Multimedia Environements

Dates et lieu : 24-26 Mars 2005 - Université de Technologie de Compiègne, France

Langue : /

Organisateurs : Université de Technologie de Compiègne

Coordonnées : Abdi Kazeroni untele@utc.fr / Corinne Prigent ilccongr@utc.fr

URL : http://www.utc.fr/~untele

Présentation : The sixth UNTELE conference has as its main theme : Do computer environments provide a rich context for foreign/second language acquisition ?

Avril 2005

Titre : Colloque RRR : Répétitions, Reprises et Reformulations - Quels usages dans les interactions verbales ?

Dates et lieu : 1-2 Avril 2005 - Université René Descartes, Paris, France

Langue : /

Organisateurs : Colloque organisé par le groupe PERGAME Soutenu par LaCo-CNRS, Université de Poitiers ; LEAPLE-CNRS,Université René Descartes-Paris 5 ; EA 1483, Université Paris 3

Coordonnées : ColloqueRRR@univ-poitiers.fr

URL : /

Présentation : Répéter, reprendre ou reformuler sont des actes qui s'accomplissent quotidiennement dans les interactions, tant à l'oral qu'à l'écrit. En dépit de leur fréquence, ces phénomènes n'ont pas un statut théorique clair, que ce soit dans le champ de la linguistique, de la psychologie du langage ou de la psycholinguistique. La répétition n'a pas pour autant été historiquement absente de l'évolution des idées à propos du langage : on peut se souvenir du débat répétition/création entre les behavioristes et les génératives. À un niveau plus général du fonctionnement humain, la répétition est considérée en psychologie cognitive et du développement, à travers les concepts de schème, de scripts et de format, comme un phénomène fondamental impliqué dans l'émergence, la consolidation et l'extension des connaissances. Dans le champ de la linguistique, de façon récente, la répétition constitue un objet d'étude, au sein d'approches attentives aux phénomènes énonciatifs, discursifs ou pragmatiques. L'objectif de ces Journées est de débattre sur les différentes manières d'envisager les phénomènes de répétition, reprise et reformulation (RRR) et leur éventuel rôle dans l'acquisition, le fonctionnement et le dysfonctionnement du langage. Quelles formes prennent les RRR et à quoi servent-elles dans le fonctionnement du langage et des interactions ? Les RRR peuvent être plus ou moins complètes, concerner la structure ou le sens, être réalisées par le locuteur lui-même ou par son interlocuteur, etc. Les fonctions (ou usages) des RRR peuvent être multiples : répéter parce que l'autre n'a pas entendu, pas compris, répéter pour maintenir un lien avec son

interlocuteur, etc. Une réflexion est aussi menée à propos de la répétition comme cas « extrême » du décalage entre ce qui est dit et ce qui est signifié (lors de la deuxième production de l'énoncé). Ne pas savoir répéter ou répéter de façon inappropriée constitue un indice de dysfonctionnement du langage. Les répétitions, reprises et reformulations sont à considérer dans le cadre d'interactions entre adultes, entre enfant et adulte, entre enfants, en milieu familial, en milieu scolaire ou situation d'apprentissage, en milieu professionnel et dans le contexte de certaines pathologies. Le Colloque vise à appréhender les phénomènes de répétitions, reprises et reformulations à partir de la diversité de tous ces points de vue.

Avril 2005

Titre : 13e colloque international de linguistique latine (ICLL 13)

Dates et lieu : 4 au 9 avril 2005 - Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, Belgique

Langue : Les langues des communications seront l'anglais, le français, l'allemand, l'espagnol et l'italien

Organisateurs : Groupe de Langues et Littératures classiques des FUSL sous l'égide du SeSLa (Séminaire des Sciences du Langage des FUSL)

Coordonnées : latling@fusl.ac.be

URL : http://www.fusl.ac.be/latling

Présentation : Le colloque sera consacré à tous les aspects de la linguistique latine, dans les perspectives tant synchronique que diachronique

---

Avril 2005

Titre : Colloque international « typologie des formes poétiques »

Dates et lieu : 8-9 Avril 2005 - Ecole des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), France

Langue : anglais et français

Organisateurs : Andy ARLEO (A.L.P.L., Université de Nantes), Jean-Louis AROUI (U.M.R. 7023, Université Paris VIII), Dominique BILLY (U.M.R. 7023, Université de Nantes), Marion BLONDEL (DYALANG, FRE 2787).

Coordonnées : aroui@easyconnect.fr

URL : http://umr7023.free.fr/

Présentation : Le colloque a pour vocation d'accueillir des conférences qui portent sur des aspects variés des formes poétiques dans diverses langues du monde, sans se restreindre à la métrique. Il se veut un lieu de rencontre entre les spécialistes du folklore (chanson, comptine, slogan, proverbe) et les spécialistes de formes savantes (la poésie écrite, certains types de chant). En effet, divers travaux récents montrent qu'une réflexion typologique prenant en compte ces deux grandes familles de « formes poétiques » peut être fructueuse.

Avril 2005

Titre : 2005 Conference of the International Society for Language Studies

Dates et lieu : Monday, April 18 - Wednesday, April 20, 2005 - Montréal, Canada

Langue : anglais et français

Organisateurs : International society for language studies

Coordonnées : /

URL : http://www.isls-inc.org

Présentation : The International Society for Language Studies (ISLS) promotes research on critical discourse and language matters, broadly conceived, including the teaching and learning of second / foreign languages and general education (mother tongue). Papers may be submitted for the following session strands :

- Discourse and Identity
- Education
- Interdisciplinary Foci
- Language Professions
- Pedagogy
- Policy
- Research Methodology
- Technology

Presentation proposals are accepted via the ISLS website. Various presentation formats are possible: individual paper, paper session, seminar. Multiple paper proposals as a venue for scholars engaged in research and dialogue on special interest topics are particularly welcome.

As an international organization with members from every continent, ISLS encourages a multilingual event. Although the principal language of the conference will be English, presenters may submit proposals and present papers in the language of their choice. In an effort to appeal to the broadest of audiences, presenters are strongly urged to prepare support materials in English (hand-outs, overhead transparencies, slides). Sessions will be organized by topic, not language, unless a group of authors propose an entire session.

Avril 2005

Titre : Logical Aspects of Computational Linguistics - Fifth international conference

Dates et lieu : 28-29-30 avril 2005, Bordeaux, France

Langue : /

Organisateurs : CNRS - INRIA -- Universités Bordeaux 1 & 3

Coordonnées : *Scientific inquiries :* Philippe Blache blache@lpl.univ-aix.fr Edward Stabler stabler@ucla.edu *Practical inquiries :* Joan Busquets busquets@u-bordeaux-3.fr Richard Moot moot@labri.fr

URL : http://lacl.labri.fr/

Présentation : LACL-2005 is the 5th edition of a series of international conferences on logical and formal methods in computational linguistics. It addresses in particular the use of proof theoretic and model theoretic methods for describing natural language syntax and semantics, as well as the implementation of natural language processing software relying on such models. A selection of the 1995 articles appeared in a special issue of the Journal of Logic, Language and Information (7:4, 1998). The proceedings of the international conferences LACL`96 ,LACL`97, LACL`98 et LACL`2001 appeared in the series Lecture Notes in Artificial Intelligence (volumes 1328, 1582, 2014, 2099) published by Springer.

Compte rendu critique de lecture de l'ouvrage :
Une introduction aux sciences de la culture
sous la direction de *François Rastier* et *Simon Bouquet*
Paris : Presses Universitaires de France,
Collection « Formes sémiotiques » (2002)
Par *Carine Duteil-Mougel*
Laboratoire C.P.S.T,
Université de Toulouse-Le Mirail, France

Introduction

Cet ouvrage rassemble des auteurs venant de différents champs scientifiques gravitant autour des sciences de l'homme et de la société ; il s'inscrit dans le prolongement du colloque inaugural de l'Institut Ferdinand de Saussure, organisé à Genève-Archamps en juin 1999 par Simon Bouquet[1], Vincent Rialle et François Rastier.

L'intérêt majeur de cet ouvrage réside dans la présentation de travaux pluridisciplinaires résolument tournés vers les *sciences de la culture* ; se dessine ainsi un nouveau paradigme, de tradition herméneutique, et qui rompt avec le paradigme des *sciences cognitives* dominé par le computationnalisme.

Ce volume témoigne de la vitalité de l'entreprise fédératrice des *sciences de la culture* autour de la reconnaissance du caractère sémiotique de l'univers humain - caractérisation progressive des pratiques techniques et sémiotiques - et de la description des facteurs culturels dans la cognition humaine.

Nous tenterons ici de rendre compte de ces nouvelles perspectives en proposant la synthèse de plusieurs études réparties sur les six thématiques de l'ouvrage.

François Rastier, auteur d'une sémantique interprétative, signale dans *l'avant-propos* de l'ouvrage, le déficit épistémologique dont souffrent les sciences sociales[2] encore sous le joug de programmes réductionnistes et de canons scientistes. Il développe les bases d'un programme[3] fédérateur pour les *sciences de la culture*[4], au sein desquelles[5] une conception nouvelle de la genèse des cultures et de l'émergence du monde sémiotique[6], devrait se poursuivre et rejoindre le projet sémiotique de Saussure. L'auteur adopte un point de vue sémiotique sur la culture et place sa réflexion sur la *sémiotique des cultures*[7] dans une perspective anthropologique[8] ; il rompt ainsi avec la tradition ontologique dominante[9]. Les *sciences de la culture*, nécessairement « différentielles et comparées »[10], ont pour objectif la caractérisation des cultures - et des objets culturels qui les composent, au premier rang desquels les langues et les textes - d'un point de vue cosmopolitique[11] - ou interculturel - et non nationaliste.

Simon Bouquet, linguiste et philosophe, propose en guise d'*Ouverture* une réflexion sur l'épistémologie des sciences. Il aborde l'interdisciplinarité - qu'il nomme pluridisciplinarité - au

[1] Simon Bouquet est président de l'Institut Ferdinand de Saussure, fondé avec le parrainage de Claude Lévi-Strauss, Rudolf Engler et Jean Starobinski.
[2] François Rastier propose d'unifier, en précisant leurs spécificités, sciences humaines et sciences sociales comme *sciences de la culture*.
[3] Programme qui apparaît comme l'héritier du programme anthropologique de Humboldt.
[4] Expression que l'auteur emprunte à Cassirer (*Zur Logik der Kulturwissenschaften*).
[5] Font partie des *sciences de la culture* des disciplines comme les ethnosciences, l'anthropologie, la paléontologie, l'éthologie humaine, l'archéologie, la linguistique historique et comparée.
[6] Le monde sémiotique (systèmes sémiotiques dont le langage) sert de médiation entre le monde physique (appelé *arrière-monde*) et le monde des présentations (les états internes des sujets humains). Les niveaux présentationnel et sémiotique des pratiques composent *l'entour humain*.
[7] Expression qui, selon l'auteur, renvoie implicitement à l'Ecole de Tartu.
[8] Se dessine ainsi le programme d'une anthropologie sémiotique historique et comparée.
[9] Cf. Eco (U.). 1999. *Kant et l'ornithorynque*. Paris : Grasset.
[10] Diversité des cultures, diversité sémiotique (multiplicité des systèmes de signes), diversité des langues.
[11] Une culture est conçue comme une *globalité* et non comme une *totalité*.

sein des sciences humaines, et examine à ce titre, l'émergence du paradigme cognitiviste et l'évolution de la représentation cognitiviste des liens pluridisciplinaires[1]. L'auteur souligne le postulat fondateur de ce paradigme - la « double implémentation » : « l'implémentation possible des faits cognitifs en machine et l'implémentation neuronale postulée de ces mêmes faits » - et s'attache à montrer les limites de ce paradigme en s'interrogeant notamment sur la réduction de l'objet conceptuel « esprit » qu'il impose. Il envisage alors deux paradigmes pour les sciences de l'« esprit » (auxquelles appartiennent les sciences du langage) :

(i) un paradigme « représentationnel » - proche du cognitivisme - correspondant à une approche grammaticale ;

(ii) un paradigme « non représentationnel » ou « interprétatif » - paradigme philosophique « non grammatical » - caractérisé par une conception interprétative du fait sémiotique, et au sein duquel sont pris en compte les phénomènes culturels, historiques, affectifs. Relèvent de ce paradigme la réflexion épistémologique de François Rastier et sa conception d'une sémiotique de l'interprétation - compatible avec le paradigme grammatical- héritière du programme saussurien d'une « science des signes au sein de la vie sociale »[2].

L'auteur prolonge son analyse en faisant du paradigme sémiotique de l'interprétation, le paradigme fédérateur des *sciences de la culture*.

Dans la première partie de l'ouvrage[3], André Langaney, spécialiste en génétique moléculaire des populations humaines, dénonce l'ethnocentrisme et le racisme qui ont présidé aux hiérarchisations des races opérées par les théoriciens de l'hominisation et ce dès le XVIII ème siècle avec par exemple, dans les années 1760, le classement en quatre sous-espèces humaines se distinguant par leurs traits physiques et par leurs traits mentaux proposé par le systématicien suédois Linné. L'auteur souligne le parti pris qui règne en la matière et l'illustre en évoquant les divergences existantes dans les interprétations données par les paléontologues lors de reconstitutions de crânes humains[4].

L'auteur s'indigne de l'acharnement dont font preuve un trop grand nombre de chercheurs pour désigner les Africains comme les ancêtres des hommes, c'est-à-dire les chaînons manquants entre le singe et l'homme. Contrastant fortement avec ces théories racistes, il évoque des recherches récentes menées par des généticiens et des linguistes qui proposent des corrélations frappantes entre les groupes de populations (fréquences des gènes) et les familles linguistiques. Selon l'auteur, le rapprochement de ces deux disciplines renforce l'hypothèse - soutenue par certains travaux actuels en biologie moléculaire - d'une origine commune à toutes les langues[5]. Jérôme Bruner, l'un des pionniers de la révolution cognitive, s'intéresse aux effets sémantiques du contexte dans la communication humaine ; il privilégie l'étude de l'intersubjectivité qui selon lui, intervient dans la *formation de l'esprit lui-même*. L'auteur prend l'exemple des jeunes enfants qui s'inscrivent très rapidement, lors d'échanges avec les adultes, dans des « jeux sémiotiques » fortement dépendants du contexte de l'interaction. L'auteur rapproche ces « jeux sémiotiques » des scripts situationnels de Schank et Abelson puis il s'interroge sur cette faculté de l'homme à s'adapter aux différents contextes d'interaction sociale. L'auteur s'attache à démontrer qu'il n'y a pas lieu de séparer la *langue* de la *parole* car dans tout échange de parole - c'est-à-dire dans tout discours intersubjectif - le sens se négocie, il n'est pas fourni par la *langue*, et celle-ci n'intervient que par défaut dans l'interprétation.

---

[1] Domaines disciplinaires concernés : philosophie, psychologie, linguistique, intelligence artificielle, anthropologie et neurosciences.

[2] Appelée *signologie* ou *sémiologie*.

[3] Cette première partie s'articule en trois thématiques : *genèse de l'espèce* (chapitre 2, chapitre 3), *genèse de l'individu* (chapitre 4, chapitre 5) et *archéologie* (chapitre 7, chapitre 8).
Nous mentionnons ici les contributions dont nous n'avons pu, faute de place, proposer le résumé :
- chapitre 3 — « Race, ethnogenèse et significations de la modernité » par Rachel Caspari.
- chapitre 4 — « De la conscience émergente à la conscience partagée » par Boris Cyrulnik.
- chapitre 7 — « Des configurations archétypiques aux constructions sacrées ; des premiers symboles à l'expression écrite » par Emilia Masson.

[4] Il cite l'exemple éloquent de *Lucy* d'abord qualifiée d'ancêtre de l'homme puis, plus tard, d'ancêtre du chimpanzé.

[5] Merrit Ruhlen a par exemple, reconstruit plus de quatre-vingt racines communes à toutes les grandes familles de langues.

Gian-Paolo Caprettini, philologue et sémioticien, s'intéresse à l'apparition dans les peintures rupestres de formes symboliques[1] abstraites[2] et arbitraires, se distinguant des formes figuratives naturalistes qui leur ont préexisté. Il associe cette apparition à l'évolution de l'organisation sociale et à la mise en place de conventions et d'accords intersubjectifs. L'auteur examine le rôle joué par ces formes de communication non linguistiques dans l'apparition du langage ; il s'appuie alors sur la théorie sémiotique de Charles S. Peirce et prolonge sa réflexion par l'analyse détaillée de la fonction de *symbolisation*. L'auteur conclut son étude en soulignant le rôle essentiel du contexte dans les processus sémiotiques, et ce, dès la préhistoire.

Dans la seconde partie de l'ouvrage[3], Jean-Guy Meunier, spécialisé dans l'analyse cognitive de l'information, examine les thèses naturalistes portant sur la conscience humaine et sur la culture. Ces thèses avancent une explication strictement causale des actions humaines et du comportement social des hommes[4], et élaborent une conception *sociobiologique* de la culture au sein de laquelle les sociétés apparaissent comme des *organismes vivants adaptatifs réagissant à des stimulus locaux*. L'auteur fait l'hypothèse d'une très forte influence de la théorie des *systèmes* complexes de *traitement* de *l'information*[5] (STI) sur ces thèses naturalistes. La question centrale que soulève l'auteur est celle de la pertinence - ou de la non-pertinence - d'une modélisation de la culture - et de la conscience - comme STI. Après s'être attaché à démontrer que tous les modèles de STI - statiques ou dynamiques, symboliques ou non - reposent sur des thèses de nature représentationnelle[6], l'auteur examine les variantes des architectures des STI ; il postule l'existence d'au moins deux niveaux de traitement différents : un constituant de base prenant la forme d'un minisystème, que l'auteur choisi d'appeler module[7] - établissant *une correspondance fonctionnelle entre des intrants et des extrants du système* - et une structure d'interaction des multiples modules que compte tout système concret - l'interconnexion des modules étant conçue soit de manière compositionnelle[8], soit de manière non-compositionnelle[9]. L'auteur aborde alors le traitement cognitif du langage - le langage est conçu comme un STI symbolique et structural - et s'interroge sur le traitement des textes. Il adopte le point de vue de François Rastier[10] sur la *textualité* : *les relations interphrastiques ne peuvent être compositionnelles et grammaticales*, puis il opère un rapprochement entre la *textualité* et la culture - en reprenant la notion de *texte social* proposée par Clifford Geertz pour définir la culture. Selon l'auteur, *textualité* et culture sont caractérisées toutes deux par une dynamique constitutive qu'il est difficile de formaliser. Une modélisation de la culture - et de la conscience - reste cependant envisageable selon l'auteur, mais à condition de recourir à un formalisme capable de rendre compte de la complexité des phénomènes culturels. Un tel formalisme existe-t-il ? La question reste en suspens.

---

[1] Processus connu sous le nom de *symbolisme*.

[2] Proches des concepts.

[3] Cette seconde partie s'articule en trois thématiques : *langages et cognition* (chapitre 8, chapitre 9), *langues et interactions* (chapitre 10, chapitre 11, chapitre 12) et *anthropologie et diversité* (chapitre 13, chapitre 14).
Nous mentionnons ici les contributions dont nous n'avons pu, faute de place, proposer le résumé :
- chapitre 9 — « Quel constructivisme pour la linguistique cognitive ? » par Marco Bischofsberger.
- chapitre 10 — « La culture, sémantique du social formatrice de la personne » par Jean-Paul Bronckart.
- chapitre 11 — « Dialogisme et culture » par Denis Vernant.

[4] L'auteur leur oppose une interprétation sémiotique et phénoménologique.

[5] Conceptualisations techniques et souvent formelles de l'information.

[6] Selon l'auteur, les concepts d'information et de représentation ont toujours été étroitement liés, depuis Aristote jusqu'aux théories contemporaines en Intelligence Artificielle et en sciences cognitives.

[7] Appelé *module*, *granule*, *morphe*, *cellule*, *gène*, *chromosome*, ou encore *agent*, selon les théories.

[8] Structure systématique, « grammaticale » que l'on retrouve dans les théories linguistiques d'inspiration générative, et qui, selon Fodor et Pylyshyn (1988, « *Connectionism and cognitive architecture : A critical analysis* ») doit caractériser toutes les structures cognitives (l'auteur, page 149) ; on la retrouve dans les modèles cognitifs classiques et dans les théories de l'IA.

[9] L'auteur distingue entre une non-compositionnalité hiérarchique - interrelations hiérarchiques mais non compositionnelles - et une non-compositionnalité associative - interconnexions non hiérarchiques, saisies de manière associative. On retrouve la première dans des architectures de systèmes complexes intelligents, elle est privilégiée par la robotique actuelle ; la seconde caractérise les systèmes complexes des modèles connexionnistes, mais aussi ceux des modèles génétiques, dynamiques, quantiques, etc.

[10] Rastier (F). 1994. « Les sémantiques ». in : Rastier (F.), Cavazza (M.) &, A Abeillé (A.). 1994. *Sémantique pour l'analyse. De la linguistique à l'informatique*. pp. 23-41.

Carol Fleisher Feldman, auteur de travaux sur la *cognition interprétative*[1], s'intéresse à la façon dont l'interlocuteur accède à l'intention du locuteur au moyen d'indices implicites, déposés par le locuteur, et différant selon le support textuel - à l'écrit, il s'agira notamment de verbes performatifs, de modalisateurs épistémiques, d'adverbes de jugement, de tournures syntaxiques particulières ; à l'oral, il s'agira de la gestuelle, des expressions faciales, de l'intonation, du registre, etc. L'auteur s'interroge sur la spécificité de la relation qui unit l'écrivain à son lecteur : ceux-ci ne sont pas en contact direct mais ils partagent une même *communauté interprétative*[2] qui sert ainsi de lieu de médiation. Selon l'auteur, le genre textuel fait partie des *interprétants* qui permettent une lecture « correcte » des textes, c'est-à-dire respectant l'intentionnalité de l'écrivain, partageant l'intention signifiante de ce dernier. L'auteur considère les genres - il s'agit des genres littéraires - comme les principaux *outils cognitifs d'interprétation*[3] permettant au lecteur de réaliser la lecture « attendue » du texte. La reconnaissance du genre du texte lu[4] représente ainsi une étape essentielle pour l'interprétation textuelle ; elle s'appuie sur des indices intertextuels[5] déposés dans le texte par l'écrivain. L'auteur conclut son étude en soulignant que l'appartenance à une *communauté interprétative*, loin d'empêcher de créer, permet justement, par les contraintes qu'elle impose - et qu'il s'agit de dépasser - et par les conventions qu'elle implique, d'atteindre la créativité sémiotique.

Clifford Geertz, chercheur en anthropologie interprétative, interroge les relations entre *culture*, *esprit* et *cerveau* en évoquant l'évolution historique des rapports entre les deux premiers termes, au sein de l'Anthropologie et de la Psychologie. L'auteur critique le réductionnisme opéré par les sciences cognitives qui abordent l'esprit et la culture en termes de « circuits neuronaux », de « traitement computationnel » et de « systèmes programmables ». L'auteur prône l'étude conjointe - et donc pluridisciplinaire (neurologie, psychologie, anthropologie ...) - du biologique (*cerveau*), du psychologique (*esprit*) et du socioculturel (*culture*) envisagés comme complémentaires. Il prend l'exemple de travaux pluridisciplinaires récents[6] menés sur les émotions et les passions humaines, associant anthropologues, théoriciens « culturalistes », psychologues développementaux et comparatistes, linguistes, et neurologues.

L'ouvrage s'achève sur une réflexion menée en *anthropologie linguistique*[7] par François Rastier ; cette contribution s'inscrit dans le programme englobant d'une *anthropologie sémiotique* - au fondement d'une *sémiotique des cultures* - que l'auteur aborde en conclusion[8]. L'auteur s'intéresse tout particulièrement aux caractéristiques de *l'entour humain* et aux conditions de sa transmission. Il examine quatre ruptures catégorielles[9] - la rupture *personnelle*, la rupture *locale*, la rupture *temporelle*, et la rupture *modale* - qui caractérisent le niveau sémiotique de *l'entour*, puis il établit des correspondances entre ces ruptures qui l'amènent à distinguer trois zones - dites *anthropiques* - de *l'entour humain* : la zone *identitaire* (zone de coïncidence), la zone *proximale* (zone d'adjacence), et la zone *distale*[10] (zone d'étrangeté). L'auteur étudie alors l'incidence de ces zones anthropiques aux trois paliers de la description linguistique, à savoir le mot, la phrase, et le texte.

Zones identitaire et proximale, séparées par une frontière *empirique*, forment ce que l'auteur nomme le *monde obvie* ; la zone distale, séparée des deux autres par la frontière

---

[1] L'auteur distingue deux types de cognition humaine : la *cognition conventionnelle* et la *cognition interprétative*, la première prend pour objets les choses, la seconde les esprits.

[2] L'auteur emprunte la notion de « communauté culturelle interprétative » à David Olson (1994, *The World on Paper*, Cambridge University Press).

[3] Les genres sont considérés comme étant des *traits structurants des textes*, et « les mêmes structures de genre doivent être à l'œuvre dans le texte et dans l'esprit. » (l'auteur, page 222) : l'auteur parle de *genres-dans-l'esprit*.

[4] La connaissance d'un genre fait partie de la *cognition humaine*.

[5] Indices permettant aux lecteurs de se référer « au bon corpus canonique de textes » (l'auteur, page 219).

[6] L'auteur y participe.

[7] La démarche de l'auteur est descriptive, son étude s'inscrit dans la voie de la *sémiotique générale* ouverte par Saussure et Hjelmslev.

[8] De la page 261 à la page 267 : sont abordés les liens entre l'hominisation (comme évolution biologique) et l'anthropisation (comme rupture culturelle) - la poursuite de l'hominisation par l'humanisation.

[9] L'auteur confère à ces quatre ruptures une portée anthropologique.

[10] Selon l'auteur, la zone distale, qui permet de *parler* des absents, est spécifique de *l'entour humain*.

transcendante, forme quant à elle le *monde absent*. L'auteur prolonge son analyse en s'intéressant aux objets de la frontière *empirique*[1], et à ceux de la frontière *transcendante*[2] ; les premiers sont appelés *fétiches*, les seconds *idoles*. Le langage revêt alors une double fonction de médiation : il participe de la *médiation sémiotique* entre les niveaux présentationnel et physique, il permet également la *médiation symbolique*[3] entre frontière *empirique* et frontière *transcendante*[4].

Conclusion

Cet ouvrage offre un riche aperçu des programmes pluridisciplinaires actuels qui entendent repenser l'articulation des sciences cognitives et des *sciences de la culture* dans le cadre d'une anthropologie sémiotique, sur laquelle se fonde précisément le projet d'une *sémiotique des cultures*. La réflexion sur le sémiotique en tant que domaine scientifique - plutôt que sur la sémiotique en tant que discipline - amène à privilégier l'étude des performances sémiotiques complexes dont les textes[5]. La première entreprise d'une *sémiotique des cultures* consiste alors en l'étude des textes ; maintes disciplines y participent au premier rang desquelles la linguistique - entendue comme sémiotique des langues et des textes - et en son sein, la sémantique des textes - de tradition rhétorique-herméneutique[6] -, qui propose une description des parcours interprétatifs[7] textuels - et intertextuels.

Vous souhaitez proposer un compte rendu ? marges.linguistiques@wanadoo.fr

[1] Aux trois niveaux anthropiques que sont le présentationnel, le sémiotique et le physique.
[2] *id*.
[3] « tant à titre de fétiche qu'à titre d'idole » (l'auteur, pp. 253).
[4] L'auteur précise qu'à l'intérieur même du langage certaines formes sémantiques mettent en jeu ces frontières ; il prend l'exemple de la métonymie et de la métaphore : la première est de l'ordre du *fétiche*, la seconde de l'ordre de *l'idole* (l'auteur, pp. 253).
[5] Le texte - au sens de « *suite linguistique autonome (orale ou écrite) constituant une unité empirique, et produite par un ou plusieurs énonciateurs dans une pratique sociale attestée*. » (Rastier (F.). 2001. *Arts et sciences du texte*. Paris : PUF [Glossaire-index des notions pp. 302]) - est une performance linguistique.
[6] Nous renvoyons le lecteur aux nombreux travaux de François Rastier consacrés à l'élaboration d'une sémantique interprétative.
[7] Notion due à François Rastier ; un parcours interprétatif est une « *suite d'opérations permettant d'assigner un ou plusieurs sens à un passage ou à un texte* ». (Rastier (F.). 2001. *Arts et sciences du texte*. Paris : PUF [Glossaire-index des notions pp. 301]).

Les mots du bled
Par *Dominique Caubet* (ed.)
Paris : L'Harmattan,
Collection « Espaces Discursifs », 2004
Compte rendu critique de lecture
Par *Philippe Blanchet*
CREDILIF (EA ERELLIF 3207)
Université Rennes II : Haute Bretagne, France

Mai 2004

Cet ouvrage présente des entretiens réalisés avec des artistes utilisant l'arabe maghrébin (souvent associé à du berbère et du français) comme moyen de création et d'expression. Chanteurs, acteurs, écrivains, Tunisiens, Algériens, Marocains, Français, nous offrent ainsi un ensemble d'entretiens d'un très grand intérêt. Les entretiens sont transcrits de façon ordinaire, « *afin que les textes soient lisibles, tout en conservant la spontanéité de l'oral* » (D. Caubet, pp. 25).

Si l'on excepte la préface de Hadj Miliani (université de Mostaganem), qui problématise admirablement les apports de ces entretiens, ainsi que les avant- et après-propos de D. Caubet (INALCO), qui les mettent en contexte sociolinguistique, l'ouvrage ne présente en fait qu'un corpus qualitatif exempt de la traditionnelle analyse discursive et/ou interprétative des travaux universitaires. On pourrait dès lors s'interroger sur la légitimité d'une telle publication dans une collection scientifique. Les entretiens eux-mêmes, c'est-à-dire les témoins eux-mêmes, y répondent amplement.

Ils démontrent en effet par leurs discours une véritable réflexion *métalinguistique* qui ne se distingue pas par sa nature de celle de linguistes patentés, réflexion dont je donnerai quelques exemples plus loin. Certes, les linguistes et autres chercheurs se concentrent davantage sur cette réflexion, qui occupe l'essentiel de leur activité professionnelle, que des artistes et créateurs pour qui elle n'est qu'un aspect plus ou moins important de leur activité. Et parfois même, en effet, cette réflexion n'est exprimée chez les artistes que par une réponse épilinguistique. Ainsi Rachid Taha (pp. 212) réplique d'emblée à l'entrée en matière de D. Caubet (« J'essaye de recueillir les témoignages d'artistes contemporains qui utilisent l'arabe maghrébin dans leur création… ») : « … qui utilisent leur langue maternelle, quoi ; je ne vois pas ce qu'il y a d'exceptionnel ! ». Mais il me semble, et c'est l'un des apports importants de ce travail à mes yeux, qu'il n'y a pas lieu de dissocier de façon tranchée un discours épilinguistique d'une part, qui serait celui des informateurs et un discours métalinguistique d'autre part, qui serait celui des chercheurs. Je préfère distinguer dans un continuum l'épilinguistique (« qui rend compte implicitement, dans les attitudes langagières, des conceptions sur les langues et leurs usages ») du métalinguistique (« qui expose explicitement une réflexion distanciée sur les langues et leurs usages »), quels que soient les porteurs de ces discours.

Mais il y a une autre bonne raison à cette publication : on peut aussi la lire à titre informatif, par intérêt ou par affection pour ces créateurs, ces artistes, ces semblables dissemblables, dans un contexte de relations interculturelles vivantes et parfois tendues qui appelle une meilleure compréhension mutuelle. Et qu'un ouvrage réalise en même temps une mission scientifique et une contribution ouverte vers un plus large public est une bonne chose, une chose essentielle même. Le choix des témoins, qui va d'écrivains et hommes de théâtre (Y. Fadel, F. Jaïbi, A. Chouaki) jusqu' à des chanteurs à succès (Nass El Ghiwane, R. Taha), en passant par des humoristes (Fellag) ou des cinéastes ou hommes de radio (Allalou), etc., couvre un espace culturel suffisamment large pour être significatif et attractif. Chaque témoin est d'abord présenté dans son histoire et sa carrière par D. Caubet, puis interviewé, et l'entretien déborde nécessairement sur d'autres aspects culturels, biographiques, politiques, que la seule question linguistique.

C'est là l'occasion de mettre un petit bémol sur la présentation des entretiens. Le choix de transcription est effectivement adapté au large lectorat (et je n'entrerai pas ici dans le débat sans fin des avantages et inconvénients de tout protocole de transcription écrite de l'oral).

Mais la surabondance des intertitres, reformulant de façon souvent très proche le contenu du petit paragraphe qui suit, manifeste une intervention à mon sens superflue de l'éditeur des textes et en gêne parfois un peu la lecture.

Que nous livrent donc ces témoignages vivants et actuels ? Entre autres, des réflexions pertinentes sur un certain nombre de problématiques largement sociolinguistiques :

- Sur la norme linguistique « nationale » et les enjeux politiques des langues : « *l'arabe classique était pour eux* [les gens de la rue à Alger] *comme une langue étrangère, car les écoliers ne la parlaient ni en famille, ni dans la rue* » (Allalou, pp. 78) ; « *Pourquoi ça n'existe pas* [la *darija*, c'est-à-dire en l'occurrence l' « arabe » marocain, comme langue institutionnalisée] ? *Parce que si tu le dis, tu démolis ce consensus arabe ; et tout ça c'est de la politique…* » (Youssef Fadel, pp. 98) ; « à telle enseigne que, par exemple, des enfants qui apprennent l'arabe classique à l'école, quand ils rentrent à la maison, corrigent la mère qui se retrouve exclue au profit d'une autre mère, disons supérieure, qui n'existe pas, qui est virtuelle ; et qui est en fait pilotée par une espèce de géopolitique de carton-pâte, et ça fait des dégâts considérables à tous les niveaux » (Aziz Chouaki, pp. 156).
- Sur l'humour sociolinguistique et la perversion de la norme à partir de la langue quotidienne (en l'occurrence l'arabe « dialectal » algérien), Allalou donne de très bons exemples de stratégie tout à fait consciente (pp. 85) ; Gyps (pp. 170) développe également, à travers sa réflexion sur son répertoire langagier bilingue, un regard sur les ressources humoristiques que cela procure (et réciproquement).
- Sur les stratégies d'interlangue et les effets pragmatiques produits, notamment en termes d'identité (Amazigh Kateb, pp. 182-83).
- Sur l'exploitation positive des fonctionnements diglossiques pour la création littéraire, surtout théâtrale (Fadhel Jaïbi, pp. 108 et suivantes).
- Sur l'artificialité des reconstructions militantes de langues « minorées », Ben Mohamed à propos du kabyle : « *J'écoute sur la chaîne kabyle des gens qui prennent l'Amawal* [lexique expérimental publié en 1979 et exploité comme une référence par des militants berbéristes], *qui écrivent leur texte en arabe ou en français et qui le traduisent et qui mettent des termes auxquels on ne comprend rien. C'est dramatique, alors que le kabyle normal, ils ne le parlent pas, ils sont incapables de soutenir une conversation simple en kabyle* » (pp. 146).

Ressort notamment de cet ensemble l'affirmation largement partagée de l'identité linguistique plurielle du Maghreb, incluant le français (sous différentes formes et pratiques), et se distinguant — voire se dissociant, pour certains — du monde arabe perçu comme étant celui du Mashrek (à partir de l'Égypte). On y observe les prémices de l'émergence en cours de la *darja* ou *darija* comme langue à part entière et non comme variétés dialectales de l'arabe algérien ou marocain. Mains comme on ne lit pas l'avenir dans le marc de kawa, on attendra d'autres corpus et d'autres études à venir pour confirmer ou infirmer cette tendance.

En attendant, voici un beau corpus sur lequel d'autres pourront désormais travailler.

Vous souhaitez proposer un compte rendu ? marges.linguistiques@wanadoo.fr

La métaphore dans le commentaire politique
Par *Rafika Kerzazi-Lasri*
Paris : L'Harmattan, 2003[1]
Compte rendu critique de lecture
Par *Véronique Magaud*
Auteure indépendante, France

Mai 2004

Ce livre, condensant une thèse de doctorat, propose aux lecteurs une étude des métaphores puisées dans 20 articles de *L'express* et du *Point.* Les textes sur lesquels porte cette étude concernent des événements internationaux en 1991 et 1992 (les conflits algériens, yougoslave, israélo-palestinien, les problèmes européens) et la politique intérieure (Mitterand, la cohabitation, le Front National, les élections régionales) au cours de ces mêmes années.

Cette étude se propose d'appréhender les métaphores en tenant compte de plusieurs niveaux d'analyse : une approche sémantique en mettant en évidence d'une part les types de sèmes ou de domaine transférés, d'autre part la nature grammaticale des figures, et enfin une approche textuelle et pragmatique des métaphores. Elle repose sur un invariant, la politique, qui constitue le comparé ou le thème des métaphores étudiées. Les phores ou les comparants représentent un ensemble clos : ils sont puisés dans les domaines climatique, du jeu et du spectacle, de la guerre et des notions de mort et de naissance.

Dans une partie introductive, l'auteure présente les différents paramètres qui seront utilisés par la suite pour analyser les articles. S'inspirant des travaux de Lakoff et Johnson[2], elle rappelle tout d'abord que les relations analogiques s'inscrivent dans nos catégorisations du monde et elle propose une classification des métaphores. Elle en distingue cinq catégories :

— « Les métaphores d'orientation » : elles s'appuient sur nos catégorisations de l'espace et du temps et les valeurs axiologiques qui y sont associées (par exemple, le haut est plus valorisé que le bas).

— « Les métaphores ontologiques » : la relation analogique transfère une dimension concrète et matérielle au thème de nature idéelle ou abstrait.

— « Les métaphores de contenant »[3] : les activités sont assimilées à des objets. La relation analogique consiste en un rapport de réification.

— « Les métaphores de personnification » : le phore transfère des traits humains au thème.

— « Les métaphores organiques » : les domaines de substitution appartiennent au corps.

L'auteure poursuit son entreprise définitoire et classificatoire en distinguant les types de métaphores selon leur statut en langue. Le critère de regroupement repose sur des procédés syntaxiques (commutation, réductions, ajouts…) qui décident du degré de figement des expressions. L'auteur isole d'une part les « métaphores figées lexicalisées » qui ne peuvent être transformées syntaxiquement sous peine d'en changer le sens. Ces tropes figurent dans les dictionnaires et sont grammaticalisés. À l'inverse, les « métaphores semi-figées » sont attestées dans l'usage commun mais peuvent connaître des variations syntaxiques. Enfin, les « métaphores libres » ne sont pas entrées dans la langue et jouissent de libertés syntaxiques. Leur sens advient du cotexte.

[1] ISBN : 2-7475-3711-0, 176 p.
[2] *Les métaphores dans la vie quotidienne.* Paris : Minuit, 1985.
[3] Pour Lakoff et Johnson, *op. cit.*, les métaphores de contenant relèvent des métaphores ontologiques. Cette dissociation n'est malheureusement pas discutée.

L'auteure termine cette introduction par un dernier outil d'analyse qui va orienter par la suite l'analyse du corpus de presse : la nature grammaticale des métaphores. Elle dégage dans un premier temps les métaphores de type nominal et les structures dans lesquelles elles s'inscrivent, à savoir les modificateurs du nom (essentiellement de nature prépositionnelle) et les relations ainsi établies à l'intérieur des métaphores (détermination, appartenance, qualification, quantification). Elle montre à juste titre qu'il n'existe pas de relation biunivoque entre structure linguistique et nature du lien sémantique. Par exemple, une relation apparente de détermination peut se révéler à l'analyse être une opération de qualification.

Par ailleurs, l'auteure met en évidence les métaphores verbales constituées de syntagmes verbaux figés et celles qu'elles nomment « métaphores phrastiques à noyau verbal », dépendant de la phrase ou du cotexte. La métaphore provient d'un seul verbe ou bien se développe dans une phrase complexe. La relation analogique qui s'établit entre thème et phore permet de donner une dimension active à ce premier.

Enfin, les autres types de métaphores s'inscrivent dans la classe des adjectifs et des adverbes et apportent un éclairage particulier aux constituants qu'elles qualifient ou caractérisent.

Ces éléments d'analyse sont activés dans la première partie de l'ouvrage où ils servent d'heuristique à l'appréhension des métaphores relevées dans les articles de presse. Celles-ci sont en effet découpées et schématisées en tenant compte des quatre paramètres sus-cités, à savoir leur inscription catégorielle, les domaines de substitution et types de transfert qui en résultent (transfert de traits catégoriels ou de domaines d'expérience), leur statut linguistique et leur classe grammaticale. On peut noter que les métaphores ontologiques dominent dans les extraits analysés (48 sur les 67 échantillons présentés) bien que l'auteure conclue sur « l'importance des métaphores de personnification ». Quant à ces dernières, certaines ne nous semblent pas relever de la métaphore mais de la métonymie. Par exemple, le syntagme *l'orgueilleux édifice* ne nous semble pas se situer au même plan que *Belgrade attend avec impatience…* Pour Lakoff et Johnson, la personnification permet d'attribuer « des qualités humaines à des entités non-humaines (...). Dans de tels cas, on ne fait pas référence à des êtres humains réels. (...) La métonymie, au contraire, a avant tout une fonction référentielle : elle nous permet d'utiliser une entité pour une autre ».[1] Par ailleurs, l'étude de I. Tamba[2], plus récente que celle de Lakoff et Johnson, montre que si la distinction métaphore-métonymie ne fait pas consensus chez les auteurs s'intéressant au problème, des pistes sont à exploiter du côté des modalisateurs relevant d'un niveau notionnel comme *vrai.* En faisant varier celui-ci dans des séquences figurées, l'auteure apporte un moyen de discriminer ces deux tropes, la métonymie n'acceptant pas l'ajout de ce modalisateur[3]. On peut regretter donc que l'entreprise descriptive ne donne pas lieu ici à une discussion permettant de discriminer la nature des tropes.

Les deuxième et troisième parties de l'ouvrage investissent les textes étudiés par une approche globale des articles. Il ne s'agit plus de repérer les mécanismes constitutifs des métaphores mais de voir comment la métaphore oriente le texte vers un commentaire évaluatif. Les critères d'appréhension du texte sont de différents ordres : l'auteure dégage dans un premier temps l'idée principale du texte et la position du journaliste, puis la nature isolée ou continue des métaphores, la métaphore directrice, et pour finir leur dimension évaluative. Cet inventaire didactique ne donne pas une vision cohérente du texte et il est difficile de voir le lien établi entre ces critères de lecture. Certes, l'entreprise est ici descriptive mais on ne voit en quoi la métaphore éclaire ce genre particulier. En d'autres termes, notre frustration résulte du fait que la métaphore n'est pas raccrochée à une approche strictement textuelle des textes. La nature évaluative des métaphores en revanche constitue une introduction à la dimension pragmatique des métaphores que l'auteure développera dans sa dernière partie.

[1] Lakoff & Johnson, *op.cit*., pp. 45-46.

[2] Tamba (I.). 1994. « Une clé pour différencier deux types d'interprétation figurée, métaphorique et métonymique ». in : *Langue française,* 101, pp. 26-34.

[3] Le modalisateur a une portée intensionnelle et perturbe le rapprochement partie-tout ou de la capitale pour les membres du gouvernement, pour l'exemple de Belgrade.

Avant d'aborder la métaphore dans son aspect illocutoire, l'auteure s'intéresse à la part octroyée au co(n)texte pour l'interprétation des tropes. Elle montre que si une analyse sémantique permet d'accéder aux propriétés transférées d'un objet à un autre, on ne peut se dispenser de la dimension contextuelle pour donner toute leur épaisseur aux figures. Elle distingue le cotexte, nécessaire pour interpréter d'une part les métaphores continues et d'autre part certaines métaphores semi-figées. Seules les métaphores figées et quelques métaphores semi-figées ne sont pas indexées au contexte pour recouvrer leur ampleur interprétative.

Mais ce n'est pas seulement dans l'étendue du texte que la métaphore prend toute sa signification. Le contexte extra-linguistique y participe également : les métaphores s'appuient sur différents savoirs. L'auteure dégage ainsi quatre univers de référence à partir d'exemples concrets :

— « Les références intertextuelles » : la métaphore du texte renvoie à une autre métaphore située dans le titre de l'article[1].

— « Les références littéraires » : la métaphore peut relever de titres de romans inscrits dans le savoir encyclopédique et établir un lien entre l'histoire développée dans le livre de référence et l'objet du propos.

— « Les références politiques » : certaines métaphores ne peuvent être interprétées sans connaître l'arrière-plan de la vie politique.

— « Les références historiques ou mythologiques » : la métaphore puise dans les événements qui figurent dans les corpus religieux et historiques. Les personnages bibliques sollicités comme comparant par exemple renvoient à un univers de connaissances partagées.

Cette réflexion sur la prise en compte du contexte dans l'interprétation des métaphores est poursuivie dans la dernière partie de l'ouvrage. L'auteure insiste sur les valeurs pragmatiques de ces tropes et multiplie les références aux tenants de la pragmatique. Elle pose tout d'abord la dimension dialogique des métaphores en soulignant que l'intention du journaliste et la prise en compte des lecteurs sont constitutives de la métaphore. Elle montre ensuite que le travail interprétatif des figures relève des conventions conversationnelles dégagées par Grice. C'est en transgressant une loi de discours que le sens dérivé s'impose aux destinataires. Aussi la métaphore représente-t-elle un acte indirect dont l'interprétation est indissociable d'une connaissance du sens littéral.

L'auteure note cependant que les implicatures conversationnelles ne s'appliquent pas aux métaphores figées lexicalisées[2], puisqu'elles sont codées en langue et non dépendante du discours où elles se déploient.

Pour donner toute sa place à la métaphore dans l'univers pragmatique, l'auteur se penche sur sa dimension argumentative. S'inspirant de la conception ascriptive du langage de Ducrot, son propos consiste à dégager les aspects persuasifs des tropes à travers la notion d'évaluation. L'emploi de certaines catégories dans les métaphores implique une prise de position du journaliste et oriente les propos en faveur de ce dont il est question ou incite à la désapprobation. L'auteure ajoute d'autres moyens pour donner un tour argumentatif aux énoncés métaphoriques comme par exemple les représentations qui y sont liées et qui déploient des valeurs négatives ou positives, les transferts de traits caractérisants opérés par l'analogie, la mise en opposition de métaphores ou encore l'effet de concret qui se dégage de certaines figures, l'effet de répétition des métaphores au fil du texte, les procédés de reprise ou de rappel de métaphores inaugurales, les procédés d'accumulation, les connecteurs et les citations, les procédés qui ressortissent à la composition et à la spécificité de l'écriture journalistique : les questions-réponses, les oppositions et l'usage de métaphores continues dans le texte.

[1] On pourrait ici parler du péritexte et de la paratextualité en référence aux travaux de Genette, 1987. *Seuils*. Paris: Le Seuil ; l'emploi d'intertextualité faisant référence chez Genette et les auteurs qui s'inspirent de sa taxinomie à la présence de textes autres, du même champ ou de domaines différents (voir en particulier Maingueneau).

[2] On peut ajouter que Kerbrat-Orecchioni parle d'acte indirect conventionnel (Cf. Kerbrat-Orecchioni (C.). 1994. « Rhétorique et pragmatique : les figures revisitées », in : *Langue française,* 101, pp. 71). On peut regretter que l'auteur n'est d'ailleurs pas fait référence à cet article qui montre les apports de la théorie des actes de langage à l'étude des tropes.

Cet ouvrage a le mérite de s'attaquer à un objet qui s'inscrit dans une tradition certaine en sciences du langage et qui a suscité des discussions encore vivaces aujourd'hui. Il présente aussi l'intérêt de participer à un mouvement replaçant la métaphore dans son contexte d'apparition. Il participe de fait à la *rhétorisation* de la linguistique[1] en appréhendant la métaphore dans sa dimension textuelle, en usage donc. L'auteure a également placé la métaphore à la croisée de plusieurs domaines de recherche et montre ainsi que son analyse s'enrichit de différentes approches sans demeurer l'apanage de l'une d'entre elles.

Cependant, on peut regretter que ces différents apports apparaissent de façon compartimentée. C'est que l'auteure est plus préoccupée de rendre compte du fonctionnement de métaphores contextualisées que d'éclairer le genre dans lesquelles elles sont appréhendées. Ces schématisations type ne montrent pas en quoi la métaphore est constitutive de ce genre et donne au commentaire politique sa dimension institutionnelle que la pragmatique textuelle ou l'analyse du discours aurait pu, nous semble-t-il, dégager. C'était là du moins que se trouvaient nos attentes de lectrice.

Vous souhaitez proposer un compte rendu ? marges.linguistiques@wanadoo.fr

[1] Telle est la proposition de F. Rastier dans *Langue Française*, *op.cit.*

● Oasis Francophone
http://www.helen.gr.st

Portail culturel et éducatif francophone. Voir notamment le lien sur les cours universitaires (projet inter-universitaire).

● Association Francophone de la Communication Parlée
http://www.afcp-parole.org

L'Association Francophone de la Communication Parlée est une association à but non-lucratif (loi du 1er juillet 1901) consacrée au soutien, au développement, à la diffusion et à la promotion des différentes spécialités des sciences de la communication parlée, dans la communauté francophone

● Portail sur l'emploi scientifique
http://www.emploi-scientifique.info

Portail de l'emploi dans l'enseignement supérieur et la recherche publique en France - Élaboré par l'Association Bernard Gregory avec le soutien du Ministère délégué à la Recherche (Direction de la recherche).

● EduFLE.net, le site coopératif du Français Langue Étrangère
http://www.edufle.net

ÉduFLE.net est un lieu d'échanges où tous les acteurs du Français Langue Étrangère sont invités à partager expériences et ressources pédagogiques. Créé par des « anciens » de maîtrise FLE et destiné principalement, mais pas uniquement, aux étudiants et enseignants de cette section, vous y trouverez rapports de stage, dossiers de didactique, et autres ressources pédagogiques, tous en consultation libre.

● BL Online The bibliographical database of linguistics
http://www.kb.nl/kb/blonline/

The BLonline database provides bibliographical references to scholarly publications on all branches of linguistics and all the languages of the world, irrespective of language or place of publication. The database contains all entries of the printed volumes of Bibliographie Linguistique/Linguistic Bibliography for the years 1993-1999 and an increasing number of more recent references.

● Site internet de la Revue Le Français en Afrique
http://www.unice.fr/ILF-CNRS/ofcaf

Revue du Réseau des Observatoires du Français Contemporain en Afrique.

• WinDi Dictionnaires Multilingues
http://www.langdy.com/dacc_g.htm

Dictionnaires on-line gratuits en 7 langues: anglais, allemand, espagnol, français, italien, néerlandais, portugais. En complément, la conjugaison complète des verbes et des éléments de description grammaticale.

Présentation de quelques ouvrages

Titre : *Anciens et nouveaux plurilinguismes*
Auteur(s) : Gudrun Ledegen (ed.)
Éditions : 2003 Fernelmont (Belgique) : E.M.E. (Éditions Modulaires Européennes), Collection « Proximités – Sciences du langage ».
Descriptif : Actes de la 6° Table Ronde du Moufia (1-2/2/2001, Université de la Réunion)

Titre : *L'enfant et le langage - Approche dynamique et développementale*
Auteur(s) : Jérémi Sauvage
Éditions : 2003. Paris : L'Harmattan
Descriptif : Le langage de l'enfant fascine. Tous les ans, chaque magazine consacré à l'enfance et à la famille propose un dossier plus ou moins important sur la question, avec des explications, des conseils, des exemples ou des témoignages. Nous, les adultes, ne cessons de nous émerveiller face à des mots d'enfants, des expressions qui font sourire, des tournures de phrases si particulières. Les raisons de cette fascination sont multiples. Le présent ouvrage se veut abordable par un maximum de lecteurs, pas forcément spécialistes des théories développées par la recherche scientifique.

Titre : *Construction des connaissances et langage dans les disciplines d'enseignement*
Auteur(s) : Coll. (Martine Jaubert, Maryse Rebière, Jean-Paul Bernié (eds.)).
Éditions : 2003. Cédérom CIRFEM c/o Laboratoire DAEST
Descriptif : Actes du colloque pluridisciplinaire international - IUFM d'Aquitaine – Université Victor Segalen – Bordeaux II - Bordeaux, du 3 au 5 avril 2003

Titre : *Langage et développements atypiques*
Auteur(s) : Coll.
Éditions : Revue Enfance 3/2003
Descriptif : Numéro thématique coordonné par Judy Reilly et Josie Bernicot

---

Titre : *L'Âge du roman parlant 1919-1939. Écrivains, linguistes, grammairiens et pédagogues en débat*
Auteur(s) : Jérôme Meizoz
Éditions : 2001. Genève (Suisse) : Librairie Droz, préface de Pierre Bourdieu.
Descriptif : Étude sur le style oral-populaire dans la narration des années 1930 (Céline, Ramuz, Giono, Aragon, Queneeau, Cendrars, Poulaille). Plusieurs chapitres sont consacrés à l'histoire de la linguistique et de la grammaire d'époque (Marouzeau, Bally, Vendryès).

Titre : *Interpretation and Understanding*
Auteur(s) : Marcelo Dascal (Tel Aviv University)
Éditions : 2003. Amsterdam, Netherlands & Philadelphia, USA : John Benjamins Publishing Company

Descriptif : Our species has been hunting for meaning ever since we departed from our cousins in the evolutionary tree. We developed sophisticated forms of communication. Yet, as much as they can convey meaning and foster understanding, they can also hide meaning and prevent comprehension. Indeed, we can never be sure that a « yes » conveys assent or that a smile reveals pleasure. In order to ascertain what communicative behavior « means », we have to go through an elaborate cognitive process of interpretation. This book deals with how we achieve the daily miracle of understanding each other. Based on the author 's contributions to pragmatics, the book articulates his perspective using the insights of linguistics, the philosophy of language and rhetoric, and confronting alternatives to it. Theory formation is shaped by application to fields of human activity – such as legal practice, arti1/4cial intelligence, psychoanalysis, the media, literature, aesthetics, ethics and politics – where interpretation and understanding are paramount. Using an accessible language, this is a book addressed to specialists as well as to anyone interested in interpreting understanding and understanding the potentialities and limits of interpretation.

Titre : *Les niveaux de langage*
Auteur(s) : Sophie Jollin-Bertocchi
Éditions : 2003. Paris : Hachette, Collection « Ancrages ».
Descriptif : /

Titre : *La variation sociale en français*
Auteur(s) : Françoise Gadet
Éditions : 2003. Gap, Paris : Ophrys.
Descriptif : /

Titre : *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*
Auteur(s) : Gilles Ferréol et Guy Jucquois (sous la direction de)
Éditions : 2003. Paris : Armand Colin
Descriptif : Cet ouvrage, fruit d'une étroite collaboration entre enseignants-chercheurs intervenant dans différentes institutions, et auprès de publics variés, tant en France qu'à l'étranger (Belgique, Canada et Suisse, en particulier), contient près de deux cents entrées, classées par ordre alphabétique, et vise à fournir des éclairages ou des points de repère, à la fois factuels et analytiques, sur un certain nombre de débats ou de problématiques ayant trait à l'altérité et aux relations interculturelles .

Titre : *Une logique de la lecture*
Auteur(s) : Dominique Vachelard
Éditions : 2003. Paris : L'Harmattan.
Descriptif : Dans cet écrit, l'auteur esquisse une logique de la lecture en recherchant une cohérence avec des théories dont la rigueur emprunte aux modèles mathématiques et à l'épistémologie la plus contemporaine, notamment à la cybernétique, aux théories de l'information et de la communication, à la théorie générale des systèmes, etc. Alternant exposé théorique, présentation et analyse de pratiques innovantes concernant les usages et apprentissages de la lecture et de l'écriture, cet ouvrage est susceptible d'éclairer différemment la réflexion des enseignants, des formateurs d'adultes ainsi que de tous ceux qui oeuvrent pour la promotion d'une pratique culturelle, l'écrit.

Titre : *Phonologie. Champs et perspectives*
Auteur(s) : Jean-Pierre Angoujard et Sophie Wauquier-Gravelines (sous la direction de)
Éditions : 2003. Éditions de l'École Normale Supérieure Lettres et sciences humaines, ENS Éditions.
Descriptif : Cet ouvrage a pour objectif de marquer quelques-uns des lieux où la phonologie est présente et sa contribution significative. Si le foisonnement des formalismes concurrents tend à masquer la richesse des questions soulevées, la confrontation avec d'autres champs du savoir remet en lumière l'intérêt majeur des interrogations que nous propose l'interprétation

symbolique du continuum sonore (relations entre forme et substance, mentalisme linguistique, arbitraire du signe, réalisme des interprétations plurilinéaires, etc.). La phonologie sera ainsi présentée dans ses contributions à l'acquisition, à la réconciliation entre forme et substance, à l'analyse des textes littéraires, à la tonologie, à l'organisation sémantique du lexique, à un « connexionisme réaliste », à la diachronie.

Titre : *Le français en Tunisie*
Auteur(s) : Habiba Naffati et Ambroise Queffélec
Éditions : 2004. Voir Laboratoire « Bases, Corpus et Langages » (Nice, UFR Lettres, Arts et Sciences Humaines).
Descriptif : La première partie de ce livre de 457 pages est consacrée à l'histoire de l'implantation du français en Tunisie, de sa situation actuelle, de ses diverses variétés et de sa dynamique dans un contexte plurilingue. La seconde partie est centrée sur la description de ses particularités lexicales présentées sous forme d'inventaire.

Titre : *La dyslexie à livre ouvert*
Auteur(s) : Michel Habib
Éditions : 2003. Commandes exclusivement par courrier électronique à formation dyslexie@yahoo.fr - voir aussi http://resodys.phpnet.org
Descriptif : Vivre sa dyslexie, élever un enfant dyslexique, enseigner à un enfant dyslexique, nécessite de comprendre ce qu'est la dyslexie. Malheureusement, bien rares sont les ouvrages proposant une synthèse moderne et complète sur un sujet qui anime les scientifiques depuis maintenant une vingtaine d'années. Pourtant, peut-être plus que pour tout autre domaine de la science, celui dont il est question ici possède indubitablement des implications directement utiles, au quotidien, à tous ceux qui sont concernés, de près ou de loin, par la question des troubles de l'apprentissage.

Titre : Temps et point de vue
Auteur(s) : Jacqueline Gueron & Liliane Tasmowki (eds.).
Éditions : 2003. Publidix : Université de Paris X Nanterre
Descriptif : Temps et point de vue présente le texte de quatorze communications tenues lors d'un colloque international qui a eu lieu à Paris en décembre 2001. Son sujet est la représentation en grammaire du temps des éventualités et la manière dont ces représentations, produites par un locuteur en contexte, sont inscrites dans la structure générale des énoncés. Essayer de comprendre comment la grammaire encode la façon dont les humains perçoivent le passage du temps à travers les événements localisés à des moments et dans des intervalles temporels est certainement une entreprise passionnante en soi. Elle est en outre tout à fait pertinente par rapport à l'état actuel de la linguistique où l'on voit les formalismes chercher à se justifier par l'incorporation de distinctions empiriques de plus en plus fines, tandis que les descriptions textuelles tentent d'échapper au double piège de la circularité et de la paraphrase.

Titre : *Ponctuation et Énonciation*
Auteur(s) : Véronique Dahlet
Éditions : 2003. Guyane - Martinique - Guadeloupe - Réunion : Ibis Rouge Éditions
Descriptif : L'étude fait l'hypothèse que la ponctuation contribue certes à la lisibilité des textes, mais constitue surtout une composante déterminante de la mise en communauté énonciative du sens. Les dimensions argumentative et pragmatique de la ponctuation en sont la manifestation. Après une synthèse critique des conceptions de la ponctuation et un examen des prises qu'elle offre à la description – quels signes, pour quels niveaux de structuration ? Véronique Dahlet propose une formalisation de la ponctuation selon deux fonctions majeures : une fonction séquentielle et une fonction énonciative. Elle montre ensuite combien l'acte de ponctuation joue sur le croisement et l'hybridation discursive de ces deux fonctions, aussi bien en contexte monologal que dialogal. Sont éclairés ainsi la vaste gamme des accomplissements catégoriels et des variations sémantiques impliqués et réélaborés au fil des processus complexes de la ponctuation. Centré sur l'organisation du sens dans la communication écrite et appuyé sur de très nombreux exemples, l'ouvrage s'adresse à tous, enseignants et étudiants de langue ma-

ternelle ou étrangère, préoccupés de mieux intégrer le jeu de la ponctuation dans la diversification de leurs choix d'écriture.

Titre : *Discours et identités - La francité canadienne entre modernité et mondialisation*
Auteur(s) : Monica Heller et Normand Labrie (Sous la direction de)
Éditions : 2003. E.M.E. « Éditions Modulaires Européennes », Coll. « Proximités – Sciences du Langage »
Descriptif : Le Canada français, comme plusieurs autres sociétés contemporaines, est en train de se réimaginer. Ce livre examine sous plusieurs angles les transformations des discours concernant l'identité et le pouvoir en Ontario français et en Acadie. Il prend comme trame centrale les rapports entre les changements sociaux, économiques et politiques de la deuxième moitié du XXe siècle, et les diverses façons d'imaginer ce que cela veut dire être francophone (Canadien-français, Franco-Ontarien, Acadien, bilingue, etc.) et parler français (et anglais). S'appuyant sur une base de données discursives à la fois étendue et approfondie, il décrit, analyse et explique la mutation des pratiques discursives identitaires dans des communautés francophones contemporaines compte tenu des conditions historiques, politiques, sociales et économiques, que celles-ci soient de nature globale ou tout simplement locale.

Titre : Langues, contacts, complexité : perspectives théoriques en sociolinguistique
Auteur(s) : Philippe Blanchet & Didier de Robillard (Sous la direction de) avec la collaboration de Isabelle Pierozak & Arlette Bothorel
Éditions : 2003. Cahiers de Sociolinguistique n° 8. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
Descriptif : Les textes ici réunis sous le titre Langues, contacts, complexité : perspectives théoriques en sociolinguistique, sont issus des journées d'étude intitulées « Sociolinguistique et contacts de langues, quels modèles théoriques ? », qui ont été organisées à Rennes les 18 et 19 septembre 2003, par le CREDILIF (EA ERELLIF 3207 de l'université Rennes 2) et sous l'égide du Réseau Français de Sociolinguistique. Elles ont réuni une trentaine de spécialistes représentant douze équipes françaises de recherche en sociolinguistique dans le but de susciter, à partir du cas significatif des contacts de langues, une réflexion théorique actualisée. La sociolinguistique française s'est longtemps principalement préoccupée de méthodes d'enquêtes et suivait les modèles théoriques des grands chercheurs nord-américains (J. Fishman, W. Labov, J. Gumperz…), voire était présentée comme un simple « prolongement » interdisciplinaire aux marges d'une linguistique structurale classique ou apparentée. Ces journées ont permis de constater que la recherche française en sociolinguistique est capable d'exprimer sa légitimité scientifique et institutionnelle et qu'elle n'est pas une sous-discipline, mais une autre façon de poser les problèmes scientifiques pour l'observation, l'analyse, la compréhension des phénomènes linguistiques. Les textes ici réunis contribuent à renouveler le positionnement épistémologique de la sociolinguistique, tant par ses méthodes, ses objets, ses fondements, ses enjeux, que par les types de modèles théoriques et heuristiques qu'elle peut produire.

Titre : *Grammaire et gabarits*
Auteur(s) : Numéro dirigé par Jean Lowenstamm.
Éditions : 2003. Revue Recherches linguistiques de Vincennes. N° 32.
Descriptif : Dans les langues sémitiques, les mots sont construits selon un nombre fini de modèles. Ces moules morphologiques, dont le fonctionnement et l'exploitation sont décrits et illustrés dans ce volume, sont connus dans la tradition grammaticale sémitique classique sous le nom de « gabarits ». D'abord réticente, la linguistique moderne ne leur accorde pas de véritable statut théorique et ce n'est qu'au début des années quatre-vingt que des travaux de phonologie importants, issus du courant de la phonologie autosegmentale, reconnaissent au gabarit un statut de morphème à part entière. Si cet objet est d'abord confiné dans un rôle d'organisateur de la morphophonologie des langues sémitiques, des propriétés non phonologiques des gabarits, notamment inflectionnelles et dérivationnelles, sont graduellement identifiées. Il est, de plus, montré que ces propriétés sont largement manifestées en dehors de la famille sémitique. Les articles contenus dans ce volume illustrent les différents courants et approches qui ont conduit à ces résultats. Étude systématique et claire sur le rôle et l'utilité des gabarits, tant en phonologie et en morphologie qu'en syntaxe et en sémantique.

Appels à communications

Thème : *Dimensions du dialogisme langagier : les formes d'adresse*
Cadre : La Société Néophilologique de Helsinki organisera un colloque plurilingue sur l'analyse du dialogue et les formes d'adresse, le jeudi 4 et le vendredi 5 mars 2004, à Helsinki (« Maison des Sciences » Tieteiden talo, Kirkkokatu 6, 00170 Helsinki).
Inscriptions :
Contact(s) : Mlle Katriina Kurki, Courriel : akkurki@mappi.helsinki.fi
Descriptif : Le dialogisme langagier présente différentes formes d'interaction selon le degré de présence des participants, et peut se manifester de diverses manières. L'emploi des formes d'adresse est un moyen explicite d'impliquer le destinataire dans le discours. Ce colloque a pour but d'étudier les formes d'adresse en anglais, dans les langues romanes et en allemand, qu'elles se manifestent au moyen de termes d'adresse et de pronoms ou, de manière plus indirecte, à l'aide de différentes stratégies discursives. Parmi les approches possibles, on peut mentionner la pragmatique, l'analyse du discours, la sociolinguistique et l'analyse de la conversation. Les matériaux étudiés peuvent être aussi bien écrits qu'oraux et peuvent provenir de différentes périodes.

Revues en ligne

Réorganisation du site internet du *Réseau des observatoires du français en Afrique*, désormais consultable à l'adresse http://www.unice.fr/ILF-CNRS/ofcaf. Vous y trouverez les derniers numéros de la revue Le français en Afrique téléchargeables gracieusement ainsi qu'une bibliographie de plus de 2500 références.

Le numéro 3 de GLOTTOPOL, *La littérature comme force glottopolitique : le cas des littératures francophones*, sous la direction de Claude Caitucoli, est en ligne sur le site http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol

La *Revue Française de Linguistique Appliquée*
Site : http://perso.wanadoo.fr/rfla

Divers

La *Délégation générale à la langue française et aux langues de France* lance un projet d'inventaire des corpus oraux de langue française. Contact : Paul Cappeau (Université de Poitiers), courriel : Paul.Cappeau@univ-poitiers.fr

À la découverte du français cadien à travers la parole. CD-ROM. Indiana University Creole Institute. Contact : creole@indiana.edu

A a new Online IPA Chart set that is available at http://www.paulmeier.com/ipa/charts.html Or http://www.yorku.ca/earmstro/ipa/. Both sites feature the same charts, voiced by Paul Meier (University of Kansas) and designed by Eric Armstrong (York University - Toronto). Thecharts feature the complete set of sounds, and all the symbols, plus there is a chart demonstrating RP and GA diphthongs as well.

Marges linguistiques

Langue, Langage, Inconscient Linguistique et Psychanalyse

Mai, 2004

Volume 1

Sous la direction de **Michel Arrivé** et **Izabel Vilela**
Université de Paris X : Nanterre, MODYCO, CNRS UMR 7114, France
Numéro accompagné Par **Véronique Magaud**
Auteure indépendante, France

01- *Des mots aux maux ou comment la non-reconnaissance de la place autre que doit occuper le maître dénie la violence nécessaire à l'acte d'apprendre*
Par **Patrick Anderson**, Université de Franche-Comté, France Pages 040 — 051

02- *Freud et l'aunonymie*
Par **Michel Arrivé**, Université de Paris X : Nanterre, France Pages 052 — 062

03- *Langage et inconscient chez Freud : représentions de mots et représentations de choses*
Par **Michel Arrivé** et **Izabel Vilela**, Université de Paris X : Nanterre, France Pages 063 — 072

04- *Mots et choses chez Freud*
Par **Michel Arrivé**, Université de Paris X : Nanterre, France Pages 073 — 084

05- *Musiques méta-énonciatives : le dire pris à ses mots*
Par **Jacqueline Authier-Revuz**, Université Paris III : Sorbonne Nouvelle, France Pages 085 — 099

06- *De l'intérêt de la linguistique pour la recherche en psychologie clinique. Subjectivité et analyse de l'équivoque*
Par **Valérie Capdevielle-Mougnibas**, Université Toulouse le Mirail, France Pages 100 — 109

07- *Saussure, Freud, l'aphasie : d'un point de rencontre à la linguistique clinique*
Par **Clément de Guibert**, Université de Haute Bretagne, Rennes II, France Pages 110 — 124

08- *Les événements d'énonciation graphiques. Traces du fonctionnement linguistique de l'inconscient dans les manuscrits*
Par **Irène Fenoglio**, Cnrs – ITEM, France Pages 125 — 139

09- *Les métamorphoses du « langage » dans la découverte freudienne (Les modèles freudiens du langage)*
Par **Julia Kristeva**, Université de Paris VII : Denis Diderot, France Pages 140 — 165

10- *Éléments pour une sémantique du verbe Désirer. « To have or have not » ou « Le port de l'angoisse »*
Par **Daniel Lebaud**, LASELDI / IDIOMES, Université de Franche-Comté, France Pages 166 — 175

Des mots aux maux ou comment la non-reconnaissance de la place autre que doit occuper le maître dénie la violence nécessaire à l'acte d'apprendre

Par Patrick Anderson
Université de Haute-Alsace
Laboratoire : LASELDI, (EA 2281)
Université de Franche-Comté, France

Mai 2004

1. De ce qui est déjà là

Avant d'aborder les questions que pose mon titre, je voudrais pratiquer en reprenant l'expression de Vanier[1] (2003), le mode particulier du détournement. Le détournement, écrit-il, « consiste pour la psychanalyse à emprunter des savoirs référentiels pour pouvoir se dire ». Des mots aux mots ou bien des mots aux maux sont immédiatement une façon de convoquer à la fois psychanalystes et linguistes puisqu'à première vue on peut admettre qu'ils interrogent la valeur référentielle des signes mais ce qui sépare fondamentalement les uns et les autres, c'est que comme le souligne Vanier[2] (*op. cit.,* pp. 23) : le psychanalyste n'est pas un linguiste, « il vise quelque chose qui se trouve au-delà. « Au-delà » est un terme inapproprié ; (précise-t-il), il s'agit plutôt de quelque chose que la parole cerne et échoue à articuler, car pour la psychanalyse tout ce qui est articulé n'est pas articulable ».

Je partirai de la phrase de Benveniste[3] (1966) : *« L'acte individuel d'appropriation de la langue introduit celui qui parle dans sa parole* ». Prendre appui sur l'appropriation telle que la conçoit Benveniste, c'est rappeler la démarcation qu'il opère entre sémiotique et sémantique et ce sera inscrire mon propos dans les traces du « *Ça parle* » formulé par Lacan dans ce qu'il nomme le *parlêtre*. Benveniste, que nous aimons parmi d'autres linguistes qu'on lit, disait Barthes, et qui conduit dans ce chemin possible entre linguistique et psychanalyse. On sait l'essor qu'a pris l'article célèbre « l'appareil formel de l'énonciation » qui comme le soulignera Ricœur serait la promesse et le commencement d'une tout autre linguistique. Linguistique qui se devrait de prendre en compte ce que Lacan nomme la *lalangue* en un seul mot, cette autre face du langage qui nous dit Lacan[4] (1975) ne concerne pas le dialogue.

Mon propos s'inscrira dans un à côté de ce que l'on nomme ordinairement linguistique puisque mes préoccupations concernent des problèmes qui se situent en amont des interrogations des linguistes. La langue est *déjà là* pour le linguiste sans que soit posée la question de sa possibilité. Langue ici, est entendue dans le sens que lui assigne Saussure, il parle d'un trésor où seraient emmagasinés les signes. La linguistique, relève selon Milner[5] (1978), d'une doxa qu'il qualifie *d'une et indivisible*. La langue est ainsi objet. On peut y voir une forme extrême de naïveté ou une forme extrême de perversité, comme si précisément pour les humains que nous sommes, notre rapport au langage était un rapport évident. Je prends le terme langage à la fois dans le sens ordinairement convoqué par les linguistes (Cf : l'apparition du terme dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage,* Ducrot & Todorov (1972) et Ducrot & Schæffer (1995) mais aussi dans le sens qui lui est assigné dans l'ouvrage intitulé : *La philosophie du langage*, Auroux (1996).

---

[1] Vanier (A.).2003. « Principes du détournement ». in : *Cliniques méditerranéennes*, « Psychanalyse et langage », 68, pp. 23. Ramonville Saint-Agne : Erès.
[2] Vanier (A.). *Op.Cit.,* pp. 23.
[3] Phrase qui a servi d'introduction à l'argument du Colloque international intitulé : « D'où ça parle », intentionnalité et psychanalyse, tenue à l'Université de Franche-comté, Besançon les 24 et 25 octobre 2003.
[4] Lacan (J.). 1975. *Séminaire XX, Encore (1972-1973).* Paris : Seuil, pp.126.
[5] Milner (J.-C.). 1978. *L'amour de la langue*. Paris : Seuil.

L'existence même de l'advenue de l'objet-langue, ainsi, n'entre pas dans les préoccupations et de ce fait tout ce qui lui précède est occulté. Un exemple de malentendu est bien mis en évidence par Prasse[1](2000) dans son article intitulé : *Le désir des langues étrangères*, l'auteur reprend « une histoire de calendrier » racontée par le poète allemand Johann Peter Hebel au début du XIXème siècle. Je résume : Un jeune artisan, entreprend le voyage à pied de son petit bourg du sud de l'Allemagne vers Amsterdam. Arrivé, remarquant une maison cossue, le jeune homme décide de demander qui en est le propriétaire, « Kannitversan », se voit-il répondre, ce qui signifie « comprends pas » en hollandais. Sur le port, observant le déchargement d'un vaisseau, il renouvelle sa question en allemand et obtient encore une fois la même réponse. Je passe sur les autres épisodes qui invariablement produiront le même effet pour souligner comme le souligne Prasse le malentendu qui fait qu'il prend ce « Kannitversan » pour un nom propre et illustre de ce qu'il en est de la fonction subjective dans le langage.

Pour les linguistes, la langue va de soi, *a fortiori* si l'on distingue langue d'accès au langage et ce qui est ordinairement appelé langue maternelle. Langue maternelle qu'on entendra dans *la lalangue* forgée par Lacan, c'est-à-dire pour reprendre l'expression de Yankélevich[2] (1994) « langue d'amour et de jouissance ». Le problème est autre lorsqu'on se place dans un endroit où la langue de l'autre peut advenir. Langue de l'autre qui n'est pas la langue de l'accès au langage mais qui est reconnu entre ce que Freud va situer entre étrange et familiarité[3]. On n'entendra pas autre dans le sens que lui assigne Derrida lorsqu'il parle de séparation à l'intérieur d'un même idiome mais de l'autre radical convoquant un double rapport d'identité et d'altérité. À partir de là précisément la question peut être reposée parce qu'elle doit se porter sur un autre champ que celui d'une transparence énonciative et la question concerne un autre sujet non un sujet intentionnel maîtrisant pour reprendre l'expression d'Houdebine[4](2002). Le sujet sera entendu comme sujet clivé c'est-à-dire sujet traversé par l'inconscient. Le vouloir dire n'est plus, et j'admets que c'est vite dit, le vouloir dire n'est plus dans le célèbre : « penser, c'est calculer »[5] de la machine de Turing et de la machine de Mc Culloch et de ce qui est ordinairement regroupé sous le terme de connexionnisme. Comme le souligne Mallet[6](2003) dans un récent article intitulé la langue mise en bouche. « Le modèle (je précise modèle de la pensée rationnelle) empêche de saisir correctement la place et le rôle des émotions dans la vie psychique ».

2. Quand des mots deviennent maux

Afin de préciser le lieu qu'il convient de quitter, je m'appuierai sur deux types de travaux, d'une part les travaux de Jean Pierre Dupuy d'autre part les travaux de Claude Guillon. Jean Pierre Dupuy dans l'ouvrage intitulé « Aux origines des sciences cognitives » suivi de « les savants croient-ils en leurs théories » relève que les travaux sur l'intentionnalité qui proviennent d'une part de la philosophie de l'esprit et d'autre part des travaux portant sur l'intentionnalité husserlienne ont un ancêtre commun : la philosophie psychologique de Franz Brentano. Mais ce que relève Dupuy c'est le piège dans lequel est tombé Roderick Chilholm (consciemment ou inconsciemment) et dans lequel il a fait tomber ses lecteurs philosophes analytiques et en particulier Quine. La thèse que reprend Quine est la thèse de Chihholm thèse qu'il attribue à Brentano : elle affirme que les états mentaux, et eux seuls, sont dotés de la propriété d'intentionnalité, entendue comme rapport de type linguistique à des objets ou états de choses du monde extérieur à l'esprit.

---

[1] Prasse (J.). 2000. « Le désir des langues étrangères ». in : *La Clinique lacanienne*. Ramonville Saint-Agne : Eres, pp.195-208.

[2] Yanquelevich (H.).1994. « La langue maternelle ». in *Esquisses psychanalytiques,* 21, pp.143.

[3] Golschmidt (G.-A.). 1999. *La traversée des fleuves-autobiographie*. Paris : Seuil.

[4] Houdebine (A.-M.). 2002. « Linguistique et psychanalyse». in : *Dictionnaire international de la psychanalyse.* Paris : Calman-Lévy, pp. 939.

[5] Il ne s'agit pas ici de l'utilisation de la machine mais du soubassement théorique qui a permis son invention.

[6] Mallet (B.). 2003. « La langue mise en bouche ». in : *ELA*, 131, pp. 291-303.

Or précise Dupuy[1](1999,2000) tous les mots sont des pièges en puissance. Intentionnel pour Brentano est un terme scolastique qu'utilise Thomas d'Aquin dans le sens de « mental », par opposition à « réel ». Dans l'objet réel, c'est-à-dire situé en dehors de l'esprit, la forme est unie à la matière ; l'objet « intentionnel », lui, n'est présent que par sa forme. Inexistenz (« inexistence ») vient du latin in-esse, qui signifie : « être à l'intérieur de ». Le contresens serait de comprendre « inexistant » comme voulant dire « non existant ». L'objet vers lequel *tend* l'esprit (son intention) se situe à *l'intérieur de l'esprit* ; voilà pourquoi sa présence est « immanente ». Pour la philosophie cognitive, « philosophie de l'esprit » (*philosophy of mind*), un état mental représente quelque chose dans la mesure où il a un contenu et ce contenu porte sur le monde. Les états mentaux sont dits intentionnels. L'intentionnalité des états mentaux c'est leur « *aboutness* » le fait qu'ils sont *à propos* de certains objets. Ces objets sont des choses en soi. Claude Guillon[2] (1999) dans l'ouvrage *intentionnalité et langage* examine la question de l'inconscient en reprenant l'analyse des positions de Brentano et de Freud et souligne je cite :

> Par-delà une divergence d'appréciation sur l'extension à donner au concept de psychique en transgressant la limite imposée par le critère d'intentionnalité consciente attachée à sa définition, ce sont précisément les implications épistémologiques et méthodologiques de la position brentanienne que Freud refuse. L'accès direct que nous pouvons avoir aux phénomènes psychiques avec toutes les allures de l'évidence et les caractères d'indubitabilité qui s'y rattachent, ne nous donne pas la clé de leur explication et de leur ultime détermination. C'est au dire même de Freud un trompe l'œil qui appelle sa correction. C'est même le point aveugle de toute psychologie descriptive que l'approche métapsychologique avec ses trois points de vue, topique, dynamique, économique ou fonctionnel, entend bien dépasser.

Guillon[3](1999) ajoute

> Ce qui éveille l'intérêt psychologique de Freud, c'est la téléologie très empreinte d'une certaine forme de fonctionnalisme qui semble soutenir, les actes, les dires, et les comportements humains. C'est la reconnaissance possible d'un décalage possible entre « intention » et « motif » dans leur rapport à l'effectivité attendue des actes qui fait apparaître avec le plus de clarté la formation symptomatique comme solution de compromis. C'est bien parce que le comportement humain est perçu d'emblée comme intentionnellement réglé, c'est-à-dire, appréhendé, forme et sens mêlés, comme une conduite manifestant une capacité de s'orienter par anticipation du but ou du résultat escompté, que la manière d'agir de certains sujets conduit l'analyse à dissocier effectivité et expressivité. (…) La solution trouvée consiste à dire que le procès d'une action et sa compréhension ne s'épuisent pas dans le contexte actuel des intentions qui la soutiennent, mais doivent être référés à un contexte absent mais prégnant. C'est de la mise à jour et de la confrontation des intentions contradictoires mobilisées et conflictualisées dans le procès en question qu'on peut attendre la levée du refoulement et la compréhension du clivage.

J'insiste sur cette délimitation, elle devrait être complétée par ce qui concerne l'intelligence artificielle, la cybernétique et ce que l'on nomme science de l'ordinateur mais c'est évidemment un changement radical de point de vue. Il y a bien d'un côté la tentative d'expliquer les concepts mentaux en termes « physicalistes » ou « naturalistes » au contraire de la psychanalyse pour laquelle les actes psychiques présupposent d'autres actes qui ne bénéficient pas du témoignage de la conscience. Freud le note en ces termes :

> « L'on doit se ranger à l'avis que ce n'est qu'au prix d'une prétention intenable que l'on peut exiger que tout ce qui se produit dans le domaine psychique doive aussi être connu de la conscience. »

3. Du déni de l'acte d'apprendre…

Je reviendrai maintenant à la provocation que constitue mon titre. Convoquer le Maître a tout l'air d'une provocation tant le Maître n'entre pas dans les discours de la didactique des langues étrangères. Le maître et plus généralement la position enseignante ne va pas de soi cela concernerait même un autre débat. Non pas dans un débat qui porte sur de la quantité : plus ou moins de Maître et du maître avec ou du maître autrement.

---

[1]Dupuy (J.-P.). 2000. *Les savants croient-ils en leurs théories ?* Une lecture philosophique de l'histoire des sciences cognitives. Paris : INRA éditions, pp. 41-43 et Dupuy (J.-P.). 1999. *Aux origines des sciences cognitives*. Paris : La Découverte, Coll. « Poche ».

[2] Guillon (C.). 1999. « Brentano et Freud la question de l'inconscient ».in : *Intentionnalité et langage,* Rennes : P. U. de Rennes, pp.113-134.

[3] Guillon (C.). *Op Cit,* pp. 120.

Je le situe dans la question du manque, au sens d'un objet cause du désir ce que Lacan nomme *objet a*. Le Maître ici sera en arrière-plan comme si l'acte de parler ou d'apprendre pouvait ne se concevoir que dans une expression isolée. Le maître sera celui dont parle Saint Augustin et non celui de Rousseau, je fais mienne l'analyse de Paturet, celui dont parle Hegel, précisément comme celui qui apparaît de plus en plus comme le grand absent aujourd'hui. Replacer le Maître pour déplacer la question du désir, désir de celui qui, apprend, désir de celui qui enseigne, autrement dit reposer la question d'un passage des mots aux maux ou inversement pour dire le possible de la linguistique et de la psychanalyse.

Ce qui a changé, c'est qu'il ne s'agit plus de loisir, du rapport à ce que les Grecs appelaient : *skholé,* le repos, le loisir, ce qui selon l'expression de Mattéi[1](1999) « Permet à l'homme de ne plus être soumis à l'urgence de la vie quotidienne, mais de prendre son temps. » mais d'un rapport d'un autre ordre qui fixe ce que Mattéi nomme la barbarie.[2] Il conviendrait ici de reprendre les travaux de J.P. Lebrun[3](2001) en particulier ce qu'il nomme : Malaise dans la subjectivation. Loisir double puisqu'il concerne aussi bien celui qui apprend que celui qui enseigne et qui rappelle qu'enseigner, c'est enseigner à partir du loisir. C'est d'une autre façon dans l'époque présente oublier que le sujet de raison comme le note Gauchet[4](2002) « n'est pas au commencement, il émerge après coup. Le postuler à la source, c'est en fait l'empêcher d'apparaître. » L'école, pour reprendre l'expression de Mattéi[5], (2002) cède la place à un « lieu de vie », ouvert à la fois sur le monde extérieur et sur le sujet intérieur, ce qui revient à en faire un carrefour de tous les vents ; le maître devient un animateur qui ne doit pas faire usage de ses connaissances pour laisser le champ libre aux désirs des individus dont il a la charge ; l'élève, enfin, ce qu'il en reste, ne s'intéresse plus aux connaissances extérieures que l'école peut lui apporter, et donc, à ce qu'il pourrait devenir, un homme cultivé, mais à des besoins intérieurs qui ne renvoient en dernier ressort qu'à sa subjectivité brute. Non seulement le sujet n'est plus en mesure de se hausser à l'excellence requise par la culture, mais il n'est plus en mesure de se dépasser lui-même sortant enfin de son exclusion intérieure. Ce n'est plus désormais l'école, lieu institutionnel symbolique du savoir, qui est le centre de la préoccupation du « sujet apprenant », qu'il soit individuel ou collectif, mais ce qu'on appelle dans le jargon pédagogique actuel le « groupe classe ».

La mise à distance de l'enseignant s'exprime dans une volonté de barrer la relation au savoir c'est en ce sens que je prends le déni de l'acte d'apprendre. L'enseignant n'est plus un *dispensateur du savoir* il devient celui qui est à côté de « l'apprenant », celui qui manipule et qui permettra de faire-faire. L'ensemble des questions se trouve ainsi déplacé non plus par rapport à l'objet de ce qui est enseigné mais sur le déroulement ou l'organisation de l'acte. C'est ici que disparaît la confrontation, le travail de négativité dans le sens où précisément elle est violence nécessaire afin précisément de poser un possible de l'autonomie de celui ou de celle qui apprend. J'esquisse ce point il serait à développer en reprenant ce que nous dit Wittgenstein du paradoxe de la croyance. L'acte n'est plus apprendre mais *apprendre à apprendre* et pour se faire est validé par une opposition totalement irrationnelle entre liberté et asservissement. Ceci est condensé dans les expressions de « *pédagogie de l'avoir* » et « *pédagogie de l'être*[6]*(1996)* » où est opposé savoir à connaissance. Le savoir étant envisagé comme totalement désincarné alors que l'être ne peut être touché que par une expérience directe et vécue - expérience elle-même suscitée par l'enseignant devenu animateur. L'ensemble du dispositif s'articule dans l'affirmation d'une critique de la transmission, au profit de l'idée qu'il y a bien maîtrise des dispositifs didactiques.

---

[1] Mattei (J.-F.). 1999. *La Barbarie intérieure Essai sur l'immonde moderne*. Paris : P.U.F., pp. 162.

[2] Voir également Le Goff (J.-P.). 1999. *La Barbarie douce - La modernisation aveugle des entreprises et de l'école.* Paris : La Découverte.

[3] Lebrun (J.-P.). 2001. *Les désarrois du sujet*. Ramonville Saint-Agne : Eres.

[4] Blais (M.-C.), Gauchet (M.) & Ottavi (D.). 2002. « Démocratie, éducation, philosophie » - *Pour une philosophie politique de l'éducation.* Paris : Bayard, pp. 35.

[5] Mattei (J.-F.). *Op., Cit.* p-. 154-155.

[6] Dufeu (B.). 1996. « Annexe 2 » et « Annexe 3 ». in : *Les Approches non conventionnelles des langues étrangères*. Paris : Hachette, Coll. « Références », pp. 194-197.

Le faire comme le notait Arendt[1](1972) a été substitué à l'apprendre. Le nouveau gage de réussite : « *apprendre à apprendre* « s'organise dans un halo de bien-être où tout doit concourir au bonheur de chacun.[2] Le maître mot devient le centrage, (avec son supplément depuis peu le guidage et dernier vocable en vogue « la guidance »), il rassemble tout ce qui devrait faire que celui qui apprend soit le bénéficiaire et l'agent des opérations pédagogiques qui lui sont proposées. Émerge ainsi les notions de : « *susciter chez l'apprenant le désir d'apprendre la langue cible, utiliser et développer ses connaissances et son expérience*, *mobiliser son intérêt et son aptitude à la communication et lui procurer satisfaction et assurance par l'accomplissement de tâches pourvues de sens ».* Le savoir doit être identifié par son utilité. On y verra comme Mattéi[3] (1999) que :

> *L'effet de centration* qui place le sujet au centre de l'école ou, mieux encore, au centre du système éducatif, est *un effet de barbarie* qui détruit, avec l'école, l'élève lui-même à qui il est interdit de s'excentrer sur l'autre et d'accomplir le projet essentiel de la culture.

Et Mattéi[4](1999) ajoute :

> Le sophisme pédagogique, un nouvel avatar du *naturalistic fallacy* de Moore (…) tient à, l'affirmation d'un sujet pédagogique naturel qui tirerait sa culture et son éducation de son propre fond sans que le moindre apport exogène, inspiré par le maître, ne vienne troubler le néant de son intériorité. On constitue a priori le modèle abstrait d'un enfant qualifié, non plus d' « élève » mais d' « apprenant », susceptible de développer de son propre chef, certes avec l'accompagnement d'un adulte désormais « enseignant » ou « animateur du groupe-classe », les procédures intellectuelles qui le conduiront à s'intégrer dans la société. L'ancien « maître » ou *magister* tenait son autorité sur l'élève de ce qu'il en savait « plus », *magis* ; le postulat de l'autonomie du sujet qui anime une pédagogie constructiviste, plus ou moins inspiré de Piaget, transfère le point d'Archimède de l'enseignement, qui se trouve hors du maître et de l'élève, dans la réalité de la connaissance, au seul enfant. Celui-ci doit donc, s'il veut s' « élever » jusqu'aux savoirs requis, se hisser lui-même par les cheveux hors de son ignorance à l'instar de l'ineffable baron prussien.

L'énumération des réglementations qui fixent l'enseignement/apprentissage des langues en Europe serait véritablement une souffrance, je renvoie au texte[5] intitulé « Vivre ensemble en Europe au XXI ème siècle », Actes du Colloque de Graz de 1998 et qui prépare les réunions des ministres de l'Éducation de l'Union européenne de 1999 à Bologne et de 2002 à Séville et je renvoie également aux articles du *Monde diplomatique*[6] de Juin 2003. L'acte d'apprendre est occulté en tant que relation singulière qui noue un sujet et un objet de savoir. On peut y voir l'emprise des sciences cognitives et des neurosciences qui recouvrent la totalité du domaine et qui participent bien de l'illusion transcendantale que dénonçait Canguilhem[7](1995).

---

[1] Arendt (H.). 1972. *La crise de la culture, la crise de l'éducation*. Paris : Folio, Coll. « Essais ».

[2] Savoir apprendre : *Pour devenir indépendant, les apprenants en langues doivent apprendre à entendre puis à reproduire des sons nouveaux, comprendre les principes généraux qui régissent l'organisation des langues et acquérir des aptitudes à l'étude qui leur permettent de devenir indépendants*. Savoir être *: L'activité de communication des utilisateurs/apprenants et l'efficacité de leur apprentissage peuvent êtres affectés par leurs attitudes, motivations, valeurs, croyances, styles cognitifs et types de personnalité.* (On notera qu'ont été oublié les vaccinations !) in : Page (B.). 1996. « Apprentissage des langues et citoyenneté européenne ». in : *Les langues vivantes : Apprendre, enseigner, évaluer un cadre européen de référence, guide à l'usage des enseignants.* Strasbourg : Editions du Conseil de l'Europe.

[3] Mattei (J.-F.) *Ibidem,* pp. 156.

[4] Mattei (J.-F.). *Ibidem,* pp. 153.

[5] *Vivre ensemble en Europe au XXI ème siècle : le défi de la communication et du dialogue plurilingues et muticulturels,* Actes du troisième colloque du Centre européen pour les langues vivantes, Graz (Autriche), 9-11 déc. 1998. Strasbourg : Editions du Conseil de l'Europe, 2001. Cf également : Conseil de l'Europe, *Apprentissage des langues et citoyenneté européenne : rapport final du Groupe de projet (1989-1996).* Strasbourg : Conseil de l'Europe, 1997.

[6] Poupeau (F.). 2003. « Décentraliser l'éducation pour mieux la privatiser » et Laval (C.) & Weber (L.). 2003. « Comme si l'école était une entreprise » , in *Le Monde diplomatique*, juin, pp. 6-7.

[7] Canguilhem (G.). 1995. *Idéologie et rationnalité dans l'histoire des sciences de la vie*. Paris : Vrin.

La langue devient l'actualisation d'une série de problèmes particuliers qu'il convient de traiter à l'aide de programme de traitement adapté. C'est d'une certaine façon ce que Rorty a désigné sous le terme de « *tournant linguistique* » qui a eu pour effet, entre autre, de couper radicalement la langue de son producteur avec pour conséquence de trancher le cheminement de pensée qui fonde l'acte constitutif de la linguistique générale fondée par Saussure et prolongée par Benveniste dans une linguistique du discours.

Le prolongement du Cadre mentionné, a pris la forme d'un passeport qui doit suivre « l'apprenant » tout au long de son existence sous l'appellation de *Portfolio*.[1] L'acteur social, l'apprenant, croise cet *enseignement de l'ignorance* dont parle Michéa[2](1999) ou cette *pédagogie du vide* que délimitent Boillot et Le Du[3](1993). Il a la particularité de savoir précisément ce dont il a besoin et comme le précise Gauchet[4](2002) de considérer qu'il « sait apprendre ». Par inadvertance, s'il lui arrivait de ne pas exprimer de besoins, tout un appareillage de détermination de ses buts et de ses objectifs est fin prêt à être convoqué : c'est ce qui est appelé un programme pédagogique opérationnel ou un « *référentiel de compétences* « qui doit permettre d'établir un « *curriculum opérationnel* ».[5] L'ensemble de ces instruments et options retenues est présenté sous le vocable d'« *ingénierie pédagogique* »[6], se déclinant elle-même en « *ingénierie linguistique* » ou « *ingénierie de la formation* ». Autrement dit et je rejoins les propos de Marchioni-Eppe[7](2001) : « On est passé de l'enseignement à la communication et de la transmission à la négociation ».

Ce qui est barré dès lors c'est une possibilité d'affrontement, il est remarquable à ce titre que les propositions en vogue évacuent totalement cette dimension. On serait plutôt dans une problématique du trop plein de façon à ce que le manque ne puisse advenir.

« L'idéologie (scientifique) c'est la connaissance d'autant plus éloignée de son objet qu'elle croit coller à lui; c'est la méconnaissance du fait qu'une connaissance critique de son projet et de son problème se sait d'abord à distance de son objet opératoirement construit ». pp. 39. Pour exemple : Griggs, Carol et Bange écrivent : « Notre conception de l'apprentissage d'une langue étrangère s'inscrit au contraire dans une tradition constructiviste où l'apprentissage se réalise par la résolution de problèmes dans le cadre d'actions orientées vers des buts, et où les processus explicites et implicites, déclaratifs et procéduraux, s'articulent les uns aux autres dans un fonctionnement unique et complexe qui relève des mécanismes généraux de l'apprentissage.». in « La dimension cognitive dans l'apprentissage des langues étrangères ». in : *Revue française de linguistique appliquée*, 2002, VII-2, pp. 17-29. Si l'opposition mentionnée vise à la fois la conception chomskyenne et celle développée par Krashen elle se réfère principalement à la théorie d'apprentissage développée par J. Anderson in *The Architecture of Cognition,* 1983 et participe bien de la critique que je viens de formuler.

[1] Conseil de l'Europe. 2000. *Portfolio européen des langues*. Strasbourg : Editions du Conseil de l'Europe.

[2] Michea (J.-C.) 1999. *L'Enseignement de l'ignorance*. Castelnau-le-Lez : Climats.

[3] Boillot (H.). & Le Du (M.) 1993. *La Pédagogie du vide*. Paris : P.U.F.

[4] Blais (M.C.), Gauchet (M.) & Ottavi (D.). 2002. « Démocratie, éducation, philosophie » - *Pour une philosophie politique de l'éducation.* Paris : Bayard, pp. 34.

[5] On apréciera les lignes qui suivent : « Le dispositif en autoformation guidée permet justement de favoriser cette démarche décisionnelle délocalisée. L'apprenant est responsabilisé au niveau des décisions concernant la mise en œuvre du curriculum, mais aussi celles touchant à la finalisation du curriculum, avec parfois un questionnement sur la spécification du curriculum. Sa participation à la régulation et à l'évaluation du curriculum est essentielle. Il n'y a autoformation que dans le cas où il y a une démarche d'autoconstruction du curriculum. in : Springer (C.). 1996. *La Didactique des langues face aux défis de la formation des adultes*. Paris : Ophrys, pp. 284.

[6] « L'ingénierie pédagogique vise à améliorer la qualité de la formation par le biais de la production et de la diffusion de connaissances pratiques. L'évaluation des enseignements est une démarche qui poursuivant cette visée, s'est « progressivement imposée dans les mœurs et coutumes des milieux académiques ». Elle consiste en une évaluation (interne ou externe) de la qualité d'un enseignement (en cours ou terminé). (...). in : Frenay (M.), Noël (B.) Parmentier (P.) & Romaiville (M.) 1998. *L'Etudiant apprenant*. Bruxelles : De Bœck U.

[7] Marchioni-Eppe (J.) 2001. « L'école : toujours entre enseignement et éducation ? ». in : Lebrun (J.-P.) 2001. *Les Désarrois nouveaux du sujet*. Ramonville Saint-Agne : Eres, pp. 262.

Kant d'une certaine façon l'avait repéré lorsqu'il plaçait oser comme moteur possible de l'acte. Mon propos n'est pas nouveau, il ne s'agit pas d'entonner le vieux refrain du célèbre : « de mon temps » ; Si l'on admet qu'entrer dans une langue inconnue peut s'accomplir en milieu captif, l'entrée elle-même, se devrait d'être questionnée. Comment s'établit la captation d'une langue que l'on ne connaît pas. Ceci repose une question centrale : Qu'enseigne-t-on lorsqu'on enseigne une langue étrangère *a fortiori* si la langue, elle - même n'est pas questionnée ?

D'où ça parle, (question donnée comme titre au Colloque de Besançon) convoque pour moi indépendamment de l'injonction à interroger une place quelque chose qui serait croisé à un qu'est-ce qu'on entend. Qu'est-ce qu'on entend dans la parole de l'autre ? et j'aurais envie de répondre comme Pierre Dac le formulait : par là, pas grand-chose si l'on se place du côté de l'intentionnalité.

4. D'un retour à la question du signe

Dans l'épisode mentionné antérieurement d'une lecture erronée de Brentano, Dupuy[1] (1999) observe que ce peut être l'illustration de « l'assertion qui veut que les philosophes sont les uns pour les autres, leurs mauvais lecteurs ; mais aussi que les bévues et les contresens qu'ils commettent sont parfois l'occasion d'œuvres riches, originales et faisant école. » Il semble bien qu'aujourd'hui quelque chose de l'ordre d'une trahison du maître soit advenue à Saussure si l'on prend en compte le fait que Bally et Sechehaye ont séparé la linguistique de la langue de la linguistique de la parole. Élément encore plus troublant que vient conforter ce passage tiré de l'essence double du langage, texte dont j'ai pris connaissance avec la parution du volume intitulé *Écrits de linguistique générale* édité en 2002. Saussure[2] écrit :

> Domaine *linguistique* de la *pensée* qui devient IDÉE DANS LE SIGNE ou de la *figure vocale* qui devient SIGNE DANS L'IDÉE : ce qui n'est pas deux choses, mais une, contrairement à la première idée fondamentale. Il est aussi littéralement vrai de dire que le mot est le signe de l'idée que de dire que l'idée est le signe du mot, elle l'est à chaque instant, puisqu'il n'est pas possible, même, de fixer et de limiter matériellement un mot dans la phrase sans elle.

Qui dit signe dit signification ; qui dit signification dit signe ; prendre pour base le signe (seul) n'est pas seulement inexact mais ne veut absolument rien dire puisque, à l'instant où le signe perd la totalité de ses significations, il n'est rien qu'une figure vocale.

La distinction fondamentale et unique en linguistique dépend donc de savoir :

- Si l'on considère *un signe ou une figure vocale comme signe* (Sémiologie = morphologie, grammaire, syntaxe, synonymie, rhétorique, stylistique, lexicologie, etc.. *le tout étant inséparable),* ce qui implique directement quatre termes irréductibles et trois rapports entre ces quatre termes, tous trois devant être en outre transportés par la pensée dans la conscience du sujet parlant ;

- Ou si l'on considère un signe ou une figure vocale comme figure vocale (phonétique), ce qui n'entraîne ni l'obligation immédiate de considérer un seul autre terme ni celle de se représenter autre chose que le fait objectif ; mais ce qui est aussi une façon éminemment abstraite d'envisager la langue : parce qu'à chaque moment de son existence il n'EXISTE linguistiquement que ce qui est aperçu par la conscience, c'est-à-dire ce qui est ou devient signe.

Il y a bien là me semble-t-il quelque chose qui comme le souligne Bouquet[3] (1999) postule une seconde détermination qui pose que l'interprétation ne saurait se réduire à la mécanique compositionnelle du système de la langue mais que cette seconde détermination n'a d'autre raison d'être que de commander le fonctionnement de ladite mécanique compositionnelle.

---

[1] Dupuy (J.-P.). 1999. *Aux origines des sciences cognitives.* Paris : La Découverte, pp. 106.

[2] Saussure (de F.) 2002. *Écrits de linguistique générale - (De l'esssence double du langage).* Paris : NRF-Gallimard, pp. 45.

[3] Bouquet (S.).1999. « Y-at-il une théorie saussurienne de l'interprétation ? in : *Cahiers de praxématique,* « Sémantique de l'intertext », 33, Praxiling, U. de Montpellier 3, pp. 11-40.

Ce que Rastier[1] (2003) délimite en deux domaines distincts et qu'il propose de nommer logico-grammatical et rhétorico-herméneutique. C'est bien dans ce deuxième ensemble qu'il faut inclure le travail de Saussure lorsqu'il détermine le concept de discours synonyme de parole. C'est ce qui permet à Saussure de forger une théorie de la valeur, je n'en dirai rien ici mais reprendrai cet extrait cité par Bouquet en relation de ce qui fait de la langue « un trésor mental » ; Saussure[2] écrit :

> (…) la phrase n'existe que dans la parole, dans la langue discursive, tandis que le mot est une unité vivant en dehors de tout discours dans le trésor mental. (Le mot) peut être considéré comme existant « avant » la phrase (…) Au reste, même dans le discursif, il y a cent cas où on est amené à prononcer un mot, non une phrase (tous les vocatifs entre autres).

Il y a là assurément quelque chose qui croise Bakhtine mais je voudrais mettre l'extrait cité avec ce passage du séminaire de Lacan[3](1975) qui dit :

> La parole s'institue comme telle dans la structure du monde sémantique qui est celui du langage. La parole n'a jamais un seul sens, le mot un seul emploi. Toute parole a toujours un au-delà, soutient plusieurs fonctions, enveloppe plusieurs sens. derrière ce que dit un discours, il y a ce qu'il veut dire, et derrière ce qu'il veut dire, il y a encore un autre vouloir- dire et rien n'en sera jamais épuisé - si ce n'est qu'on arrive à ceci que la parole a fonction créatrice, et qu'elle fait surgir la chose même, qui n'est rien d'autre que le concept. et il ajoute : - Hegel le dit avec une grande rigueur - le concept est ce qui fait que la chose est là, tout en n'y étant pas.

Un développement de ce point m'entraînerait trop loin puisqu'il supposerait de reprendre toute l'élaboration entreprise d'une part dans ce qui est de l'ordre de la pragmatique et d'autre part ce qui est touche à la philosophie du langage. Mais il me semble important de souligner à partir de l'observation de Green le fait que la contribution la plus importante de Saussure ne se situe pas du côté logico-grammatical mais bien dans le champ rhétorico-herméneutique et de fait constitue bien le pont avec la psychanalyse. À titre d'exemple Saussure[4] considère que :

> La suite de mots si riche qu'elle soit, portée par les idées qu'elle évoque, n'indiquera jamais à un individu humain qu'un autre individu, en les prononçant, veuille lui signifier quelque chose

La pensée de Saussure ne cesse de répéter que le fait physique ou physiologico-acoustique seul n'appartient pas à la linguistique et qu'il lui faut donc le considérer dans son lien avec l'élément qui appartient à la signification et souligne Green, Saussure parle d'une pensée-son et Freud parle d'une pulsion comme plongeant ses racines dans le soma, en somme une pensée-corps. Saussure s'intéresse à la pensée-son et non au son pur ou à l'idée pure. Je pointe cette direction qu'il faudrait reprendre avec les travaux de Michel Arrivé, mais ce qui est très important et que met en valeur Green ce sont les démarches de Saussure et de Freud qui ont en commun de contester un lien direct entre l'activité du cerveau et un phénomène mental complexe.

Il y a là par ailleurs quelque chose qui gêne les linguistes - disons les purs et durs- puisque les mots alors renvoient à la nomination ce serait un autre débat, je ne fais que l'indiquer. Il touche à ce que Aquien a dénommé « l'autre versant du langage ». Il touche évidemment à la question de l'arbitrarité du signe linguistique. Je renvoie à l'analyse qu'en a donnée Michel Arrivé en relation avec la lecture qu'en a faite Lacan. Par ailleurs, la question du mot est équivoque, elle est repérée par Saussure puisque lui-même procède en optant à une délimitation entre mot au sens de signe global et mot au sens de signifiant.

On ne peut s'empêcher de convoquer l'expérience que constitue l'entrée dans une langue étrangère où précisément les mots de la langue étrangère sont désinvestis de leur rapport d'amour et de haine. Je n'en dirai pas plus.

---

[1] Cité par Green (A.). 2003. « linguistique de la parole et psychisme non conscient ». in : Ferdinand de Saussure, *Cahier de l'Herne*. dirigé par Simon Bouquet, pp 272-284.

[2] Bouquet (S.). *Ibidem. p*p. 24-25.

[3] Lacan (J.). 1975. *Le séminaire livre I - Les écrits techniques de Freud (1953-1954).* Paris : Seuil, pp. 267.

[4] Cahiers Ferdinand de Saussure, n°43, 1989 (1990), p.94 cité par Green (A.). 2003. « Linguistique de la parole et psychisme non conscient ». in *Cahier de l'Herne,* « *Saussure* », pp. 274.

5. « L'absolue absence d'une vérité fondamentale caractérise jusqu'à ce jour le linguiste… »

Les éléments que j'ai avancés demanderaient d'autres développements, je laisserai encore une fois la parole à Saussure. Saussure dans une lettre à Meillet de 1894 écrivait :

> Je vois de plus en plus à la fois l'immensité du travail qu'il faudrait pour montrer au linguiste ce qu'il fait ; en réduisant chaque opération à sa catégorie prévue ; en même temps l'assez grande vanité de tout ce qu'on peut faire finalement en linguistique (…) mais je suis bien dégoûté de tout cela, et de la difficulté qu'il y a en général d'écrire seulement dix lignes ayant le sens commun en matière de faits de langage. C'est en dernière analyse, seulement le côté pittoresque d'une langue, celui qui fait qu'elle diffère de toutes les autres comme appartenant à un peuple ayant certaines origines, c'est ce côté presque ethnographique, qui conserve pour moi un intérêt : et précisément je n'ai plus le plaisir de pouvoir me livrer à cette étude sans arrière-pensée, et de jouir du fait particulier tenant à un milieu particulier.

Saussure mettait en doute chez le linguiste la possession de la vérité, cette mise en doute semble bien inadéquate aujourd'hui tant il apparaît qu'à la montée des certitudes correspond la disparition d'un exercice spéculatif sur les langues dans les enseignements qui s'y rapportent et il poursuivait :

> Il est très comique d'assister aux rires successifs des linguistes, parce que ces rires semblent supposer la possession d'une vérité, et que c'est justement l'absolue absence d'une vérité fondamentale qui caractérise jusqu'à ce jour le linguiste (notes, 40)[1] (2002)

À la disparition du pittoresque s'ajoute donc la disparition du doute et pire la disparition du rire ! et pourtant comment prendre sérieusement cette instruction officielle qui délimite l'enseignement des langues. Instruction provenant du Conseil de l'Europe. Si Saussure doutait des linguistes, il n'avait pas (peut-être heureusement pour lui) rencontré les technocrates de Bruxelles, ils écrivent en ce qui concerne l'enseignement des langues étrangères :

> une contribution au développement « intentionnel d'une certaine conscience linguistique et d'un « savoir apprendre » » et donc (qui va) promouvoir le plurilinguisme et le pluriculturalisme.

Citation que je ne peux m'empêcher de mettre en résonance avec cette phrase de Lacan :

> L'intersubjectivité, nous dit Lacan, est d'abord donnée par le maniement du symbole, et cela dès l'origine. Tout part de la possibilité de nommer, qui est à la fois destruction de la chose et passage de la chose au plan symbolique, grâce à quoi le registre proprement humain s'installe.

6. « La langue est pleine de réalités trompeuses, puisque nombre de linguistes ont crée des fantômes auxquels ils se sont attachés »[2]

Au programme épistémologique saussurien qui comme le soulignait Bouquet[3] esquissait une unification des pratiques descriptives en sciences du langage et concevait une complémentarité des points de vue de la langue et de la parole a répondu une tendance de plus en plus affirmée et marquée par l'obsession de faire science. Cette obsession de faire science que l'on peut lire, selon l'expression de Gori et Hoffmann[4] comme : « processus d'éviction du sujet épistémique échoue dans ses modes de connaissance à établir un savoir sans paroles. »

Cette obsession de faire science est encore plus affirmée dans ce qui préside à une exclusion radicale du sujet du désir dont parle la psychanalyse. : En évoquant le problème du passage d'une langue à une autre surgit à la fois le déni de l'acte d'apprendre et le déni de la place que doit assumer le maître. Le terme maître est polémique, tant l'acte qui se doit de permettre le travail de

---

[1] Utaker (A.). 2002. *La philosophie du langage : une archéologie saussurienne*. Paris : P.U.F., pp.165.

[2] Saussure (F. de.). 1968. *Cours de linguistique générale*. [Édition critique par R. Engler, tome 1, Wiesbaden, Harrassowitz].

[3] Bouquet (S). 2002. « Linguistique et sémiologie : le projet de Saussure et l'interdisciplinarité » in *Cahiers Ferdinand de Saussure* 54/2001, Genève, Droz, pp. 155-161.

[4] Gori (R.) & Hoffmann (C). 1999. *La Science au risque de la psychanalyse – essai sur la propagande scientifique*. Ramonville Saint-Agne : Erès, Coll. « Point Hors ligne ».

négativité est lui-même volontairement ignoré. (Si l'on se réfère, par exemple, à la *doxa* de l'enseignement/apprentissage des langues). Pour apprendre : oser, disait Kant à partir de la croyance déposée dans l'autre (le pédagogue n'étant pas la seule personne à convoquer) afin que la transmission soit possible. Oser pour pouvoir s'affranchir de cette tutelle nécessaire constitutive de l'acte d'apprendre. Ce mouvement d'appropriation et d'affranchissement fonde la liberté du sujet dans l'acte de saisir l'inconnu pour le faire sien. Autrement dit que le passage de connaître à savoir s'effectue. C'est la pulsion épistémophilique dont parle Bachelard ou la pulsion à connaître que souligne Freud. Il est important de repérer que ce processus s'inscrit dans et par le langage et pose le problème de la difficulté à circonscrire la parole nécessaire à la réalisation de l'acte lui-même. Il semble bien que la façon de concevoir la langue sur un mode particulièrement utilitaire barre l'accès à la question de ce que doit devenir une langue pour un sujet lorsqu'elle n'est pas sa langue d'accès au langage.

Mais je veux souligner que ce qui entrave d'une certaine façon l'accès au sens (qui peut être entendu comme mouvement d'appropriation et d'affranchissement) est contenu dans la position adoptée. En renouant avec le rationalisme classique, les thèses aujourd'hui prégnantes font du langage, l'instrument d'une pensée intentionnelle, qui se doit d'être validée par une instance transcendante, la science. Cette position « objectiviste » qui place la recherche du sens dans une extériorité a d'une part coupé le lien entre syntaxe et sémantique, rompu avec le projet saussurien mais a pour conséquence d'oublier que quelque chose doit se tisser entre la parole adressée et la parole entendue. En cela il ne s'agit ni de concevoir un transport d'informations ni non plus une évaluation de l'effet. La parole agissante (l'agir de la parole) se doit d'être replacée en relation avec le sujet. Et introduire en ce lieu l'attente d'une parole sera convoquer le désir du sujet ; Or c'est précisément l'ensemble de ce cheminement qui ne peut être formalisé.

Indépendamment de l'interrogation que constituerait un examen des malentendus livrés par les mythes de la théorie, je conclurai en citant ce qu'écrivait Canguilhem (1993)[1] :

« Ce que la science trouve n'est pas ce que l'idéologie donnait à chercher ».

[1] Canguilhelm (G). 1993. Idéologie et rationnalité dans l'histoire des sciences de la vie. Paris : Vrin, pp.73.

Références bibliographiques

Actes du troisième colloque du Centre européen pour les langues vivantes. 2001. *Vivre ensemble en Europe au XXI ème siècle : le défi de la communication et du dialogue plurilingues et muti-culturels,* Graz (Autriche), 9-11 déc. 1998. Strasbourg : Éditions du Conseil de l'Europe.

Arendt (H.). 1972. *La crise de la culture, la crise de l'éducation*. Paris : Folio, Coll. « Essais ».

Auroux (S.). 1996. *La philosophie du langage*. Paris : P.U.F.

Bakhtine (M.). 1979. *Esthétique de la création verbale,* Paris : Gallimard [trad. fr. 1984].

Benveniste (E.). 1966. *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard [t. I et t. II].

Blais (M.-C.), Gauchet (M.) & Ottavi (D.). 2002. « Démocratie, éducation, philosophie ». in : *Pour une philosophie politique de l'éducation.* Paris : Bayard.

Boillot (H.). & Le Du (M.). 1993. *La Pédagogie du vide*. Paris : P.U.F.

Bouquet (S.). 1999. « Y-at-il une théorie saussurienne de l'interprétation ? ». in : *Cahiers de praxématique,* « Sémantique de l'intertexte », 33. Montpellier : Praxiling, Université de Mont-pellier III.

Cahiers Ferdinand de Saussure. 1989/1990. Numéro 43.

Cahier de l'Herne*,* 2003. « *Saussure* ».

Canguilhem (G.).1995. *Idéologie et rationnalité dans l'histoire des sciences de la vie*. Paris : Vrin.

Cifali (M.). 1994. *Le lien éducatif: Contrejour psychanalytique*. Paris : P.U.F.

Conseil de l'Europe. 1996. « Apprentissage des langues et citoyenneté européenne ». in : Page (B.). *Les langues vivantes : apprendre, enseigner, évaluer un cadre européen de référence, Guide à l'usage des enseignants.* Strasbourg : Éditions du Conseil de l'Europe.

Conseil de l'Europe. 1997. *Apprentissage des langues et citoyenneté européenne : rapport final du Groupe de projet (1989-1996).* Strasbourg : Éditions du Conseil de l'Europe.

Conseil de l'Europe. 2000. *Portfolio européen des langues*. Strasbourg : Éditions du Conseil de l'Europe.

Ducrot (O). & Todorov (T.). 1972. *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage.* Paris : Seuil.

Ducrot (O.) & Schæffer (J.-M.). 1995. *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du lan-gage*. Paris : Seuil.

Dufeu (B.). 1996. « Annexe 2 » et « annexe 3 ». in : *Les Approches non conventionnelles des langues étrangères*. Paris : Hachette, Coll. « F Références ».

Dupuy (J.-P.). 1994-1999. *Aux origines des sciences cognitives.* Paris : La Découverte-Poche.

Dupuy (J.-P.). 2000. *Les savants croient-ils en leurs théories ?* Paris : INRA.

Dupuy (J.-P.). 2002. *Avions-nous oublié le mal ?* Paris : Bayard.

Goldschmidt (G.A.). 1999. *La traversée des fleuves-autobiographie*. Paris : Seuil.

Frenay (M.), Noël (B.), Parmentier (P.) & Romaiville (M.). 1998. *L'Étudiant apprenant.* Bruxelles : De Bœck.

Gori (R.) & Hoffmann (C.). 1999. *La Science au risque de la psychanalyse*. Ramonville Saint-Agne : Erès.

Guillon (C.). 1999. « Brentano et Freud la question de l'inconscient ». in : *Intentionnalité et lan-gage.* Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Houdebine (A.-M.). 2002. « Linguistique et Psychanalyse ». in : *Dictionnaire international de la psychanalyse.* Paris : Calman-Lévy.

Lacan (J.). 1975. *Le Séminaire livre 1- Les écrits techniques de Freud*. Paris : Seuil.

Lacan (J.). 1975. *Séminaire XX, Encore, (1972-1973).* Paris : Seuil.

Lacan (J.). 1970. *Scilicet*. 2/3 [repris in : *Autres écrits*, 2000. Paris : Seuil].

Lebrun (J.-P.). 2001. *Les désarrois du sujet*. Ramonville Saint-Agne : Eres.

Le Goff (J.-P.).1999. *La Barbarie douce - La modernisation aveugle des entreprises et de l'école.* Paris : La Découverte.

Mallet (B.). 2003. « La langue mise en bouche ». in : *ELA, 131*.

Marchioni-Eppe (J.). 2001. « L'école : toujours entre enseignement et éducation ? » in : Lebrun (J.-P.). *Les Désarrois nouveaux du sujet*. Ramonville Saint-Agne : Eres.

Mattei (J.-F.). 1999. *La Barbarie intérieure Essai sur l'immonde moderne*. Paris : P.U.F.

Michea (J.-C.) 1999. *L'Enseignement de l'ignorance*. Castelnau-le-Lez : Climats.

Milner (J.-C.). 1978. *L'amour de la langue*. Paris : Seuil.
Nietzsche (F.). 1988. *Humain, trop humain I.* Paris : Gallimard, Coll. « Folio Essais » [trad. fr.].
Normand (C.). 2000. *Saussure.* Paris : Les Belles Lettres.
Paturet (J.-B.). 1997. *De Magistro : le discours du maître en question.* Ramonville Saint-Agne : Erès.
Poupeau (F.) & Laval (C.). 2003. « Décentraliser l'éducation pour mieux la privatiser » et Weber (L.). 2003. « Comme si l'école était une entreprise ». in : *Le Monde diplomatique*.
Prasse (J.). 2000. « Le désir des langues étrangères ». in : *La Clinique lacanienne*. Ramonville Saint-Agne : Eres.
Saint Augustin. 389. *Le Maître (De Magistro)*. Paris : Klincksieck [trad. fr., 1988].
Saussure (F. de). 1916. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot [réed. 1969, publié par C. Bally et A.Sechehaye].
Saussure (F. de). 2002. *Ecrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
Springer (C.). 1996. *La Didactique des langues face aux défis de la formation des adultes*. Paris : Ophrys.
Utaker (A.). 2002. *La philosophie du langage : une archéologie saussurienne*. Paris : P.U.F.

Freud et l'autonymie[1]
Par Michel Arrivé
Université de Paris X Nanterre
MODYCO, CNRS, UMR 7114, France

Mai 2004

Je souhaite d'abord expliquer en quelques mots les raisons qui m'ont poussé à proposer le sujet de cette communication. Je me suis pris d'abord à méditer très naïvement — je souligne fortement la naïveté de cette première approche — sur le célèbre aphorisme lacanien « Il n'y a pas de métalangage ». Il n'est pas nécessaire d'être un fervent lecteur de Lacan pour savoir que cette formule tient une place de choix dans l'inventaire considérable des aphorismes négatifs lacaniens, aux côtés par exemple du non moins célèbre « il n'y a pas de rapport sexuel ». Je m'étonne toujours que la mise en cause du métalangage ne semble pas émouvoir les linguistes beaucoup plus que celle du rapport sexuel, qui les laisse d'une froideur de marbre. Car, à vrai dire, comment continuer à être linguiste s'il est vrai, enfin s'il est tout à fait vrai, qu'il n'y a pas de métalangage ? Or les prises de position explicites des linguistes sont, en somme, rares et modérées. Je passerai sous silence les positions des spécialistes du métalangage, par exemple Josette Rey-Debove (1978-1997), ou Jacqueline Authier (1995) : elles ne sont pas assez naïves. Je m'intéresserai à des linguistes qui rencontrent le problème occasionnellement, au cours d'une démarche plus générale. C'est tout au plus si une sourde inquiétude perce dans les propos de Sylvain Auroux quand il analyse les « refus du métalangage », refus au pluriel, car il met dans le même sac Heidegger, Wittgenstein et Lacan, en dépit des différences considérables de contexte théorique (1996, pp. 249-251). Il est vrai qu'il n'est peut-être pas directement menacé dans son être : philosophe du langage plutôt que linguiste, il peut observer les choses du point de vue de Sirius. Claude Hagège (1985, pp. 288-291) est beaucoup plus proche du terrain — et même du terreau — linguistique. Il est pourtant à peine moins serein. Il est vrai que sa sérénité s'explique sans doute par le fait qu'il réussit à évacuer le problème en avançant que la négation vise le métalangage logique : ce n'est sans doute pas indiscutable, et Hagège semble s'en douter un peu, puisqu'il allègue aussi comme objet de la mise en cause le concept lacanien de « lalangue », en passant prudemment sous silence la question des relations entre « lalangue » et la langue. Autrement dit, sa sérénité n'est peut-être pas aussi justifiée qu'il le croit ou qu'il le dit. Partout ailleurs ou presque chez les linguistes — on apercevra bientôt une exception —, c'est le silence. Au fait, n'est-il pas possible de repérer dans le silence des linguistes la trace de leur inquiétude ? Ne pas répéter la mise en cause — ne pas lui donner droit de cité, c'est-à-dire d'être citée — c'est le meilleur moyen de l'empêcher de nuire : non dite, elle n'existe plus.

Il se trouve que l'autonymie a à voir avec le métalangage. Elle n'en est à vrai dire que l'aspect réflexif. Pour fixer les idées en reprenant les notions mises en place il y a déjà plus de vingt ans par Josette Rey-Debove, les « mots autonymes » sont des « mots métalinguistiques ». Parmi les mots métalinguistiques, ils se distinguent des « mots métalinguistiques *stricto sensu* ». En effet, le mot autonyme « signifie le signe de même signifiant dont il est le nom, et ne signifie que cela », alors que le mot métalinguistique [*stricto sensu*] « signifie tout ce qui est langagier, excepté le signe de même signifiant dont il serait le nom » (1978, pp. 33-34). J'insiste au passage sur une évidence : la définition du métalangage et, dans la foulée, de l'autonymie, est indissolublement liée à celle du signe.

[1] *Note de l'éditeur*. Ce texte est une réédition en français de l'article d'Arrivé (M.) 2002. « Freud e a autonimia ». in : Margareth Schäffer, Valdir do Nascimento Flores, Leci Borges Barbisan (orgs.). *Aventuras do sentido : psicanàlise et lingüistica*. Porto Alegre : EDIPUCRS, pp. 13–33. Ce texte a été également présenté sous l'intitulé « Qu'en est il de l'autonymie chez Freud ? ». in : Authier-Revuz (J.)., Doury (M.) & Reboul-Touré (S.), (dir.). *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle. Nous remercions l'auteur ainsi que les Presses de la Sorbonne Nouvelle (Paris, France) pour avoir accordé leur aimable autorisation de réédition. Saint-Chamas : M.L.M.S. ed., 2004.

À prendre les choses, toujours avec la même naïveté, au pied de la lettre — c'est comme cela qu'il faut toujours commencer par les prendre en matière de langage, quitte, dans la suite, à les reprendre d'un autre point de vue — la mise en cause du métalangage doit entraîner celle des mots métalinguistiques et, parmi ceux-ci, celle des mots autonymes. Or sans mots autonymes, point, évidemment, d'autonymie possible. L'expérience la plus quotidienne du discours linguistique — qui est, par définition, un discours métalinguistique — montre que ce discours ne peut pas se passer de l'autonymie.

Le problème de la subsistance de l'autonymie est donc posé de façon, j'ose le dire, dramatique, par la formule de Lacan. Milner — c'est le dernier naïf dont j'ai annoncé l'intervention — le dit avec une grande clarté, à propos des guillemets, qu'il semble donner comme constitutifs de l'autonymie :

> Quand Lacan dit qu'il n'y a pas de métalangage, c'est une thèse qui revient à dire que les guillemets sont une invention technique de l'ordre de l'écriture, quelque chose qui à proprement parler n'existe pas dans la langue. Entre la mention et l'usage, c'est toujours indistinguable. (1984, pp. 21).

L'impossible distinction entre la « mention » et l'« usage » — entre le cheval et le mot « cheval », mal isolé par les guillemets qui le cernent — c'est bien, apparemment, la conséquence obligée de la négation lacanienne du métalangage. Or la pensée de Lacan se donne — et est souvent donnée par de nombreux lecteurs autorisés — comme s'inscrivant dans la suite de celle de Freud. Se pourrait-il donc que chez Freud aussi le métalangage, et du coup l'autonymie fussent atteints par la négation ?

C'est à cette question que m'amenait le premier moment de ma réflexion. Il était, faut-il le rappeler ? empreint d'une totale naïveté. C'est en ce point qu'il faut cesser d'être naïf, ou à tout le moins faire passer la naïveté à un second niveau. En faisant quelques remarques préalables. Elles sont au nombre de trois.

1. Métalangage et autonymie chez Freud ?

La première remarque est que le concept d'autonymie non plus que celui de métalangage n'ont aucune place explicite dans la réflexion freudienne. Il n'y a naturellement pas lieu de s'en étonner : sous leurs noms modernes, les concepts de métalangage et d'autonymie ont été introduits à une époque qui rendait difficile, voire impossible que Freud les connût. Le premier a été introduit, sous les espèces du nom polonais *metajezyk,* par Tarsky en 1931. Son introduction en linguistique semble dater de la publication des *Prolégomènes* de Hjelmslev, en 1943, sous la forme danoise *metasprog*. Quant à l'*autonymie*, elle remonte sous ce nom — ou, plus précisément, sous la forme des mots anglais *autonym* et *autonymous* — à Carnap, qui les utilise en 1934 (Rey-Debove, 1978 [1997], pp. 86-87). 1931, 1934 : Freud, certes, était encore de ce monde. Mais il était peu familier avec les milieux culturels — de surcroît polonais, anglais ou danois — qui mettaient en place ces concepts. Il ne pouvait donc les connaître sous les noms qu'ils étaient en train de prendre et qu'ils ont gardés. Mais naturellement ils étaient déjà présents sous d'autres noms : je n'insiste pas, ces problèmes historiques sont sans doute bien connus de tout le monde ici et la communication d'Irène Rosier vient de rappeler ce qu'il en est de la *suppositio materialis*. En outre, il n'est pas nécessaire de conférer un nom à un concept pour mettre en usage — ou refuser de mettre en usage — la réalité à laquelle il correspond : les mots autonymiques prolifèrent non seulement dans le plus élémentaire traité de grammaire, mais encore dans la conversation la plus quotidienne sans que l'auteur dans le premier cas ou le locuteur dans le second éprouve le besoin ou ait la possibilité de mettre en forme les concepts de métalangage et d'autonymie. Il en va ainsi pour Freud : j'aurai dans quelques instants l'occasion de le montrer.

2. La relation Freud-Lacan

Après tout, c'est Lacan qui met en cause l'existence du métalangage. Ce n'est pas Freud. Ma première remarque me contraint à en convenir : Freud est évidemment empêché de mettre explicitement en question des concepts qu'il ne nomme pas. Pour faire remonter la mise en cause de Lacan à Freud — c'est indispensable pour dépouiller de tout artifice l'examen de la question posée — il faut évidemment faire l'hypothèse d'une continuité forte entre les deux pensées. On sait que c'est là un problème difficile, sur lequel s'écharpent depuis des lustres des bataillons d'analystes. Je ne prendrai naturellement pas position sur le problème dans son ensemble : je n'ai pas plus d'autorité pour le faire que qui ce soit.

Mais je m'autoriserai cependant à faire spécifiquement sur le problème qui nous occupe une hypothèse forte : l'aphorisme lacanien « il n'y a pas de métalangage » a un antécédent freudien. Autrement dit : pour Freud comme pour Lacan il n'y a pas de métalangage.

Pour pouvoir avancer cette proposition, il faut faire un bref détour par le rêve. Vous allez me dire : quel rapport avec le langage et avec le métalangage ? Il faut ici se souvenir que le rêve est un objet sémiotique. C'est l'attitude de Freud. Il n'utilise certes pas l'adjectif *sémiotique* : il ne l'avait pas à sa disposition, pour des raisons historiques du même type que celles qui l'empêchaient d'alléguer explicitement *métalangage* ou *autonymie*. Mais l'ensemble des analyses de la *Traumdeutung* — le rêve comme texte, le rêve comme écriture, le rêve comme traduction des pensées latentes en une autre langue — est à l'évidence l'exact équivalent d'une définition sémiotique du rêve. Le rêve pour Freud est un discours, et par là relève d'un langage.

Si le rêve est discours, il doit être possible d'y distinguer, comme dans un autre discours, des strates. Par exemple il n'est pas insensé de songer à distinguer le rêve tel qu'il est rêvé du rêve tel qu'il est rapporté, ou qu'il est commenté. Rapporter directement un discours — comme on fait généralement pour un rêve, et comme Freud fait à chaque page de la *Traumdeutung* — c'est une opération métalinguistique, et le discours ainsi rapporté accède dans son entier au statut d'autonyme (voir par exemple J. Authier-Revuz, 1992).

Il doit être également possible de distinguer au sein même du rêve les éléments qu'il met en scène et les commentaires sur ces éléments. Un exemple spectaculaire est celui du rêve qui se reconnaît lui-même comme rêve : phénomène fréquent, et fréquemment allégué par Freud. Dans ce cas, c'est à l'intérieur même du rêve-objet que se glissent des commentaires métasémiotiques.

Sans compter que le rêve fait apparaître parfois des « mots », enfin des choses qui ressemblent à des mots, qui ont bien l'air d'être « cités » — il va sans dire que je mets « cités » entre guillemets — et donc de devenir d'authentiques autonymes. Pensez par exemple à l'illustre rêve *Autodidasker,* sur lequel je reviendrai, mais que je cite d'emblée pour fixer les idées :

> Un autre rêve se compose de deux fragments bien séparés. Le premier est le mot *Autodidasker*, que je me rappelle bien nettement ; le second reproduit un fantasme sans grande importance qui m'est venu à l'esprit peu de jours avant. (1900-1967, pp. 259) ;

dans la suite, le « mot » (*Wort*) *autodidasker* est qualifié, de façon très, si j'ose dire, métalinguistique, de *néologisme (neugebildete).*

Ce mot — comme beaucoup d'autres du même type — a bien l'air d'être cité — c'est-à-dire d'être traité de façon autonymique — et d'être décrit, expliqué et commenté, c'est-à-dire de donner lieu à des gloses métalinguistiques.

Ces distinctions de strates métalinguistiques ou métasémiotiques dans le rêve sont si tentantes qu'elles sont effectivement assez communément pratiquées. Ainsi par exemple, L. Danon-Boileau pose comme allant de soi que « le récit d'un rêve n'est pas le rêve » (*Le sujet de l'énonciation*, pp. 55). Et il est sans doute plus tentant encore de considérer comme résultant d'une opération métalinguistique les commentaires qui sont faits périodiquement dans la *Traumdeutung* sur les mots du rêve.

Il ne faut pas, à mon sens, se laisser aller à cette tentation-là. Freud adopte un point de vue sémiotique quand il s'agit de saisir le statut langagier du rêve. Mais il s'écarte complètement de ce point de vue quand il est question d'y distinguer et d'y séparer les strates hiérarchisées d'un rêve-objet et de différentes strates superposées de gloses métalinguistiques et métasémiotiques sur cet objet. Il est possible de le montrer. Facile ? Dans un premier temps, oui. Les choses risquent de se compliquer dans la suite.

Pour la distinction du rêve — le rêve tel qu'il est rêvé — et du récit qui en est fait — le rêve tel qu'il est rapporté —, il est patent qu'elle n'est jamais opérée par Freud. C'en est même étonnant : il ne se laisse jamais aller — si du moins j'ai bien lu — à faire cette distinction pourtant attirante par son apparente commodité. Une fois pourtant elle semble tout près de faire surface : Freud remarque que « rien ne peut nous garantir que nous connaissions [le rêve] tel qu'il a réellement eu lieu » (pp. 436). Mais en fait la distinction n'intervient que pour être prestement évacuée : le « rêve tel qu'il a eu lieu » n'aura été fugitivement distingué du récit qui en est fait que pour marquer l'impossibilité de leur séparation.

Freud va plus loin : le doute lui-même qui, lors du récit, peut s'installer sur l'exactitude de celui-ci est formellement intégré au rêve, au rêve tout court, sans clivage :

> Quand à un élément déjà imprécis du rêve le doute vient encore s'ajouter, c'est l'indice que cet élément est un rejeton direct des pensées du rêve que l'on voulait bannir. (pp. 439).

Reste le problème du rêve reconnu comme tel au sein du rêve. Ou, plus grave encore, apparemment, du « rêve qui s'interprète lui-même », objet d'un article de Rank cité par Freud dans une note de la page 300. Freud intègre ces faits dans le « répertoire des énigmes du rêve » qu'il établit pp. 360. Il s'avoue embarrassé pour résoudre ces énigmes. Il est vrai que son embarras tient pour une part à l'impossibilité où il est, pour des raisons personnelles, d'analyser exhaustivement le rêve par lequel il illustre ces énigmes.

Il est en réalité plusieurs moyens d'aborder le problème. Le plus simple est sans doute de le ramener au cas précédent : le fait de reconnaître, au sein même du rêve, le rêve comme rêve a pour fonction de jeter le doute sur les éléments qui déterminent ce jugement, et par là d'indiquer le statut litigieux de ces éléments. Une remarque de Freud, assez peu commentée, permet d'étayer cette hypothèse : c'est la très étonnante comparaison du rêve avec des formules algébriques recopiées dans le désordre :

> Tout se passe comme si, dans une équation algébrique contenant, à côté des chiffres et des lettres, un signe + ou —, ou encore un signe de puissance ou de racine, quelqu'un prenait pour des chiffres les signes des opérations et mettait dans le désordre les signes des deux catégories. (1961, pp. 369, que je retraduis ; la traduction française de 1967, pp. 384, est fortement inexacte).

On le voit très clairement : le rêve est une écriture, c'est-à-dire un objet sémiotique. Mais une écriture d'un type vraiment spécifique : elle met sur le même plan les éléments de statut entièrement différent que sont d'un côté les quantités signifiées par les chiffres et les lettres, de l'autre côté les opérations effectuées sur ces quantités. Ce n'est qu'une comparaison, certes. Je l'interprète pour ma part en prenant les chiffres et les lettres pour des éléments du langage-objet et les signes tels que + et — pour les opérations métalinguistiques effectuées sur ces objets. La spécificité du rêve comme écriture est qu'il prend les uns pour les autres et les mélange indistinctement : il n'y a pas de métalangage. Mais, qu'on y prenne garde, il n'y a pas non plus de langage-objet.

Reste le problème des « mots » du rêve, et de leur traitement apparemment « autonymique ». C'est là, comme je l'ai annoncé un peu plus haut, que le problème se complique : je le réserve pour plus tard. J'indique simplement que dans le texte écrit de ma communication j'ai encadré de guillemets le mot « mots » et le mot « autonymique ».

On a sans doute compris où je voulais en venir. Il s'agissait d'avancer que l'analyse de Freud présuppose qu'il n'y a pas à distinguer, dans le rêve, de couches distinctes de signification. En somme, il n'y a pas de métarêve. Or le rêve est langage : on se trouve par là amené à l'aphorisme lacanien. Et l'on ne s'étonnera pas de constater que Lacan fait implicitement, à propos de la relation entre le rêve et le récit qui en est fait, la même analyse que moi :

> Qu'est-ce que c'est que ces rêves, si ce n'est des rêves racontés ? C'est dans le procès de leur récit que se lit ce que Freud appelle leur sens. (1985, pp. 11).

3. Le métalangage mis en cause par Lacan

Je serai extrêmement bref sur ce point, qui risquerait de nous entraîner très loin. J'en dirai simplement ceci : le linguiste aurait tort de se croire à l'abri de la mise en cause lacanienne — et, désormais, freudo-lacanienne — du métalangage en disant que le langage dont il est dit qu'il n'y a pas de métalangage est, et n'est que, le langage sur le modèle de quoi est structuré l'inconscient. Car en disant cela, il séparerait complètement deux noms homonymes, mais absolument pas synonymes : le langage tel que les hommes le pratiquent et le langage comme quoi l'inconscient est structuré. Cette séparation des deux langages aurait pour effet immédiat de vider de tout sens la réflexion de Lacan, et, si on me suit, celle de Freud : elle priverait de toute relation langage et inconscient. Si la réflexion de Freud et de Lacan a un sens, il y a bien une relation entre le langage que pratiquent les hommes, par exemple à des fins de communication, et le langage comme quoi est structuré l'inconscient. Et il est donc inévitable que, de quelque façon, le métalangage — et, du coup, l'autonymie — soient atteints par la mise en cause freudo-lacanienne.

Il est donc légitime de s'interroger sur les éventuelles conséquences de la mise en cause freudo-lacanienne du métalangage à l'égard du langage. J'entends ici désormais *langage* non seulement au sens propre, mais encore de façon très limitative : ce qui va nous intéresser maintenant, ce sont uniquement ces éléments du langage humain que l'on nomme les mots. Sont-ils ou non propres à être traités de façon autonymique dans la réflexion de Freud ?

On devine d'emblée que le problème se dédouble. On va distinguer deux modes de traitement des mots : les mots tels qu'ils apparaissent à la surface du discours théorique de Freud et les mots tels qu'ils font l'objet de la réflexion de Freud.

Je serai extrêmement bref sur le premier point. On constate en effet que dans son discours théorique de surface Freud fait un usage absolument normal, et, même, selon toute apparence, remarquablement abondant, de l'autonymie et de la connotation (ou modalisation) autonymique. Il suffit de feuilleter Freud à peu près n'importe où pour trouver à tout instant des exemples des deux phénomènes. Ils sont particulièrement fréquents dans les trois ouvrages fondamentaux que sont la *Traumdeutung,* le *Witz* et la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, pour la raison évidente que ces trois livres se donnent de façon diversement importante des objets langagiers : qu'on pense par exemple, dans le *Witz*, à l'illustrissime *famillionnaire*, traité dans sa première occurrence — la citation des *Tableaux de voyage* de Heinrich Heine — en modalité autonymique, puis en autonymie pour les longs commentaires métalinguistiques et métasémiotiques qui lui sont consacrés (1905-1988, pp. 56 et sv). Pour des raisons qu'il est facile de deviner dès maintenant, je choisis *Totem et tabou* pour un autre exemple de connotation autonymique, privilégié par le fait qu'il porte sur le mot, déjà métalinguistique par lui-même, du *nom* :

> Une des plus bizarres, mais aussi des plus instructives coutumes du tabou se rapportant au deuil […] consiste dans l'interdiction de prononcer le *nom* [en italiques, marque de modalisation autonymique] du mort. (*Totem et tabou,* 1924, pp. 80).

On ne s'étonnera pas de cette pratique obstinée de l'autonymie dans le discours freudien : la mise en cause du métalangage n'est jamais qu'une mise en cause de ce qu'il y aurait de système spécifique dans le métalangage, c'est-à-dire en gros la métalangue (voir Arrivé, 1985, 1986 et 1994). La composante discursive du métalangage ne saurait être mise en cause, au moins pour ce qui est de sa pratique : ce serait mettre en cause le langage même, compte tenu de ce qui a été aperçu plus haut : la suspension de l'opposition entre métalangage et langage-objet. Or le métadiscours présuppose à la fois autonymie et connotation autonymique. Il est donc absolument normal et inévitable que le discours freudien — et, comme, chacun le sait, le discours lacanien — fasse proliférer l'autonymie, sous ses deux formes.

Il est plus difficile d'apprécier ce qu'il en est de l'éventuel statut de l'autonymie pour le mot tel qu'il est mis en place dans la réflexion de Freud sur l'inconscient. Ici, plus d'indices typographiques, plus même de mots : simplement une réflexion théorique, de surcroît privée, comme on l'a vu plus haut, des concepts qui sont ici interrogés. Et pourtant les choses sont relativement simples. Elles seraient en tout cas parfaitement simples si elles n'étaient pas quelque peu embrouillées par Lacan. Exceptionnellement je le tiendrai à l'écart, me contentant de renvoyer les curieux au *livre VII* du *Séminaire — L'Éthique de la psychanalyse*, pp. 55-86. Et je me contenterai de citer Freud, qui est d'une grande clarté :

> […] la représentation consciente comprend la représentation de chose plus la représentation de mot afférente, l'inconsciente est la représentation de chose seule. Le système *Ics* [inconscient topique] contient les investissements de choses des objets, les premiers et véritables investissements d'objet ; le système *Pcs* [préconscient] apparaît, du fait que cette représentation de chose est surinvestie de par la connexion avec les représentations de mot lui correspondant. (1915-1988, pp. 240).

On comprend pourquoi Lacan renâcle : point de mots — formes faciles à repérer du signifiant — dans l'inconscient. Mais comme je l'ai annoncé, je laisse ici Lacan à ses perplexités, et je constate que Freud est d'une netteté absolue : les « représentations de mots » sont absentes dans le système inconscient. Inversement, c'est la liaison de ces « représentations de mots » avec les représentations de choses qui permet le surgissement du système préconscient.

On voit comment se résout le problème de l'autonymie dans l'inconscient : il se dissout. Plus précisément : il ne se pose pas, car les objets que pourrait atteindre l'autonymie — les mots — sont absents de ce système.

Reste une difficulté. Il n'y a pas de mots dans l'inconscient ? Suivons Freud sans barguigner. Mais il y en a dans le rêve, dont « l'origine plonge dans l'inconscient » (*Le rêve et son interprétation,* pp. 13). Nous avons aperçu de loin, tout à l'heure, l'un de ces « mots de rêve », le fameux *Autodidasker*. Il y en a pas mal d'autres dans la *Traumdeutung*, où ils font même l'objet d'un chapitre spécifique. À propos de ces mots oniriques se posent deux questions :

1. D'où viennent-ils donc, puisqu'il est exclu qu'ils puissent venir de l'inconscient ?
2. Qu'en est-il de leur statut, et notamment de leur aptitude à être traités de façon autonymique ?

À la première question, qui ne nous intéresse qu'indirectement, je répondrai très vite. Les mots qui se rencontrent dans le rêve ne viennent pas de l'inconscient. Ils viennent directement des « restes du jour » :

> […] mots et paroles ne sont pas, dans le contenu du rêve, des néo-formations, mais des formations reprenant des paroles du jour précédant le rêve (ou toutes autres impressions fraîches, également à partir de choses lues. (1915-1988, pp. 251).

On le voit : il n'y a pas de contradiction entre l'absence des mots dans l'inconscient et leur présence dans le rêve : restes de la vie — consciente — du jour, ils peuvent avoir une origine orale (« des paroles ») ou écrite (« des choses lues »). Ils s'introduisent dans le rêve à la faveur de « l'abaissement de la censure entre *Ics* et *Pcs* qui caractérise le sommeil » (*ibid.* pp. 248).

Reste la seconde question : qu'en est-il du statut de ces mots ? Prenons pour exemple *Autodidasker*. Est-ce un mot ? À première vue, oui, même s'il est légèrement insolite : inutile, par exemple, de le chercher dans quelque dictionnaire que ce soit. C'est la conséquence de son caractère néologique, explicitement signalé par Freud, qui lui donne sans hésiter, à lui et à ses assez nombreux pareils allégués dans la *Traumdeutung*, l'appellation de *Wort*, équivalent aussi proche que possible de notre *mot*. Oui. Mais ce mot est-il un *signe*, au sens par exemple saussurien du terme ? La question mérite d'être posée, et précisément en termes saussuriens : car, je le rappelle, la notion d'*autonymie* est liée de façon aussi étroite que possible à l'analyse saussurienne du signe. Il faut ici se souvenir que la conception du *métalangage* à laquelle se rattache la notion d'autonymie vient de Hjelmslev, en ce point continuateur fidèle de Saussure. En somme, il n'y a d'autonymie que pour le signe linguistique. Si les mots du rêve sont des signes au sens saussurien, ils seront comme les autres signes aptes à être traités de façon autonymique. Mais s'il se trouvait que ces mots ne fussent point des signes — et l'on comprend maintenant pourquoi, tout à l'heure, j'ai mis entre guillemets le mot « mot » quand il les visait — alors ils seraient exclus de tout accès à l'autonymie.

Qu'en est-il donc ? *Autodidasker* comporte-t-il, comme tout signe qui se respecte, un signifiant et un signifié ? On peut en douter fortement :

> On peut aisément couper *autodidasker* en *Autor* (auteur), *Autodidacte* et *lasker* [nom propre d'un personnage mort de la syphilis] auquel se rattache le nom de *Lassalle* [nom propre du socialiste allemand, mort en duel pour une femme]. (1900-1967, pp. 259).

Autodidasker, un signifiant ? Plutôt un paquet de sons ou de lettres, non soumis à la contrainte de la linéarité ni même à celle de la valeur distinctive des unités : pour lire *Autor* dans *Autodidasker,* il faut « couper » dans la substance littérale et phonique, un peu à la façon dont, à la même époque, Saussure coupe dans les vers de Lucrèce pour y lire le nom « anagrammatisé » d'Aphrodite. À vrai dire d'ailleurs, l'anagramme intervient explicitement dans la réflexion de Freud : le nom propre *Lasker*, exhumé d'*Autodidasker*, produit lui-même, par la voie anagrammatique, un autre nom propre : celui d'*Alex*, prénom d'un des frères du rêveur. Et *Zola*, inversé, donne *Aloz*, qui entre à son tour en relation anagrammatique avec *Alex.* Mieux encore, ou pis : pour réussir l'exploit de lire *Lasker* puis *Lassalle,* Freud n'hésite pas à ajouter au mot *Autodidasker* la lettre *-l-* et la syllabe *-salle* qui ne lui sont pas données par le mot du rêve dans sa matérialité brute.

Quant à l'éventuel signifié de ce mot, il est lui aussi au plus haut point problématique. Parler de polysémie serait évidemment tout à fait insuffisant. Le mot *Autodidasker* fait proliférer, au cours de son énonciation onirique et des associations auxquelles il donne lieu, un nombre croissant d'autres mots, dont les relations sémantiques sont à proprement parler incalculables : c'est qu'elles ne sont pas tenues par les contraintes d'un signifié.

Chacun de ces éléments peut prendre en charge une chaîne de référents apparemment disparates. La relation qui s'institue entre les mots ainsi produits et les objets qu'ils visent reçoit un nom : c'est la *Darstellung* (1961, pp. 251), l'un des noms de la « représentation » : la sémiotique très discrètement alléguée par le terme freudien est une sémiotique de la référence, et non de la signification. Et on ne s'étonne pas de repérer — toujours comme dans la pratique anagrammatique de Saussure — la prévalence des noms propres parmi les mots produits par *Autodidasker* et les autres mots oniriques : c'est que la relation entre le nom propre et son référent exclut toute prise en compte d'un signifié.

En somme, si paradoxal que cela puisse paraître, *Autodidasker* et ses assez nombreux pareils qui sont allégués dans la *Traumdeutung* — par exemple *Norekdal, Maistollmütz* et *Erzefilisch* — sont bien des « mots », en tout cas sont désignés comme tels. Mais ils ne sont pas des signes au sens linguistique du terme : ils ne peuvent en aucune façon être décrits en termes de relation entre un signifiant et un signifié. N'étant pas des signes, ils ne peuvent pas donner lieu au traitement autonymique. Celui-ci en effet, par définition, ne peut prendre en charge que des signes. Naturellement on peut « citer » le mot *Autodidasker* et se livrer sur lui à des gloses. Mais sa citation n'est, paradoxalement, pas autonymique, et les gloses qui le visent ne sont pas métalinguistiques.

À vrai dire d'ailleurs, Freud confirme presque explicitement l'analyse que je viens de faire. Il revient en effet de façon extrêmement insistante sur la proposition suivante : les mots peuvent être traités comme des choses. Parfois ce sont les enfants qui se laissent aller à cette pratique :

> Les enfants traitent parfois les mots comme des choses ou bien trouvent des façons nouvelles de parler des manières artificielles de fabriquer des mots. (1900-1967, pp. 262).

Mais en d'autres points c'est le rêve lui-même — et pas particulièrement celui des enfants — qui traite les mots de cette façon :

> Les mots dans le rêve sont fréquemment traités comme des choses, ils sont sujets aux mêmes compositions que les représentations d'objets. (*ibid*., pp. 257).

Dans d'autres textes, le rêve est comparé, à l'égard de ce traitement spécifique des mots, à d'autres productions de l'inconscient :

> Dans la schizophrénie, les mots sont soumis au même procès qui, des pensées latentes du rêve, fait les images du rêve et que nous avons appelé le processus primaire psychique. Ils sont condensés et transfèrent les uns aux autres leurs investissements sans reste, par déplacement ; le procès peut aller si loin qu'un seul mot, apte à cela du fait de multiples relations, assume la vicariance d'une longue chaîne de pensées. (1915a-1988, pp. 237).

Ainsi dans la schizophrénie comme dans le rêve le « mot » est soumis aux deux opérations fondamentales — la condensation (*Verdichtung*) et le déplacement (*Verschiebung*) — qui affectent ordinairement les « choses ». Limité, dans son fonctionnement linguistique conscient, par les contraintes doubles de son signifiant et de son signifié, il prend ici, sous l'effet du « processus primaire » — caractéristique de l'inconscient — un statut qui lui est inaccessible dans son fonctionnement « conscient » dans la langue : celui de « vicariant d'une longue chaîne de pensées ». Or ce statut est précisément celui que nous venons d'observer dans le rêve pour *Autodidasker* et ses pareils. Il est à l'évidence absolument différent du statut qu'il aurait dans la langue.

S'il fallait être complet à l'égard du mot dans l'inconscient, il faudrait aussi insister sur un aspect fortement mis en évidence par Freud : les attaches corporelles du mot, qui se manifestent de façon exemplaire dans l'hystérie. C'est notamment l'illustre Frau Cecilie (Freud et Breuer, 1895) qui a rendu le procédé illustre : la jeune personne prend le mot au pied de la lettre, en donnant corps à son sens littéral. Le regard « perçant » que lui a jeté autrefois sa grand-mère continue à l'atteindre au front, de façon plus térébrante encore que le coup d'œil désapprobateur de l'aïeule. C'est que le mot tient au corps, au sens si j'ose dire le plus littéral du mot *tenir* : l'inconscient est inapte à le détacher de son ancrage corporel. Cet objet spécifique qui s'accroche au corps est-il encore un mot ? Est-il possible de le traiter de façon autonymique ? Je laisse la question pendante…

*
* *

Ce n'est pas encore tout à fait le moment de conclure. Je me rends compte en effet que certaines des remarques que j'ai formulées risquent de paraître fortement paradoxales, au point sans doute, pour certains auditeurs, d'être inacceptables. Il est vrai qu'elles sont peu vérifiables : point dans l'inconscient de marques formelles comme celles qui jalonnent les discours et servent de garantie aux analyses des linguistes. C'est pourquoi je souhaite essayer de donner des exemples, précisément dans certains types de discours, de faits comparables à ceux que je viens de décrire : à savoir l'impossibilité pour certains mots d'accéder au statut autonymique. Non sans prendre une précaution : l'impossibilité, en matière de langage, est rarement matérielle. Elle se manifestera sous la forme de l'interdiction.

La première piste nous est fournie par Freud lui-même dans *Totem et tabou.* Étudiant les différentes manifestations du tabou des morts, il en vient à noter une forme langagière. C'est le passage que j'ai cité plus haut pour illustrer chez Freud un phénomène de modalisation autonymique ; je le cite de nouveau pour ses aspects conceptuels :

> Une des plus bizarres, mais aussi des plus instructives coutumes du tabou se rapportant au deuil chez les primitifs consiste dans l'interdiction de prononcer le *nom* du mort. (*Totem et tabou,* 1924, pp. 80).

Freud décrit avec un grand luxe de détails les différentes formes, variables selon les sociétés, de cette interdiction et les extensions diverses auxquelles elle donne lieu. Dans certains cas en effet, elle s'étend au-delà du nom du disparu, non seulement à ses homonymes — y compris les noms communs —, mais encore à d'autres mots en relation plus ou moins directe avec lui. Il énumère également les punitions — souvent très sévères — qui sanctionnent les infractions. Quant à l'explication qu'il donne de cet aspect langagier du tabou, il est incontestable qu'elle met sur la bonne voie :

> Ces tabous de noms apparaissent moins bizarres si l'on songe que pour le sauvage le nom constitue une partie essentielle de la personnalité, une propriété importante, et qu'il possède toute sa signification concrète […] Les sauvages voient dans le nom une partie de la personne et en font l'objet du tabou concernant le défunt. Le fait d'appeler le mort par son nom se laisse ramener au contact avec le mort. (*ibid.*, pp. 82-83).

On peut essayer d'être un peu plus précis. Le nom propre désigne directement son référent, le mort. Pour détourner la célèbre formule de Ripotois, « le mot, c'est le mort sans en avoir l'*r* »[2]. Il lui est attaché de façon immédiate et indissoluble : prononcer ce nom, c'est rendre le mort présent, de façon aussi prégnante que par la vue. D'où l'interdiction, qui n'entraîne évidemment pas l'impossibilité matérielle : les infractions sont prévues, et évitées autant que possible par des sanctions sévères. Resterait pour échapper à ces sanctions l'excuse de l'autonymie. Elle consisterait pour le coupable à prétendre qu'il n'a pas énoncé le nom — mondain — du référent, mais le nom — autonymique — du nom. C'est ce que ne veut pas savoir l'instance à la fois sémiotique, juridique et judiciaire qui a à se prononcer sur ces violations de la règle : pour elle, il n'y a pas d'autonymie, usage mondain et mention autonymique se confondent, et la simple profération du mot entraîne la punition prescrite. C'est ce que se suffit à montrer l'extension de l'interdit aux homonymes du mot tabou.

La deuxième piste est moins exotique que la première. C'est ici Benveniste (« Blasphémie et euphémie », 1969-1974, pp. 254-258) qui la signale, à la suite d'ailleurs du Freud de *Totem et tabou*, qu'à son habitude il cite de façon assez peu insistante. Il s'agit du blasphème, sous la forme spécifique de la profération du nom de Dieu.

Comme Freud, Benveniste indique avec acuité la spécificité du phénomène étudié :

> On blasphème le *nom* de Dieu, car tout ce qu'on possède de Dieu est son nom. Par là seulement on peut l'atteindre, pour l'émouvoir ou pour le blesser : en prononçant son nom. (*ibid.*, pp. 255).

On constate cependant que Benveniste ne fait pas appel au concept d'autonymie, dont le nom, selon toute apparence, n'apparaît pas dans les *Problèmes de linguistique générale.* Irai-je jusqu'à dire que son analyse en perd une part de la pertinence qu'elle pouvait atteindre ? Car il faut distinguer clairement entre l'emploi mondain et l'emploi autonymique du nom de Dieu. Le premier en lui même n'a rien de blasphématoire : les prières les plus dévotes apostrophent Dieu explicitement. L'emploi mondain du nom de Dieu ne devient blasphématoire que s'il s'accompagne d'insultes, d'outrages ou d'irrévérences explicites : ainsi *jarnidieu, mordieu,*

[2] On se souvient que chez Ripotois, c'est *la* et non *le* mort qui ne manque pas d'-r.

tête-, corne- ou *ventredieu* constituent des blasphèmes bien que le nom de Dieu y soit employé de façon exclusivement mondaine. D'où le phénomène bien connu de leur atténuation euphémisante en *-bleu.* Inversement *nom de Dieu* est un blasphème bien qu'il ne comporte aucun outrage explicite. Il n'est outrageant que parce qu'il est autonymique, enfin, autant qu'il peut l'être. Car, pour citer autonymiquement le nom de Dieu, il faudrait que ce nom fût séparé de son référent.

Ce qui n'est pas le cas : Dieu est son nom, à tous les sens — mondain et autonymique — de la phrase. Si j'étais d'humeur à plaisanter sur un sujet sacré, j'irai jusqu'à avancer que la meilleure preuve de cette assertion est la substitution euphémisante *nom de nom* : la mention de Dieu y a été remplacée de façon équivalente par celle de son nom. L'outrage — et du coup le blasphème — consiste à faire comme si le nom de Dieu pouvait être cité sans évoquer le référent spécifique qu'il appelle — au sens, si j'ose dire, littéral du verbe *appeler.*

Un cas spécifique est constitué par les jurements du type *pardieu*. Ils sont incontestablement blasphématoires — comme suffirait à l'attester leur prudente euphémisation en *parbleu* ou *pardi*. Pourtant ils ne semblent pas autonymiques. Et ils n'ont rien d'apparemment outrageant dans leur sens littéral. Ils sont d'ailleurs admis quand ils accompagnent l'acte performatif du *serment* :

> Dieu défend les faux serments, et les serments inutiles ; mais il veut que quand la nécessité et l'importance de la matière demandent que l'on jure, on le fasse en son nom. (*Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers,* Lausanne et Berne, 1780, sv Jurement, t. XIX, pp. 227).

Il faut ici passer par la notion d'emploi « en vain », ou d'emploi « à tort » explicitement présente dans le texte biblique :

> Tu ne prendras point le nom de l'Éternel, ton Dieu, en vain, car l'Éternel ne laissera point impuni celui qui prendra son nom en vain. (*Exode*, 20, 7 ; voir aussi *Lévitique*, 19,12).

C'est cet emploi « en vain » qui s'observe dans le *jurement* : le nom de Dieu est énoncé sans nécessité, sa profération n'est pas justifiée — comme elle l'est dans le serment — par l'acte à accomplir, la présence de Dieu est sollicitée de façon inutile et frauduleuse. On se trouve donc ramené au cas de l'autonymie. C'est l'autonymie qui est interdite et punie, c'est-à-dire en principe rendue impossible.

Dans l'un et l'autre des cas que je viens d'évoquer, on voit comment se nouent de façon inextricable les deux assertions opposées à l'égard du métalangage et de l'autonymie. « Il n'y a pas d'autonymie » : c'est ce que disent les lois qui punissent la profération du nom des morts ou du nom de Dieu. Oui. Mais cette mise en cause de l'autonymie est fondée sur une analyse métalinguistique du statut de ces mots : c'est donc qu'il y a du métalangage et, du coup, de l'autonymie. À moins bien sûr que les mots qui sont l'objet de ces gloses ne soient pas des signes : consubstantiels à l'être qu'ils désignent — mieux : qu'ils incarnent — ils ne sont pas séparables de lui. Le commentaire qui porte sur ces noms porte en réalité sur les êtres qu'ils désignent, ou qu'ils sont : à leur égard il n'y a pas de métalangage.

*
* *

On aura compris que les paradoxes où nous nous sommes englués à propos du tabou et du blasphème nous ont déjà orientés vers notre conclusion. Le statut des mots dans ces deux pratiques discursives n'est sans doute pas très éloigné de celui que prennent les mots non dans l'inconscient — d'où ils sont absents — mais dans ses productions que sont par exemple le rêve, l'hystérie ou la schizophrénie. Les mots y fonctionnent sur des modes qui n'ont rien à voir avec celui des signes linguistiques. C'est pour cela, on l'a sans doute compris, que j'ai parfois osé des comparaisons avec Saussure. Le Saussure, naturellement, de la recherche sur les anagrammes. Les mots anagrammatisés décryptés dans le texte de surface échappent aussi totalement que possible au régime du signe. Ici point de signifiants — Saussure n'utilise jamais ce mot dans la recherche sur les anagrammes — mais des paquets de sons ou de lettres, segmentables en dehors de toute contrainte de linéarité. Ici, point de signifiés — pas plus que *signifiant* le mot n'apparaît dans la recherche. Mais des référents directement désignés par les mots du texte de surface. On s'en souvient : le mot onirique *autodidasker* présente des traits pour l'essentiel comparables — non sans en ajouter d'autres, tout aussi déviants par rapport au régime du signe.

Comme les autres mots oniriques de la *Traumdeutung*, il se situe totalement à l'écart du modèle du signe linguistique. De même, sans doute, que le verbe *percer* qui génère la douleur térébrante de Frau Cecilie. Des mots ? Pourquoi pas ? En tout cas Freud ne s'interdit pas de les désigner comme tels. Mais des signes, évidemment pas. A l'égard de ces objets on comprend que le traitement autonymique — qui présuppose le statut de signe des objets qu'il affecte — soit absolument impossible. De la même façon qu'il peut, dans certaines sociétés, être interdit de nommer — c'est-à-dire d'appeler, à tous les sens du mot — un mort par son nom. Au même titre que dans le texte biblique est rigoureusement interdite la profération autonymique du nom de Dieu.

Références bibliographiques

Arrivé (M.). 1985. « Quelques notes sur le statut du métalangage chez Jacques Lacan ». in : *DRLAV,* 32, pp. 1-19.

Arrivé (M.). 1986. *Linguistique et psychanalyse : Freud, Saussure, Hjelmslev, Lacan et les autres*. Paris : Méridiens-Klincksieck.

Arrivé (M.). 1994. *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient, Freud, Saussure, Pichon, Lacan*. Paris : P.U.F.

Auroux (S.). 1996. *La philosophie du langage.* Paris : P.U.F.

Authier-Revuz (J.). 1992. « Repères dans le champ du discours rapporté ». in : *L'information grammaticale,* 55, pp. 38-42.

Authier-Revuz (J.). 1995. *Ces mots qui ne vont pas de soi, boucles réflexives et non-coïncidences du dire.* Paris : Larousse [deux volumes].

Benveniste (E.). 1969-1974. « La blasphémie et l'euphémie ». in : *Problèmes de linguistique générale,* pp. 254-257. Paris : Gallimard.

Danon-Boileau (L.). 1987. *Le sujet de l'énonciation, Psychanalyse et linguistique*. Paris : Ophrys.

Freud (S.). 1900-1965. *L'interprétation des rêves*. Paris : P.U.F.

Freud (S.). 1901-1925. *Le rêve et son interprétation.* Paris : Gallimard.

Freud (S.). 1905-1988. *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient.* Paris : Gallimard.

Freud (S.). 1912-1924. *Totem et tabou.* Paris : Payot.

Freud (S.). 1915-1988a. « L'inconscient ». in : *Œuvres complètes, t.* XIII, pp. 203-242. Paris : P.U.F.

Freud (S.). 1915-1988b. « Complément métapsychologique à la doctrine du rêve ». in : *Œuvres complètes, t.* XIII, pp. 245-258. Paris : P.U.F.

Freud (S.) & Breuer (J.). 1895-1981. *Études sur l'hystérie*. Paris : P.U.F.

Hagège (C.). 1985. *L'homme de paroles, contribution linguistique aux sciences humaines.* Paris : Fayard.

Hjelmslev (L.). 1943. *Omkring Sprogteoriens Grundlœggelse.* Copenhagen : Akademisk Forlag [première édition, en danois, des *Prolégomènes à une théorie du langage*].

Lacan (J.). 1985. « Conférence à Genève sur le symptôme ». in : *Le bloc-notes de la psychanalyse,* 5, pp. 5-23.

Lacan (J.). 1986. *Le séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse.* Paris : Le Seuil.

Milner (J.-C.). 1984. « La linguistique, la psychanalyse, la science ». in : *Spirales,* 32-33, pp. 20-21.

Rey-Debove (J.). 1978-1997. *Le métalangage, étude linguistique du discours sur le langage*. Paris : Armand Colin.

Starobinski (J.). 1972. *Les mots sous les mots : les anagrammes de Ferdinand de Saussure*. Paris : Gallimard.

Langage et inconscient chez Freud :
représentions de mots et représentations de choses[1]

Par Michel Arrivé et Izabel Vilela
Université de Paris X Nanterre
MODYCO, CNRS, UMR 7114, France

Mai 2004

0. Introduction

La visée de cet article est d'une extrême - et sans doute excessive - ambition. Le problème qu'elle cherche à poser - celui des relations entre langage et inconscient dans la réflexion de Freud - est d'une intense difficulté, pour des raisons qui sautent aux yeux de tout lecteur. Elles ont donné lieu à tant de commentaires et de polémiques qu'il sera à peu près inutile de les expliciter. Quant au moyen qui est choisi ici pour l'aborder - l'étude des rapports entre *représentations de choses* et *représentations de mots* - il est, à première vue, un peu moins inconfortable. Ce n'est sans doute qu'apparence : cette distinction, qui parcourt toute la réflexion de Freud, de 1891 à 1938, est entre toutes délicate. On ne s'en étonnera pas : elle ne fait à vrai dire que poser de façon localisée le problème des relations entre *langage* et *inconscient.*

Pour éviter les dérapages mal contrôlés, nous avons choisi de travailler de la façon la plus modeste possible : sur le mode *historique*, précisément *chronologique*, même si cette présentation risque d'entraîner certaines difficultés de compréhension du point de vue théorique. Notre exposé se trouvera donc réparti entre trois sections, qui correspondront à autant d'étapes de la réflexion de Freud :

1. Première étape. La genèse de la réflexion de Freud dans l'ouvrage de 1891 sur les aphasies
2. Deuxième étape. Un bref coup d'œil sur le statut du mot dans les trois grands ouvrages des années 1900 : *L'interprétation des rêves* (1900-1967)*, La psychopathologie de la vie quotidienne* (1901-1922) et *Le mot d'esprit dans sa relation à l'inconscient* (1905-1988). Bref coup d'œil, avons-nous dit : c'est que le problème mériterait à lui seul un long article. Nous commençons à y travailler.
3. Troisième étape. La distinction des *représentations de mots* et des *représentations de choses* comme fondement de la distinction du (pré)conscient et de l'inconscient dans la *Métapsychologie*, et spécifiquement dans l'article « L'inconscient » (1915b-1988).
4. Dans une quatrième étape sera posé le problème de la lecture faite par Lacan de la distinction freudienne et de la fonction qui lui est affectée dans l'opposition du (pré)conscient et de l'inconscient. On ne s'éloignera qu'apparemment de la réflexion de Freud : les perplexités de Lacan sont au plus haut point pertinentes à l'égard du postulat de « l'inconscient structuré comme un langage » et de son éventuel enracinement freudien. On s'apercevra à ce moment que le problème reste près d'un demi-siècle après d'une brûlante actualité. Au moins trois publications récentes le reprennent, d'une façon diversement polémique à l'égard de Lacan : voir André Green, 2002a et b et Alain Costes, 2002. Toutefois, le dernier texte est d'une telle virulence et d'une telle incompréhension, tant à l'égard de Lacan que de plusieurs autres (notamment Pichon), qu'il sera inutile de s'y arrêter.

1. La genèse de la distinction dans l'ouvrage sur les aphasies (1891-1983)

Nous sommes en 1891. Freud n'a encore que trente-cinq ans. Il est alors, selon ses propres termes, « l'auteur de travaux d'histologie et d'anatomie du cerveau »[2]. L'ouvrage qu'il

[1] *Note de l'éditeur*. Ce texte est la première publication en français de la seconde version, considérablement modifiée et améliorée, de l'article publié, sous la signature du seul Michel Arrivé, *in* : *Cliniques Méditerranéennes*, 68, 2003. Cette seconde version a été publiée en espagnol dans *Topicos del Seminario*, 11, Puebla, 2004. Nous remercions les auteurs de cette seconde version - M. Arrivé et Izabel Vilela - pour avoir accordé leur aimable autorisation de publication en français. Saint-Chamas : M.L.M.S. ed., 2004.

[2] Cette précision est extraite de la « Notice autobiographique » que Freud rédigea en 1899 (1899-1989, pp. 279).

publie en 1891 cherche à décrire « l'appareil de langage » dans le cadre d'une critique de la théorie, alors dominante, de la localisation des fonctions psychiques - dont il retient cependant, comme on verra plus bas, certains résultats. Ce qui est particulièrement intéressant du point de vue qui nous intéresse, c'est la volonté affichée par le jeune médecin de « séparer autant que possible le point de vue psychologique du point de vue anatomique » (pp. 122). C'est en effet en ce point de sa réflexion qu'apparaît la notion de « représentation de mot »[1]. La mise en place qu'en fait Freud montre que pour lui le « mot » est, par définition, une représentation en sorte qu'on ne s'étonnera pas, dans la suite, de voir utilisées de façon souvent indifférente les deux désignations *mot* (*Wort*) et *représentation de mot* (*Wortvorstellung*[2]) :

> Pour la psychologie, le « mot » est l'unité de base de la fonction de langage, qui s'avère être une représentation complexe, composée d'éléments acoustiques, visuels et kinesthésiques. (pp. 123).

S'ensuit une analyse de l'apprentissage du langage, sous tous ses aspects y compris l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. C'est cette exploration qui permet finalement à Freud de faire apparaître le « schéma psychologique de la représentation de mot » :

APHASIES FIG. 8

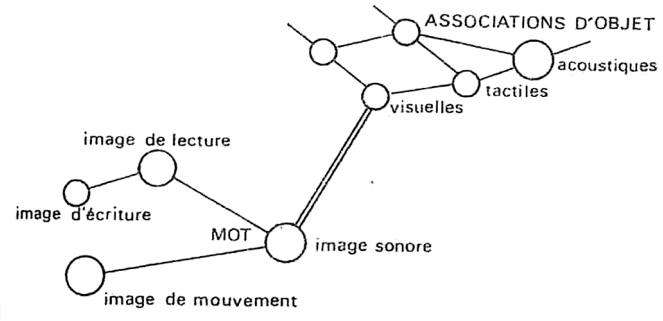


Schéma psychologique de la représentation de mot

La représentation de mot apparaît comme un complexe représentatif clos, la représentation d'objet par contre comme un complexe ouvert. La représentation de mot n'est pas reliée à la représentation d'objet par toutes ses parties constituantes, mais seulement par l'image sonore. Parmi les associations d'objet, ce sont les visuelles qui représentent l'objet de la même façon que l'image sonore représente le mot. Les liaisons de l'image sonore verbale avec les autres associations d'objet ne sont pas indiquées.

L'analyse se conclut de la façon suivante :

> Le mot est donc une représentation complexe, composée des images mentionnées, ou, autrement dit, au mot correspond un processus associatif compliqué où les éléments énumérés d'origine visuelle, acoustique et kinesthésique entrent en relation les uns avec les autres. (pp. 127).

C'est en ce point qu'apparaît la notion de *signification* : il s'agit précisément de la « liaison du mot avec la « représentation d'objet » ». Celle-ci se trouve à son tour définie de la façon suivante :

> La représentation d'objet elle-même est par contre [en opposition avec la représentation de mot, MA et IV] un complexe associatif constitué des relations les plus hétérogènes, visuelles, acoustiques, tactiles, kinesthésiques et autres. (pp. 127).

C'est sur cette conception de la relation entre représentation de mot et représentation de chose que se fonde la typologie freudienne des troubles du langage. De façon pleinement cohérente avec son analyse, il en vient finalement à distinguer trois « classes de troubles du

[1] Nous signalons que parmi les historiens de la psychanalyse un petit nombre seulement insistent sur cette origine très ancienne de la notion chez Freud. Quand ils le font, ce n'est jamais que de façon très discrète : Laplanche et Pontalis (1971) signalent le fait, comme de façon anecdotique, en deux lignes. Roudinesco et Plon (1997) observent, si j'ai bien lu, un silence absolu. Une seule exception, mais monumentale : l'énorme livre de Jacques Nassif, *freud l'inconscient* (1977), *sic*, sans ponctuation ni majuscule à *freud* ni à *inconscient*. Une des interprétations plus pertinentes de l'*Auffassung* est donnée par Kristeva, 1996.

[2] Il n'est pas absolument indifférent de remarquer que *Vorstellung* ne se confond pas entièrement avec *représentation* : le mot allemand est plus concret, et ne comporte pas l'élément de sens répétitif qu'est le préfixe français *re-*. Quant à *Wort*, Lacan remarquera justement qu'il ne comporte pas exactement les mêmes traits que son « équivalent » français *Wort* : « En allemand, *das Wort* est à la fois le mot et la parole » (1986, pp. 68).

langage » : l'aphasie de « premier ordre, *aphasie verbale*, qui touche les associations entre différents éléments des représentations de mot » ; l'aphasie de deuxième ordre, dite « *aphasie asymbolique*, dans laquelle l'association entre la représentation de mot et la représentation d'objet est perturbée » ; enfin les « *aphasies du 3ème ordre* », qui affectent « la reconnaissance des objets » (pp. 128-129). La très importante innovation conceptuelle et terminologique de Freud consiste à déplacer la notion d'asymbolie des aphasies du troisième ordre bizarrement qualifiées avant lui d'« asymboliques » : elles n'affectent en effet que les *représentations de choses,* sans toucher les *représentations de mots* vers les aphasies du deuxième ordre, qui atteignent effectivement les relations entre *représentations de mots* et *représentations de choses,* c'est-à-dire précisément les relations *symboliques*.

On peut retenir pour cette analyse freudienne de la relation entre mots et choses les traits suivants :

1. Pour la *représentation de mot*, on peut poser, en première approche, que Freud envisage ce qui, depuis Saussure (1916-1972), est désigné comme *signifiant*. On aura remarqué, dans le schéma, la notion d'« image sonore », qui évoque assez précisément celle d'« image acoustique » qui, à peu près à la même époque, apparaît dans les réflexions de Saussure. Mais la différence avec Saussure se creuse très vite : l'« image sonore » n'est pas chez Freud le seul élément constitutif de la représentation de mot. Il y a aussi les « images visuelles », qui se répartissent à leur tour en « images de lecture » et « images d'écriture ». Enfin, il y a l'« image de mouvement », image des mouvements corporels (essentiellement, sans doute, ceux des organes de la phonation) qui sont nécessaires à la production du mot. C'est la pluralité de ces images qui rend compte de la possibilité de perturbations entre elles, et par là des *aphasies verbales.*

Une remarque au passage : Freud, en lettré exclusif, ne semble guère se poser la question du statut de la « représentation de mot » pour les sujets pratiquant exclusivement une langue non écrite. C'est tout juste s'il effleure très rapidement le problème de la langue orale, en évoquant le cas des dialectophones (pp. 124). Mais les sujets auxquels il pense disposent de l'écriture pour la langue littéraire voisine du dialecte qu'ils pratiquent par ailleurs. En sorte que finalement la possibilité même d'un mot dépourvu d'image visuelle semble lui être totalement étrangère.

L'ensemble de cette conception de la représentation de mot est à la fois substantialiste et synthétique. Par là elle s'oppose à peu près totalement à la conception saussurienne, en dépit de l'apparente parenté terminologique signalée plus haut.

2. La *représentation de chose*. Il n'est pas très aisé de déterminer si Freud pense, en termes linguistiques contemporains, à un référent ou à un signifié. Il semble toutefois qu'on soit plus proche d'un référent perceptuellement saisi plutôt que conceptualisé : ce n'est pas un hasard s'il précise, pp. 127, qu'il « limite son raisonnement aux substantifs ». C'est ce qui explique que la représentation de chose est présentée comme « ouverte », c'est-à-dire susceptible de donner lieu à de nouvelles approches perceptives, en opposition avec la représentation de mot, qui est donnée comme « fermée ».

Où en est l'inconscient dans cette réflexion sur l'appareil de langage ? Apparemment, nulle part. On trouve certes dans l'ouvrage plusieurs occurrences de l'adjectif *inconscient,* mais il est pris de façon « descriptive », comme Freud dira plus tard. Et cependant on trouve en un point de la réflexion un passage où semble se dessiner, en creux, quelque chose de non énoncé qu'on est tenté d'interpréter comme une préfiguration de l'inconscient. Au moment où Freud entreprend d'étudier le problème mystérieux des relations entre la « représentation » psychique - il n'est pas spécifié ici s'il s'agit de la représentation de mot ou de chose - et son « corrélat physiologique », la modification de la cellule nerveuse, il aborde la difficulté de la façon suivante :

> Quel est le corrélat physiologique de la représentation simple ou qui réapparaît pour elle-même ? Visiblement pas quelque chose qui est au repos, mais plutôt quelque chose qui est de la nature d'un processus. Ce processus n'est pas incompatible avec la localisation. Il part d'un endroit particulier du cortex, et s'étend de là sur tout le reste du cortex cérébral ou bien le long de voies particulières. Lorsqu'il a eu cours, il laisse derrière lui une modification, la possibilité du souvenir. Il est tout à fait douteux que quelque chose de psychique corresponde pareillement à cette modification. Notre conscience ne présente rien de semblable qui, du côté psychique, justifierait le nom d'« image mnésique latente ». Cependant aussi souvent qu'est stimulé le même état du cortex, renaît à nouveau le psychique sous la forme d'une image mnésique. (pp. 106).

Il faut, pour bien comprendre ce texte difficile, en rapprocher deux phrases. D'une part la proposition négative, qui exclut de la conscience toute possibilité d'« image mnésique latente ». Et d'autre part l'assertion positive, qui fait renaître à nouveau le psychique sous la forme d'une « image mnésique » : le lieu de renaissance de cette image, n'est-ce pas l'inconscient, même s'il n'est pas explicitement nommé ? Et l'on voit qu'ainsi compris le texte préfigure avec une précision absolue la façon dont seront décrites, vingt-quatre ans plus tard, les relations entre « mémoire consciente » et « traces mnésiques » :

> La mémoire consciente, elle aussi, paraît dépendre totalement du *Pcs*[1] ; elle doit être strictement séparée des traces mnésiques dans lesquelles se fixent les expériences vécues de l'*Ics*. (1915b-1988, pp. 227).

2. Le statut du mot dans les trois grands ouvrages des années 1900

Nous nous limiterons à quelques remarques cursives : pour traiter correctement le problème, il faudrait faire un examen exhaustif - évidemment disproportionné avec les limites d'un article - de toutes les analyses portant sur des mots dans *L'interprétation des rêves* (1900-1967), la *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901-1922) et *Le mot d'esprit dans sa relation à l'inconscient* (1905-1988). Comme nous l'avons indiqué plus haut, ce travail est en cours.

Première remarque : selon toute apparence, la notion de « représentation de mot » n'est pas très fréquemment présente dans les trois textes allégués. Là encore, il faudrait faire un examen exhaustif. Si cette remarque s'avérait pleinement pertinente, elle conforterait l'observation déjà faite plus haut : le mot, le *Wort*, c'est toujours, chez Freud, une représentation de mot, une *Wortvorstellung.*

Seconde remarque : dans les productions de l'inconscient étudiées dans les trois ouvrages, *les mots sont traités comme des choses*. Freud est fortement répétitif sur ce point, il le sera plus encore dans les textes plus tardifs qui seront examinées dans la troisième partie. Citons deux passages de *L'interprétation des rêves* : le premier compare le sort des mots dans le rêve à celui qu'ils subissent dans certaines (psycho)névroses, et l'éclaire par l'attitude des enfants à leur égard :

> Les formations de mots dans le rêve ressemblent beaucoup aux formations de mots dans la paranoïa ; on en trouve d'ailleurs d'analogues dans l'hystérie et les obsessions. Les enfants traitent parfois les mots comme des objets. (pp. 262).

Le second passage fait apparaître indirectement - entendons par le biais des *représentations d'objets* - l'équivalence référentielle entre *mot* et *représentation de mot :*

> Le processus de condensation est particulièrement sensible quand il atteint des mots et des noms. Les mots dans le rêve sont fréquemment traités comme des choses, ils sont sujets aux mêmes compositions que les représentations d'objets. Ces sortes de rêves aboutissent à la création de mots comiques et étranges (pp. 257, voir aussi « Complément », 1917-1988, pp. 251).

Mais qu'en est-il précisément de ce traitement des mots comme des choses ? Freud entend précisément par là que les mots sont soumis aux opérations du processus primaire, celles qui sont propres à l'inconscient, et notamment à ces deux opérations fondamentales que sont la *condensation (Verdichtung)* et le *déplacement (Verschiebung).* À la fin de *L'interprétation des rêves*, dans le chapitre VII consacré à « La psychologie du rêve », Freud prend précisément un rêve de mot, le célèbre rêve *Autodidasker*, pour illustrer cette soumission au processus primaire :

> L'analyse et, plus nettement encore, la synthèse de rêves qui ne présentent pas de régression en images, par exemple le rêve *Autodidasker*, montrent l'existence des mêmes procédés de déplacement et de condensation. (pp. 507-508 ; voir aussi, dans le « Complément », 1917-1988, pp. 252).

Il nous resterait, si nous en avions le temps, à examiner dans le détail les modalités d'application aux mots des deux processus. Nous nous contenterons ici de renvoyer aux textes, et notamment, pour *L'interprétation,* à l'illustre *Autodidasker*[2], et, pour la *Psychopathologie* au

---

[1] Comme il arrive fréquemment dans la *Métapsychologie*, Freud en ce point a hésité, d'une édition à l'autre, entre *Pcs* et *Cs*. Ce n'est pas le lieu d'étudier ici le sens de ces hésitations.

[2] Nous rappelons toutefois que ce « mot » ne constitue que le premier des deux éléments du rêve rapporté par Freud : « Le second reproduit un fantasme sans grande importance qui m'est venu à l'esprit peu

non moins illustre *Signorelli* - sur l'analyse duquel s'ouvre l'ouvrage[1]*.* Citons cependant quelques mots de cette description :

> « Les noms semblent avoir été traités dans ce processus comme le sont les mots d'une proposition qu'on veut transformer en rébus » (pp. 5).

Le rébus - objet fréquent de la réflexion freudienne, par exemple dans l'*Interprétation* (pp. 241-242 ou pp. 352-353 et *passim)* - consiste, comme l'étymologie même du terme le rappelle, à transformer les éléments du mot en autant de choses. C'est à un tel traitement que donne lieu le nom *Signorelli.* Pour le *Mot d'esprit*, on serait tenté de se référer au peut-être plus illustre encore *famillionnaire,* lui aussi objet de toute l'attention de Lacan : c'est sur son analyse littérale que s'ouvre le *Séminaire V* (1998) sur *Les formations de l'inconscient.* Mais naturellement il ne faudrait pas négliger les exemples moins spectaculaires, ceux du tout-venant des mots d'esprit, par exemple le jeu de mots franco-anglais *home-roulard* (« gâteau roulé »)/*home-rule* (pp. 227) : l'analyse de Freud montre bien ce qu'il entend par le « traitement des mots comme des choses ».

C'est en ce point que se pose une question d'importance : ainsi traités comme des choses, ces mots restent-ils des mots ? Tout dépend naturellement du sens qu'on confère au mot *mot* ou plus précisément au mot *Wort*, dont on a aperçu plus haut, avec Lacan, qu'il ne se confond pas tout à fait avec son « équivalent » français *mot.* Ce qui en tout cas s'impose avec évidence, c'est que ces drôles de mots ne sont pas des signes au sens linguistique c'est-à-dire saussurien du mot. L'un d'entre nous (MA) s'est longuement expliqué sur ce point dans son article « Qu'en est-il de l'autonymie chez Freud ? » (2002). Il rappelle ici simplement que ces « mots » qui ont subi les opérations du processus primaire en sortent dépourvus et de signifié et de signifiant, à moins naturellement de détourner totalement le sens de ces deux termes. Ainsi les manipulations substantielles auquel donne lieu le matériau phonique d'*Autodidasker* (parmi lesquelles l'anagramme[2]) et les associations multiples et pluridirectionnelles auxquelles donnent lieu les apparences de son contenu déconstruisent totalement tout concept linguistique. Les objets langagiers et spécifiquement saussuriens auxquels ils peuvent faire penser sont ceux qui donnent lieu aux manipulations anagrammatiques (Starobinski, 1971 et Gandon, 2002) : on sait qu'ils ont fort peu de rapports avec les concepts mis en place dans le *Cours de linguistique générale*.

Reste une ultime question : ces « mots » des formations de l'inconscient, d'où viennent-ils ? Il faut garder constamment en mémoire ce problème. On cherchera à y répondre dans la troisième étape.

3. Représentations de mots et représentations de choses dans « L'inconscient » (1915b - 1988)

L'a-t-on suffisamment remarqué ? Nous n'en sommes pas certains. La construction de l'article très hardiment intitulé « L'inconscient » est assez bizarre. Sur les sept paragraphes, les six premiers, de longueur à peu près égale, sont brefs : 29 pages en tout, soit moins de 5 pages en moyenne pour chacun. Le dernier est beaucoup plus long : solennellement intitulé « L'identification[3] de l'inconscient », il comporte neuf pages à lui seul, dont les six premières sont consacrées à la description clinique de cas de schizophrénie. Cette structure apparemment déséquilibrée s'explique par la relation instituée entre les six premiers paragraphes et le dernier :

> Voilà, tel que nous l'avons regroupé dans les discussions précédentes, tout ce qui peut être à peu près énoncé sur l'*Ics*, tant qu'on se contente de puiser dans ce qu'on connaît de la vie de rêve et des névroses de transfert. Cela n'est certes pas beaucoup, donne par endroits l'impression d'être non clarifié et déroutant, et surtout fait regretter qu'il ne soit pas possible d'ordonner l'*Ics* à un contexte déjà connu ou de l'y insérer dans une série. Seule l'analyse d'une des affections que nous nommons psychonévroses narcissiques promet de nous fournir des conceptions grâce auxquelles l'énigmatique *Ics* sera rapproché de nous et rendu, pour ainsi dire, saisissable. (pp. 234).

---

de jours avant » (*Interprétation*, pp. 259). On ne saurait donner meilleure illustration de l'équivalence établie entre *représentations de mots* et *représentations de choses*.

[1] On se souvient sans doute que les deux formations *Autodidasker* et *Signorelli* donnent lieu de la part de Lacan à des analyses parallèles dans le *Séminaire III*, 1981, pp. 269-271.

[2] Ainsi, c'est par une manipulation anagrammatique que Freud fait surgir le no de son frère *Alex(andre)* de celui de *Lasker* fourni par Autodid*asker* moyennant l'adjonction de la consonne L (pp. 260).

[3] Freud a pris soin d'utiliser un mot rare d'origine latine : *die Agnoszierung.*

Ainsi, l'ultime paragraphe est donné, par ces lignes qui l'inaugurent, comme fournissant la clef des énigmes posées par les six premiers. Anticipons : cette clef sera constituée par l'affectation différente des représentations de mots et de choses aux deux domaines du (pré)conscient et de l'inconscient. À l'inconscient, les représentations de choses, seules. Au (pré)conscient, les représentations de choses et leurs relations aux représentations de mots. On voit à quel point le problème du langage est central dans la mise en place même de l'opposition entre (pré)conscient et inconscient. On verra de surcroît que cette affectation différente des deux types de représentations aux deux systèmes s'opère sur le critère des comportements langagiers des sujets schizophrènes : c'est dire à quel point la prise en compte du langage est doublement déterminante dans la construction de la première topique, même si, comme on vient sans doute de l'apercevoir dès cette anticipation, le critère intervient d'une façon peut-être un peu déconcertante : Lacan le dira de la façon la plus explicite, comme on verra dans la quatrième étape.

Les six premiers paragraphes de l'article énumèrent les paradoxes et les difficultés que fait apparaître la mise en place même du concept d'inconscient. Sans la moindre intention provocatrice - on sait que Freud ne donne pas dans cette coquetterie-là -, l'auteur fait patiemment l'inventaire de tous les traits qui rendent le concept d'inconscient difficile à saisir. Ainsi il s'ingénie à expliquer comment un sentiment peut être inconscient, en dépit du caractère « déconcertant » - c'est son mot - d'une expression telle que « conscience de culpabilité inconsciente » (pp. 216). Plus bas, il résume sans concession « les propriétés particulières du système *Ics* » :

> Résumons : absence de contradiction, processus primaire (mobilité des investissements), atemporalité et remplacement de la réalité extérieure par la réalité psychique sont les caractères que nous pouvons nous attendre à trouver dans les processus appartenant au système *Ics.* (pp. 226).

Il ne serait pas difficile de noter d'emblée le caractère langagier de deux au moins de ces quatre caractères (la non-contradiction, génératrice de l'absence de négation, et l'atemporalité) et peut-être des deux autres. Mais ce n'est pas ce point qui nous retient dans le cadre de cet article.

Survient enfin le dernier paragraphe. D'une façon fort inattendue, Freud recourt à l'examen de la schizophrénie de Bleuler, non toutefois sans préciser - à vrai dire un peu plus bas dans l'article - qu'il ne fait appel à elle « que dans la mesure où cela nous semble indispensable à la prise de connaissance générale de l'*Ics* » (pp. 241). Qu'en est-il de cette « psychonévrose » dans l'analyse que Freud en donne après Abraham ? Deux traits sont particulièrement distinctifs par rapport aux névroses de transfert, et Freud les pose d'emblée avec une grande fermeté :

1. L'abandon de tout investissement d'objet ;
2. La manifestation consciente de phénomènes qui, dans les névroses, n'apparaissent que sous l'effet de l'analyse (pp. 235).

Mais c'est par une « voie insoupçonnée » (*ibid.*) que se poursuit l'argumentation : celle du comportement langagier des schizophrènes :

> Chez les schizophrènes, on observe, surtout dans les stades initiaux si instructifs, nombre de modifications du langage dont certaines méritent d'être considérées d'un point de vue déterminé. (pp. 235).

Pour caractériser ces modifications, Freud commence par noter le caractère « maniéré », « recherché » du mode d'expression des schizophrènes (*ibid.*). Il reste toutefois imprécis sur les aspects que prend ce maniérisme : sans doute faut-il comprendre qu'il désigne de cette façon l'effet produit par les procédés formels et sémantiques mis en œuvre par les schizophrènes. Les exemples utilisés par Freud sont devenus célèbres : c'est d'une part l'histoire du « renverseur d'yeux » (pp. 236-237) - où la relation à l'œil a pris la fonction de substitut d'un contenu tout entier - d'autre part celle des mailles distendues des chaussettes, explicitement données par le sujet pour « symboles de l'ouverture sexuée féminine » (pp. 238-239). Les traits retenus par Freud pour l'interprétation de ces pratiques langagières sont au nombre de deux : elles se caractérisent d'abord par le fait qu'« une relation aux organes du corps ou aux innervations du corps passe souvent au premier plan ». (pp. 235).

Toutefois, ce premier aspect est donné comme moins important que le second, qui donne lieu à la description suivante :

> Dans la schizophrénie, les mots sont soumis au même procès qui, des pensées du rêve latentes, fait les images du rêve et que nous avons appelé le processus primaire psychique. Ils sont condensés et transfèrent les uns aux autres leurs investissements sans reste, par déplacement ; le procès peut aller si loin qu'un seul mot, apte à cela du fait de multiples relations, assume la vicariance de toute une chaîne de pensées. (pp. 237).

La comparaison avec le rêve doit toutefois être prise avec prudence. Dans le rêve, c'est en tant que *choses* que les *mots* sont soumis aux opérations du processus primaire : ils ont été en effet préalablement ramenés au statut de choses. Dans la schizophrénie au contraire, c'est bien en tant que *mots* qu'ils sont sujets au processus primaire : Freud s'explique de façon absolument nette sur ce point dans le « Complément métapsychologique à la doctrine du rêve » :

> Dans cette dernière [la schizophrénie, MA et IV], ce sont les mots eux-mêmes, dans lesquels était exprimée la pensée préconsciente, qui deviennent objets de l'élaboration par le processus primaire ; dans le rêve, ce ne sont pas les mots, mais les représentations de choses auxquelles les mots ont été ramenés (1917-1988, pp. 252).

Ainsi, la schizophrénie confère la prédominance à la relation de mot sur la relation de chose. Pour reprendre la « formule cynique » par laquelle Freud commente l'exemple de l'homme aux chaussettes, « un trou est un trou » (pp. 239). Comprenons évidemment que le mot *trou* reste identique à lui-même, quelles que soient les différences qui séparent les « choses » qu'il peut venir à désigner.

C'est en ce point que s'opère, de façon fulgurante, la dernière étape du raisonnement freudien. Il suffit en effet de rappeler les deux données mises en place au début de l'argumentation - abandon de l'investissement d'objet et manifestations conscientes de phénomènes inconscients - pour faire apparaître d'abord une donnée spécifique à la schizophrénie : si les investissements d'objets sont abandonnés, « l'investissement des représentations de mots des objets est maintenu » (pp. 239). S'ensuit immédiatement une conclusion qui, dépassant l'exemple de la schizophrénie, prend une portée générale :

> Le système *Ics* contient les investissements de choses des objets, les premiers et véritables investissements d'objet ; le système *Pcs* apparaît, du fait que cette représentation de chose est surinvestie de par la connexion avec les représentations de mots lui correspondant. (pp. 240).

On l'a compris : c'est cette différence entre les représentations inconsciente et préconsciente qui constitue le trait distinctif entre les deux systèmes.

Avant de nous engager dans notre quatrième et dernière étape, il convient d'ajouter deux remarques, l'une de caractère théorique, l'autre de caractère historique.

La remarque théorique tient dans l'apparente discordance entre deux propositions simultanément présentes dans l'argumentation de Freud. D'un côté, les représentations de mots sont absentes de l'inconscient. Mais d'autre part les productions de l'inconscient (rêves, actes manqués, etc.) regorgent de mots. D'où viennent-ils ? La question a déjà été aperçue à la fin de la deuxième étape. Freud lui donne, à propos de l'exemple du rêve, une réponse fulgurante :

> Mots et paroles ne sont pas, dans le contenu du rêve, des néo-formations, mais des formations reprenant des paroles du jour précédant le rêve (ou toutes autres impressions fraîches, également à propos de choses lues). (Complément, 1917-1988, pp. 251).

Ainsi les mots du rêve ne sont pas produits par l'inconscient, mais sont le résidu du processus de régression des restes diurnes préconscients.

La remarque historique tient dans le fait que Freud, à partir de 1915, semble bien s'être tenu définitivement à cette méthode d'« identification » de l'inconscient : en 1938, dans *L'abrégé de psychanalyse*, il retient la « fonction du langage » comme génératrice de l'opposition entre processus conscients et inconscients (1946-1975, pp. 25).

4. Lacan aux prises avec « L'inconscient »

On le comprend aisément : l'exclusion des représentations de mots de l'inconscient fait problème pour Lacan, précisément dans la mesure où elle semble prendre à contre-pied le postulat fondamental de l'« inconscient structuré comme un langage ».

Il allègue explicitement le passage de « L'inconscient » qui vient d'être analysé :

> Ce passage […] paraît faire objection à l'accent que je mets sur l'articulation signifiante comme donnant la véritable structure de l'inconscient. [Il] a l'air d'aller là-contre, en opposant la *Sachvorstellung* [représentation de chose] comme appartenant à l'inconscient, à la *Wortvorstellung,* comme appartenant au préconscient. (*Séminaire VII, L'éthique de la psychnalyse,* [1959-1960], 1986, pp. 56).

On sent au style de Lacan l'embarras dans lequel le met la position de Freud, qu'il a lue de façon parfaitement pertinente : on aura remarqué l'appel répétitif au *paraître* (par les trois verbes *paraître, avoir l'air, sembler*). C'est l'un des modes fréquents de l'argumentation lacanienne quand il veut récupérer au moins partiellement la position critiquée. Reste naturellement le contenu qu'il faut donner à cet essai de récupération. Lacan procède en deux temps. Il commence par raisonner autour de la différence entre les deux noms allemands de la *chose : das Ding* et *die Sache*. Il faudrait, certes, étudier dans le détail cette répartition des deux termes dans le texte freudien : travail philologique délicat, et qui dépasse les limites d'un article. Il n'est cependant pas impossible que les interprétations de Lacan soient peut-être quelque peu aventureuses.

L'essentiel, à vrai dire, n'est sans doute pas là. Dans le second moment de son argumentation, Lacan renvoie le lecteur de « L'inconscient » - il le suppose aussi étonné que lui - au texte qui le précède dans la *Métapsychologie* : l'article sur « Le refoulement » (1915a-1988). Il formule alors avec la plus grande fermeté l'observation suivante :

> Tout ce qui précède me paraît ne pouvoir aller que dans un seul sens, c'est à savoir que tout ce sur quoi opère la *Verdrängung* [le refoulement, MA et IV], ce sont des signifiants. C'est autour d'une relation du sujet au signifiant que s'organise la position fondamentale du refoulement. (pp. 57).

Faut-il le dire ? On est ici en présence d'un des problèmes les plus difficiles de la réflexion de Lacan dans son articulation avec celle de Freud : est-il légitime de poser que l'objet du refoulement, c'est le signifiant ? C'est-à-dire l'objet exclusivement défini comme « ce qui représente le sujet pour un autre signifiant[1] » ? On ne s'étonnera pas de voir les deux modestes linguistes qui osent ces remarques esquiver le problème - qui échappe à leur compétence, à supposer d'ailleurs qu'il relève de la compétence de tel ou tel… Ils se contenteront de remarquer que si l'analyse de Lacan est exacte, elle a pour résultat immédiat de rendre totalement inopportun l'étonnement du lecteur - y compris ce lecteur privilégié que fut Lacan - devant le geste opéré par Freud dans « L'inconscient ». Car il est vrai qu'il exclut les « représentations de mots » de l'inconscient. Mais le signifiant ne se confond pas avec ces « représentations de mots ». Autrement dit la contradiction entre les deux conceptions n'est qu'apparente. À vrai dire d'ailleurs Lacan le dit presque, quoique de façon un peu indirecte, et peut-être sans marquer de façon suffisamment explicite la distinction à établir entre *représentation de mot* et *signifiant* :

> […] à donner la solution qu'il semble proposer en opposant la *Wortvorstellung* à la *Sachvorstellung*, il y a une difficulté, une impasse, que Freud lui-même souligne, et qui s'explique par l'état de la linguistique à son époque. Il a néanmoins admirablement compris et formulé la distinction à faire entre l'opération du langage comme fonction, à savoir au moment où elle s'articule et joue en effet un rôle essentiel dans le préconscient, et la structure du langage, selon laquelle s'ordonnent les éléments mis en jeu dans l'inconscient. (pp. 57).

On l'aperçoit, les représentations de mots interviennent dans l'« opération du langage » - hasardons : *dans l'énonciation*, c'est-à-dire l'énonciation consciente, celle qui a pour sujet le *je*. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elles soient absentes de l'inconscient, qui structure ses éléments les signifiants sur le modèle d'un langage. Mais ces éléments ne sont pas nécessairement des mots, ils le sont même rarement : il faut et il suffit, pour qu'ils accèdent au statut de signifiant, qu'ils soient unis par des relations du type de celles qui fonctionnent dans un langage. Il n'y a donc aucune incompatibilité, sur ce point, entre l'enseignement de Freud et celui de Lacan. C'est ce que n'ont pas vu ou n'ont pas voulu voir ? André Green et Alain Costes, entre plusieurs autres. Reste à savoir si de ce langage-là il n'y a pas *aussi* une énonciation : « l'inconscient, ça parle », comme dit Lacan dans *Télévision* (1973, pp. 16). Mais de cette énonciation-là le sujet n'est plus le *je* du discours. C'est le sujet de l'inconscient. Resterait à se demander comment il parle, ce sujet-là. Cela nous ferait tomber dans un autre problème, plus compliqué encore. Au point de nous conduire non à un prochain article, mais à une interminable méditation.

[1] L'une des analyses les plus pertinentes de cette définition est celle de Marjolaine Hatzfeld, 2001.

Références bibliographiques

Arrivé (M.). 1986. *Linguistique et psychanalyse : Freud, Saussure, Hjelmslev, Lacan et les autres*. Paris : Méridiens-Klincksieck.

Arrivé (M.). 1994a*. Linguistica e Psicanalise. Freud, Saussure, Hjelmslev, Lacan e os outros.* São-Paulo : EDUSP [Traduction portugaise de Arrivé (M.). 1986].

Arrivé (M.). 1994b. *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient, Freud, Saussure, Pichon, Lacan*.. Paris : P.U.F.

Arrivé (M.). 1999. *Linguagem e psicanalise, linguistica e inconsciente*. Rio de Janeiro : Jorge Hazar [Traduction portugaise de Arrivé (M.). 1994b].

Arrivé (M.). 2001. *Lingüistica y psicoanalisis.* Mexico : Siglo XXI et Puebla : Benemerita Universidad [Traduction espagnole de Arrivé (M.). 1986].

Arrivé (M.). & Normand (C.), (eds.). 2001. *Linguistique et psychanalyse*. Paris : In Press.

Arrivé (M.). 2002. « Freud e a autonimia ». in : Margareth Schäffer, Valdir do Nascimento Flores, Leci Borges Barbisan (orgs.). *Aventuras do sentido : psicanàlise et lingüistica*. Porto Alegre : EDIPUCRS, pp. 13–33 [Traduction portugaise de Arrivé (M.). 2003].

Arrivé (M.). 2003. « Qu'en est il de l'autonymie chez Freud ? ». in : Authier-Revuz (J.)., Doury (M.) & Reboul-Touré (S.), (dir.). *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.

Costes (A.). 2003. *Lacan : le fourvoiement linguistique*. *La métaphore introuvable*. Paris : P.U.F.

Freud (S.). 1891-1983. *Contribution à la conception des aphasies*. Paris : P.U.F.

Freud (S.). 1899-1989. « Notice autobiographique ». in : Freud (S.). *Oeuvres complètes,* III. Paris : P.U.F., pp. 279.

Freud (S.). 1900-1967. *L'interprétation des rêves*. Paris : P.U.F.

Freud (S.). 1901-1922. *Psychopathologie de la vie quotidienne.* Paris : Payot.

Freud (S.). 1905-1988. *Le mot d'esprit dans sa relation à l'inconscient*. Paris : Gallimard.

Freud (S.). 1915a-1988. « Le refoulement ». in : Freud (S.). *Oeuvres complètes,* III. Paris : P.U.F., pp. 189-201.

Freud (S.). 1915b-1988. « L'inconscient ». in : Freud (S.). *Oeuvres complètes,* III. Paris : P.U.F., pp. 205-242.

Freud (S.). 1917-1988. « Complément métapsychologique à la doctrine du rêve ». in : Freud (S.). *Oeuvres complètes,* III. Paris : P.U.F., pp. 245- 258.

Freud (S.). 1946-1975. *Abrégé de psychanalyse*. Paris : P.U.F.

Gandon (F.). 2002. *De dangereux édifices : Saussure lecteur de Lucrèce. Les cahiers d'anagrammes consacrés au De rerum natura*. Louvain : Peeters.

Green (A.). 2002. *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*. Paris : P.U.F.

Green (A.). 2003. « Linguistique de la parole et psychisme non conscient ». in : *L'Herne, Saussure,* pp. 272-284.

Hatzfeld (M.). 2001. « Le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant ». in : Arrivé (M.). & Normand (C.), (eds.). 2001. *Linguistique et psychanalyse*. Paris : In Press, pp. 341-350.

Kristeva (J.). 1996. « Les métamorphoses du « langage » dans la découverte freudienne (Les modèles freudiens du langage) ». in : *Sens et non-sens de la révolte : pouvoirs et limites de la psychanalyse I.* Paris : Fayard, Coll. « Biblio Essais », pp. 51-98.

Lacan (J.). 1973. *Télévision*. Paris : Seuil.

Lacan (J.). 1981. *Le séminaire, Livre III, Les psychoses, 1955 1956.* Paris : Seuil.

Lacan (J.). 1986. *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, 1959-1960.* Paris : Seuil.

Lacan (J.). 1998. *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient, 1957-1958.* Paris : Seuil.

Laplanche (J.) & Pontalis (J.-B.). 1971. *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : P.U.F.

Nassif (J.). 1977. *Freud l'inconscient.* Paris : Galilée.

Roudinesco (E.) & Plon (M.). 1997. *Dictionnaire de psychanalyse*. paris : Fayard.

Saussure (F. de). 1916-1972. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.

Saussure (F. de). 2002. *Écrits de linguistique générale*. [publiés par Rudolf Engler et Simon Bouquet].

Starobinski (J.). 1971. *Les mots sous les mots : les anagrammes de Ferdinand de Saussure*. Paris : Gallimard.

Valon (Ph.). 2003. « L'improbabilité de l'inconscient ». in : *Le théâtre des mots*. Paris : In Press, pp. 43-57.
Vilela (I.). 1998. « Saussure pro ». in : *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 51, pp. 251-273. Droz.
Vilela (I.). 1999. « Saussure versus Lacan : linguagem, discursos patologicos e formaçoes do inconsciente ». in : *Signotica*, 11, pp. 75-106. Revista do Departamento de Pos-Graduação em Letras e Lingüistica da Faculdade de Letras - Universidade Federal de Goias (UFG). Goiânia : Editora UFG.
Vilela (I.). 2001. « Retour aux origines saussuriennes du signifiant lacanien ». in : Arrivé (M.). & Normand (C.), (eds.). 2001. *Linguistique et psychanalyse*. Paris : In Press.

Mots et choses chez Freud[1]
Par Michel Arrivé
Université de Paris X Nanterre
MODYCO, CNRS, UMR 7114, France

Mai 2004

Je vais commencer mon article d'une façon mesquine, sordide, polémique et désagréable. En faisant un sort à un infime détail d'un texte récent. Une note, une toute petite note, dépourvue de toute importance apparente. On la lit dans la contribution d'André Green « Linguistique de la parole et psychisme non-conscient » (2003). Évoquant le problème des éventuelles relations entre Ferdinand de Saussure et Freud, Green se laisse aller à donner à la note 1 de son texte la forme suivante :

> Raymond de Saussure [fils de Ferdinand, MA] durant son analyse avec Freud lui aurait communiqué sa thèse où étaient citées certaines idées de son père. On sait que ce geste n'aura aucun écho dans l'œuvre du fondateur de la psychanalyse (2003, pp. 283).

André Green, nécessairement, est informé de la réalité de l'événement, rapporté dans des ouvrages qu'il connaît et qu'il cite. La thèse a été si bien communiquée à Freud que celui-ci l'a préfacée et a même rédigé deux notes intéressantes, scrupuleusement intégrées par Raymond de Saussure à son ouvrage. La préface et les deux notes sont connues par les éditions allemande, anglaise et française des *Œuvres complètes* de Freud (pour l'édition française, dans le tome XVI, pp. 159-160). Il est bien exact que Raymond de Saussure, à propos du lapsus, fait allusion, dans cet ouvrage préfacé (et de ce fait nécessairement lu…) par Freud aux travaux de son père Ferdinand, dont le *Cours de linguistique générale* est explicitement cité dans une note (1922, pp. 83). André Green sait tout cela. Et pourtant, au moment de rapporter ce fait bien connu de lui, ce qui lui vient sous la plume, c'est le conditionnel, le « conditionnel d'altérité énonciative », selon la belle formule de Haillet 2002 : il refuse de prendre en charge lui-même l'affirmation d'un fait qu'il sait pourtant avéré. En somme, il le dénie. À tout le moins son discours rejette dans l'incertain d'une assertion non vérifiée la possibilité, pour Freud, d'avoir lu (ou entendu, car, je spécule, comment Raymond aurait-il pu, dans son analyse, passer sous silence le nom de son père ?) citer Ferdinand de Saussure[2].

Le conditionnel du *aurait communiqué* n'est pas le seul élément remarquable de la note de Green. Il y a aussi le « on » de *on sait*. Car qui est le *on* détenteur de ce savoir ? Et d'où le tient-il, ce savoir ? Au fait, comment s'accommode-t-il, ce *on* supposé savoir, du doute qui plane sur son origine même ?

On — si j'ose dire… — le voit : le discours de Green dans cette note insignifiante est, c'est le moins qu'on puisse dire, litigieux. Et, surtout, au plus haut point symptomatique. Il s'intègre (consciemment ou non ?) dans ce qui est le projet même du travail de Green dans l'article cité et dans de nombreuses autres publications, dont certaines seront alléguées dans la suite : il s'agit d'interdire la possibilité même de quelque relation que ce soit entre linguistique et psychanalyse[3].

---

[1] *Avertissement*. Cet article a le statut d'une étape dans une recherche que je mène depuis longtemps, d'abord seul, puis en collaboration avec Izabel Vilela. Certains éléments de cette recherche ont déjà été publiés. Deux des articles qui en témoignent sont reproduits ici. Toutefois, la recherche, sans doute interminable, n'est pas terminée : de ce fait certaines directions ne sont que sommairement indiquées et donneront lieu plus tard à d'autres développements.

[2] La désinvolture de Green en ce point est d'autant plus étonnante – et significative – qu'elle s'oppose totalement à la minutie avec laquelle, à l'ordinaire, il donne ses références. On s'en assurera en lisant l'anecdote qu'il rapporte, à propos d'une erreur de date, dans son article de 1977.

[3] Green dans la publication, consacrée à Saussure, où apparaît cette note, est bien forcé de donner un os à ronger aux linguistes qui l'ont invité à écrire. Cet os qu'il leur jette, c'est le projet saussurien de linguistique de la parole. J'ai moi-même trop publié sur ce sujet (voir notamment Arrivé 1998 et 1999) pour contester l'existence de ce que j'ai, avant d'autres, contribué à mettre en évidence. Il n'est cependant

Sans faire l'histoire — peu utile, somme toute — de cette entreprise de Green, je cite deux phrases d'un travail un peu plus ancien (1997) :

— Dans le segment de ce travail intitulé « Le langage des linguistes », Green écrit froidement :

> Il ne m'échappe nullement que je pourrais traiter mon sujet sans faire la moindre référence à des travaux situés hors du champ de la psychanalyse. La matière est suffisamment abondante pour se passer du reste (1997, pp. 25).

Les linguistes apprécieront la façon dont leurs travaux sont lestement évacués sous le beau nom de *reste.* Mais à la forme près, marquée par l'énergie greenienne, le geste est fréquent de la part des psychanalystes.

— Touché par un brusque souci de diplomatie, Green, qui a entre-temps trouvé au moins un linguiste à sa convenance (il est vrai que celui-ci est aussi psychanalyste…), est un peu plus modéré dans ses appréciations. Il se contente de remarquer que :

> Les rapports entre linguistique et psychanalyse sont laborieux (1997, pp. 33).

Quand on lit ces textes — et ils prolifèrent, naturellement, pas seulement sous la plume de Green — on se sent pris d'inquiétude. Il faut une certaine dose de courage — dirai-je, sans jouer sur le mot, d'*inconscience ?* — pour continuer à travailler dans le champ des relations entre linguistique et psychanalyse, voire dans celui des relations entre langage et inconscient. Et notamment pour participer à un colloque qui pose la question : « D'où ça parle ? », car tel est le titre de la rencontre où cet article a trouvé son origine. Pour se poser cette question, il faut bien que *ça* (à tous les sens du mot *ça* ?) parle. Horreur ! Propos lacanien : « L'inconscient, ça parle, ce qui le fait dépendre du langage » (1973, pp. 16). Si *ça* parle, il faut bien que ça parle avec quelque chose. Pourquoi pas avec des *mots* ? Drôle de mot, ce mot *mot*. Lacan rappelle quelque part que sous sa forme culinairement (et presque étymologiquement) latinisée *motus*[2] il signifie sa propre négation : le silence. Et de faire appel à La Fontaine : « *Mot*, c'est essentiellement *point de réponse. Mot*, dit quelque part La Fontaine, c'est ce qui se tait, c'est justement ce à quoi aucun mot n'est prononcé » (1986, pp. 68). Qu'on pense aussi à l'illustre formule d'Adolphe Ripotois : « Le mot, c'est la mort sans en avoir l'R » (Voir Arrivé, 1977).

Le mot, Freud s'y intéresse, de façon continue, tout au long de sa carrière, de 1891 à 1938. En même temps, le mot, c'est, pour Saussure, l'un des aspects que peut prendre le *signe*. Et le *signe*, comme chacun sait, c'est, dans l'ultime refonte opérée par Saussure, en juin 1911, de sa terminologie la combinaison d'un *signifié* et d'un *signifiant*. De la problématique du mot chez Freud on se trouve donc amené par la force des choses — qui est ici la force des mots — à la problématique du *signifiant* chez Lacan.

On aperçoit les horribles difficultés qui hérissent mon sujet. Car ce n'est rien d'autre que le problème de l'inconscient. L'inconscient comme concept — structuré ou non comme un langage — et l'inconscient comme titre non seulement d'un, mais de deux articles fondamentaux :

1. « L'inconscient », « Das Unbewusste », (1915e, voir l'avertissement de la bibliographie) troisième texte de la *Métapsychologie*, publié en 1915. Il faut avoir recours au texte allemand. La meilleure traduction française me paraît être non celle des *Œuvres complètes* (je n'argumente pas) mais celle qui a été publiée en 1992, en même temps que le texte allemand, par l'*Unebévue* dans un fascicule annexé à la revue.

2. « L'inconscient, une étude psychanalytique », article à deux voix de Jean Laplanche et Serge Leclaire, émanation du colloque de Bonneval, publié en juillet 1961 dans *Les Temps modernes.*

---

que trop évident que le projet saussurien de linguistique de la parole, réel et assuré dans les intentions de l'auteur, n'a pas trouvé (faute de temps, peut-être ?) la réalisation effective à laquelle Saussure songeait. Il est donc à tout le moins hasardeux et/ou litigieux de donner cette « linguistique de la parole » non aboutie comme le seul point de contact possible entre linguistique et psychanalyse. À moins naturellement qu'on ne cherche par là à laisser entendre que, tout compte fait, il n'y a pas de relation possible entre linguistique et psychanalyse…

[2] *Motus* est attesté chez Richelet, avec le sens de « silence ». Mais l'étymon avait une forme **mottum*, altération du bas-latin *muttum*, « son émis ».

La place du langage dans les réflexions de Freud donne lieu à des appréciations étonnamment variées. André Green l'a remarqué avec la grande lucidité qui est la sienne quand elle n'est pas obnubilée par son antilacanisme passionné :

> Les rapports de la pensée freudienne et du langage ne sont pas toujours clairs, ce qui permet à certains de nos contemporains d'affirmer avec une égale conviction que du langage il n'est que rarement question dans Freud, tandis que d'autres soutiennent qu'il n'est question que de ça (2002, pp. 270).

Pour le mot cependant, aucune hésitation n'est possible : il est de toute évidence l'objet d'une curiosité spécifique de la part de Freud. Son premier ouvrage — *Zur Auffassung der Aphasien, Contribution à la conception des aphasies* — comporte de façon absolument centrale une réflexion sur le concept de mot (*Wort*) dans sa relation avec l'objet *(Objekt*) et la chose (*Sache*). Le schéma par lequel Freud représente la structure des relations entre la *Wortvorstellung* (représentation de mot) et l'*Objektvorstellung* (représentation d'objet) est le suivant :

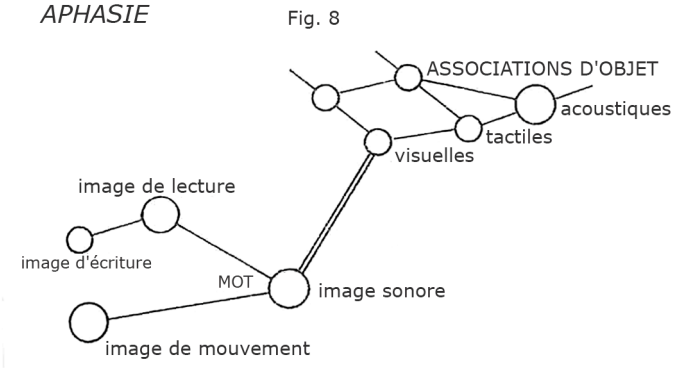


Schéma psychologique de la représentation de mot

Le schéma est commenté par un passage sur lequel j'attire vivement votre attention :

> La représentation de mot apparaît comme un complexe représentatif clos, la représentation d'objet comme un complexe ouvert. La représentation de mot n'est pas reliée à la représentation d'objet par toutes ses parties constituantes, mais seulement par l'image acoustique. Parmi les associations d'objet, ce sont les visuelles qui représentent l'objet de la même façon que l'image sonore représente le mot. Les liaisons de l'image sonore verbale avec les autres associations d'objet ne sont pas indiquées (1891-1983, pp. 127).

Pourquoi cette insistance sur ce passage ? C'est qu'il a à la fois une importance indissolublement théorique et historique. Théorique, parce qu'il donne une définition très claire du mot et de sa représentation — le mot n'étant finalement pour Freud que sa propre représentation. Historique, parce qu'il fixe de façon définitive la conception freudienne du mot. Avec l'*Auffassung*, on est en 1891[1]. Sautons d'un coup à 1923, 32 ans plus tard. C'est à peu près exactement cette conception du mot qui est reprise dans « Le Moi et le Ça », avec toutefois l'établissement explicite d'une hiérarchie entre les diverses composantes de la *Wortvorstellung* :

> Les restes de mots sont essentiellement les descendants des perceptions acoustiques, si bien que par là se trouve donnée en quelque sorte une origine sensorielle particulière pour le système Pcs. Les constituants visuels de la représentation de mot, on peut à la rigueur les négliger comme secondaires, acquis par la lecture, et de même pour les images de mouvement du mot, qui, hormis chez les sourds-muets, jouent le rôle de signe de soutien. C'est que le mot est à proprement parler le reste mnésique du mot entendu (1923b-1991, t. XVI, pp. 265).

Qu'en est-il de la signification dans le schéma de 1891 ? On voit sans difficulté qu'elle se définit comme la relation entre la *Wortvorstellung* sous son aspect sonore et l'*Objektvorstellung* sous son aspect visuel, c'est-à-dire entre le mot et l'objet : c'est le trait oblique doublé qui représente cette relation. Et il est évidemment inexact d'établir une relation entre la conception freudienne et le modèle saussurien. C'est pourtant ce que n'hésite pas à faire Paul-Laurent Assoun :

> Pour Saussure, la « chose » qui, chez Freud, a son registre représentatif propre, est, comme corrélât (*sic*) de concept, la moitié du signe linguistique (1992, pp. 274).

[1] …et non en 1881, comme le répète à longueur de pages Julia Kristeva, dans un chapitre — au demeurant intéressant — de *Sens et non-sens de la révolte* (1996, pp. 60-68).

L'auteur a peut-être pour excuse la consonance quelque peu saussurienne de l'expression *image sonore*, employée un peu plus haut par Freud : il est vrai qu'elle évoque, au moins par sa forme, l'*image acoustique* d'un des stades de la terminologie de Saussure. Mais pour la *chose,* le contre-sens est absolu : on sait en effet que la spécificité de la conception saussurienne est de l'évacuer totalement de la structure du signe[1].

Une question se pose : où en est l'inconscient dans cette élaboration théorique du jeune Freud de 1891 ? Apparemment nulle part. Le mot *unbewusste*, sans majuscule, c'est-à-dire employé comme adjectif, apparaît plusieurs fois, avec le sens « descriptif » que Freud définira plus tard. Est-ce à dire que l'*Unbewusste*, cette fois avec la majuscule du substantif, est totalement absent ? Peut-être pas. Mais il faut bien le chercher, comme dans une de ces devinettes imagées où le chat (ou le diable) se dissimule dans les branches d'un arbre ou dans les flammes de la cheminée. Je crois l'avoir débusqué : je me permets ici de renvoyer à l'article de Michel Arrivé et Izabel Vilela sur « Langage et inconscient chez Freud », qui se trouve reproduit ici.

Entre 1891 et 1923, il faut prévoir une étape : 1915, date de l'article « L'inconscient ». Je reprends en les précisant quelques-unes des remarques de « Langage et inconscient chez Freud » (Arrivé, 2003).

1. Je continue à m'étonner que les nombreux lecteurs de « L'inconscient » n'en aient guère commenté la forme, très bizarre : les six premiers chapitres ont pour fonction d'énumérer les difficultés, les paradoxes, les « énigmes », selon le terme freudien, du concept d'inconscient. Ces six chapitres ne font qu'annoncer, en creux, le septième, très solennellement intitulé *Die Agnoszierung des Unbewussten*. Freud a fait le choix d'un terme rare, d'origine latine, spécialement utilisé dans le lexique juridique autrichien avec le sens de « reconnaissance ». Il s'agit en fait d'établir en droit le concept d'inconscient :

> Nous avons rassemblé dans les discussions précédentes tout ce qui peut à peu près être énoncé sur l'Inconscient tant qu'on ne puise qu'à la connaissance de la vie du rêve et des névroses de transfert. Cela ne fait certes pas beaucoup, cela donne par endroits l'impression de manque de clarté et de confusion et fait regretter avant tout de ne pas pouvoir agencer l'Inconscient à une connexion déjà connue ou de l'insérer dans celle-ci. Seule l'analyse d'une des affections que nous nommons psychonévroses narcissiques promet de nous livrer des conceptions qui nous rendront l'énigmatique Inconscient plus proche et quasiment saisissable (1915e-1992, pp. 34).

2. Je m'étonne également que peu de lecteurs marquent leur surprise devant le choix fait par Freud du moyen d'accès à la « reconnaissance » de l'Inconscient. C'est une psychonévrose narcissique — nommément la Schizophrénie de Bleuler[2] — qui nous est donnée brutalement, sans un mot d'explication, comme devant enfin nous fournir l'accès authentique à ce mystérieux objet qu'est encore l'Inconscient. Au point que certains lecteurs de « L'Inconscient » ont pu, paradoxalement, le comprendre « bien davantage comme une réflexion sur la schizophrénie que sur l'inconscient » (Claude Barazer, 2003, pp. 71). Freud, on le verra, s'explique sur ce point avec une grande clarté : il vise la schizophrénie, certes, mais au-delà de la schizophrénie et grâce à elle, le problème de l'opposition entre (pré)conscient et inconscient.

Je le dis en toute candeur : ces quelques pages sont d'une difficulté horrible. En général, chacun le sait, beaucoup le disent, Freud est d'une grande transparence. Il lui arrive parfois, par exception, d'être d'une obscurité absolue, même si chaque phrase, isolément, reste parfaitement compréhensible. C'est par exemple ce qui se passe avec l'illustre article « Die Verneinung ». À propos du dernier chapitre de l'« Inconscient », j'essaie de vous présenter l'argumentation de Freud telle que je la comprends, sans être absolument certain de la pertinence de mon analyse. Ce dont je suis, en revanche, à peu près certain, c'est de la non-pertinence de celle, toute récente, d'Alain Costes (2003, pp. 40-42).

Freud commence par remarquer deux traits distinctifs de la schizophrénie de Bleuler. C'est d'une part la disparition des investissements d'objets : d'où l'état d'apathie des sujets et leur « inaptitude au transfert », elle-même génératrice d'« inaccessibilité thérapeutique ».

---

[1] Je ne reviens pas sur ce problème, bien connu depuis Pichon 1937, Benveniste 1939 et récemment repris par Hagège, 2003. Il faut toutefois éviter une erreur souvent faite : la chose est évacuée du signe, elle ne l'est pas de l'acte de parole telle qu'il est évoqué, hélas, en de trop brèves et trop imprécises allusions des sources manuscrites.

[2] Freud fait avec une grande précision l'historique des connaissances sur cette affection, précédemment dénommée *dementia præcox.*

Le second trait est le fait que l'inconscient de ces sujets s'offre à ciel ouvert : c'est ainsi que je crois pouvoir commenter le passage suivant :

> Tous les observateurs ont été frappés par le fait que beaucoup de ce qui est exprimé d'une façon consciente dans la schizophrénie n'est démontré que par la psychanalyse [la cure psychanalytique, MA] dans le cas des névroses de transfert (1915e-1997, pp. 35).

J'insiste lourdement : ici, paradoxalement, l'Inconscient est conscient. C'est donc que sa propriété essentielle n'est pas ce trait négatif — *Un*bewusst, *In*conscient. Il est en réalité caractérisé par des traits de structure. C'est ce sur quoi insistera Lacan, sans toutefois s'appuyer explicitement sur ce passage de Freud :

> […] nous pouvons d'emblée remarquer que ce n'est pas purement et simplement, comme Freud l'a toujours souligné, de ce trait négatif d'être un *Unbewusst*, un non-conscient, que l'inconscient tient son efficace. Traduisant Freud nous disons — l'inconscient, c'est un langage. (1981, pp. 20).

On remarquera l'assimilation pure et simple *inconscient = langage*, caractéristique de cette époque de la réflexion de Lacan : le *Séminaire sur les Psychoses* (Lacan, 1981) remonte à 1955-1956 (voir sur ce point d'histoire la note 1, page 8). Dans *Télévision* (1973, pp. 15) Lacan se plaindra de nouveau du caractère « négatif » du mot *Inconscient,* « qui permet d'y supposer n'importe quoi au monde, sans compter le reste ».

3. C'est en ce point que le lecteur, et notamment le lecteur linguiste, éprouve une troisième surprise. À propos des schizophrènes dont il vient de décrire cliniquement l'affection, Freud prend comme mode d'approche « un chemin insoupçonné »: c'est leur attitude particulière à l'égard du langage :

> On observe chez les schizophrènes, surtout dans les stades initiaux si instructifs, un nombre d'altérations du langage (*Veränderungen der Sprache* ; on se souvient qu'en allemand *Sprache,* c'est à la fois le langage et la langue) dont quelques-unes méritent d'être considérées d'un point de vue particulier (1915e-1992, pp. 35).

Les exemples, bizarrement, ne viennent pas tout de suite, ce qui nuit à la clarté de l'exposé, car on en vient, en un premier temps, à douter un instant de ce qu'ils sont censés illustrer. Mais le doute se dissipe : ce sont bien les exemples qui « méritent d'être considérés d'un point de vue particulier ». Ils sont devenus célèbres. C'est d'abord, empruntée à Tausk, l'histoire de la jeune Emma et de son « retourneur d'yeux », *Augenverdreher*, avec un jeu de mots intraduisible en français : *der Augenverdreher*, c'est à la fois « le tartuffe, l'hypocrite, le papelard », et, littéralement, « celui qui retourne les yeux ». C'est ainsi que la jeune fille schizophrène désigne — en s'expliquant, en discours indirect libre, avec une grande lucidité — le fiancé avec lequel elle est en grave conflit :

> C'est un hypocrite, un *Augenverdreher,* il lui a retourné les yeux[1], maintenant elle a des yeux retournés, ce ne sont plus ses yeux, elle voit maintenant le monde avec d'autres yeux (1915e-1992, pp. 36).

Et Freud de commenter :

> Je mets en relief à partir de cet exemple que la relation à l'organe, à l'œil s'est érigée (*sich aufgeworfen hat*) comme substitut de l'ensemble du contenu (*ibid.*).

Il faut comprendre que l'organe, évidemment signifié par le mot *œil*, fonctionne dans le discours de la jeune personne comme tenant lieu de ses sentiments refoulés — et paradoxalement restés conscients — à l'égard de son fiancé.

Un autre exemple est encore plus spectaculaire. C'est celui du jeune schizophrène, un garçon celui-là, qui explique à tout-venant — car elle lui est parfaitement consciente — l'origine de ses inhibitions. Ainsi il a du mal à enfiler ses chaussettes. En effet, l'étirement qu'il leur fait subir fait apparaître des trous, *Löcher*, et « *jedes Loch [ist] ihm Symbol der weiblichen Geschlechtöffnung* », chaque trou est pour lui le symbole de l'ouverture du sexe féminin.

[1] Je corrige la traduction, ici défaillante, de *L'unebévue* qui, sans doute pour éviter une répétition, traduit « er hat ihr die Augen verdreht » par « il lui a tourné la tête », effaçant ainsi le sens littéral de l'expression.

On voit que le mécanisme est le même que celui de l'*Augenverdreher* : le mot *trou* — en dépit des différences considérables qui séparent les deux référents qu'il peut désigner : la maille distendue d'une chaussette et l'ouverture du sexe de la femme — fonctionne comme substitut de toute la chaîne des pensées du patient relatives au sexe féminin[1].

Dans ces deux cas, comme dans quelques autres incidemment cités par Freud dans l'article, on observe « la prédominance de la relation de mot (*Wortbeziehung*) sur la relation de chose *(Sachbeziehung*) » (pp. 39). On remarque aussi l'instance de la lettre — sous les aspects du « sens littéral » — dans les pratiques sémiotiques sous-jacentes au comportement des jeunes schizophrènes. À cet égard, mais à celui-là seulement, ils font penser aux jeunes personnes des *Études sur l'hystérie* : Fraülein Elisabeth von R. prend « à la lettre » — avec le sens de « se tenant debout toute seule » — l'expression administrative *alleinstehend*, « vivant seule » (1895-1981, pp. 120). Et Frau Cecilie reçoit comme une blessure physique le regard *perçant* que lui jette sa grand-mère (1895-1981, pp. 143-144).

C'est en ce point que surgit la conclusion, qui va dépasser le cas des schizophrènes, dont il est dit, après coup, qu'il n'a été pris « que pour autant que cela nous sembl[ait] indispensable à la connaissance de l'Inconscient » (pp. 40). Freud, après avoir rappelé l'absence d'investissement d'objet chez les schizophrènes, en vient à ce propos définitif et triomphal :

> Nous croyons donc tout d'un coup savoir ce qui différencie une représentation consciente d'une représentation inconsciente. Les deux ne sont pas, comme nous avons pensé, des inscriptions différentes du même contenu en des lieux psychiques différents, ni non plus des états d'investissement fonctionnels différents en un même lieu, mais la représentation consciente englobe la représentation de chose plus la représentation de mot qui s'y rapporte. Seule est inconsciente la représentation de chose. Le système Ics contient les investissements de choses des objets, les premiers et véritables investissements d'objets ; le système Pcs prend naissance en surinvestissant cette représentation de chose par son nouage avec les représentations de mots qui lui correspondent (pp. 39).

Cette conception de l'opposition entre Ics et Pcs (ou Cs : Freud est variable sur ce point, dans des conditions qui mériteraient d'être étudiées de près) s'inscrit définitivement dans l'appareil notionnel de Freud. En 1923, il reprend la distinction, non sans présenter de façon nettement plus floue les éléments constitutifs de l'Ics :

> La différence effective entre une représentation (une pensée) *ics* et une *pcs* consiste en ce que la première s'accomplit sur un matériel quelconque, qui reste non connu, alors que pour la seconde (la *pcs*) s'ajoute la mise en liaison avec des représentations de mots (…).
>
> La question : « comment quelque chose devient-il conscient ? » s'exprime de façon plus appropriée : comment quelque chose devient-il préconscient ? »
>
> Et la réponse serait : par mise en relation avec les représentations de mots correspondantes. (1923b, pp. 264).

Plus tard encore, dans l'*Abrégé de psychanalyse*, en 1938, Freud indiquera qu'un processus conditionné par la parole est assurément de nature préconsciente (1938-1975, pp. 25).

Il faut toutefois cheminer avec précaution dans les propos freudiens. On a remarqué que dans le texte de 1923 Freud n'est point tout à fait aussi déterminé qu'en 1915 sur la nature des éléments constitutifs de l'Inconscient. Ce ne sont plus nécessairement des « représentations de choses », mais, beaucoup plus prudemment, « un matériel quelconque, qui reste non connu ». Est-il même impossible que parmi ces éléments se glissent des « représentations de mots » ? Il semble bien en effet que celles-ci ne soient point tout à fait inaptes à être inconscientes.

Dans une phrase souvent négligée par les lecteurs, Freud indique, il est vrai de façon indirecte, que les représentations de mots peuvent avoir été inconscientes. En effet, elles « sont des restes mnésiques. Elles furent un jour des perceptions, et peuvent, comme tous les restes mnésiques, redevenir conscientes » (1923b, pp 264).

---

[1] Le fonctionnement des mots dans le rêve est, dans son mécanisme, comparable à celui des mots de nos schizophrènes Ainsi, le célèbre *Autodidasker* de la *Traumdeutung* (1900-1965, pp. 259) condense, sous l'effet de différentes relations paronomastiques et anagrammatiques, toute une chaîne de pensées, précisément « un sens comprimé ». La différence tient en ce que les mots du rêve sont soumis au processus primaire après avoir été transformés en choses. C'est cette opération qui leur confère leur aspect néologique si fortement insolite. Les mots des schizophrènes conservent leur statut de mots : d'où leur persistance sous leur forme traditionnelle.

Il convient ici de s'arrêter un instant pour opérer le passage de Freud à Lacan. En dépit du bémol (assez considérable, il faut l'avouer) que constitue la dernière phrase citée, il est peu contestable que la distinction à laquelle parvient Freud au terme de l'article de 1915 est ferme : les représentations de mots caractérisent le Préconscient et le Conscient, et non l'Inconscient.

En ce point on peut être tenté de repérer une apparente discordance entre Freud et Lacan. On croit la lire dans le contraste qui semble s'instituer entre les positions freudiennes qui viennent d'être mises en place et le postulat fondamental de Lacan : « L'inconscient est structuré comme un langage ». Comment les analystes se tirent-ils de cette difficulté ?

Réservons Lacan pour plus tard : c'est qu'il a, on s'en doute, son mot à dire. Voyons les autres, non sans les répartir entre lacaniens et non-lacaniens.

1. Pour les premiers, enfin pour ceux qui lisent Freud, c'est bien simple : il suffit de lire Freud de travers, ou de le lire de façon gravement incomplète. C'est par exemple ce que fait Patrick Valas dans *Les di(t)mensions de la jouissance* :

   > Freud dans son texte « L'inconscient » fait la distinction entre la représentation de mot (*Wortvorstellung*) et la représentation de chose (*Sachvorstellung*) qui sont ensemble dans l'inconscient (1998, pp. 41-42).

   Il faut avouer qu'il faut une dose considérable de bonne (ou de mauvaise ?) volonté pour lire ainsi le texte freudien ! Mais on verra plus bas que, paradoxalement, l'erreur de Patrick Valas indique peut-être la direction à suivre pour résoudre le problème.

2. Pour les seconds, c'est le triomphe. Ils croient trouver dans « L'inconscient » la preuve incontestable de l'« erreur » de Lacan — de son « fourvoiement », comme dit avec délicatesse l'un d'entre eux. Erreur par rapport à Freud, pour les plus timides ; erreur par rapport au concept même d'inconscient pour les plus intrépides. Parmi quantité d'autres, on peut de nouveau citer ici André Green. De livre en article, d'article en livre, il ressasse sa vieille antienne :

   > La caractéristique du système inconscient, d'après Freud, est d'être formé de représentations de choses exclusivement. Il est donc clair que le langage ne saurait y avoir la moindre part (2003, pp. 275 ; voir aussi, du même André Green, 2002, pp. 137-138, 270 et *passim*).

Déclaration de guerre ici tardive, mais qui fut, en d'autres temps, plus précoce. Point si précoce, cependant, qu'on pourrait le penser : car, on peut le rappeler, Green a été en son temps un auditeur assidu du Séminaire de Lacan. Il y fait allusion dans son texte de 1984, pp. 19, rappelant son intervention de 1967 au Séminaire. Il y en avait déjà eu deux en 1966. Et, toujours dans le texte de 1984, pp. 168, il laisse passer sans éclat de voix une mention du *signifiant* lacanien. En 2002, pp. 274, il le censure sévèrement, même (surtout ?) quand il est utilisé par d'autres que Lacan : Anzieu, Laplanche, Rosolato.

Bizarrement, Green, dans le texte de 1997 cité plus haut, ne s'interdit pas de citer le fragment de 1923 b où Freud envisage l'existence de représentations de mots dans l'inconscient. Mais il ne consent pas à s'interroger sur ce que ce texte comporte de différent par rapport à « L'inconscient » (1997, pp. 53-54).

Et Lacan lui-même ? Comment a-t-il lu la distinction posée par Freud en 1915 ? Il donne l'impression d'en avoir été impressionné. Il semble en effet avoir, dans un premier moment, repéré dans l'affectation des *Wortvorstellungen* au Pcs-Cs une difficile compatibilité, voire une contradiction avec sa théorie de « l'inconscient structuré comme un langage ».

C'est dans *Le Séminaire VII, L'Éthique*, que, le 9 décembre 1959, il signale la difficulté :

> Je n'entrerai pas aujourd'hui dans la discussion de ce qui permettrait de répondre à ce passage souvent invoqué, au moins comme un point d'interrogation, par ceux d'entre vous que mes leçons incitent à lire Freud, et qui leur paraît faire objection à l'accent que je mets sur l'articulation comme donnant la véritable structure de l'inconscient. Ce passage a l'air d'aller là-contre, en opposant la *Sachvorstellung* comme appartenant à l'inconscient, à la *Wortvorstellung* comme appartenant au préconscient. » (1986, pp. 56).

On le voit : Lacan use à la fois de la modalisation (on aura remarqué le *paraît* et le *a l'air*) et de la procrastination : il renvoie à plus tard l'examen au fond du problème.

Cependant, presque immédiatement, il met le lecteur attentif sur la voie, je ne dis pas d'*une* solution, mais de *la* solution :

> À donner la solution qu'il semble proposer en opposant la *Wortvorstellung* à la *Sachvorstellung*, il y a une difficulté, une impasse, que Freud lui-même souligne, et qui s'explique par l'état de la linguistique à son époque. Il a néanmoins admirablement compris et formulé la distinction à faire entre l'opération du langage comme fonction, à savoir au moment où elle s'articule et joue en effet un rôle primordial dans le préconscient, et la structure du langage selon laquelle s'ordonnent les éléments mis en jeu dans l'inconscient. Entre, s'établissent ces coordinations, ces *Bahnungen*, cette mise-en-chaîne, qui en domine l'économie (*ibid.*, pp. 57).

Devant ce texte, Alain Costes s'étouffe d'indignation, et croit devoir remarquer que « le distinguo : langage comme fonction/langage comme structure ne doit rien à la plume de Freud » (2003, pp. 42). Sans doute. C'est d'ailleurs ce que Lacan laisse entendre en faisant allusion à l'état de la linguistique vers 1915 (soit avant la publication du *Cours de linguistique générale*). Mais laissons soupirer Alain Costes. Et revenons au texte, difficile, de Lacan. On y repère une opposition entre deux aspects du langage :

1. Les opérations du langage — j'ose hasarder : les opérations énonciatives — relèvent du préconscient. J'entends ici l'énonciation qui a pour sujet le *je,* celui qui dit *je* en pensant que c'est bien lui qui dit *je*. Ça peut arriver, n'est-ce pas ? C'est à ce niveau qu'appartiennent évidemment les « représentations de mots » : il faut bien que le *je* de l'énonciation consciente les ait à sa disposition pour énoncer son discours.

2. Mais les éléments qui appartiennent à l'inconscient n'ont rien à voir avec les opérations conscientes du langage. Ces éléments relèvent non pas *du* langage comme *opération*, mais *d'un* langage comme *structure*. C'est entre ces éléments — qui n'ont rien à voir avec les représentations de mots — que s'institue l'articulation signifiante. À ce titre, et à ce titre seulement, c'est-à-dire en tant qu'ils sont structurés *comme*[1] un langage, ils ont droit au nom — saussurien, faut-il le rappeler ? — de signifiant.

Ici il faut prendre garde : que serait un langage qui ne serait que structure ? dépourvu de toute opération, ou possibilité d'opération ? Sans doute perdrait-il la qualité de langage. C'est donc qu'il faut envisager, pour ces éléments aussi, une possibilité d'opérations. Et j'ose me répéter : d'opérations énonciatives. Ainsi se profile une autre énonciation, dont le sujet n'a naturellement rien à voir avec le *je* du discours courant (on a remarqué que je ne dis pas du *disque-ourcourant*, comme fait Lacan, 1975, pp. 35). C'est de ce sujet qu'il est question dans la longue enquête que constitue le texte « Subversion du sujet et dialectique du désir », 1966, pp. 793-827. Le linguiste aurait-il à se tenir coi sur ce sujet-là ? Que non pas. Mais ce sera, pour moi, l'affaire d'une autre contribution

Revenons à la structure. Il reste à dire ce que sont ces éléments — les *signifiants*, pour les appeler par leur nom — dont la structure constitue l'inconscient. C'est évidemment la tâche la plus difficile qui soit. Il faut procéder avec prudence. Et d'abord de façon négative. Ces éléments, ce ne sont pas des mots. Ou, plus précisément, ils ne peuvent prendre l'aspect de mots que de façon accidentelle. Quand cela leur arrive, ils ne sont pas mots au sens où le sont les mots du langage courant. C'est précisément en ce point que se situe l'erreur — on voit que je ne mâche pas mes mots — de Green et de Costes. Ils ont — volontairement ou non, je ne poserai pas la question — lu dans le texte de Freud le terme *Wort*, « mot », avec le sens de *signifiant*. Ils ont cru (ou simplement dit ?) que les mots étaient les seules unités possibles pour un langage ou pour une entité structurée comme un langage. Du fait que les mots sont, pour Freud, éliminés de l'inconscient (si toutefois on omet opportunément de lire dans sa totalité le texte de 1923…), ils font de Freud le pourfendeur avant la lettre de la conception de l'inconscient structuré comme un langage. Ils se trompent, évidemment.

---

[1] On sait l'insistance de Lacan sur ce *comme*, qui a pris la place d'un *par* originel (voir par exemple Lacan, *Le Séminaire, Livre V,* 1998, pp. 60). La substitution — explicitement soulignée par Lacan dans *Le Séminaire, Livre XX,* 1981, pp. 46-47 — a notamment pour fonction de bien marquer que les éléments « structurés » ne sont pas ceux du langage (ni de la langue) qui donne lieu, par exemple, à la communication quotidienne. Elle marque en même temps l'isomorphisme entre les structures des deux langages : ils n'ont en commun que leur structure, non leurs unités. Je me suis expliqué sur ce problème dans Arrivé, 1999b.

Ce n'est que sur les mots que porte l'argumentation de Freud. Pas sur les signifiants. Et qu'on ne me dise pas que Freud ne parle nulle part des signifiants. Littéralement, c'est évidemment exact : il ne pouvait pas. C'est tout simplement qu'il leur donne un autre nom. On lira ce nom dans les dernières lignes de ce texte.

La question est réglée négativement : les signifiants ne sont pas des mots, en tout cas pas au sens linguistique du terme. Mais elle appelle toujours une réponse positive. Il va sans dire que je ne la donnerai pas. Je m'autoriserai simplement une remarque, inspirée, dans son départ, par l'erreur de lecture — l'erreur est parfois le chemin vers la vérité — signalée plus haut, de Patrick Valas : ces signifiants, ne pourraient-ils pas par exemple être des « représentants de choses » ? Il suffirait à ces éléments d'entrer dans un système où ils seraient « structurés comme un langage ». Qu'est-ce qui les en empêche ? Rien. C'est ce qu'a très bien aperçu, dès 1960, au colloque de Bonneval, Jean Laplanche[1] dans le quatrième chapitre du très bel article à deux voix « L'inconscient. Une étude psychanalytique » :

> Freud est amené à poser une distinction capitale, celle des représentations de choses (*Sachvorstellungen*) et des représentations de mots (*Wortvorstellungen*). Notons immédiatement que les unes comme les autres doivent être prises en toute rigueur pour ce qu'elles sont : des éléments du langage, des signifiants (1960, pp. 116).

Laplanche évite l'erreur de Green et de Costes : il ne confond pas les mots et les signifiants, et il pose que ces derniers peuvent aussi être des représentants de choses. Il en vient même à s'interroger sur l'origine de ces signifiants de l'inconscient. C'est en ce point qu'il en revient à les désigner par le terme de *mots,* non sans l'affecter de la marque – ici les guillemets — de la connotation autonymique. Car ils ne sont *mots* que de façon métaphorique, précisément dans la mesure où ce qu'ils ont de commun avec les mots de la langue, c'est d'être structurés comme eux :

> Les « mots » qui le [l'inconscient, MA] composent sont des éléments empruntés à l'imaginaire — notamment à l'imaginaire visuel – mais élevés à la dignité de signifiants (1960, pp 118).

Ainsi on en vient à comprendre l'apparente contradiction qui semble opposer deux assertions énoncées par Lacan à quelques secondes d'intervalle, dans le même Séminaire. Il avance en effet d'abord « qu'il est difficile de ne pas entrer dans la linguistique à partir du moment où l'inconscient est découvert » (1975, pp. 19 ; les deux verbes sont à l'imparfait dans le texte de Lacan, car ils dépendent d'un *je me suis aperçu*) Mais c'est pour donner ensuite l'étonnante précision suivante : « Mon dire, que l'inconscient est structuré comme un langage, n'est pas du champ de la linguistique » (1975, pp. 20). Entrer dans la linguistique est en effet indispensable pour avoir accès au concept de structure : c'est la nécessité que marque la première phrase. Mais les signifiants qui constituent ce langage n'ont avec les mots, objets du linguiste, d'autre rapport — il est vrai fondamental — que d'être structurés comme eux.

Il nous restera, mais plus tard, à accomplir une dernière étape, plus difficile encore sans doute. De Laplanche elle nous fera revenir à Lacan, puis à Freud. Elle consistera à se poser la double question suivante : qu'en est-il du signifiant chez Lacan ? Et quel est son étymon freudien ? Car je ne parle plus de son étymon saussurien, bien connu désormais[2]. Pour cette étape, il nous faudra remonter à la *Métapsychologie*. Mais un peu en amont de « L'inconscient »: au texte qui le précède immédiatement dans la *Métapsychologie*, « Die Verdrängung », « Le refoulement ». C'est en effet dans ce texte qu'apparaît l'énigmatique concept de *Vorstellungsrepräsentanz*, qui donne bien du fil à retordre aux commentateurs et aux traducteurs. Laissons-les à leurs débats. L'essentiel est de constater que c'est bien la *Vorstellungsrepräsentanz* qui est soumise au refoulement et qui, par là-même, est constitutive de l'inconscient (voir 1915d-1988 pp. 191 ; les traducteurs de 1988 utilisent *représentance de représentation*, plus contestable encore que le traditionnel *représentant-représentation*).

---

[1] J'avoue que je me suis étonné de le voir, 43 ans après, préfacer le livre d'Alain Costes. Il est vrai que cette préface n'en est à vrai dire pas une : Laplanche publie un « court texte [sur la condensation et le déplacement] qui était dans [s]es dossiers depuis un certain temps ». (2003, Préface, pp. 11). Il est fort peu prolixe sur le texte de Costes.

[2] On pourra se reporter, entre de très nombreuses références, à Arrivé 1986 et 1994 ainsi qu'à Vilela, Izabel, 2001. L'excellent article de Marjolaine Hatzfeld (2001) pose les problèmes qui n'ont pu être abordés ici, et qui le seront plus tard.

Or c'est de la façon la plus explicite que Lacan donne cette *Vorstellungsrepräsentanz* comme l'étymon freudien de « son » signifiant :

> C'est le signifiant qui est refoulé, car il n'y a pas d'autre sens à donner dans ces textes [« Le refoulement », « L'inconscient », « Pulsions et destins des pulsions », MA] au mot *Vorstellungsrepräsentanz* (1966, pp. 714).

Qu'en est-il maintenant de cette *Vorstellungsrepräsentanz* dans ses éventuelles relations avec les deux autres *Vorstellungen*, celles dons nous avons essayé de décrire le statut et le sort dans cet article *?* C'est précisément ce que nous aurons à voir … lors d'un article à venir.

Références bibliographiques[1]

Arrivé (M.). 1977. *Les remembrances du vieillard idiot, d'Alfred Hellequin, avec des fragments de la biographie d' Adolphe Ripotois et de ses œuvres inédites*. Paris : Flammarion [Roman].

Arrivé (M.). 1986, *Linguistique et psychanalyse. Freud, Saussure, Hjelmslev, Lacan et les autres*. Paris : Méridiens-Klincksieck.

Arrivé (M.). 1994. *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient. Freud, Saussure, Pichon, Lacan.* Paris : P.U.F.

Arrivé (M.). 1998. « Trois paradoxes relatifs à la « linguistique de la parole » ». in : *Et multum et multa, Festschrift für Peter Wunderli zum sechzigsten Geburtstag.* München : Gunter Narr, pp. 3-15.

Arrivé (M.). 1999a. « Parole saussurienne et énonciation benvenistienne ». in : *Mémoires de la Société de linguistique de Paris,* Nouvelle série, t. VI, pp. 99-109.

Arrivé (M.). 1999b. « Lacan grammairien I. Prémisses saussuriennes ». in : *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 52, pp. 21-36 [Mélanges en hommage à Claudine Normand].

Arrivé (M.). 2003. « Représentations de mots et représentations de choses chez Freud ». in : *Cliniques méditerranéennes,* 68, pp. 7-22.

Arrivé (M.). & Normand (C.), (eds.). 2001. *Linguistique et psychanalyse*. Paris : In Press.

Assoun (P.-L.). 1992. « Représentations de mot et représentations de chose chez Freud : pour une métapsychologique (*sic*, MA) du langage ». in : *Histoire, épistémologie, langage,* t. 14, fasc. II, pp. 259-279.

Barazer (C.). 2003. « Remarques sur le langage dans la schizophrénie ». in : *Le théâtre des mots, Libres cahiers pour la psychanalyse*, 7, pp. 71-78.

Benveniste (E.). 1939. « Nature du signe linguistique ». in : *Acta Linguistica,* I [Repris dans Benveniste (E.). 1966, pp. 49-55].

Costes (A.). 2003. *Lacan : le fourvoiement linguistique. La métaphore introuvable.* Paris : P.U.F.

Freud (S.). 1891-1983. *Contribution à la conception des aphasies (Zur Auffassung der Aphasien)*. Paris : P.U.F.

Freud (S.). 1900-1965. *L'interprétation des rêves (Die Traumdeutung)*. Paris : P.U.F.

Freud (S.). 1915d-1988. « Le refoulement » (« Die Verdrängung »). in : *Œuvres complètes*. Paris : P.U.F., t. XIII, pp. 189-201.

Freud (S.). 1915e-1992. « L'inconscient » (« Das Unbewusste »). Supplément au N° 1 de la revue *L'Unebévue.*

Freud (S.). 1922e-1991. « Préface à Raymond de Saussure ». in : *La méthode psychanalytique*, in : *Œuvres complètes*. Paris : P.U.F., t. XVI, pp. 159-160.

Freud (S.). 1923b. « Le moi et le ça » (« Das Ich und das Es »). in : *Œuvres complètes*. Paris : P.U.F., t. XVI, pp. 257-301.

Freud (S.). 1938-1975. *Abrégé de psychanalyse (Abriss der Psychoanalyse)*. Paris : P.U.F.

Freud (S.) & Breuer (J.). 1895-1981. *Études sur l'hystérie*. Paris : P.U.F.

Green (A.). 1977. « Transcription d'origine inconnue ». in : *Écrire la psychanalyse, Nouvelle revue de psychanalyse,* 16, automne.

Green (A.). 1984. « Le langage dans la psychanalyse ». in : *Langages, IIèmes rencontres psychanalytiques d'Aix-en-Provence*. Paris : Les Belles Lettres, pp. 19-250.

Green (A.). 1997. « Le langage au sein de la théorie générale de la représentation ». in : Piñol-Douriez (M.), (ed.). *Pulsions, représentations, langage*. Lausanne-Paris : Delachaux et Niestlé, pp. 23 –66.

Green (A.). 2002. *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*. Paris : P.U.F.

Green (A.). 2003. « Linguistique de la parole et psychisme non conscient ». in : Bouquet (S.), (ed.). *Ferdinand de Saussure*. Paris : L'Herne, pp. 272-284.

[1] *Avertissement.* Pour éviter de fausser les perspectives historiques, on a, pour Freud, Lacan et Saussure, successivement indiqué la date de publication (ou de manifestation orale) originelle des *items* cités et la date de l'édition utilisée pour la rédaction de cet article. Pour les *Séminaires*, on a rappelé l'année où ils furent énoncés. En dépit de quelques oublis mineurs (la mention de La Fontaine dans le *Séminaire VII* n'est pas relevée), l'*Index référentiel du Séminaire 1952-1980* d'Henry Krutzen (Anthropos, 2000) m'a été très utile pour retrouver les fragments non situés du texte.

Hagège (C.). 2003. « La vulgate et la lettre ou Saussure par deux fois restitué. De l'arbitraire du signe et de la syntaxe dans le *Cours de linguistique générale* ». in : *Cahiers Ferdinand de Saussure*, pp. 111-124.
Haillet (P.-P.). 2002. *Le conditionnel en français, une approche polyphonique*. Gap-Paris : Ophrys.
Hatzfeld (M.). 2001. « Le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant ». in : Arrivé (M.) & Normand (C.). 2001, pp. 341-350.
Kristeva (J.). 1996. *Sens et non-sens de la révolte*. Paris : Fayard.
Lacan (J.). 1953-1966. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». in : Lacan (J.). 1966, pp. 237-322.
Lacan (J.). 1960-1966. « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien ». in : Lacan (J.). 1966, pp. 793-827.
Lacan (J.). 1966. *Écrits.* Paris : Le Seuil.
Lacan (J.). 1973. *Télévision*. Paris : Le Seuil.
Lacan (J.). 1975. *Le Séminaire, Livre XX, Encore (1972-1973)*. Paris : Le Seuil.
Lacan (J.). 1981. *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses (1955-1956*). Paris : Le Seuil.
Lacan (J.). 1986. *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960).* Paris : Le Seuil.
Lacan (J.). 1998. *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient (1957-1958).* Paris : Le Seuil.
Laplanche (J.). 2003. « Préface » à Costes (A.). 2003.
Laplanche (J.) & Leclaire (S.). 1961. « L'inconscient. Une étude psychanalytique ». in : *Les Temps modernes*, juillet, pp. 81-129.
Pichon (E.). 1937. « La linguistique en France : problèmes et méthodes ». in : *Journal de psychologie normale et pathologique*, pp. 25-48.
Saussure (F. de). 1916-1975. *Cours de linguistique générale*. Lausanne-Genève, puis Paris : Payot.
Saussure (R. de). 1922. *La méthode psychanalytique*. Lausanne-Genève : Payot.
Valas (P.). 1998. *Les di(t)mensions de la jouissance*. Ramonville Saint-Agne : Érès.
Vilela (I.). 2001. « Retour aux origines saussuriennes du signifiant lacanien ». *in* Arrivé (M.) & Normand (C.). pp. 377-384.

Musiques méta-énonciatives : le dire pris à ses mots[1]

par Jacqueline Authier-Revuz
Université de Paris III
Sorbonne Nouvelle, France

Mai 2004

1. Pas de métalangage, une strate méta-énonciative

« Il n'y a pas de métalangage », c'est-à-dire de lieu, extérieur au langage d'où l'on pourrait prendre celui-ci et le sens et l'énonciation pour objet… mais il y a – et ce n'est pas Lacan, méta-énonciateur impénitent, qui viendrait ici s'inscrire en faux[2] –, de l'intérieur du langage et du dire, retour réflexif de l'énonciateur sur ses propres mots ; il y a cette strate métalangagière dans laquelle s'inscrit le mouvement réflexif, selon lequel « nous ne pouvons nous retourner qu'en nous laissant pousser toujours plus avant »[3], celle donc du dire revenant sur ses mots via d'autres mots[4] encore.

Discret ou envahissant, cet accompagnement méta-énonciatif, dont un dire se double, mérite qu'on lui prête attention par la place particulière qu'il occupe dans l'économie énonciative – celle d'une restauration imaginaire de maîtrise surplombante sur le dire, au lieu même d'un achoppement ouvrant sur les non-coïncidences foncières et immaîtrisables qui le traversent – et, partant, par la façon singulière dont chaque dire négocie cette distance interne à lui-même : dans la « partition » de chaque dire – son lexique, sa syntaxe, son rythme… – cette « portée supplémentaire » de la méta-énonciation fait résonner (à l'insu des énonciateurs) des zones profondes de l'énonciation, des ressorts intimes de la façon, propre à chacun, de « se poser » dans le langage et ses non-coïncidences.

C'est à grands traits[5] que j'évoquerai (2) quelques-unes des propriétés – formelles, énonciatives – de ces « événements d'énonciation » que constituent, au fil du dire, les boucles réflexives qui en affectent le déroulement « normal », (3) les divergences de traitement – tenant à la conception du sujet et de son rapport au langage – des faits méta-énonciatifs, débouchant sur des descriptions radicalement différentes, (4) une approche de la strate méta-énonciative

---

[1] À la demande d'un des relecteurs, l'auteur proposa l'intitulé suivant « La strate méta-énonciative, lieu d'inscription du sujet dans son dire : enjeux théoriques et descriptifs d'une approche littérale. L'exemple des modalités irréalisantes du dire ». Nous avons cependant pris la responsabilité de maintenir l'intitulé initial [Saint-Chamas : M.L.M.S. éditeur].

[2] C'est incessamment, en effet, que Lacan accompagne l'avancée de son dire de boucles réflexives qui le commentent, des plus communes (*ce qu'on appelle X ; ce que j'appellerai X ; X si on peut dire ; X comme on dit, si vous voulez ; X c'est le cas de le dire* ; etc.) aux plus complexes ou insolites… (« celui que j'appelle, que tout le monde appelle, en France, depuis que j'ai employé ce terme, l'analysant », ou « l'apparole (qu'on accueille de ce monstre-mot, l'équivoque) l'apparole dis-je », ou « mettre en relief la fonction de déconnaissance si je puis m'exprimer ainsi et si vous me permettez de m'amuser un peu, de rappeler qu'il déconnait, dit-on », etc.) Ces citations sont extraites du recueil des *789 néologismes de Jacques Lacan* (Benabou & al., 2002) : la survenue du néologisme est si souvent chez lui commentée, justifiée, préparée, voire fêtée par un accompagnement méta-énonciatif, que les auteurs ont judicieusement choisi de faire courir, en pied de page, une sorte de guirlande méta-énonciative continue tout au long des 174 pages du glossaire « ce que j'ai appelé… que nous appellerons…par une espèce de néologisme qui présente aussi bien une ambiguïté, peut être appelé le… », etc.. L'intense activité méta-énonciative lacanienne ne se limite cependant évidemment pas au phénomène néologique : c'est dans tous les champs de ce que j'appelle les « non-coïncidences du dire » que la parole lacanienne présente à foison ces formes de retour réflexif sur ses mots (cf. Authier-Revuz, 1995).

[3] Lacan, 1966, pp. 271.

[4] D'autres unités de langue, en fait : mots ou morphèmes supra-segmentaux typographiques ou intonatifs, comme les guillemets ou l'italique.

[5] L'ouvrage *Ces mots qui ne vont pas de soi – boucles réflexives et non coïncidences du dire* (Authier-Revuz, 1995) est entièrement consacré à ce champ méta-énonciatif.

en général, et en chaque dire en particulier, consistant à prendre les formes – les boucles – « à la lettre », à écouter *ce qu'elles disent* (de quoi elles parlent ? et comment ?) et à observer où elles surgissent dans le dire, c'est-à-dire à quels mots elles répondent, avant, (5) de m'attacher, un peu plus précisément, à une des tonalités méta-énonciatives offertes par la langue : celle – aux multiples nuances – de la modalité irréalisante du dire, consistant en un dire de X qui se fait sur le mode – auto-représenté – de ne pas se faire.

2. Les boucles réflexives opacifiantes : le dire accroché par ses mots

Relativement au fait général de la réflexivité méta-langagière – le fait que le langage puisse et ne puisse faire autrement que de se prendre pour objet – et à l'ensemble des formes par lesquelles elle passe, incluant la variété des discours, savants et spontanés, sur le langage et les langues, ou la diversité des formes de « discours rapporté » où l'objet représenté par le dire est un autre dire, les « boucles réflexives » dont il est question ici appartiennent à la zone spécifique de l'*auto-représentation du dire en train de se faire* – celle d'une réflexivité circonscrite à l'espace d'*un* dire. Et, à l'intérieur de ce domaine, une autre distinction s'impose : je n'envisage pas ici le vaste ensemble des formes dans lesquelles le dire, sur lequel elles font retour, est saisi de façon « transparente » – sans s'arrêter à la matérialité signifiante, au corps des mots –, au plan de sa structuration ou des intentions et des visées communicationnelles dont il est porteur :

> pour conclure, je redirai que… ; il a fallu, je tiens à le souligner, beaucoup… ; la conclusion, faut-il le redire, est que… ; pour ne rien vous cacher, l'affaire est…

Au contraire, sur le versant retenu ici, c'est d'un retour sur le dire d'un fragment de chaîne – un mot le plus souvent – qu'il s'agit, envisagé dans sa singularité signifiante, avec le « blocage de synonymie » propre à l'autonymie. Il en est ainsi dans les énoncés (b) suivants (attestés)[1] :

(1a) C'est un service d'ordre musclé qu'ils ont.
(1b) C'est un service d'ordre /musclé qu'ils ont, si vous voyez ce que je veux dire.
(2a) Il avait plein de ces mousquetons accrochés partout à la taille.
(2b) Il avait plein de ces, comment dites-vous déjà / mousquetons accrochés partout à la taille.
(3a) C'est une raison sémiologique qui fait que […].
(3b) C'est une raison /sémiologique, pour employer un mot un peu chic, qui fait que […].
(4a) Quand vous voyez quelqu'un qui fait des sottises avec une telle désinvolture […].
(4b) Quand vous voyez quelqu'un qui fait des je dis /sottises, il n'y a pas d'autre mot, avec une telle désinvolture […].
(5a) Ce toit à refaire, c'est une tuile.
(5b) Ce toit à refaire, c'est une tuile, c'est le cas de le dire.

où l'on voit apparaître, par rapport au dire simple d'un élément X, un mode de dire, complexe, redoublant le dire du même élément X de son auto-représentation, celui de la « modalité autonymique »[2], caractérisable comme modalité réflexive et opacifiante du dire. Ce que les boucles viennent suspendre, localement, en un point X du déroulement du dire, c'est l'illusion – inhérente au dire – de transparence des signes, s'effaçant, se « consommant » dans leur fonction médiatrice de nomination-communication : au point X, l'énonciateur cesse, localement, de « traverser » les mots dont il fait usage ; des mots qui « ne vont plus de soi » arrêtent le dire ; dans son avancée ordinairement oublieuse des mots par lesquels il va son chemin, le dire s'accroche aux ronces de l'un, s'immobilise au miroitement d'un autre, hésite à passer par un troisième, retenu un instant, si bref soit-il, à prendre en compte – gêné, précautionneux, surpris, ravi… – *ces mots-là*.

Quelles que soient les formes par lesquelles se réalise la modalisation autonymique – que, portée par une seule voix, la succession du fragment X et du commentaire apparaisse comme très proche de vrais dialogues observables, comme en *X, oui, c'est le mot*, ou *X (pouah ! quel mot*), ou *X, il vaudrait mieux dire Y*, ou que, au contraire, le dédoublement méta-énonciatif se réalise sous les espèces de la simultanéité sur la chaîne, comme avec le guillemet (signe écrit

[1] Le signe / note, dans un énoncé oral, le marquage intonatif (coup de glotte, …) sur le terme qui suit, comparable au guillemet ouvrant à l'écrit.
[2] Pour une analyse formelle précise de la filiation et de la différence entre cette notion et celle de connotation autonymique due à J. Rey-Debove (1978), et de la variété des formes linguistiques dans lesquelles cette configuration énonciative de « dédoublement » se réalise sur *le* fil du dire, voir Authier-Revuz, 1995, pp. 25-40 ou Authier-Revuz, 2003.

ou décrochement intonatif), ou encore passe par l'intégration du X et du *je dis X* de sa représentation dans une seule construction hiérarchisante, comme en *ce que j'appellerai X*, par exemple – son mouvement énonciatif relève de *l'auto-dialogisme*[1] (« du locuteur avec son propre mot » dit Bakhtine) : récepteur de son propre dire, l'énonciateur répond à quelque chose qu'il « rencontre » en un point de celui-ci, quelque chose qui en « altère » – au plein sens d'une altérité éprouvée dans le UN du dire « allant de soi » – l'évidence et, partant, au plan formel, la transparence. Au point du dire éprouvé comme affecté par « de l'autre », *répond*, au plan du fil syntaxique, l'altération qu'y inscrit la survenue – en n'importe quel point de la chaîne, comme indifférente aux règles de la combinatoire[2] – d'un commentaire méta-énonciatif, suspendant le cours « normal » du dire le temps de son propre déroulement[3].

En tous ces points de dédoublement opacifiant, on peut dire qu'il « se passe quelque chose » dans l'avancée du dire : si discrètement qu'ils se glissent parfois sur la chaîne, ils apparaissent comme « événements d'énonciation ».

On perçoit bien dans les deux énoncés qui suivent comment « il arrive de l'autre » à un dire qui l'accueille sur le mode joueur, comme un « en plus » offert par l'équivoque, (6), ou, au contraire, sur le mode tâtonnant et insatisfait (7), comme un manque d'adéquation des mots aux choses.

> (6) Ah, non, changer des bébés toute la journée, moi je trouve ça emmerdant… au sens propre d'ailleurs, enfin, propre [rires] si on peut dire. [Conversation train : jeunes filles parlant du métier de puéricultrice, oct.84].
> (7) Ces réunions, ils les ont, boycottées, le mot est peut-être un peu excessif, comment dirais-je, disons boudées, alors que c'était pour eux qu'elles avaient été organisées. [Oral, 19-7-84, enseignant évoquant des réunions organisées pour les étudiants].

Si je reprends ici, pour la boucle réflexive, le terme d' « événement d'énonciation » par lequel I. Fenoglio[4] caractérise, de façon heureuse, le lapsus, ce n'est certes pas pour confondre les deux phénomènes, mais pour tenter de préciser ce qui « arrive » au dire en ces points où, arrêté par « l'autre » d'un mot, il se retourne sur lui-même.

Certes, sous le cours uni d'un dire se déroulant sans à coup, fermement tenu « en laisse » par l'intentionnel, circule, à travers l'équivoque foncière de lalangue, un autre discours, inconscient… et il n'est de dire UN que dans l'imaginaire de maîtrise des sujets parlants ; mais cet hétérogène radical de la parole agit à l'insu même de celui qui parle, sous couvert de ce déroulement régulier et contrôlé, comme un « signifiant caché »[5] pour un sujet qui « ne sait pas avec quoi il parle [et à qui] on a besoin de […] révéler les éléments proprement signifiants de son discours »[6].

À la surface unie du dire, masquant la voix cachée de l'Autre, s'oppose l'irruption, par le lapsus, de la voix de l'inconscient, s'imposant par effraction sur la chaîne du dire, dont – entrée royale sur l'« Autre Scène » – elle rompt le cours par sa radicale altérité (que le lapsus soit perçu, parfois, avec un effet de sidération, ou non perçu par l'énonciateur).

Entre le déroulement uni et contrôlé d'un dire auquel – au plan de sa surface – « il n'arrive rien » et la saillance brutale de la rupture du lapsus « trouant » la surface du dire[7], les boucles opacifiantes se situent d'une façon complexe, comme un lieu paradoxal de rupture-suture : au plan syntaxique, si le placement des commentaires échappe aux restrictions normalement observées pour les incises par exemple, apparentant l'émergence de ces commentaires aux

---

[1] *Cf*. Authier-Revuz, 1995, pp. 148-160.
[2] Tels, l'apparition de séquences diverses à l'intérieur du groupe syntaxique soudé formé par un déterminant et un nom, comme en (2b) et (4b), par exemple.
[3] Aussi, un aspect important de l'inscription du sujet dans son dire à travers la modalité autonymique, touche-t-il à l'incidence de ce mode dédoublé du dire sur le rythme du dire, la suspension ou la « retenue » du déroulement du plan de base du dire, « arrêté » le temps des commentaires méta-énonciatifs, pouvant manifester une façon de se poser dans le « temps du dire » et, à travers lui, sans doute, dans le temps tout court (Voir des éléments sur ce point *in :* Authier-Revuz (J.). 1993.
[4] Par exemple, Fenoglio, 1999.
[5] O. Mannoni, 1969, pp. 39.
[6] J. Lacan, Séminaire 19/11/68, cité *in* : Mannoni, 1969, pp. 31.
[7] Comme celle aussi de ces autres événements d'énonciation que sont les trous ou déchirures infligés au dire par le manque de mot, le silence d'un impossible à dire, arrêtant dans le vide le cours amorcé d'un dire.

irruptions – agrammaticales – d'un « autre énoncé »[1], reste que cette rupture syntaxique est assortie d'un lien référentiel – celui de la boucle réflexive – attachant la construction méta-énonciative hétérogène à un élément de la chaîne de base, l'ensemble offrant une configuration syntactico-sémantique caractérisable comme « rupture liée »[2] ; au plan énonciatif, si ces points présentent une « altération » du dire, arrêté à un de ses mots, X, par un hétérogène[3] qui s'impose à lui, et sur lequel, par là même, il ouvre en lui-même la faille d'un non-un, la boucle réflexive opacifiante répond à cette faille par la « reprise » méta-énonciative, depuis la position de surplomb imaginaire sur le dire qui est la sienne (où s'énonce un *je dis X*… venant redoubler le dire de X).

Sortes de « coutures apparentes » à la surface du dire, montrant la faille par la reprise, désignant l'autre, l'écart, dans le geste qui réassure le un d'une maîtrise énonciative imaginaire, ces formes, d'une extraordinaire variété, méritent qu'on leur prête attention comme à des événements menus – sans l'éclat du lapsus – dans lesquels se jouent des enjeux intimes du fait de dire.

3. Pour approcher la méta-énonciation : mettre l'imaginaire à sa place

Choisir d'entendre ce que disent ces formes, dans leur discrète et insistante présence au fil du dire, suppose de refuser deux rabattements dans l'approche de l'énonciation.

3.1. Le premier – largement dominant aujourd'hui – est celui qui prévaut dans les approches pragmatico-communicationnelles, posant – aux antipodes du « il n'y a pas de métalangage » – un sujet source intentionnelle du sens qu'il exprime via un instrument de communication. Dans ce cadre[4], le traitement des formes méta-énonciatives prend tendanciellement deux directions, aussi inadéquates, à mes yeux, à rendre compte de ce qui se joue, en ces points, dans l'énonciation : celle de la scorie et celle de la stratégie.

Dans la première, qui répond au caractère souvent incontrôlé, échappant à l'intention du locuteur – et souvent à l'attention de l'interlocuteur – de l'apparition de formes brèves, figées, parfois sur le mode du « tic » (*si je puis dire, disons, si vous voulez, pour ainsi dire, comme on dit*…), on passe aisément du non-intentionnel au non-signifiant : scories communicationnelles, à tenir pour négligeables (au même titre, d'ailleurs, que les ratés ou les lapsus…), c'est au plan phatique que ces formes se voient reconnaître une fonctionnalité, de « ponctuant » ou de « lubrifiant », fonctionnalité (au demeurant réelle) qui s'accompagne dans ces approches d'une radicale démotivation ; qu'un dire prenne ses respirations et ses appuis sur une injonction adressée au *nous* de l'interlocution (*disons*), par exemple, ou sur une suspension de la réalité du dire au vouloir de l'interlocuteur (*si vous voulez*) serait, si l'on suit cette approche, indifférent…

L'autre direction – celle des stratégies interactives – s'inscrit dans la conception du sujet « gérant » une interaction communicationnelle, dont le fonctionnement, comme celui de toutes les machines compliquées, est susceptible de présenter des difficultés – ratés, grippages, blocages… – : les formes méta-énonciatives correspondent alors – pour un sujet à même, depuis sa pensée et son intention, d'occuper, réellement et non imaginairement, une position de surplomb sur un dire qui ne lui est pas irreprésentable – à des gestes de réglages fonctionnels de la machinerie communicationnelle. La surveillance méta-énonciative relèvera d'une fonctionnalité simple – éviter les ambiguïtés, prévenir un conflit avec l'autre – ou plus complexe, faisant intervenir tout le jeu des images en miroir et la gestion des « faces » de chacun, dans des « actes » – méta-énonciatifs – de précaution, de réserve, d'excuse, de fausse excuse agressive, etc.

Si, dans ce cas, les boucles opacifiantes échappent à l'automatisme démotivé du phatique, leur lecture à travers le prisme – psychologico-social – d'une panoplie de stratégies interactives, efface tout autant leur spécificité signifiante[5] et, avec elle, tout ce que ces formes

---

[1] Comme, par exemple :

(8) J'ai fini par trouver le, ouille, je me suis piquée, jardinier de Truffaut […] [oral, 14-2-1986].

[2] Voir Authier-Revuz, 1995, pp. 143-148 et Authier-Revuz, 1987.

[3] Sur les visages duquel je reviendrai ci-dessous.

[4] Et de façon tout à fait générale dans les conceptions cognitives du rapport du sujet au langage. Pour des analyses détaillées et des références bibliographiques, je renvoie à Authier-Revuz, 1995, pp. 67-72 et pp. 187-190.

[5] Des formes aussi différentes (aux plans lexical, syntaxique, énonciatif) que *disons, si vous voulez, si je puis dire, pour ainsi dire, comme on dit* peuvent ainsi être envisagées comme simples variantes d'un même acte de « précaution ».

disent et que le sujet ne sait pas, touchant – en deçà de la réalité des stratégies intentionnelles – aux enjeux, plus fondamentaux pour un « être de langage » de sa façon singulière de s'inscrire dans le langage.

3.2. Si, au cœur de ces approches communicationnelles de l'énonciation, c'est la conception d'un sujet contrôleur de son dire qui, au profit de ce que le sujet *veut dire*, ferme l'accès à ce qui *se dit* dans ce qu'il énonce, et, partant, à l'écoute des formes de son dire et, spécifiquement ici, de son méta-dire, le même désintérêt pour les formes concrètes de l'énonciation a pu naître de la position inverse, celle sur laquelle s'est fondée, dans le sillage de Foucault et d'Althusser, l'analyse de discours de Michel Pêcheux[1]. L'illusion pour le sujet parlant d'être la source consciente de son dire est ici, au contraire, au centre de l'approche des discours, renvoyés aux « processus discursifs », véritables « causes » du dire échappant au sujet : dans ce cadre – efficacement critique du premier quant à la reconduction que celui-ci opère, au plan théorique, des méconnaissances propres aux sujets parlants –, l'irreprésentabilité du dire pour son énonciateur est clairement affirmée et, partant, le « surplomb » des formes méta-énonciatives y relève nécessairement de l'illusion de maîtrise d'un « *il y a* du métalangage ». Mais cette mise au jour de la dimension de méconnaissance de l'énonciation s'effectue dans le cadre d'une théorie du sujet, et de l'énonciation, *comme* méconnaissance : l'« effet-sujet » est une *réduction* du sujet à l'« imaginaire » (en un sens dès lors distinct de l'imaginaire lacanien). Dans une certaine mesure le sujet « plein » est ici remplacé par la « pleine illusion » d'un sujet « vide » : dès lors, face aux processus discursivo-idéologiques régissant, à l'insu des sujets, leur dire, que vise l'analyse de discours, les formes concrètes de l'énonciation – et de la méta-énonciation – importent peu, reléguées au magasin des accessoires de trompe-l'œil, comme pures manifestations, sans « épaisseur » dans le dire, de l'illusion subjective et de ses leurres, jouant à la surface du dire.

3.3. Entre ces deux impasses, la prise en compte d'un sujet structurellement divisé, décentré, dont le moi est une instance, non moins structurelle, occupée à restaurer, dans l'imaginaire, l'illusion de l'unité et du centre, permet de penser les mécanismes de l'illusion comme partie prenante de l'activité énonciative (contrairement à la position communicationnelle), sans y réduire celle-ci (contrairement à la position première de l'analyse de discours).

L'imaginaire, assurant pour le sujet la fonction de méconnaissance ou de méprise sans laquelle il ne pourrait « tenir », n'est pas :

> tel qu'en parle Lacan […] – rappelle P. Clavreul – ce truc vague, *cette superstructure* insolite dont il faut se méfier comme de la folle du logis, ou qu'il faut opposer à la solidité du réel ou à celle du symbolique. […] c'est au contraire quelque chose de consistant, à quoi Lacan a donné un statut tout aussi solide qu'au réel et au symbolique puisqu'il est un des trois fils qui se réunissent dans le nœud borroméen […][2].

À ce rappel de la consistance de l'imaginaire[3] et de sa solidarité avec les deux autres instances du sujet, fait écho la position exprimée par F. Flahault comme cadre à une approche des faits langagiers :

> l'écran […] que nous interposons entre le fonctionnement réel de la parole et la conscience que nous en prenons […] ne [doit] pas être considéré seulement négativement, comme une pure illusion sans épaisseur nous voilant la réalité : l'opacité est elle-même une réalité […], […] ce qu'il faut regarder en face, c'est que le voile (avec ses effets d'illusion), nous ne pourrions vivre sans lui. Il s'agit donc de prendre au sérieux le superficiel, l'écume de la quotidienneté, la zone de tout ce qui vient conjurer *l'insupportable surgissement du réel* […], l'espace où sont produites et où circulent des *médiations* dont la texture *mêle le symbolique à l'imaginaire* […].[4]

Ainsi, si ces formes de dédoublement méta-énonciatif, affichant pour l'énonciateur la position de contrôle d'un dire qui lui est, de fait, irreprésentable, apparaissent comme des points privilégiés de l'imaginaire de l'énonciation – comme redoublé par l'image que l'énonciation donne d'elle-même –, il s'agit de les « prendre au sérieux » : c'est-à-dire de les prendre à la

[1] Sur cette approche et les infléchissements marqués qu'elle a connus ultérieurement (« troisième époque de l'analyse de discours »), voir Pêcheux, 1990, volume réuni par Denise Maldidier et, spécifiquement sur la question de l'énonciation, Authier-Revuz, 1995, pp. 84-94.
[2] Clavreul, 1987, pp. 79.
[3] Dont B. Ogilvie (1987, pp. 31), fait apparaître la constance dans la pensée lacanienne, en notant que, dès les premiers textes « les illusions n'ont pas moins de consistance et d'intérêt que les vérités ».
[4] Flahault, 1978, pp. 153-154, je souligne.

lettre, s'attachant à ce que, littéralement, *elles disent* (quelles failles rencontrées dans le UN du dire ? en quels lieux ? quelles réponses apportées à ces failles ? en tous ces points de rupture-suture), et, au-delà de ces représentations de l'énonciateur – dès lors qu'elles ne sont pas « détachées » des conditions réelles et irreprésentables pour lui de son énonciation, mais qu'elles apparaissent dans leur fonction, aussi indispensable que non intentionnelle, de masque, de protection – ce qui *se dit* à travers elles de son rapport au langage.

4. Les formes méta-énonciatives prises à la lettre

À prendre les formes méta-énonciatives à la lettre – sans les araser dans la démotivation ou les fondre indistinctement dans des actes dont elles seraient l'expression – on est surpris, voire émerveillé de l'extrême variété des « figures » par lesquelles le dire, représentant sa rencontre à « de l'autre », localement, manifeste quelque chose de l'autre, irreprésentable, des non-coïncidences foncières où il se constitue.

Quatre ensembles de formes apparaissent, selon le type d'écart, de non-coïncidence qu'elles mettent en scène :

a- non-coïncidence interlocutive, où des figures d'ajustement co-énonciatifs, constatant ou conjurant l'écart passant dans le *nous*, entre le *je* et le *vous* – par exemple :

> disons X ; X, passez-moi l'expression… ; X, si vous voulez ; X, si vous voyez ce que je veux dire ; ce que vous appelez X ; X, pour reprendre votre terminologie ; X, comme vous venez de dire ; X, je sais que vous n'aimez pas le mot ; etc.

cf. les exemples (1b) et (2b) ci-dessus – apparaissent comme donnant forme – imaginaire et contrôlée – à l'irreprésentable de l'écart structurel, irréductible qui, par le fait de leur inconscient, singulier, affecte la « communication » entre deux sujets d'un « malentendu » constitutif ;

b- non-coïncidence du discours à lui-même, où les figures de l'emprunt – par exemple[1] :

> X, j'emprunte ce terme à… ; X, pour reprendre le mot de… ; selon les mots de… ; X, comme dit… ; X, comme l'appelle… ; ce que Ext appelle, baptise X ; X, pour parler de manière vulgaire, pédante… ; X, au sens que lui donne Ext ; le Ext dit X ; X (Ext dit Y) ; etc.

cf. exemple (3b) ci-dessus – donnent, en désignant dans le discours les mots des autres, la forme d'une géographie « intérieur » (les mots de soi) / « extérieur » assurant les frontières du discours propre, à l'irreprésentable de « l'inappartenance foncière du langage » où chaque mot, reçu « d'ailleurs » est saturé d'un déjà-dit, tout à la fois nourricier et dépossédant ;

c- non-coïncidence entre les mots et les choses, où des figures de l'(in)adéquation de la nomination, confirmant, questionnant ou rejetant celle-ci, – par exemple :

> ce qu'on peut, ce qu'il faut appeler X ; X, c'est le mot ; X, c'est le mot exact, juste, qui convient ; X au sens strict ; X proprement dit ; ce que j'appellerai de façon bien imprécise X ; ce qu'on pourrait peut-être appeler X ; un peut-on dire X ; X, j'emploie X faute de mieux, par commodité ; X, pour ainsi dire ; X, entre guillemets ; X, bien que le mot ne convienne pas ; etc.

cf. exemples (4b) et (7), ci-dessus – donnent la forme d'un écart local, accidentel, survenant dans le dire, à ce qui en est la loi, le défaut irreprésentable de la lettre sur l'objet, et le manque – ou la perte – inhérent au langage ;

d- non-coïncidence des mots à eux-mêmes, où des figures de l'équivoque, rejetant ou accueillant le mot (le sens) « en plus » de la polysémie, homonymie… – par exemple :

> X, au sens p ; X, pas au sens q ; X, sans (avec) jeu de mot ; X, si j'ose dire ; j'ai failli dire X ; X, au sens q aussi ; X, au sens p et au sens q ; X, à tous les sens du mot ; X, c'est le cas de le dire ; X, c'est le mot ; etc.

cf. exemples (5b) et (6) – donnent la forme d'un « jeu » local dans les mots du dire (et souvent d'un « jeu de mots ») à ce qui en est la dimension constitutive d'équivoque, celle que, irreprésentable, lalangue inscrit dans la langue, et en tout énoncé.

Si aucun dire n'échappe au fait des diverses non-coïncidences dans lesquelles il se produit – manque à communiquer et à nommer, excès du déjà-dit et de l'équivoque – les images que chacun en donne, au fil de « l'accompagnement » méta-énonciatif dont il se double, sont remarquablement diverses, témoignant d'un mode de « se poser » dans le langage et ses non-coïncidences, propre à un genre, à un type de situation ou à la singularité d'un sujet.

[1] *Ext* renvoie ici à tout « extérieur » discursif au discours en train de se faire : *ce que Pierre, les enfants, l'argot, les anglais… appellent…*

La première différence tient à ce que le dire rencontre en lui-même, c'est-à-dire ce qu'il y laisse « arriver » comme autre, *ce à quoi il s'ouvre comme non-coïncidence* : à des dires progressant dans une quasi-ignorance, presque « à l'abri » des non-coïncidences, répondent des dires envahis[1], voire menacés[2], par leur retour sur eux-mêmes ; pour une égale disposition – quantitativement – à entendre du non-un, c'est parfois, de façon radicale, telle non-coïncidence et non telle autre qui émerge dans un dire : tel dire, hanté par le ratage de la nomination (N. Sarraute ou C. Simon, par exemple, mais il en va de même pour des locuteurs « ordinaires »), ou tel autre obsédé par la dépossession du déjà-dit (Flaubert, par exemple), ignorent – ou quasiment – le jeu de l'équivoque ; pour tel autre encore, c'est la dimension de l'écart interlocutif qui émerge, omniprésente et exclusive, à travers les tics de *disons* ou de *si vous voulez*[3].

Saillante en termes de la place faite par un dire aux non-coïncidences – quelle place ? pour quelles non-coïncidences ? - la différence de positionnement du dire dans les non-coïncidences tient aussi au *type de réponse* apporté au fait de non-coïncidence rencontré : de façon schématique, on voit bien comment, à la rencontre du fait de l'équivoque, s'opposent des réponses « défendant » le sens voulu contre la survenue d'un autre sens ou d'un autre mot (*X, au sens p ; X, au sens p, pas au sens q*) ou, au contraire, accueillant cet en plus (*X, au sens q aussi ; X, au sens p et au sens q ; X, aux deux sens, à tous les sens du mot…*)[4] ; ou comment l'émergence à la surface du dire de l'écart inhérent à la nomination y reçoit des réponses réassurant l'adéquation (*X, c'est le mot exact, juste, qui convient, au sens strict…*) ou, au contraire, creusant l'écart (*X, faute de mieux, le mot est mauvais, je ne trouve pas le mot…*) entre le mot et la chose[5].

Et, au delà, relativement à une même non-coïncidence, et pour un même « type » de réponse, c'est *chaque forme*, dans sa spécificité signifiante, qui mérite d'être écoutée.

À titre d'exemple, les deux formes relevant de la non-coïncidence interlocutive que sont *disons* et *si vous voulez* peuvent, toutes les deux, être interprétées comme prévenant un « refus de co-énonciation » d'une manière de dire X par l'interlocuteur ; mais, dans leur discrétion de formes échappant souvent à la conscience des deux interlocuteurs, c'est cependant un rapport à l'autre différent qu'elles inscrivent au cœur du dire : d'un côté l'injonction (d'un impératif) à « dire d'une seule voix », annexant le *tu* dans l'énonciation conjointe du *nous* ; de l'autre, aux antipodes de ce menu coup de force, une suspension[6] de l'effectuation du dire au vouloir de l'autre, le dire de X, potentiel (*je dis X si*) ne prenant corps que dans ce vouloir : image d'effacement de soi, comme plein énonciateur, d'un *je* qui s'en remet à l'autre pour « porter » son dire (la poursuite du dire semblant au demeurant tenir le « je veux bien » de l'autre pour acquis…). Deux formes de « précaution », sans doute, mais dont la distribution dans les dires – énonciateurs privilégiant fortement, ou exclusivement, l'une de ces deux formes ; situations de communication favorisant l'une plutôt que l'autre[7] – fait apparaître ce que leur écoute littérale révèle : deux façons différentes de poser le dire dans l'écart de l'interlocution.

On pourrait aussi évoquer la spécificité, parmi les formes disant le défaut du dire[8], de la forme *pour ainsi dire* qui, tout à la fois exprime la réalité du dire (contrairement à *si on peut dire*), l'accepte (contrairement aux refus immédiats des *X, non le mot ne va pas*, chers, par exemple, à N. Sarraute), sans émettre de jugement défavorable (contrairement à *X, pour employer un terme bien imprécis/sans doute inadéquat*). Forme étrangement minimale du dire du

---

[1] Telles les écritures de Barthes ou de Lacan, ouvertes largement sur toutes les non-coïncidences, là où les écritures théoriques de Levi-Strauss, Dumézil, Althusser ne s'ouvrent, de façon très mesurée, qu'à certaines d'entre elles. Voir Authier-Revuz, 1995, pp. 694-696 et pp.783-789, par exemple.

[2] C'est, par exemple, le texte « fou » – selon Barthes – que constitue *Bouvard et Pécuchet*, texte s'approchant du vertige de « l'entièrement recopié », c'est-à-dire reversé tout entier à l'extériorité du déjà-dit, dans le renoncement – vertigineux pour le sujet – à l'imaginaire protecteur d'une parole à soi. *Cf.* Authier-Revuz, 1995, pp. 496-505 : « Flaubert : ascèse du répété et bascule vers l'hétérogénéité constitutive ».

[3] Marivaux donne l'exemple d'un dialogue progressant incessamment doublé par la boucle méta-énonciative de l'emprunt aux mots de l'interlocuteur. *Cf.* Granier (2003).

[4] *Cf.* Authier-Revuz (1994) et Julia (2001).

[5] *Cf.* Authier-Revuz (1996).

[6] Voir ci-dessous, les « modalités irréalisantes du dire », partie 5.

[7] Pour des exemples, voir Authier-Revuz, 1995, pp. 181-198.

[8] Voir Authier-Revuz, 1996 ou Authier-Revuz, 1995, pp. 650-655 et pp. 703-707.

défaut, où le retour – quasi tautologique – sur le dire, ne disant littéralement que le fait du dire, en dit le manque, *pour ainsi dire* apparaît comme la forme propre – dans sa lancinante répétition en tics de langage échappant au contrôle de certains locuteurs, ou en choix d'écriture pour Claude Simon, par exemple – à signifier (au-delà des défauts, ponctuels, rencontrés dans telle nomination) que c'est dire, en soi, qui est porteur de manque et de perte et que le réel est proprement « innommable » :

> Et par-dessus, en filigrane pour ainsi dire, cet insipide et obsédant bavardage qui, pour Georges, avait fini par être non pas quelque chose d'inséparable de sa mère quoi que cependant distinct (comme, s'échappant d'elle, un flot, un produit qu'elle eût sécrété), mais pour ainsi dire sa mère elle-même […]. [pp. 49].
> […]la guerre pour ainsi dire étale pour ainsi dire paisible autour de nous […]. [pp. 296].
> […] dans une inlassable répétition, le temps pour ainsi dire immobile lui aussi, comme une espèce de boue, de vase, stagnante, comme enfermée sous le poids du suffocant couvercle de puanteur s'exhalant de milliers et de milliers d'hommes croupissant dans leur propre humiliation, exclus du monde des vivants, et pourtant pas encore dans celui des morts : entre les deux pour ainsi dire, […] [pp. 113-114, je souligne] [Claude Simon, *La Route des Flandres*].

De la même façon, *c'est le cas de le dir*e mérite qu'on s'arrête au mode spécifique sur lequel elle ouvre le dire, au point X, au jeu de l'équivoque. Forme figée, très fréquente, notamment à l'oral et dans les écrits jouant la spontanéité du dire en train de se faire, elle se caractérise différentiellement par rapport aux autres formes de cette inscription d'équivoque :

> (9) Le temps est le sens d'une vie (sens comme on dit le sens d'un cours d'eau, le sens d'une phrase, le sens d'une étoffe, le sens de l'odorat). [Claudel, *Art poétique*].
> (10) La culture française a toujours attaché semble-t-il un privilège très fort aux « idées ». Importe au Français le « quelque chose à dire », ce qu'on désigne couramment d'un mot phoniquement ambigu, monétaire, commercial et littéraire : le fond (ou le fonds ou les fonds). [R. Barthes, *Le bruissement de la langue*, pp. 265].
> (11) […] la création d'une aristocratie intellectuelle puisque l'aristocratie sociale, est au sens propre et figuré décapitée. [Oral, exposé séminaire, nov. 1983].
> (12) Sa liberté ne vient ni de Dieu ni de la Raison mais du jeu (prenez le mot dans toutes ses acceptions) que lui fournit l'ordre symbolique, sans lequel il ne parlerait pas et ne serait pas un homme. [R. Barthes, *Préface* à F. Flahault (1978)].
> (13) Toi, quand tu te retrouves seule, tu te réfugies dans le ménage à fond ! C'est moins dangereux que de déménager, dans les deux sens du terme. [H. Maure, *La cinquantaine au féminin*, pp. 207].

La forme figée *c'est le cas de le dire* survient, elle, après l'occurrence de X (*vs* (10), (11)) ; elle n'explicite ni les divers sens convoqués (*vs* (9), (10), (11)), ni même le caractère équivoque (*vs* (12), (13)), laissé ludiquement à découvrir, mais salue, volontiers sur un mode exclamatif, l'opportunité du dire de X, comme celle, loin de toute intentionnalité, du heureux « hasard », de ce qui, conformément à l'étymologie de *cas*[1] « tombe » à pic, comme l'explicite joliment cette glose de Claude Simon :

> (14) […] j'ai compris que tout ce qu'il cherchait espérait depuis un moment c'était de se faire descendre […] Je suppose qu'il n'aurait pas pris le trot pour tout l'or du monde, qu'il n'aurait pas donné un coup d'éperon pas donné sa place pour un boulet de canon c'est le cas de le dire il y a comme ça des expressions qui tombent à pic : au pas donc, […]. [C. Simon, *La route des Flandres*, pp. 15].

Ce que l'énonciateur accueille de façon festive, c'est le « cadeau » que la langue lui apporte d'un mot, d'un sens imprévu *en plus*, tapi dans les mots de son intention, via la polysémie, l'homonymie, le calembour, etc., toutes les formes de « l'excès » de lalangue dans la langue :

> (15) […] un tissu d'évidences ou de sottises, le tout, pour arranger, dans un style prétentieux, et abscons c'est le cas de le dire ! [Conversation privée, février 1985].
> (16) À force de passer ton temps là-dedans, tu vas sombrer dans le religieux, ça pénètre insidieusement, c'est le cas de le dire ! [Conversation privée, 08-02-1990, adressé à un musicologue athée plongé professionnellement dans la lecture assidue de psaumes].
> (17) Alors on l'appelle comme on peut, cette jouissance vaginale, on parle du pôle postérieur du museau de l'utérus et autres conneries, c'est le cas de le dire. [J. Lacan, *Encore*, pp. 70].
> (18) Bon allez, je te quitte, travaille bien, et moi je retourne à mes petits oignons… c'est le cas de le dire [rire], ça, c'est joli ça. [Conversation téléphonique, 15-10-1988 : locuteur interrompu, pour répondre au téléphone, dans des préparations culinaires comportant des petits oignons frais].

[1] De *casus*, participe substantivé de *cadere*, tomber, signifiant « fait de tomber », « ce qui arrive », « hasard ».

Là où, dans le lapsus, l'énonciateur *produit* un mot *à la place* de celui qu'il voulait dire, quitte, éventuellement, dans l'après-coup de cette subversion, à reconnaître – mais aussi à refuser catégoriquement – pour sienne cette voix de l'autre de lui-même, la figure du *c'est le cas de le dire* est fondamentalement une figure *d'écoute* qui *fait place*, dans les mots de l'énonciateur, à un « en plus » qu'il semble ne faire que recevoir, simple complice, si l'on veut, de la langue et de ses hasards, mais auquel il se rallie sur un mode jubilatoire : mode jubilatoire qui manifeste le plaisir à « recevoir » du hasard de la langue, enclos dans les mots de son intention, les mots mêmes de son désir.

Ainsi en va-t-il, par exemple, en (15), de l'énonciateur qui, ayant « retenu » son envie de rudesse verbale, et évitant usuellement toute grossièreté, la retrouve, sur un mode libératoire, dans le mot « con », qui s'est dit « tout seul », et auquel il peut dès lors se rallier, sans pourtant porter la responsabilité de l'avoir intentionnellement choisi ; ou bien encore dans ce « mot de la fin » par lequel, en (18), un énonciateur A clôt un échange téléphonique, de forme amicale, avec un interlocuteur B souhaitant parler de problèmes qu'il rencontre, et où se manifeste le plaisir de A à recevoir « du hasard » les mots de son désir : un « ce n'est pas mes oignons », en fait, où éclate la vérité refoulée de l'entretien, l'agacement qu'il éprouve et une fin de non-recevoir adressée à l'autre.

Là où, dans le déroulement uni du dire, « quelque chose se dit toujours en plus, qui n'était pas demandé – dont il était demandé qu'on ne le dît pas »[1], l'énonciation avançant, sourde à cette autre voix qui court dans ses mots. Là où, dans le lapsus, l'autre voix, conflictuellement, supplante la première en en brisant la cohérence, et en laissant aisément l'énonciateur « sans voix » devant ce qu'il a dit. Avec *c'est le cas de le dire*, autre figure du « désir et du hasard »[2], se fête, pour l'énonciateur, un instant d'intime coïncidence dans la conciliation ponctuelle, par la grâce du jeu des mots, entre les deux voix de lui-même.

De quoi parlent les boucles opacifiantes prenant le dire d'un mot pour objet : écart interlocutif, inappartenance des mots chargés de déjà-dit, défaut de la nomination, excès de l'équivoque ? *Comment* – selon quel type, accueil ou rejet de la non-coïncidence ? selon quel mode spécifique, propre à chaque forme ? – répondent-elles à ces points de non-coïncidence que le dire reconnaît en lui ? *Où*, c'est-à-dire en quels points – ses points « sensibles », fragiles, difficiles, conflictuels, essentiels, lourds d'affect ou d'enjeux… – le dire, s'ouvrant à l'écart d'une non-coïncidence, s'arrête-t-il en se dédoublant ? Dans les limites de cet article, il n'est pas possible d'évoquer les singulières géographies méta-énonciatives de discours divers[3] ; je ne donnerai qu'un seul exemple du caractère significatif des lieux d'émergence des non-coïncidences dans un discours. Enregistrée quelques jours avant sa mort, l'évocation, en forme de conversation avec A. Manier, de son histoire personnelle par Françoise Dolto[4], se signale, à côté d'un assez grand nombre de formes renvoyant aux mots des autres (*comme disent, diraient, comme on disait autrefois, comme on dirait aujourd'hui*, etc.), par une très faible présence de l'écart entre les mots et les choses : la parole, spontanée, directe, ferme, voire intrépide apparaît peu marquée par les retraits, réserves, hésitations liées à l'inadéquation ; la localisation de ces formes n'en est que plus frappante : les moments où il est question des rapports, douloureux, avec sa mère et de la « folie » de celle-ci condensent à eux seuls la moitié des formes qui, dans ce texte, marquent ce type d'écart, trace discrète mais insistante de ce qui demeure là d'irréductiblement difficile à dire :

> Il faut y ajouter le rapport à la folie, comment dire ?, « ménauposique » de ma mère (pp. 81)
> Mais pour revenir à ma mère, elle me disait que j'étais monstrueuse. Mais elle me le disait - comment dire ? - bien sûr, pas avec amour, mais avec résignation. C'est ça, avec résignation. [pp. 217].
> Je n'en revenais pas : […] Je me dis : « […] Maman a besoin de quelqu'un qui soit plus fort qu'elle parce qu'elle est débordée par l'énergie passionnée et - comment dire ? - purulente qui est en elle, qui la fait se déchirer elle-même en vomissant tout ce qu'elle a à vomir, et dont elle ne croit pas un mot […] » [pp. 245].

[1] *Cf.* Milner (J.-C.). 1983, pp. 40.
[2] *Cf.* Roudinesco (E.). 1973, pp. 112, à propos du lapsus.
[3] *Cf.* Authier-Revuz, 1995, pp. 459-461, pp. 679, pp. 780, par exemple.
[4] Dolto (F.). 1989. *Autoportrait d'une psychanalyste*. Paris : Éditions du Seuil.

5. Les modalités « irréalisantes » du dire

Dans l'immense répertoire des formes de « réponse » à la rencontre d'un point de non-coïncidence, il est des modes de s'inscrire dans l'écart qui apparaissent transverses aux divers champs de non-coïncidence[1]. C'est à faire apparaître l'une de ces tonalités que je voudrais m'attacher : celle courant, avec des nuances et des variantes multiples, à travers ce que j'appellerai les *modalités irréalisantes du dire*.

Formes affectant le dire d'un défaut, elles peuvent être versées au compte des catégories – psychologiques et rhétoriques – de l'hésitation, de la réserve, de la réticence, qui s'opposent globalement aux formes d'adhésion, de confirmation du dire, effectuant une « addition » au dire qui s'emphatise et se renforce à son reflet, comme :

(19) X, je dis bien X ; X, je tiens à dire X ; X, c'est le mot.

Mais il importe de distinguer deux figures de « soustraction » : certaines boucles méta-énonciatives grèvent le dire de X d'un reflet dépréciatif :

(20) X, je dis mal ; X, bien que… ; X, le mot est mauvais ; X, je ne sais pas si c'est le mot.

comme, par exemple :

(21) Depuis Freud, de nombreux psychanalystes ont tenté de surmonter la difficulté qu'il y a pour les psychotiques (je n'aime pas ce terme trop généralisateur…) de développer un transfert analysable. [A. de Mijolla, in : *l'Événement du jeudi*, 20.3.85].
(22) J'aimais ses yeux, en effet, plus que tout peut-être. Ses yeux dilatés, bleus, brillants, durs, terribles - ces épithètes sont exécrables et ne disent rien - yeux immenses, bleus […]. [P. Quignard, *Le salon du Würtemberg*].

Relativement au « qui va de soi » du dire transparent, elles opposent au « va très bien » de (19) un « ne va pas » : la figure, au total, est celle d'un *je dis X, mais*, affectant le dire d'un jugement négatif[2].

Avec l'autre figure, celle des « modalités irréalisantes du dire », c'est, paradoxalement, une part de la *réalité* du fait du dire de X que soustrait son redoublement. Le dire, ici, s'effectue sur le mode – auto-représenté – de ne pas (à des degrés divers) s'effectuer : c'est – bien différent d'un dire « déprécié » – dans un battement entre dire et ne pas dire[3] qu'elles inscrivent l'énonciation « déréalisée » de X.

Au plan des formes, là où les caractérisations du dire de X comme « mauvais » s'accompagnent d'un déploiement lexical (cf. (21), (22) et la note 38), le marquage de

---

[1] Voir ci-dessus, dans les champs de l'écart de la nomination et de l'équivoque : la réassurance du UN (*X, c'est le mot qui convient* ; *X, au sens p*), ou, au contraire, la mise en jeu du NON-UN (*X, le mot ne convient pas ; X, à tous les sens du mot*). Ou, à un niveau plus général encore, le mode de dédoublement se réalisant par la *succession* sur la chaîne d'un élément et d'un commentaire méta-énonciatif, par opposition à celui où une nomination s'effectue par le *détour* d'un syntagme métalinguistique d'appellation (par exemple : *X, comme on dit* vs *ce qu'on appelle X*) : transverse à tous les champs de non-coïncidence, cette opposition touche à des points cruciaux de l'auto-représentation du dire ; rencontre de l'autre inscrite comme événement dans le cours d'un dire en train de se faire, en deux temps, via la rupture syntaxique de la « greffe » méta-énonciative, pour le premier, là où, dans la syntaxe liée et hiérarchisante du second, c'est un écart déjà « suturé » dans un avant-dire qui est présenté (*cf.* Authier-Revuz, 2002) ; rapport foncièrement différent à la nomination : le dire de X, qui apparaît en « usage », étant mis à distance par le commentaire de sa représentation, dans le premier, là où, dans le second, la nomination s'effectue *par* la mise à distance de la représentation : dans ce cas, à aucun moment sur la chaîne l'énonciateur ne fait *usage* de X, il n'en fait que *mention*, dans une énonciation non pas seulement redoublée par son reflet mais médiatisée par celui-ci.

[2] Figure centrale de l'écriture « tâtonnante », tendue vers un réel « informe » qui se dérobe, de Nathalie Sarraute, où les commentaires sur les mots X « gros », « vagues », « impuissants », « indigents », « brutaux », etc. jouent comme autant de relances vers une autre tentative de nomination… *Cf.* Authier-Revuz, 1995, pp. 699-702, par exemple :

(23) Le lieu où cela s'est passé… mais comme « s'est passé » paraît peu convenir à ces moments, les plus effacés qui soient, les plus dénués d'importance, de conséquence […] Renonçons donc à s'est passé… disons « a été vécu » … bien que cette expression puisse elle aussi sembler grandiloquente, outrée, tant ces moments paraissent peu mériter de faire partie de ce que nous nommons « notre vie ». (N. Sarraute, *L'usage de la parole*)

[3] En un sens tout autre, évidemment, que celui que O. Ducrot, visant les jeux du posé, du présupposé et du sous-entendu. Ici, le *ne pas dire* qui affecte le dire en est une modalité explicite.

« l'irréalisation » du dire de X passe par une autre voie : celle de l'entourage *grammatical* du verbe *dire*, représentant l'énonciation de X. À part les subordonnées en *si* et des adverbes (*dire presque, à peine*), ce sont en effet les morphèmes propres à la sphère verbale qui, de façon discrète, aisément inaperçue de l'énonciateur et du récepteur, portent l'irréalité du dire au cœur de sa représentation : modalité (interrogative), polarité (négative), mode verbal (conditionnel), auxiliaires modaux (pouvoir, falloir), temps et aspect (*j'allais dire, j'ai failli dire*). Ainsi, rencontre-t-on

a. Le dire, auto-représenté comme « pas tout à fait dit », mais *presque* ou *à peine* :

(24) Érotique de la lecture ? Oui, à condition de ne jamais gommer la perversion et je dirai presque : la peur. [R. Barthes, *Le grain de la voix*].
(25) Je me suis attelé à une analyse que j'ose à peine appeler linguistique tant elle était simpliste et maladroite […]. [Entretiens de C. Lévi-Strauss et D. Eribon, *De près et de loin*].

b. L'image (très fréquente chez certains énonciateurs), en retrait par rapport au dire, de la simple possibilité ou potentialité de ce qui pourrait être dit :

(26) […] cette difformité [l'obésité] devient une excuse, une béquille dont il est difficile de se séparer. […] La « vraie vie », sans ma graisse, avec son lot de rejets et de bagarres, à mains nues pourrait-on dire, me terrifiait. [A.-E. Moutet, *Elle*, 23-3-1987, pp. 19].
(27) Freud, obscurément, traite Fliess, comme un « sujet supposé savoir » (Lacan) et attend de lui une connaissance dont il ne possède pas le premier mot. Le résultat, c'est que Fliess, va se faire un savoir qu'on pourrait, sans forcer le sens des mots - pas plus en tout cas que Freud ne le fera dans *L'homme aux rats* -, appeler « délirant ». [O. Mannoni, *Freud*, pp. 52].
(28) […] En ce qui me concerne, l'appel à la science de la littérature, ou à l'anthropologie, ou à la sémiologie, a toujours été très ambigu, très retors, et j'oserais presque dire *truqué* souvent. [R. Barthes*, Entretien*, 1971].
(29) […ce livre] vient troubler une douce harmonie en rappelant, non sans un certain courage face à ce qu'on serait tenté d'appeler le totalitarisme mou de l'unanimisme, quelques vérités rugueuses. [M. Plon, in : *Frénésie*, numéro 8, 1989].

c. l'image d'un dire dont l'effectuation est suspendue, à travers des subordonnées en *si*, à la réalisation d'une condition ; comportant (*si j'ose dire, si on peut lui donner ce nom*…) ou non (*si vous voulez*) des termes métalinguistiques, ces subordonnées méta-énonciatives, portant sur le dire de X, peuvent être décrites comme subordonnées à une principale en *je dis X* implicite[1]. La réalité du dire de X est dès lors donnée comme incertaine, suspendue

- au vouloir de l'autre :

(30) Ce n'était pas vraiment /raté si tu veux, c'était un peu, …, ça manquait d'unité si tu veux, chaque pièce était réussie plutôt, mais ça faisait finalement un peu /grêle si tu veux. [Conversation, 8-2-1986.] [Le *si tu veux* est un tic fréquent du locuteur, redoublé ici par le fait qu'il s'adresse à un quelqu'un de plus compétent que lui sur le sujet abordé].
(31) Eh bien, j'ai fait une sorte de, si vous voulez de, de portrait-robot, si vous voulez, enfin j'ai essayé de schématiser au maximum. [Interview Radio Luxembourg, 1975].

- à la conformité à des normes (*si on peut dire, s'il est permis*) :

(32) Si tu voyais comment il parle, si on peut appeler ça parler, à son assistante ; c'est comme si c'était un robot. [Conversation, 7-2-1985].
(33) La triglossie corse, si on peut s'exprimer de cette façon, avec le fantôme du toscan qui pèse encore. [Oral séminaire, janv. 1980].
(34) On aurait relogé - si l'on peut dire - une famille avec un bébé dans une cave, à défaut de toit. [*Antony Hebdo,* n° 284, 1-5-1987].

- et à l'audace, indécise, de l'énonciateur à les bousculer :

(35) Une seule scène surnage (si l'on ose écrire) : celle de la piscine. [*Télérama*, 20-11-1985, pp. 29].
(36) Vers janvier les groupes [d'étudiants] sont /purgés si j'ose me permettre cette formulation. [Conversation, oct. 1987].

Au-delà de ces conditions couramment évoquées, se rencontre l'image, plus paradoxale, ou troublante, de dires dont la réalisation est donnée comme suspendue à des conditions que

[1] Par opposition aux propositions conditionnelles ordinaires, relevant du même plan sémiotico-énonciatif que le reste de l'énoncé*, cf.* :

(a) Il peut chanter quelque chose, si vous (le) voulez.
vs
(b) Il est un peu « imprévisible », si vous voulez.

l'on dirait volontiers constitutives du fait de dire : que l'énonciateur attribue un sens aux mots qu'il énonce.

(37) […] reconnaître dans la captation spatiale que manifeste le stade du miroir l'effet chez l'homme […], d'une insuffisance organique de sa réalité naturelle, si tant est que nous donnions un sens au terme de nature. [J. Lacan, *Écrits*, pp. 96].
(38) [Althusser] possédait une extraordinaire capacité d'écouter la singularité de chacun et de la susciter. Le véritable Althusser, si cette expression a un sens, c'est d'abord cette capacité. [E. Balibar, *Écrits pour Althusser,* pp. 120].

ou, plus radicalement encore, que pour dire il lui faille en passer par les mots et leur nomination du monde

(39) La première force serait celle de la vague communicationnelle, s'il faut lui donner un nom. [B.-N. Grunig, *Rapport sur la linguistique*].
(40) Une chose que le « féminisme » s'il faut donner un nom à tout, a apporté d'extraordinairement précieux aux femmes. [F. Nespo, *Entretien avec S. Signoret*, *F.Magazine*, août 79].

d. L'interrogation totale (ouvrant sur une réponse allant du oui au non) sur le dire de X, équivalente, à travers ses combinaisons modales ou temporelles (*oser dire, pouvoir dire, aller dire*…), à un *est-ce que je dis X ?,* où, au-delà du dire potentiel, ou suspendu à une condition, c'est radicalement que la réalité du dire de X est mise en question[1].

(42) […] nous réjouir pour ce qui semble être, oserai-je dire une réussite, et nous rappeler le chemin parcouru. [Allocution association locale, juin 1985].
(43) Il y a est-ce qu'on peut dire une /jouissance de sa part dans ce saccage qu'elle fait du langage. [Conversation, octobre 2001].
(44) Je me demande si le relativisme auquel peut aboutir l'histoire des sciences […] n'est pas l'envers, oserai-je dire désespéré, de ce fantasme de *la* science et du savoir unifié. [C. Normand, Actes du colloque : *Les sciences humaines, quelle histoire ?* - pp. 234].
(45) C'est un couple où chacun a un rôle est-ce que je vais dire /de prothèse pour l'autre. [oral, fév. 1996].

e. Point extrême de ce parcours, celui d'une modalité proprement annulatoire du dire, le dire de X se faisant, strictement, via la représentation de ne pas se faire, un *je ne dis pas X* tenant lieu de nomination par X. On notera que, comme dans le cas précédent de l'interrogation sur le dire, l'élément X ne figure à aucun moment en usage sur la chaîne : il n'y apparaît qu'en mention (ou autonyme) dans la représentation de son non-dire. Cette image d'un non-dire passe :

(a) Par le renvoi au passé d'une tentation de dire X, déjà écartée au moment présent, avec *j'allais dire X* :

(46) [La tornade] passe, en arrachant ce qui lui tombe, j'allais dire sous la main. [Météo, 24-5-1985].
(47) On a parlé de dents en verre, ça c'était l'avenir d'après-demain […]. On va parler, j'allais dire de l'avenir d'aujourd'hui. [*Télématin*, A2, 17-5-1985].
(48) […] le signifiant pour un linguiste ne saurait pas mentir. […] Il est d'autant plus surprenant que la linguistique s'obstine à lui attribuer un rôle secondaire, superficiel… j'allais dire insignifiant. [Launay (M.). 1986. « Effets de sens ». in : *Langages*, 82, juin, pp. 138].
(49) […] le mieux est peut-être de renvoyer à Bloomfield et à son compatriote et prédécesseur Peirce, lequel écrit, j'allais dire lumineusement : « Le problème de ce qu'est la « signification » […] ». [R. Eluerd, *La pragmatique linguistique*].

ou (b) par la représentation, au présent du dire, du recul de l'énonciateur – *je n'ose pas dire X* – devant ce dire, ou d'une décision de l'éviter – *je ne dirai pas X, je refuse d'appeler*… – :

(50) Je tiens aussi à remercier Madame X… qui nous a prêté des photos, qui finalement n'ont pas été exposées parce que nous en avons eu beaucoup d'autres, je n'ose pas dire meilleures, mais enfin que nous avons utilisées. [Oral, 15-6-85].
(51) Reconduit à Bâle […] dès le 9 janvier 1889, le corps de Nietzsche finira de mourir à Weimar le 25 août 1900 à midi. On ne sait pas grand chose, en fait, de cette large décennie de ce qu'on n'ose appeler encore, sa vie. [R.-P. Droit, in : *Le Monde*, 6.1.89, pp. 14].

[1] Il faut distinguer ces formes où l'interrogation demeure sans réponse, de celles du type :
(41) Il a fallu, dirai-je le mot, la /démission des autorités pour qu'un mouvement se dessine. [assemblée de parents d'élèves, mars 1981]
où X apparaît comme réponse à valeur de « oui, je le dis » à la question qui précède, et qui ne relève de ce fait pas de la modalité irréalisante du dire.

(52) Et puis il existe un autre plaisir que je n'appellerai pas vaginal (parce que le clitoris y prend grande part), qui touche la femme, par une sorte d'effraction, à un point beaucoup plus intérieur d'elle-même. [M. Perrein, *Le mâle aimant*, 75, pp. 92].
(53) Et puis il y a l'expérience socialiste et ce que je n'appellerai pas son échec, qu'on utilise maximalement pour démoraliser les gens. [Conversation, mai 1998].

La comparaison avec les formes, très courantes, où la modalité irréalisante n'est qu'un élément dans une nomination complexe s'effectuant entre deux mots, dont un seul est représenté comme non-dit[1] :

(54) La situation est changée, j'ai failli dire améliorée, par la mort de son mari. [Oral, juin 1983].
(55) Et tous les trois, nous aimions le moment, j'allais dire la cérémonie du dîner. [Entretien avec N. Châtelet, in : *Pages et livres*, sept. 89, pp. 10].
(56) La seconde leçon, je devrais dire le second courage que je tirai de ce contact brûlant avec le Roman. [R. Barthes, *Conférence* 1978].
(57) Je vois bien le danger - dirais-je la tentation - de cette attitude si légitime. [H. de Montherlant, *Service inutile*].

permet de mieux mesurer le caractère radical et paradoxal de ces nominations passant tout entières par le dire de leur non-réalisation – par annulation, questionnement, renvoi à une potentialité.

En deçà des catégories de la réserve, de la réticence et de tous les effets rhétoriques auxquels ces formes peuvent se prêter, ce qui se *dit*, littéralement, dans l'auto-représentation du dire de X, c'est la non-effectuation, *hic et nunc*, de ce dire – qui pourrait se faire, qui se fait *si*…, dont on (se) demande s'il se fait ou va se faire, dont on dit qu'il ne se fait pas – : un mode de dire sur le mode de ne pas dire où le dire – comme « absenté » – se fait défaut à lui-même.

Comment ne pas écouter – comme quelque chose d'intime, d'aigu quant à la façon d'habiter le langage – cette absence creusée au cœur du dire chez les énonciateurs pour lesquels cette tonalité d'accompagnement méta-énonciatif est insistante, dominante voire exclusive ? Tel est le cas, par exemple, dans un texte de Pascal Quignard *Le Lecteur*, où les thèmes chers à l'auteur de l'étrangeté de la langue, de la perte et de l'absence qui s'éprouve à tomber « dans le temps de [la] langue », et de la réponse qu'y apporte la littérature – « composer » avec cette perte en s'y consacrant, « étreindre l'exil », « héler la voix perdue » –, prennent la forme d'une enquête du narrateur visant à élucider la « disparition » du « lecteur » (déclinée en « absence, défaut, soustraction, retrait, retirement, évanouissement », etc.) et découvrant dans cette « absence que porte le langage », le lieu où se produit cette absence au monde et à soi où a « disparu » le lecteur. Il est, en effet, frappant d'y observer, dans la réussite d'une écriture qui a la forme de son objet, que c'est quasi exclusivement aux modalités irréalisantes[2] qu'elle emprunte son accompagnement méta-énonciatif. Aux antipodes des plaintes et invectives de Nathalie Sarraute contre les mots qu'elle rejette aussitôt énoncés, c'est sur le mode « mineur » d'un dire qui se dérobe – creusé d'absence – à lui-même, que cette écriture opère en elle-même la « soustraction » méta-énonciative de ses conditionnels, de ses subordonnées en *si*, de ses négations :

La dévoration par les livres, je me l'explique, si j'ose dire, comme l'espèce seconde d'une métempsychose entre l'absence d'une âme et l'absence d'un sens [pp. 13].
Ainsi, il découvrit le ciel, si j'ose dire, de son absence [pp. 95].
[…] il a sangloté de ce qui ainsi n'est plus tout simplement la joie. Je n'oserais dire : d'un sanglot qui excède la joie. [pp. 96].
[…] la sorte de grâce que le langage […] nous aurait fait une fois pour toutes qui est une assurance sans doute suspecte mais à laquelle donner cours est une promesse continuée, je pêcherais par excès en disant d'agrément, au moins d'angoisses relayées, de questions indéfiniment, c'est-à-dire au fil de la lecture, renouvelées et suspendues [pp. 21].
N'importe. Car quels que soient noms, expériences, espérances, ce qui demeure dans tous les cas je n'ose dire « acquis », c'est l'absence du langage : perte de toute foi ajoutée à la médiation du langage [pp. 40].

[1] Et se prêtant à des jeux subtils de la norme et du désir, dans une nomination instable, balançant – divisée – entre deux mots : un X *dit* mais dévalorisé par un Y plus désirable mais *non-dit* (potentiel (56), interrogé (57) ou déjà raturé (54), (55). *Cf.* Authier-Revuz, 2000.
[2] Seuls quelques *pour ainsi dire*, indépendamment des nombreux guillemets ouverts à l'interprétation, s'y écartent de cette tonalité homogène.

6. La « portée » méta-énonciative de la musique du dire

De la négociation, par laquelle tout dire doit passer, avec les non-coïncidences foncières de l'énonciation – ouvrant le discours sur son extériorité interdiscursive interne, la nomination sur sa perte relativement à la chose, la chaîne sur l'excès de sa « signifiance », la communication sur la béance intersubjective – dans lesquelles, loin de la fixité du signe, se fait le sens, mais où il pourrait, dispersé, se défaire, la couche méta-énonciative – réassurant depuis son illusoire surplomb réflexif, l'imaginaire de UN du dire aux points d'affleurement de NON-UN – apparaît, « grains », aspérités, irrégularités, cicatrices sur la peau, la surface du dire comme une manifestation privilégiée.

Si, refusant d'enfermer les boucles méta-énonciatives dans le jeu des stratégies interactives, comme d'en récuser le témoignage marqué d'imaginaire, on prend au sérieux, c'est-à-dire, on l'a dit, littéralement, *ce qu'elles disent du dire*, elles font – apparemment anodines, accessoires, contingentes, superflues… – entendre quelque chose de ce qui se joue de profond et de singulier pour le sujet de sa façon d'habiter le langage, de parvenir à « tenir » une parole, dans le jeu de ses non-coïncidences. La « portée » méta-énonciative n'est pas un ornement accessoire de la partition du dire : partie prenante, intimement, de la musique propre à chaque dire[1], elle témoigne, en chaque dire, en ces points où il « se prend à ses mots », de ce mode singulier et insu du sujet parlant de « composer » avec les hétérogénéités énonciatives et d'y avancer « comme il se doit, en boitant »[2].

[1] Au plan, aussi, essentiel, que je n'ai pas abordé ici, du rythme que les « arrêts sur mots » de la modalité autonymique impriment au flux du dire, *cf.* note 3, page 3.

[2] *Cf.* Leclaire, 1971, pp. 100 ; cité in : Authier-Revuz (J.). 1995, pp. 535 : *« faire face à la castration, c'est, ayant reconnu qu'à l'impossible chacun se trouve tenu, savoir que s'engager dans les voies du possible, consiste à marcher, comme il se doit, en boitant »*.

Références bibliographie

Arrivé (M.). 1986. « « Il n'y a pas de métalangage » : qu'est-ce à dire ? ». in : *Linguistique et Psychanalyse*. Paris : Méridiens-Klingsieck, pp. 145-166.

Authier-Revuz (J.). 1987. « Modalité autonymique et pseudo-anaphore déictique ». in : *Cahiers de Lexicologie*, 51, 1987-2, pp.19-37.

Authier-Revuz (J.). 1993. « Jeux méta-énonciatifs avec le temps ». in : Parret (H.), (ed.). *Temps et discours*. Louvain : Presses Universitaires de Louvain, Coll. « La Pensée philosophique », pp. 87-105.

Authier-Revuz (J.). 1994. « L'énonciateur glosateur de ses mots : explicitation et interprétation ». in : *Langue Française*, 103, septembre 1994, *Le lexique : construire l'interprétation*, pp. 91-102.

Authier-Revuz (J.). 1995. *Ces mots qui ne vont pas de soi : Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*. Paris : Larousse [2 vol., 839 p.].

Authier-Revuz (J.). 1996. « Dire du défaut, défaut du dire, les mots du silence ». in : *LINX*, *Du dire et du discours*, n° spécial, pp. 25-40.

Authier-Revuz (J.). 2000. « Deux mots pour une chose ; trajets de non-coïncidence ». in : *Annales Littéraires de l'Université de Besançon*, 701, *Répétition, Altération, Reformulation*, pp. 37-61. Besançon : Presses Universitaires Franc-Comtoises.

Authier-Revuz (J.). 2002. « Du Dire « en plus » : dédoublement réflexif et ajout sur la chaîne ». in : Authier-Revuz (J.) & Lala (M.-C.), (eds.). *Figures d'ajout - phrase, texte, écriture.* Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp. 147-167.

Authier-Revuz (J.). 2003. « Le Fait autonyme : Langage, Langue, Discours – Quelques repères ». in : Authier-Revuz (J.), Doury (M.) & Reboul-Touré (S.), (eds.). *Parler des mots – Le fait autonymique en discours*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp. 67-96.

Benabou (M.), Cornaz (L.), De Liege (D.) & Pelissier (Y). 2002. *789 Néologismes de Jacques Lacan*. Paris : EPEL.

Clavreul (P.). 1987. *Le désir et la loi*. Paris : Denoël.

Dolto (F.). 1989. *Autoportrait d'une psychanalyste*. Paris : Éditions du Seuil.

Fenoglio (I.). 1999. « Le lapsus : paradigme linguistique des événements d'énonciation ». in : *Cliniques méditerranéennes*, 62, pp. 219-238. Marseille : Erès.

Flahault (F.). 1978. *La parole intermédiaire*. Paris : Seuil.

Garnier (J.-M.). 2003. « Faire référence à la parole de l'autre : quelques questions sur l'enchaînement « sur le mot » chez Marivaux ». in : Authier-Revuz (J.), Doury (M.) & Reboul-Touré (S.), (eds.). *Parler des mots – Le fait autonymique en discours*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp. 217-231.

Julia (C.). 2001. *Fixer le sens ? Les gloses spontanées de spécification du sens*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.

Lacan (J.). 1966. *Écrits*. Paris : Seuil.

Leclaire (S.). 1971. *Démasquer le réel - Un essai sur l'objet en psychanalyse*. Paris : Seuil, Coll. « Le champ freudien ».

Mannoni (O.). 1969. *Clefs pour l'imaginaire, ou l'autre scène*. Paris : Seuil.

Milner (J.-C.). 1983. *Les noms indistincts*. Paris : Seuil.

Ogilvie (B.). 1987. *Lacan - La formation du concept de sujet*. Collection « Philosophies ».

Pêcheux (M.). 1990. *L'inquiétude du discours*. Paris : Éditions des Cendres [textes de M. Pêcheux choisis et présentés par Denise Maldidier].

Rey-Debove (J.). 1978. *Le métalangage*. Paris : Le Robert [2ème édition, Armand Colin, 1997].

Roudinesco (E). 1973. Un discours au réel - Théorie de l'inconscient et politique de la psychanalyse. Paris : Éditions Mame.

De l'intérêt de la linguistique pour la recherche en psychologie clinique
Subjectivité et analyse de l'équivoque

Par Valérie Capdevielle-Mougnibas
UFR de Psychologie
Université Toulouse Le Mirail, France

Mai 2004

La psychologie clinique constitue aujourd'hui une des sous-disciplines de la psychologie où s'opposent avec le plus de virulence trois conceptions radicalement différentes de la discipline. Comment faire la science de l'homme ?

Pour les psychologues, la réponse ne va pas de soi. Elle varie en fonction de la position épistémologique que les différents auteurs adoptent à l'égard du modèle idéal des sciences de la nature qui régit notre époque. Il existe ainsi, dans le champ de la psychologie clinique, une tendance naturaliste, positiviste qui privilégie une clinique instrumentale et tend à se rapprocher de la démarche expérimentale. Cette tendance s'oppose à une approche fortement influencée par les courants philosophiques humanistes et phénoménologiques visant à une compréhension globale de la personne à partir d'un mode de connaissance original. À ces deux approches majeures s'ajoute enfin une conception subjective fondée sur la conception du sujet et de la causalité psychique proposée par la psychanalyse. Ainsi la psychologie clinique forme un ensemble composite où se côtoient différentes définitions de l'humain, de la causalité psychique, du symptôme, de l'acte du clinicien et des modalités de construction du cas (Capdevielle & Doucet, 1999).

Cette hétérogénéité épistémologique est très souvent occultée par les psychologues (Ohayon, 1999). Soucieux de fonder la scientificité de leur discipline, ils en oublient quelquefois de s'interroger sur la nature de l'objet qu'ils étudient. « Qu'est ce que l'humain ? » (Picq et al. 2003). Ici encore, les réponses diffèrent au point que parfois, la psychologie pourrait n'apparaître plus comme une science de l'homme (Ewald et al., 1998).

Ainsi, fortement influencées par la psychanalyse, certaines pratiques de recherche en psychologie visent à apporter des connaissances sur l'humain à partir de démarches de recherche hétérogènes à celles de la science moderne. Sont-elles moins scientifiques pour cela ? Elles ont au moins le mérite de rendre à l'homme une incarnation authentique et de continuer à souligner que l'humain « est par excellence indétermination » (Ferry, 1998). Pour ces approches, l'analyse des cas individuels constitue une nécessité scientifique : pas uniquement parce que la recherche clinique favorise la découverte et présente de ce fait un caractère novateur irremplaçable, mais parce qu'elle seule donne accès à un type de phénomènes qui échappe au registre de la détermination générale (Capdevielle et al., 1998). L'étude du langage et des matériaux discursifs joue ici un rôle essentiel. Malgré différentes tentatives dans le champ de la recherche qualitative (Paillé & Mucchielli, 2003), la principale difficulté de ces approches humanistes et psychanalytiques est de parvenir à la formalisation et la mise en œuvre d'une démarche de construction de savoir originale. Néanmoins, si le discours de ces disciplines se différencie fondamentalement du discours de la science moderne, il ne s'agit pas pour autant d'opposer ces conceptions. Elles se rejoignent en effet sur un point : l'aspiration à une rationalité qui les démarque de toute spéculation. Les approches humanistes et psychanalytiques doivent tenter de s'égaler à la rigueur et aux exigences de la science quant à ses élaborations théoriques et à la formalisation de ses concepts. Notre hypothèse est qu'elles pourraient y parvenir à partir d'une perspective pluridisciplinaire étayée par la linguistique.

La recherche présentée dans le cadre de cette contribution vise à montrer l'intérêt pour la recherche en psychologie clinique des développements actuels des « linguistiques de l'énonciation ». Il s'agira, à partir d'une recherche clinique sur les incidences psychologiques du diagnostic prénatal (Capdevielle & Laterrasse, 2000) de présenter une stratégie d'analyse du discours originale visant une recherche systématique des formes de l'équivoque. Le développement qui suit présente les fondements théoriques et les principales caractéristiques de la

démarche d'analyse du discours utilisée. L'objectif est, ici, d'insister, sur la nécessité d'un croisement entre psychanalyse et linguistique pour le chercheur soucieux d'étudier les faits de langage et en particulier la dimension de l'énonciation.

1. La preuve par la parole

La psychologie clinique doit son développement à Daniel Lagache (1903-1972). En 1949, il définit l'objet de la discipline comme « l'étude approfondie des cas individuels » soit l'étude de « la personne totale en situation ». Il fonde la spécificité de la psychologie clinique sur la méthode clinique qu'il différencie des approches psychanalytique et expérimentale. Cette paternité incontestable ne doit pas faire oublier la dette que cette discipline, aux fondements humanistes et pluralistes, a contractée à l'égard de la psychanalyse (Ohayon, 1999). La psychologie clinique comme la psychopathologie empruntent pour une grande part leur corpus théorique à la conceptualisation freudienne. Elles exploitent ce que Freud a découvert et mis en œuvre dans sa pratique soit l'efficace de la parole. Ainsi sur un versant, la psychologie clinique et la psychanalyse se rejoignent en visant la singularité du sujet par le médium de la parole. Usant de la parole, certaines conceptions de la psychologie clinique ne peuvent se passer de l'hypothèse selon laquelle le sujet est représenté, qu'il réside dans ses représentations. Elles utilisent l'interprétation et s'appuient sur les significations que le sujet accorde à son histoire. Dès lors, l'étude des faits de langage s'impose et l'entretien comme ses techniques d'analyse deviennent des outils indispensables.

Dans ce domaine, les emprunts faits à la linguistique et en particulier aux linguistiques de l'énonciation ont permis des progrès considérables. L'intérêt croissant des linguistes pour l'étude des composantes de la signification et du sens les a conduits à mettre l'accent non plus uniquement sur les composantes du système de la langue mais plutôt sur les différents aspects de son utilisation. La description des opérations qui modèlent un énoncé s'est ainsi considérablement enrichie. Cette nouvelle problématique dite de l'énonciation met l'accent sur l'activité langagière qui supporte la production de l'énoncé. Les linguistes nomment énonciation « l'acte individuel d'utilisation de la langue » alors que l'énoncé renvoie à « l'objet linguistique résultant de cette utilisation » (Maingueneau, 1994). La distinction et l'opposition de ces deux termes apparaissent aujourd'hui fondamentales pour comprendre et décrire le fonctionnement de la langue.

Le concept de discours prend, dans le cadre des théories de l'énonciation, une connotation nouvelle. Les linguistes contemporains l'envisagent non plus comme un simple ensemble d'énoncés mais davantage comme le résultat de la mise en exercice du système de la langue. L'étude du discours renvoie, dans cette perspective, au procès d'énonciation. *« Le discours [c'est] le langage mis en action »* (Benveniste, 1966 : pp. 258). Le discours apparaît comme le reflet de l'énonciation qui le supporte et manifeste la subjectivité du locuteur. Il est donc envisagé comme une pratique qui n'est déterminée qu'en dernière instance par le système de la langue et ses implications sociales. Ainsi les linguistes contemporains s'intéressent avant tout aux traces repérables que l'événement énonciatif laisse dans l'énoncé. « En fait, le plus souvent on est incapable de déterminer le sens d'un énoncé si on ne prend pas en compte, outre ce que signifie l'énoncé en tant que type, les circonstances de son énonciation. Il se trouve en effet que certaines classes d'éléments linguistiques présents dans l'énoncé ont pour rôle de réfléchir son énonciation, d'intégrer certains aspects du contexte énonciatif » (Maingueneau, 1994 ; Kerbrat-Orecchioni, 1999).

Ainsi de plus en plus de techniques en particulier informatisées (Ghiglione et al., 1998 ; Marchand, 1998) ont été développées ces dernières années pour faciliter le repérage de ces embrayeurs, marqueurs spatiaux et temporels en tout genre. Les champs de l'analyse de contenu et de l'analyse du discours tendent aujourd'hui à se combiner. Les chercheurs disposent d'une palette extrêmement diversifiée de techniques d'analyse de discours visant à faciliter l'analyse et l'interprétation des données dites discursives. De plus en plus utilisées dans le champ de la psychologie, elles font l'objet d'un engouement certain où l'utilisateur sans doute fasciné par la facilité apparente de leur mise en œuvre tend quelquefois à oublier les présupposés théoriques qui les sous-tendent. L'intégration de la problématique de l'énonciation à l'analyse du discours ne va pas en effet, sans passer par une critique radicale de la notion de sujet parlant, soit de « l'actant » du discours.

2. Les instances de l'énonciation : qui parle ?

Le sujet qui intéresse la psychologie clinique et la psychanalyse est présent dans l'acte de parole lui-même[1]. Mais, « l*a question générale est : « qui parle ? » et elle n'est pas sans pertinence. Malheureusement* - nous dit Lacan - *les réponses sont un peu précipitées* » (Lacan, 1956, pp. 411). En effet, les approches qui s'intéressent aujourd'hui au champ énonciatif apparaissent pluridisciplinaires, très diversifiées et mettent en avant différentes conceptions de la subjectivité :

- La première, très présente dans le domaine de l'étude de la communication, privilégie la conception « d'un sujet, individu bio-psycho-social qui utilise le langage pour communiquer dans un rapport de maîtrise relativement à celui-ci et au sens qu'il produit » (Authier-Recuz, 2001). Les auteurs mettent ici l'accent sur l'activité langagière qui supporte la production de l'énoncé et étudient comment certaines classes d'éléments linguistiques s'articulent à l'initiative des locuteurs. Ces marqueurs de la subjectivité sont, dans cette perspective, envisagés du point de vue de leur fonction. Ainsi l'acte d'énonciation par lequel tout sujet énonce sa position de locuteur est envisagé comme tout à la fois un acte de conversion et un acte d'appropriation de la langue en discours. Le fait que par cet acte le locuteur mobilise la langue pour son propre compte détermine une situation d'énonciation dans laquelle émergent les énoncés. Le sujet occupe ici une position extérieure au langage et au sens qu'il produit intentionnellement.

- Une autre conception, dominante dans le champ de l'analyse du discours en France, critique cette perspective qui s'intéresse avant tout à l'intention des sujets parlant dont la conscience serait transparente à elle-même et l'identité stable par-delà les différents rôles qu'ils jouent. L'école française d'analyse du discours (Maingueneau, 1994) met ainsi l'accent sur le système de contraintes socio-discursives qui pèse sur toute prise de parole. Dans cette perspective, il ne s'agit plus d'envisager un corpus en tant qu'il a été produit par tel sujet mais en tant que son énonciation est le corrélat d'une certaine position socio-historique pour laquelle les énonciateurs apparaissent interchangeables. Du coup, cette école préfère formuler les instances d'énonciation en terme de place de manière à insister sur la prééminence et la préexistence de la topographie sociale sur les sujets parlants qui viennent s'y inscrire. De ce point de vue, l'auteur du discours n'est plus un individu parlant ou écrivant, mais « *un principe de groupement du discours comme unité et origine de leur signification, comme foyer de leur cohérence* » (Foucault, 1971). Ainsi, chaque type de discours fonctionne à partir d'un principe de régularité qui lui est propre et d'un certain nombre de règles qui déterminent son contenu, sa nature mais aussi ses formes de diffusion et de circulation. Il devient ainsi possible d'envisager le discours centré sur un domaine particulier comme une forme qui détermine le lien social et impose une position et un rôle définis à chacun des partenaires en présence.

  L'exercice du discours présuppose une place d'énonciation affectée de telle ou telle capacité que tout individu dès lors qu'il l'occupe est censé détenir. La théorie du discours n'est pas ici une théorie du sujet avant qu'il énonce mais une théorie de l'instance d'énonciation qui est en même temps et intrinsèquement un effet d'énoncé. L'accent est mis ici sur l'étude des genres du discours (Charaudeau & Maingueneau, 2002).

- Enfin, une troisième approche, développée avant tout dans les champs de la linguistique et de la psychanalyse, présente le sujet comme un effet du signifiant soit :

  > « un sujet dont il n'est pas question de dire qu'il n'utilise pas le langage pour communiquer, mais qui, bien en deçà n'est sujet que d'être parlant (Authier-Recuz, 2001)

- Le sujet est dans cette perspective débouté de toute position d'extériorité par rapport au langage et à son dire. Pris dans le langage qui le fait exister, il n'en a pas la maîtrise et n'est pas à l'origine d'une intention de dire. L'accent n'est pas mis ici sur l'étude des constantes discursives mais au contraire sur les détails singuliers sur lesquels la parole trébuche et les possibilités d'équivoques qui en résultent. Ce sujet de la parole :

  > « n'est pas celui qui pense. [Ce] sujet est proprement celui que nous engageons non pas à tout dire - on ne peut pas tout dire - mais à dire des bêtises, tout est là » (Lacan, 1972-1973, pp. 25).

[1] « Aussi bien si je me décide à n'être que ce que je suis, comment ici me détacher de cette évidence que je suis dans cet acte même » (Lacan, 1957, pp. 517).

3. Proposition pour une méthodologie de recherche

C'est de cette dernière conception du sujet parlant que nous avons déduit une méthodologie d'analyse d'entretiens semi-directifs intéressante pour la recherche en psychologie clinique. Nous avons suivi en cela les indications de Lacan, lui-même, qui insiste sur la nécessité d'une grammaire du discours de l'inconscient. Pour illustrer les relations entre langage et inconscient, il s'est ainsi plus particulièrement intéressé au problème des temps du verbe, à la négation ou encore à la question des embrayeurs (Arrivé, 2001). Si pour lui le sujet de l'inconscient et le sujet de l'énonciation se confondent, il se démarque des linguistes à propos de la coïncidence du je grammatical avec le sujet de l'énonciation :

> « Le sujet de ce désir est-il désigné par le Je du discours ? Que non puisque celui-ci n'est que le sujet de l'énoncé, (...). Je y étant bien évidemment l'index de la présence qui l'énonce ici et maintenant soit en posture de shifter » (Lacan, 1961, pp. 664).

Le déictique « je » ne dit pas à proprement parler grand-chose du sujet de l'énonciation. Le sujet grammatical de la phrase paraît davantage rendre compte du sujet de l'énoncé à savoir de celui dont le sujet parle même s'il s'agit de lui-même.

Pour lui, le sujet de l'énonciation est avant tout indexé par les formes de la négation. Le « ne » dit explétif par les linguistes en est un exemple. Dans la phrase « Je crains qu'il ne vienne », la présence de cette particule souligne l'ambivalence du sujet à l'égard de ce qu'il dit. Il redoute et souhaite à la fois que la personne dont il parle vienne. On a là un indicateur possible du sujet de l'inconscient qui peut être étendu à toutes les particules qui dans toutes les langues servent à nuancer la négation :

> « Ces particules oscillent entre une chaîne de l'énonciation (elles marquent la place où le sujet est implicite au pur discours) et une chaîne de l'énoncé (où le sujet est désigné par les shifters), les déictiques si vous préférez ». (Lacan, 1961, pp. 662).

De fait, il existe un écart irréductible entre le sujet de la parole et son être qui le fait apparaître comme un sujet vide, sans substance. Il exprime *« la forme personnelle du sujet de la connaissance »* et ne parvient qu'à sanctionner l'existence du sujet de l'acte de parole, le sujet de l'inconscient (Lacan, 1945, pp. 207). Il ne fait que désigner la place du sujet parlant. *« C'est dire qu'il désigne le sujet de l'énonciation mais il ne le signifie pas »* (Lacan, 1960, pp. 800). Il ne dit en rien ce qu'il est. Il laisse en suspens la question de son être.

Comment, dès lors, saisir ce sujet sans substance dont l'être échappe ? Il n'est possible que d'en sanctionner l'existence. Encore ce sujet n'est-il pas présent de façon immédiate. Il s'appréhende par qui est à l'affût. On en a l'intuition au travers de la surprise ou de l'étonnement que chacun peut ressentir lorsqu'il s'entend faire un lapsus. Il y a là l'évidence d'un savoir qui détermine le sujet et qui pourtant lui échappe. C'est dans l'apparition de ce savoir insu, dans cet effet de surprise, qu'apparaît quelque chose du sujet de l'inconscient. Prendre la parole met en jeu un autre sujet que celui qui parle. Il y a le sujet qui énonce la phrase que dit « je » (le sujet de l'énoncé) et celui dont le désir apparaît dans la faille du discours (le sujet de l'énonciation). Il s'agit donc dans cette perspective de préciser ce que le signifiant peut représenter du sujet et de savoir s'il est possible de trouver des indicateurs du sujet de la parole sans tomber dans le piège d'une ontologie du sujet.

Tout au long de son œuvre, malgré les distorsions qu'il a fait subir aux notions linguistiques qu'il a utilisées, Lacan a souligné la nécessité d'une analyse linguistique des faits de parole pour qui s'intéresse au discours de l'inconscient. À le suivre, l'enjeu est ici de mobiliser l'outillage et la réflexion linguistique pour repérer les formes qui introduisent de l'équivoque dans le discours.

4. Exemples d'analyse

Parce que *« tout ce qui anime, ce dont parle toute énonciation, c'est du désir »* (Lacan, 1954-1955 : pp. 129), nous faisons l'hypothèse qu'il nous est possible en nous appuyant sur l'étude du registre de l'énonciation de rendre compte de certaines des coordonnées de la position subjective du sujet. L'enjeu ici est de viser la singularité du discours et de parvenir à un repérage systématique des « équivoques dont s'inscrit l'à-côté d'une énonciation » (Lacan, 1972).

Nous nous intéressons ici aux modalités de fonctionnement des signifiants qui comptent pour le sujet.

Nombreuses sont les formes de la langue susceptibles de refléter la dimension de l'équivoque (Authier-Recuz, 2001 ; Feneglio, 1997, 2001). Pour notre part, nous nous sommes plus particulièrement intéressée aux formes de l'ambiguïté :

> « est dite ambiguë une expression de la langue qui possède plusieurs significations distinctes et qui, à ce titre, peut-être comprise de plusieurs façons différentes par un récepteur » (Fuchs, 1996).

Il existe de nombreuses modalités de construction d'une ambiguïté dans la langue française aussi bien au niveau lexical que syntaxique ou encore morphologique. Toutes ont pour point commun d'être à l'origine d'une plurivocité de sens déconcertante pour celui à qui l'énoncé s'adresse comme pour l'analyste du discours. Néanmoins, la psychanalyse nous invite à prendre ces ambiguïtés au sérieux :

> « La découverte de l'inconscient (…) c'est que la portée du sens déborde infiniment les signes manipulés par l'individu » (Lacan, 1954-1955).

Nous pouvons ainsi nous appuyer sur certaines formes d'ambiguïté pour rendre compte du désir inconscient du sujet. Dans le cadre de cette contribution, nous avons pris le parti d'utiliser une série d'entretiens de recherche issus d'une étude visant à repérer et analyser les incidences psychologiques du diagnostic prénatal (Capdevielle & Laterrasse, 2000). Le corpus est constitué de 5 entretiens semi-directifs menés auprès d'une jeune femme, Mme O, 28 ans, confrontée à la découverte d'une pathologie fœtale urinaire[1] diagnostiquée au cinquième mois de grossesse. Les deux premiers entretiens ont été réalisés respectivement au début du 7ème mois et du 8ème mois d'aménorrhée, les trois autres rencontres ayant eu lieu après la naissance de l'enfant alors qu'elle était âgée de 15 jours, un mois et demi et trois mois. Ces cinq entretiens ont été retranscrits et constituent au final un corpus d'une centaine de pages. Deux techniques d'analyse de discours ont été utilisées conjointement. Ainsi, après avoir effectué une analyse thématique de nos données (D'Unrug, 1975 ; Bardin, 1977), nous nous sommes employé à rechercher les expressions « ambiguës » formulées par notre interlocutrice. Nous prenons ainsi en compte les deux dimensions de l'énoncé et de l'énonciation au sens psychanalytique du terme. Le développement qui suit présente les résultats obtenus à partir de cette analyse. Il ne s'agit pas de présenter un relevé exhaustif de tout ce qu'il est possible de mettre en évidence concernant le registre de l'énonciation dans les entretiens. Nous avons choisi deux exemples qui éclairent nos hypothèses.

4.1. « Une mère premier bébé » (Ent.5)

À partir de l'analyse que nous avons faite des entretiens réalisés avec Mme O, nous avons constaté qu'elle utilisait souvent une figure comme l'apposition. Par exemple, la forme *« mon obstétricien un boucher »* dans le troisième entretien témoigne de sa colère à l'égard du personnel soignant. Dans l'analyse thématique précédente, nous avons souligné à quel point le ressentiment de Mme O à l'égard notamment de ce médecin est acéré. Elle consacre beaucoup de temps à expliquer ses griefs à l'égard du corps médical. Elle rend les médecins responsables de sa déception : *« c'est dommage »*. En ne tenant pas compte du fait qu'il s'agissait d'une première grossesse, ils n'ont pas apporté *« la magie »* qu'elle attendait. À la fin du cinquième entretien, Mme O revient encore une fois sur ce thème pour expliquer que son ressentiment, d'abord limité à certains médecins, va croissant. Il concerne de plus en plus de personnes : *« Maintenant j'ai même mis les sages-femmes dans le lot parce qu'au début, elles je n'y pensais même pas. Il me semblait que c'était bien ce qu'elles avaient fait »* (Ent. 5). Elle leur reproche de ne pas aborder dans les cours de préparation à la naissance certains *« sujets tabous »* comme l'expulsion des matières fécales liée à l'accouchement ou la sexualité du couple.

> [Entretien 5]. Bon mais maintenant avec le recul mais surtout parce que peut-être je me place aussi en tant que mère premier bébé hé. Je me dis que c'est plein de petits trucs qui font qu'après on se sent mieux. C'est pas nous qui allons aller au devant, on ne sait pas, même si dans les livres bien sûr, même si on peut discuter. Mais moi, c'est des professionnels et j'attendais peut-être inconsciemment j'attendais tout ça. J'attendais : « Ha bon et pourquoi ». On a pas osé demander. Moi enfin moi j'ai pas osé demander : « Ha bon et pourquoi ? ».

[1] Il s'agit d'une hypotonie pyélocalicielle bilatérale diagnostiquée, à l'occasion d'une échographie au cours du 5ème mois de grossesse. Il s'agit d'une pathologie que l'on peut considérer comme bénigne sur le plan médical au sens où elle ne sera pas à l'origine d'un handicap ou d'une difficulté particulière pour l'enfant qui en est atteint.

L'expression « Je me place en tant que **mère premier bébé** » constitue une surdétermination au sens de Fuchs :

> « Loin de se trouver confronté à un choix entre des significations mutuellement exclusives, le récepteur doit au contraire identifier les diverses significations comme surimposées les unes aux autres par l'émetteur ». (Fuchs, 1996, pp. 23).

Cette plurivocité résulte de l'homonymie de trois structures différentes :

1. Sur le plan syntaxique, une première structure consiste en une apposition nominale où le syntagme apposé – premier bébé – détermine le nom mère et peut être reformulé par une paraphrase qui s'appuie sur la copule être. Ainsi si cette expression donne à entendre que Mme O est une mère qui attend son premier enfant, elle laisse tout autant ouverte la possibilité que Mme O soit une mère qui est le premier enfant[1].
2. De la même façon, le syntagme nominal – premier bébé – peut être envisagé comme un nom épithète de mère. De ce fait, on a affaire à un nom qui se décharge de son poids référentiel et devient un indicateur de propriété. Ainsi le nom « mère » reçoit la propriété du syntagme nominal « premier bébé ». Pour autant, la construction particulière du sens ne permet pas de repérer véritablement, ici, qu'elles sont les traits définissant la propriété « premier bébé » retenus par Mme O. On a affaire à un cas de sous détermination qui renforce encore l'équivoque de l'expression.
3. Enfin cette expression peut être également analysée comme une structure morphologique composée de deux noms où le premier nom « mère » est hyperonyme de l'ensemble, indiquant par là que nous avons affaire à une sorte de mère.

Ainsi, « une mère premier bébé » constitue une expression ambiguë parce qu'elle donne à hésiter entre trois structures différentes qui ne présentent pas d'unité grammaticale. De ce fait la structuration sémantique repose dans les trois cas sur la place de chacun des éléments. La plurivocité et le flou qui en résulte sont à nouveau redoublés par la sous-détermination induite par chaque structure notamment à cause de l'absence d'un déterminant portant sur le deuxième élément de l'expression. La formule condense ainsi plusieurs significations particulièrement intéressantes pour le chercheur soucieux de rendre compte de la position subjective de Mme O. Au travers de cette expression, Mme O désire bien évidemment mettre l'accent sur le fait qu'il s'agit pour elle d'une première grossesse. Pour autant l'équivoque de la formule laisse entendre qu'elle est la mère mais aussi qu'elle est le « *premier bébé*[2] ». À ce titre, elle demande qu'on s'occupe d'elle. Sa déception et sa colère à l'égard du personnel médical qui n'a pas répondu à cette attente n'en sont que plus véhémentes. Il s'est davantage intéressé à son enfant qu'à elle-même. Elle ne s'est pas suffisamment sentie au centre de ses préoccupations. L'expression nous renseigne aussi sur ce qu'il en est de la tonalité très ambivalente de ses relations avec sa fille. Mère et fille sont aussi en concurrence :

> [Entretien 3] Alors évidemment il [le mari de Mme O] la prend, câlins machin. L'autre elle se calme
> [Entretien 5] On avait beau lui expliquer que c'était pour Maman et qu'il fallait qu'elle partage un petit peu tout, ça se passait toujours mal. Il y en a que pour elle.

La formule *« une mère-premier bébé »* en dit plus long qu'une simple identification de la mère à l'enfant. Le paradoxe qui résulte du télescopage des deux rôles n'est soutenable que dans le registre de l'inconscient. C'est bien la position inconsciente de Mme O qui se révèle au travers du registre de l'énonciation.

4.2. « J'ai le signe de moi »

L'analyse de contenu des entretiens a révélé la déception que Mme O avait ressentie à la naissance de sa fille. L'enfant ne ressemblait pas à celle qu'elle attendait. De la même façon, Mme O explique qu'à son grand désarroi, elle ne s'est pas sentie mère immédiatement après

[1] Les informations recueillies lors de l'entretien ne nous ont pas permis de savoir si Mme O est l'aînée de sa fratrie mais, il s'agit là d'une interprétation plausible au regard de la signification induite par cet énoncé.

[2] « Des fois, il me semble pas que j'ai changé. Enfin, je me prends pas pour une mère des fois. Enfin, il me semble que je suis comme avant ». (...) « Une maman hé beh c'est dur hé. C'est pas facile quand même, oui pas facile dans l'ensemble ». (...) « Je crois que c'est dehors que je me rends compte plus que tout que oui je suis une mère. (...) C'est dehors avec le regard des autres que je suis reconnue comme une mère oui, que je suis plus la gamine » [Entretien 5].

l'accouchement. Elle se rendra compte après coup que sa rencontre avec sa fille a eu lieu quelques jours plus tard :

> Je crois que je sais quand j'ai eu le déclic avec Pauline, parce que bien sûr que je l'ai eu. Mais j'avais pas de moment précis pour me dire hé, ça a été, je sais pas moi au moment de, d'un biberon dans les yeux quand on s'est regardé. Et maintenant quand je réfléchis c'est, c'est à la clinique. Alors je pensais pas que ça serait arrivé là, comme ça parce que vraiment là c'était triste hé. Donc comme je me suffisais pas et j'avais tout le temps quelqu'un avec moi, ou ma mère ou ma belle-mère. Et puis un moment ma mère, elle s'en va pour heu, je sais pas. Et puis, elle me prend Pauline parce que elle me fait : « Quand même cette petite, tu veux pas lui donner le biberon et tout ». J'étais tellement mal. J'arrivais pas à me la mettre sur moi, même. Elle me la prend. Elle la prend du berceau. Elle me la pose sur mon ventre et elle me dit : « Bon tiens, garde-la comme ça et je reviens de suite ». Et elle est partie et je me suis mise à pleurer, à pleurer parce que vraiment j'étais trop mal. Et Pauline qui était très bien, qui disait rien, elle s'est mise aussi à pleurer, mais à pleurer. J'arrivais, mais des gros sanglots hé. Alors que bon elle pleurait, là-bas à la maternité on l'entendait pas pleurer, que ça m'inquiétait d'ailleurs.
> J'ai dit au pédiatre : « Mais elle pleure pas. Elle dit rien. C'est normal ? ». Et là, toutes les deux on s'est mises à pleurer. Et maintenant quand je pense à cette scène je, je crois que c'est là que c'est passé. Mais, mais je l'imaginais pas que ça allait passer comme ça. Moi je croyais que d'un coup j'allais la regarder et puis paf qu'on allait se reconnaître. Et maintenant c'est vrai que, quand j'y repense je me dis : « Oui c'est là ». **J'ai le signe de moi.** J'éclate en sanglots et elle, elle l'a, elle fait de suite aussi. Elle a, elle a éclaté en sanglots et je la serrais et je pleurais, je pleurais. Toutes les deux. Mais c'est vrai ça me fait encore. Quand j'y repense à cette scène ça me fait tout drôle. C'était, oui, je crois que c'est là qu'il y a eu le déclic .

Il aura fallu l'intervention de sa mère qui fait ce que l'obstétricien n'a pas fait et un signe de sa fille pour que le déclic se produise. « J'ai le signe de moi ». Ici aussi la bizarrerie et l'équivoque de la formule rendent compte de la position inconsciente de Mme O. Mme O fait usage d'une construction prépositionnelle du pronom personnel agrammaticale sans qu'il soit possible de reformuler « le moi » dont il s'agit uniquement par une paraphrase comportant un déterminant possessif : « j'ai mon signe ». Cette solution n'épuise pas toutes les interprétations possibles. Le pronom personnel moi situé après la préposition « de » présente ici la même distribution qu'un syntagme nominal et renvoie au registre de la non-personne telle que Benveniste (1966) la définit, celle dont il est parlé. Il donne ainsi à entendre que le moi est un autre. *« Le sujet qui parle est au-delà de l'ego »* (Lacan, 1954-1955, 207). Ainsi le noyau de l'être ne coïncide pas avec le moi : celui qui dit « je » est décentré par rapport au moi.

> « Du fait de cette relation double qu'il a avec lui-même, c'est toujours autour de l'ombre errante de son propre moi que se structureront tous les objets de son monde » (Lacan*, ibid*.).

Cette formule constitue une illustration parfaite du moi freudien que Lacan définit comme un objet qui se constitue et trouve son unité à partir de l'image souvent trompeuse de l'Autre. C'est dans le cadre de la relation narcissique imaginaire à l'autre que se forme le moi.

> « Le moi est fait de la série des identifications qui ont représenté pour le sujet un repère essentiel à chaque moment historique de sa vie et d'une façon dépendante des circonstances » (Lacan, 1954-1955).

C'est en effet ce qui se passe pour Mme O dans sa rencontre avec sa fille. C'est le comportement de sa fille qui lui signifie qui elle est. Mme O se sent mère au travers du regard des autres et notamment de sa fille : *c'est elle qui me renvoie l'image »* (Ent. 5). À partir du comportement de sa fille, de ce qu'il lui permet d'inférer quant à sa qualité de mère, elle parvient à répondre à ce qui constitue pour elle comme pour tout sujet une énigme : qu'est-ce qu'elle est pour l'Autre ? Au travers de sa maternité, Mme O fait une nouvelle fois l'épreuve de sa division subjective. Son accouchement a été particulièrement horrible. Rien ne s'est passé comme elle l'avait imaginé. Elle se sent incapable de s'occuper de sa fille qui ne présente aucun des traits qu'elle attendait. Celle-ci est encore une étrangère pour elle. En pleurant avec elle, cette petite fille a montré à sa mère qu'elle partageait son émotion et sa souffrance. Mme O peut en déduire qu'elle compte pour sa fille, qu'elle est importante pour elle. L'enfant devient enfin cette petite fille dont Mme O avait tant rêvé qu'elle lui ressemble. Reconnue par sa fille, Mme O peut enfin faire le deuil de ce qu'elle avait imaginé. Elle peut commencer à se vivre comme la mère de cet enfant sans que pour autant l'énigme de ce que cela veut dire ne soit pour elle résolue.

Ces deux exemples suffisent à montrer à quel point certains éléments linguistiques sont intéressants et précieux. Ils peuvent constituer de véritables indicateurs qui facilitent l'interprétation et offrent d'autres possibilités d'explication. Nous aurions fait une erreur si nous

avions uniquement interprété le ressentiment de Mme O à l'égard des médecins qui l'ont accompagnée à partir d'un relevé de ses énoncés sur ce thème. Qu'elle ait eu le sentiment que les médecins se sont occupés de son bébé plus que d'elle-même importe autant que les différents griefs qu'elle met en avant. Montrer que la position inconsciente de Mme O à l'égard de sa fille ne compte pas pour rien dans sa colère envers les médecins n'invalide pas ce qu'elle a dit à ce propos. Il serait trop facile de trancher en affirmant que, puisque sa position inconsciente est en jeu, les particularités des événements auxquels elle a été confrontée ne comptent pas.

Ce qui s'est passé à l'occasion de l'accouchement, le fait que l'obstétricien ne lui ait pas posé son bébé sur le ventre[1], qu'il ne lui ait pas laissé le temps de faire connaissance avec sa fille, en ont rajouté sur sa souffrance et ses difficultés. Les couples confrontés à un diagnostic prénatal, aussi bénigne que soit la pathologie, sont particulièrement vulnérables : que vont-ils découvrir ? Cette question que se posent tous les futurs parents est sans aucun doute encore plus importante pour eux. Il importe de leur laisser le temps de faire cette découverte et d'être attentifs aux conditions de l'accueil.

5. Pour conclure…

Depuis de nombreuses années, nous avons pris le parti pour étayer notre pratique de chercheur en psychologie clinique de tenir compte de la découverte freudienne et de faire référence à la psychanalyse structurale. Ce choix va bien au-delà de la simple utilisation des propriétés explicatives de la doctrine psychanalytique. Il y va d'un choix éthique en tant que nous réglons notre acte de chercheur sur ce que seule la psychanalyse permet de repérer et de penser : à savoir la présence au cœur de l'humain d'une dimension hétérogène à un quelconque déterminisme. C'est un geste important pour la recherche. L'effet n'en est pas d'abord ni principalement de renoncer à la généralisation mais de prendre acte de l'indétermination du sujet à partir de quoi un déterminant devient efficace. Remonter jusqu'à ce point d'indétermination est un gain pour le travail de recherche si l'on considère que la généralisation, satisfaisante du point de vue des critères scientifiques reste inopérante d'un point de vue clinique, car elle y est vidée de sa valeur prédictive. Il importe de tenir compte dans l'explication de ce qui précisément échappe au registre de la détermination générale. Omettre ce point d'indétermination mis en évidence par Freud serait négliger une dimension essentielle à la compréhension des phénomènes. On ne peut expliquer la causalité psychique sans mettre l'accent sur le sujet de l'acte, le sujet de l'inconscient. Ce qui mobilise dès lors le désir du chercheur, c'est l'acte du sujet. L enjeu, dès lors, est de se doter d'une logique pour, dans l'après-coup de la réponse d'un sujet, être capable de recalculer l'acte qui a été le sien. À cette fin, nous proposons d'adopter une posture méthodologique pluridisciplinaire qui vise à mettre l'accent sur la fonction du signifiant à partir d'une recherche systématique des formes de l'équivoque dans le discours.

L'analyse des formes de l'ambiguïté s'est révélée ici irremplaçable pour étudier la place à laquelle l'enfant est assigné par le désir maternel. Nous avons pu montrer à partir de l'analyse de ces quelques points d'énonciation que la position subjective de la mère face au diagnostic mais aussi les coordonnées de la place de l'enfant dans l'imaginaire maternel ne sont pas entièrement contenues dans ses énoncés. Ainsi l'équivoque de l'expression - une mère-premier bébé - utilisée par Mme O révèle sa position inconsciente : elle est la mère, mais elle est aussi le premier bébé et à ce titre elle supporte difficilement que sa fille soit le centre d'intérêt exclusif des médecins et de son conjoint. Nous avons pu ainsi saisir les aspects les plus intimes du vécu de la grossesse. Comment expliquer le ressentiment de Mme O à l'égard du corps médical et la tonalité de ses relations avec sa fille si l'on ne prend pas en considération sa difficulté à passer à la position de mère ? On repère ainsi que l'impact du diagnostic ne produit son effet qu'à partir de la signification que cette mère lui attribue en fonction des particularités de la situation, de son histoire et de sa position subjective.

Nombreux sont les auteurs qui ont insisté sur la complexité des liens entre la linguistique et la psychanalyse (Laterrasse, 1991 ; Arrivé, 1994 ; Arrivé, 2001). Ces deux disciplines constituent aujourd'hui deux champs nettement séparés. De la même façon, alors même que les faits de langue sont devenus les objets privilégiés des sciences humaines et sociales, les apports de la psychanalyse dans le domaine ont tendance à être oubliés (Normand, 2001).

[1] Aucune raison médicale ne justifiait cette attitude.

De fait, le clivage radical qui existe entre les conceptions de la subjectivité rapidement résumée dans le cadre de cette contribution échappe souvent aux chercheurs soucieux de fonder leur démarche de recherche sur l'analyse des faits de langage. Il n'est pas la plupart du temps pensé comme une alternative théorique par rapport à laquelle chacun a se situer. La recherche systématique des évènements d'énonciation dans le discours est rarement prise en compte dans le champ de la recherche en psychologie qui vise davantage l'étude des constantes discursives. Pourtant, force est de constater que les divers jeux de langue qui intéressent à la fois la linguistique et la psychanalyse sont indispensables à l'étude de la singularité.

Ainsi, cette contribution participe d'un désir de rencontre ; d'un désir de rencontre qui vise à donner aux chercheurs, les outils conceptuels et méthodologiques nécessaires à la défense et au maintien d'une pluralité des positions épistémologiques existant à l'heure actuelle dans le champ de la psychologie clinique. L'enjeu est de taille. Il s'agit avant tout de contribuer à défendre la nécessité de penser la spécificité de l'être humain à partir d'un mode de connaissance original toujours à reconstruire.

Références bibliographiques

Arrivé (M.). 2001. « Lacan grammairien. La grammaire française modèle de l'inconscient ? ». in : Arrivé M. & al. (eds.). *Linguistique et psychanalyse.* Paris : In Press Éditions. pp. 235-254.

Arrivé (M.). 1994. *Langage et psychanalyse linguistique et inconscient.* Paris : PUF.

Authier-Recuz (J.). 2001. « Psychanalyse et champ linguistique de l'énonciation : parcours dans la méta-énonciation ». in : Arrivé M. & al. (eds.). *Linguistique et psychanalyse.* Paris : In Press Éditions. pp. 91-108.

Bardin (L.). 1977. *L'analyse de contenu*. Paris : PUF.

Benveniste (E.). 1966. *Problèmes de linguistique générale*. *Tome 2.* Paris : Gallimard.

Capdevielle (V.). Laterrasse (C.) & Doucet (C.). 1998. « Position de chercheur et souffrance du sujet ». in : *Psychologie clinique,* 5, pp. 89-106.

Capdevielle (V.) & Doucet (C.). 1999. *Psychologie clinique et psychopathologie*. Paris : Armand Colin.

Capdevielle (V.) & Laterrasse (C.). 2000. « L'incidence du diagnostic anténatal sur l'enfant via le discours maternel. Propositions de méthode ». in : *Aprendizagem/Desenvolvimento,* VIII, 29-30 pp. 193-203.

Charaudeau (P.) & Maingueneau (D.). 2002. *Dictionnaire d'analyse du discours.* Paris : Seuil.

D'Unrug (M.-C.). 1975. *Analyse de contenu*. Paris : Éditions universitaires.

Ewald (F.), Ferry (L.), Gouyon (P.-H.) & Lecourt (D.). 1998. *Les sciences humaines sont-elles des sciences de l'homme ?* Paris : PUF.

Feneglio (I.). 1997. « La notion d'événement d'énonciation : le « lapsus » comme une donnée d'articulation entre discours et parole ». in : *Langage et société.* 80. pp. 39-71.

Feneglio (I.). 2001. « Les évènements d'énonciation : focaliseurs d'interprétation psychanalytiques matériau pertinent de l'analyse linguistique d'énonciation ». in : Arrivé M. & al. (eds.). *Linguistique et psychanalyse.* Paris : In Press Éditions. pp. 167-184.

Ferry (L.). 1998. « Notre histoire n'est pas notre code ». in Ewald (F.). & al. (eds.). *Les sciences humaines sont-elles des sciences de l'homme ?* Paris : PUF. pp. 27-37.

Foucault (M.). 1971. *L'ordre du discours.* Paris : Gallimard.

Fuchs (C.). 1996. *Les ambiguïtés du français.* Paris : Ophris.

Ghiglione (R.), Landré (A.), Bromberg (M.) & Molette (P.). 1998. *L'analyse automatique des contenus.* Paris : Dunod.

Kerbrat-Orecchioni (C.) 1999. *L'énonciation.* Paris : Armand Colin.

Lacan, (J.). 1945. « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée ». in : Lacan (J.). 1966. *Écrits.* Paris : Seuil.

Lacan, (J.). 1954-1955. « Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse ». in : Lacan (J.). 1978. *Le séminaire Livre II.* Paris : Seuil.

Lacan, (J.). 1956. « La chose freudienne ». in : Lacan (J.). 1966. *Écrits.* Paris : Seuil.

Lacan (J.). 1957. « Le séminaire sur la « Lettre volée » ». in : Lacan (J.). 1966. *Écrits.* Paris : Seuil.

Lacan (J.). 1958-1960. « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse ». in : Lacan (J.). 1973. *Le séminaire Livre XI.* Paris : Seuil.

Lacan (J.). 1960. « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien ». in : Lacan (J.). 1966. *Écrits.* Paris : Seuil.

Lacan (J.). 1961. « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : « Psychanalyse et structure de la personnalité » ». in : Lacan (J.). 1966. *Écrits.* Paris : Seuil.

Lacan (J.). 1966. « La science et la vérité ». in : Lacan (J.). 1966. *Écrits.* Paris : Seuil.

Lacan (J.). 1972. « L'étourdit ». in *: Scilicet*, 4. pp. 5-52.

Lacan (J.). 1972-1973. « Encore ». in : Lacan (J.). 1975. *Le séminaire Livre XX.* Paris : Seuil.

Laterrasse (C.). 1991. *De l'enfant au sujet. Langage et cause en psychanalyse.* Toulouse : Université Toulouse II [Doctorat d'État sous la direction de Pierre Bruno, texte inédit].

Maingueneau (D.). 1994. *L'énonciation en linguistique française*. Paris : Hachette.

Paillé (P.) & Mucchielli (A.). 2003. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.

Marchand (P.). 1998. *L'analyse du discours assistée par ordinateur*. Paris : Armand Colin.

Normand (C.). 2001. « Linguistique et/ou psychanalyse : de leur relation si elle existe ». in : Arrivé M. & al. (eds.). *Linguistique et psychanalyse.* Paris : In Press Éditions. pp.17-30.

Ohayon (A.). 1999. *L'impossible rencontre. Psychologie et psychanalyse en France 1919-1969.* Paris : La Découverte.

Picq (P.), Serres (M.) & Vincent (J.-D.). 2003. *Qu'est-ce que l'humain ?* Paris : Le Pommier.

Saussure, Freud, l'aphasie :
d'un point de rencontre à la linguistique clinique[1]

par Clément de Guibert[2]
Université de Haute Bretagne
Rennes II, France

Mai 2004

0. Introduction

Concernant les rapports entre linguistique et psychanalyse, il est légitime de rechercher les points communs et divergences de la conception du langage et du psychisme qui a cours dans les deux disciplines : nous pensons notamment aux travaux de M. Arrivé (1987, 1994a, 1994b, 2003), à propos de la reprise psychanalytique des concepts linguistiques[3] ; ou encore à S. Bouquet (1992, 1997), à propos de la linguistique saussurienne comme programme d'une science du psychisme, de la sémiologie comme révolution possible de la psychologie. Il est aussi légitime, comme le fait par exemple J. Forrester (1984), de relever dans le travail de Freud sur les aphasies — et dans la conception du langage qui lui est liée — l'une des origines de la psychanalyse. Mais nous voudrions rappeler qu'il est possible aussi de rechercher les points de rencontre méthodologiques, en particulier la place que peut tenir la clinique pour instruire les modèles théoriques. Nous entendons par « clinique » ici non pas la pratique thérapeutique mais l'étude et la prise en compte des pathologies justifiant l'élaboration théorique d'un modèle, les deux aspects étant présents dès l'origine dans la psychanalyse considérée à la fois comme cure et comme métapsychologie. Si la psychanalyse est une pratique clinique, qui tend à être une science (ou du moins une théorie) du langage ou du psychisme, la linguistique est, elle, une théorie du langage et du psychisme (du moins sous certains de ses aspects) qui pourrait bien tendre à être aussi une pratique clinique. Dès lors, de même que les rapprochements conceptuels rappelés notamment par M. Arrivé, la clinique ne pourrait pas être non plus la marque distinctive entre le linguiste et le psychanalyste.

La première œuvre importante souvent méconnue de Freud (*Contribution à la conception des aphasies*, 1891) est bien consacrée à l'aphasie, trouble du langage consécutif à une lésion neurologique ; Freud y fait explicitement appel à une théorie du langage pour contredire les approches anatomistes, et, surtout, c'est donc à propos de l'aphasie qu'il pose les fondements de son approche clinique du psychisme, étendue mais restreinte ensuite aux seuls troubles psychiatriques. Cette méthode clinique apparaît donc bien indépendante de ce sur quoi elle porte (pathologie neurologique ou psychiatrique), et ne relève pas spécifiquement de l'étude des « maladies mentales » ni de la psychanalyse.

Quant à Saussure, il fait également appel à la clinique et précisément à l'aphasie, pour l'élaboration même de l'objet de sa linguistique en fondation, en un passage rapide mais essentiel du *Cours*. Préfigurant l'intérêt ultérieur de linguistes pour la clinique aphasique, il montre, là où le clinicien Freud fait appel à une théorie du langage pour expliquer l'aphasie, que cette fois c'est bien le théoricien du langage qui peut s'intéresser aux pathologies et en tirer enseignement pour sa formalisation du langage.

---

[1] Au moment où cet article est en passe d'être publié, Izabel Vilela m'informe qu'elle a fait une contribution au Colloque International « Ferdinand de Saussure : linguistique générale et théorie du langage » de Louvain du 5 juin 2004, intitulée *Saussure et Freud réunis autour des troubles du langage*, à paraître dans *Orbis*. N'en ayant pas encore lu la version écrite, je peux néanmoins me réjouir de la convergence des thèmes, qui montre que le sujet est épistémologiquement actuel et, peut-être, nécessaire.

[2] Dptmt Sciences du Langage, Univ. Haute Bretagne Rennes II, Pl. H.Le Moal, CS 24307, 35043 Rennes Cedex — Laboratoire Interdisciplinaire de Recherches sur le Langage, composant de L'UPRES-EA 2242 Anthropologie Clinique, Psychopathologie et Sciences du langage — Service de Neurologie Dr Anani, C.H. Pontivy (56) — Consultation Langage Dr Allaire, Rééducation Fonctionnelle Enfant Dr Pialoux, C.H.U. Rennes. Contact : clement.deguibert@uhb.fr

[3] Voir aussi, outre les travaux connus de J.-C. Milner et A. Green, les contributions de Mettens (1998) et Pirard (1998).

En revenant aux démarches de Freud et de Saussure, nous voulons souligner le caractère prometteur et peut-être trop peu connu de la linguistique clinique. D'un côté la linguistique est un apport pour les cliniciens, celui d'un modèle explicatif (et non pas simplement descriptif) permettant de comprendre et différencier les troubles langagiers, qu'ils soient neurologiques ou psychiatriques ; de ce point de vue, la linguistique peut indéniablement permettre au psychanalyste d'affiner sa conception du langage. Et, dans un mouvement inverse, la clinique est également un apport indéniable pour le linguiste quant à sa modélisation du langage ; le linguiste peut se faire clinicien, et s'instruire de l'étude des pathologies, celles-ci questionnant de manière relativement décisive ses concepts et distinctions théoriques.

1. Freud linguiste ? Freud, l'aphasie, le langage

Freud, médecin, — la distinction neurologie-psychiatrie n'existant pas à l'époque sous la forme actuelle — a d'abord, on le sait, mené des travaux neurologiques. Dans sa *Contribution à l'études des aphasies* de 1891, il offre une participation importante à l'approche et à la conception de ces troubles du langage d'origine neurologique, préfigurant ainsi de manière étonnante les travaux, par exemple, de R. Jakobson et de la neurolinguistique qui allait suivre. Paradoxalement, l'apport des troubles du langage à une science du langage a donc été affirmé et précisé non par un linguiste, mais par le fondateur de la psychanalyse ; et cela, deuxième paradoxe, non pas à propos des troubles psychiques psychiatriques mais d'un trouble neurologique — qu'il qualifiait aussi d'ailleurs, sans contradiction, de psychique.

Freud en appelait ainsi déjà à confronter les conceptions de l'époque de ce qu'il appelle « l'appareil du langage » – qui préfigure « l'appareil psychique » de la psychanalyse – à la prise en compte des troubles du langage. Une conception adéquate et cohérente de cet « appareil du langage », fondée donc sur la prise en considération des différentes aphasies, était de plus considérée par Freud comme une condition *préalable* nécessaire à toute localisation cérébrale adéquate des fonctions.

Et c'est à propos de l'aphasie que Freud a d'abord explicité sa conception originale des rapports entre le modèle théorique et l'expérimentation clinique. En des termes que Saussure n'aurait peut-être pas reniés, il définit bien en 1888 l'aphasie comme une *« maladie psychique »*[1] :

> Par aphasie on comprend la suppression ou la diminution de la capacité d'exprimer ses pensées par des signes conventionnels, ou de comprendre de tels signes, en dépit d'un degré suffisant d'intelligence, et malgré l'intégrité des appareils périphériques sensoriels, nerveux et musculaires qui participent à l'expression ou à la compréhension du langage. L'état de surdité-mutisme, l'absence de langage chez les débiles et la suppression du langage dans le coma, ainsi que la paralysie de la langue et des lèvres ne sont par conséquent pas impliqués dans la notion d'aphasie. **L'aphasie est une maladie psychique** (Freud, 1888, pp. 41-42, nous soulignons)[2].

Dans sa *Contribution*, Freud critique principalement l'attitude neurologique classique, représentée par K. Wernicke et L. Lichtheim, consistant à expliquer les aphasies à partir des facteurs anatomiques[3]. Grâce à une discussion serrée des conceptions du langage de ces derniers dans leur rapport aux symptômes aphasiques effectifs — en montrant en particulier qu'une aphasie isolée par Wernicke, selon son schéma d'explication, ne devrait pas présenter les symptômes que le tableau clinique présente effectivement[4] —, il pose d'autres considérations

[1] De la même façon donc que Saussure (1916, pp. 28) parle par exemple pour le signe de faculté *psychique.*

[2] Contrairement donc à une conception courante amalgamant la question de *l'origine* des troubles et de leur *définition* et *compréhension*, le terme de psychique signifie pour Freud que les processus en cause ne sont pas des processus physiologiques simples : sensorialité, motricité… Il n'y a pas contradiction à dire que le langage est une fonction ou réalité psychique et qu'il est corticalement conditionné, qu'il a un substrat anatomique localisable. On sait par ailleurs que Freud incluait la psychanalyse dans une biologie « à venir ».

[3] Pour un rappel détaillé des débats neurologiques de l'époque sur les aphasies et, plus généralement, sur le rapport entre l'anatomie et les fonctions, ainsi que sur l'apport spécifique de Freud à ces questions, voir Forrester, op.cit. L'auteur rappelle notamment que Freud remet en lumière la conception fonctionnelle négligée du neurologue anglais Hughlings Jackson.

[4] « Nous avons d'abord analysé l'aphasie de conduction de Wernicke et nous avons trouvé que, en référence au schéma de Wernicke lui-même, elle devait présenter d'autres caractéristiques que celles qu'il lui attribuait, caractéristiques que par ailleurs on ne trouvera probablement jamais réalisées » (Freud, 1891,

anatomiques et la nécessité d'une approche *psychologique* du langage et des symptômes aphasiques. Il écrira ultérieurement à propos de cette contribution :

> L'étude critique présente récuse cette conception des aphasies [qui consiste à ramener à des facteurs de localisation les symptômes les plus subtils de l'aphasie] et essaie de substituer des facteurs **fonctionnels** aux facteurs topiques en vue d'expliquer ces troubles (...). La nature même du sujet ici traité a nécessité de prendre en compte la **ligne de démarcation** entre l'approche **physiologique** et l'approche **psychologique** du problème (Cité en Préface par R. Kuhn, dans Freud, 1891, pp. 9, nous soulignons).

Si dans le premier moment de cet ouvrage, Freud critique donc les conceptions classiques qui se basent dans leur explication sur l'anatomie, cette critique l'amènera à poser, à partir des tableaux aphasiques, *d'autres* hypothèses sur le langage[1] — ce que l'on peut appeler un modèle — et à envisager selon ces nouvelles hypothèses *d'autres* types d'aphasie[2] — ce que l'on peut appeler une expérimentation —, créant au passage, notamment, le terme d'agnosie qui demeurera. Au-delà du contenu même des hypothèses, c'est la démarche qui nous semble importante et que nous voulons relever ici, qui pose le fondement d'une linguistique clinique :

> Nous voulons, sur la base d'une telle structure de l'appareil du langage, vérifier quelles sont les hypothèses auxquelles nous avons recours pour expliquer les troubles du langage, ou autrement dit **ce que nous apprend l'étude des troubles du langage pour la fonction de cet appareil**. De plus, nous voulons séparer autant que possible le point de vue psychologique du point de vue anatomique (Freud, 1891, pp. 122, nous soulignons).

Toute la psychanalyse — sous l'angle ici de la psychanalyse comme théorie du psychisme, métapsychologie et non seulement comme technique thérapeutique —, peut être ainsi considérée comme « ana-lyse », dissolution, psycho-analyse ou décomposition du psychisme, appuyée sur les dissociations cliniques, sur le modèle de la chimie comme le rappelle Freud[3]. Et c'est bien à une théorie du langage, une approche fonctionnelle, que Freud en appelle au terme de cette étude et au vu de l'insuffisance de l'approche anatomiste :

> Lorsque Wernicke eut découvert la relation entre l'aire qui porte son nom et l'aphasie sensorielle, l'espoir a dû naître que l'on puisse comprendre [la] multiplicité [des troubles du langage] grâce aux seules circonstances de la localisation. Il nous semble maintenant que l'importance du facteur de la localisation pour l'aphasie a été exagérée et que nous ferions bien de nous occuper à nouveau des **conditions fonctionnelles** de l'appareil du langage (Freud, 1891, pp. 155, nous soulignons).

La préoccupation anatomique est donc *subordonnée* à ce qu'il appelle le *« point de vue psychologique »* qui en est nettement *« démarqué »* et qui est lui-même en correspondance avec les phénomènes pathologiques *« fonctionnels »*. En substance, Freud affirme donc ici qu'on ne peut faire l'anatomie du langage sans poser préalablement un modèle psychologique du langage, sauf réductionnisme[4], et que les distinctions que ce modèle introduit doivent se vérifier par la *« décomposition »* clinique, où l'on retrouve l'explicitation de la métaphore du cristal brisé, plus de quarante ans auparavant :

> Pour la psychologie, le « mot » est l'unité de base de la fonction du langage, qui s'avère être une représentation complexe, composée d'éléments acoustiques, visuels et kinesthésiques. La connaissance de cette **composition** nous la devons à la pathologie, qui nous montre qu'en cas de lésions organiques dans **l'appareil du langage**, il se produit une **décomposition correspondante du discours suivant cette composition** (Freud, 1891, pp. 123, nous soulignons).

---

pp. 151).

[1] En dissociant à ce propos représentation de mots et représentation de choses, voir à ce sujet Arrivé (2003).

[2] Il s'agit de l'aphasie verbale, de l'aphasie agnosique et de l'aphasie asymbolique, selon respectivement l'atteinte de la « représentation de mot », de la « représentation d'objet » et de la relation entre les deux (Freud, 1891, pp. 127-130).

[3] « Pourquoi l'avoir appelé analyse, ce mot signifiant décomposition, désagrégation ? (…) C'est à juste titre que l'on peut comparer l'activité médicale du psychanalyste au travail du chimiste, (…) [il s'agit de décomposer] l'activité psychique en ses parties constituantes » (Freud, 1919, pp. 132-133).

[4] Selon J.Forrester, *op.cit.* : « Le souci primordial de Freud était de poser l'existence d'une unité autosuffisante au niveau de « l'appareil de langage », tout autre principe d'unité ne pouvant que réintroduire la possibilité d'une réduction du problème de l'aphasie, qui écarterait cette question du champ psycholinguistique dont elle relevait. Le langage avait, soutenait Freud, ses principes propres d'agencement et de combinaison, que le réductionnisme ne pouvait que venir inévitablement masquer » (pp. 70) ; « Freud déplace la nosologie de l'aphasie du plan de l'anatomie à celui de la psychologie » (pp. 75).

On ne peut pas comprendre l'aphasie sans une théorie du langage, c'est une des conclusions de Freud. Et cette théorie, en son absence à l'époque, il s'attelle à la construire. Il distinguera notamment la perte de la représentation de mots (l'aphasie), de la perte de la représentation de choses pour laquelle Freud crée le terme *d'agnosie*. Ce concept supplantera le terme de « Cécité de l'âme » de Lissauer (1890), premier descripteur de ce trouble perceptif — le terme d'agnosie étant toujours en vigueur dans la littérature neurologique et neuropsychologique.

Si la distinction entre représentation de mot et représentation de chose n'est pas sans faire penser à la distinction saussurienne entre concept et image acoustique, signifié (ou référent ?) et signifiant, nous pouvons cependant suivre M. Arrivé (2003) quand il montre que cette ressemblance n'est qu'apparente :

> L'essentiel de cette conception de la représentation de mot est à la fois substantialiste et synthétique. Par là elle s'oppose à peu près totalement à la conception saussurienne, en dépit de l'apparente parenté terminologique (…). [Quant à la représentation de chose] il n'est pas très aisé de déterminer si Freud pense, en termes linguistiques contemporains, à un référent ou à un signifié. Il semble toutefois qu'on soit plus proche d'un référent perceptuellement saisi plutôt que conceptualisé (…) (Arrivé, 2003, pp. 11).

Que toute la suite de l'œuvre de Freud soit l'élaboration de cette théorie du langage (ou du psychisme ?) préfigurée dans ces études sur l'aphasie, théorie du langage encore effectivement présentée dans son dernier ouvrage, *l'Abrégé de psychanalyse* (1938), on peut effectivement le penser[1].

Mais aussi, c'est cette démarche théorico-clinique, où les clivages cliniques viennent instruire et justifier les clivages théoriques, et où l'observation clinique est elle-même instruite par un modèle théorique, qui peut être considérée comme une contribution importante de la démarche freudienne, qui est d'abord mise en place à propos de l'aphasie, ensuite à propos des maladies mentales, et qui sera formulée bien plus tard dans la célèbre métaphore du cristal[2].

2. Saussure et les linguistes, cliniciens ? Saussure, l'aphasie, le psychisme

Saussure convoque la pathologie aphasique, à une unique reprise, il est vrai, mais de façon tout de même relativement décisive : il le fait au moment clé où il discute de l'objet même de la linguistique — lorsqu'il argumente sa conception selon laquelle le « langage » dans sa complexité ne peut pas être un objet pour la linguistique, plus particulièrement le fait que la considération physiologique de l'appareil vocal n'est aucunement pertinente dans la définition du système de signes caractérisant le « langage articulé ». L'argumentation est d'abord théorique :

> La question de l'appareil vocal est donc secondaire dans la question du langage. Une certaine définition de ce qu'on appelle langage articulé pourrait confirmer cette idée. En latin, articulus signifie : membre, partie, subdivision dans une suite de choses ; en matière de langage, l'articulation peut désigner ou bien la subdivision de la chaîne parlée en syllabes, ou bien la subdivision de la chaîne des significations en unités significatives (...). En s'attachant à cette seconde définition, on pourrait dire que ce n'est pas le langage parlé qui est naturel à l'homme, mais la faculté de constituer une langue, c'est-à-dire un système de signes distincts correspondant à des idées distinctes (Saussure, 1916, pp. 26).

[1] M. Arrivé encore poursuit en montrant en quoi la distinction élaborée par rapport à l'aphasie entre représentation de mot et représentation de chose, et avec elle le problème général du langage, est centrale dans l'élaboration de la première topique freudienne (Arrivé, 2003, pp. 14-15).

[2] « Nous sommes familiarisés avec la conception selon laquelle la pathologie peut, en les agrandissant et en les grossissant, attirer notre attention sur des conditions normales, qui, autrement, nous auraient échappé. Là où elle nous montre une cassure ou une fissure, il peut y avoir, normalement, une articulation. Si nous jetons un cristal par terre, il se brise, mais pas n'importe comment, il se casse suivant ses directions de clivage en des morceaux dont la délimitation, bien qu'invisible, était cependant déterminée à l'avance par la structure du cristal. Des structures fêlées et fissurées de ce genre, c'est aussi ce que sont les malades mentaux (...), [ils] peuvent nous dévoiler bien des choses qui, autrement, nous resteraient inaccessibles » (Freud, 1932, pp. 82-83).

Mais c'est l'argument clinique qui, de notre point de vue, s'il ne fournit pas bien sûr lui-même l'hypothèse théorique, est décisif au moins pour réfuter la pertinence de la considération physiologique dans l'objet de la linguistique :

> Broca a découvert que la faculté de parler est localisée dans la troisième circonvolution frontale gauche ; on s'est appuyé là-dessus pour attribuer au langage un caractère naturel. Mais on sait que cette localisation a été constatée pour tout ce qui se rapporte au langage, y compris l'écriture, et ces constatations, jointes aux observations faites sur les diverses formes d'aphasie par lésion de ces centres de localisation, semblent indiquer : 1° que les troubles divers du langage sont enchevêtrés de cent façons avec ceux du langage écrit ; 2° que dans tous les cas d'aphasie ou d'agraphie, ce qui est atteint, c'est moins la faculté de proférer tels ou tels sons ou de tracer tels ou tels signes que celle **d'évoquer** par un instrument, quel qu'il soit**, les signes d'un langage régulier**. Tout cela nous amène à croire qu'au-dessus du fonctionnement des divers organes il existe une **faculté plus générale,** celle qui **commande aux signes,** et qui serait **la faculté linguistique par excellence** (Saussure, 1916, pp. 26-27, nous soulignons).

Bien sûr, Saussure ne s'y attarde pas, mais il faut tout de même insister sur le fait que l'argument clinique vient à point nommé au moment crucial où il pose l'objet même de la linguistique, la langue comme système de signe qui est « un tout en soi et un principe de classification », par opposition au langage, considéré comme « amas confus de choses hétéroclites sans lien entre elles », « multiforme et hétéroclite, à cheval sur plusieurs domaines, à la fois physique, physiologique et psychique ... » (*idem*, pp. 25). L'aphasie, parce qu'elle altère tout autant l'écriture que la parole, conforte — même si elle n'apporte pas l'hypothèse elle-même — inséparablement l'impossibilité d'assimiler la faculté linguistique de signe au langage parlé et donc la possibilité de poser un objet différencié et autonome par rapport aux aspects acoustiques ou articulatoires de la parole[1].

On notera en tous cas la parenté avec Freud au niveau de la conception du langage comme une réalité psychique et non naturelle, mais néanmoins cérébralement conditionnée, ce qui n'est pas une contradiction : cela signifie que la fonction considérée n'est pas une fonction simple, de type sensori-motrice. Pour ces deux auteurs, le qualificatif de « psychique » ne signifie pas qu'il n'y a pas de substrat cérébral ; il signifie que les processus en jeu sont des processus non réductibles à des processus élémentaires, simples.

Dans le prolongement de ces rappels sur la rencontre possible entre Saussure et Freud autour de l'aphasie, on peut citer les travaux de S. Bouquet et la lumière qu'il jette sur la démarche de Saussure à travers sa relecture-réécriture du *Cours de Linguistique Générale*. On peut rappeler ainsi que pour Saussure l'objet de la linguistique est de nature psychologique : « on a un objet de nature concrète bien que purement spirituel », l'image acoustique est une « empreinte psychique » (cité par Bouquet, 1997, pp. 104). La parenté avec les termes de Freud est là aussi apparente :

> De la langue nous avons fait un objet, fait de nature concrète. Ces signes ne sont pas abstractions, tout spirituels qu'ils soient (…) ; c'est un ensemble de réalités semblables aux autres réalités psychiques (cité par Bouquet, 1997, pp. 125).

Saussure se détache de la psychologie de son époque, mais il inclue résolument la linguistique dans une psychologie à venir, une science de l'esprit, que la linguistique pourrait bien préfigurer ou révolutionner…, orientant vers une sémiologie ou une grammaire incluant une sémantique et une théorie de la référence (Bouquet, 1992). Le fondateur de la linguistique générale, comme le fondateur de la psychanalyse[2], fait en effet une critique sévère de la psychologie de l'époque :

> Aucun psychologue moderne ou ancien, en faisant allusion à la langue, ou en la considérant même comme un véhicule de la pensée, n'a eu un seul instant une idée quelconque de ses lois (cité par Bouquet, 1997, pp. 203).

---

[1] Cette question du (ou des) objet(s) de la (ou des) linguistique(s), de l'unité et de l'identité de cet (ces) objet(s) est toujours d'actualité comme le rappelle S.Bouquet à propos de la diversité des théories linguistiques, chacune élaborant son propre objet : « Le paradoxe est celui-ci : comment peut-on parler d'une linguistique ou d'une science du langage, voire de sciences du langage, si l'objet concerné par chaque théorie de cette (ces) science(s) diffère ? » (Bouquet, 1998).

2 Comme par exemple contre ce qu'il appelle les « séries psychologiques lacunaires », dans *l'Abrégé de psychanalyse* de 1938.

À suivre S. Bouquet, alors que l'on a pu voir dans la psychanalyse une théorie du langage, on peut en effet voir la linguistique comme une psychologie du langage. Le Cours tel qu'il a été rédigé occulte le lien entre linguistique et faits psychiques ; la sémiologie est bien le germe d'une nouvelle psychologie :

> La question cruciale est celle des principes d'une science de l'esprit, fondée sur une théorie des signes appliquée, qu'on peut appeler ou non psychologie du langage, mais en rupture avec la psychologie existante (Bouquet, 1997, pp. 209-211).

3. Où en est la linguistique clinique ?

Qu'en est-il actuellement de cette « rencontre » de Freud et de Saussure autour de l'aphasie, et plus généralement de l'apport de la clinique et de l'apport des pathologies à une modélisation du langage.

La question peut être formulée ainsi : quelles sont les conditions d'un apport réciproque de la linguistique et de la clinique, des sciences du langage et des études des pathologies du langage – que ces pathologies soient d'origine neurologique ou psychiatrique, adultes ou infantiles ? Cette question est double : quelles sont les conditions, pour les cliniciens, d'un apport des sciences du langage à la compréhension des troubles langagiers ? Quelles sont les conditions, pour les linguistes, d'un apport de la clinique à l'élaboration d'une explication scientifique du langage ?

La réponse à cette question n'est pas une évidence, comme en témoigne l'histoire plus ou moins chaotique de la collaboration entre les linguistes et les cliniciens, neurologues, psychanalystes ou psychiatres.

À l'étape actuelle de cette histoire, après des années fastes — notamment celles de la linguistique structurale dans le domaine de l'aphasie, de la reprise lacanienne, ainsi que de quelques tentatives analogues concernant les anomalies langagières en psychiatrie —, le terrain clinique est actuellement largement occupé par les sciences cognitives et les linguistiques de type cognitif qui peuvent s'y dissoudre. À notre connaissance, il n'y a que les travaux effectués à la suite de la collaboration de J. Gagnepain et O. Sabouraud[1] qui persévèrent dans la voie d'une linguistique clinique non cognitive.

De plus, cette situation n'est pas propre au champ du langage et de la neurologie. Si la linguistique structurale (et avec elle la première version de la neurolinguistique) a cédé le pas à la linguistique cognitive pour ce qui concerne les déficits langagiers d'origine neurologique, la psychanalyse et la psychiatrie freudiennes peuvent « s'inquiéter » également de l'émergence actuelle de la branche « psychopathologie cognitive » de la tentaculaire psychologie cognitive[2].

Quand O. Soutet (1995), par exemple, consacre un chapitre aux *« Formes cliniques de l'aphasie »* (pp. 98-103), inspiré de l'ouvrage de Lecours et Lhermitte (1979), cet exposé n'a guère qu'une justification d'information : l'aphasie, ça existe, voilà comment elle se présente. Cette prise en compte n'a pas de conséquence pour la modélisation linguistique — même s'il ne s'agit que d'un ouvrage d'introduction destiné à un large public.

Pour O. Soutet d'ailleurs, si « les méthodes et les concepts issus de la linguistique sont (…) exploités par le neuropsychologue pour l'identification et le classement des troubles » (pp. 62) il n'est pas fait mention de l'éventualité d'un apport, inverse, de la clinique à la linguistique, sinon en rappelant, sans plus, que Jakobson a lui-même infléchit sa démarche : en 1956 il voulait valider une dichotomie linguistique à partir de la clinique ; en 1964, il met la linguistique au service de l'étude des aphasies (pp. 80). O. Soutet reprend ici la conception classique en neurolinguistique selon laquelle la linguistique peut aider, seulement, dira-t-on plus tard, à *décrire* les symptômes, et non à les expliquer (pp. 82).

Pourtant, il y a une heuristique de la démarche clinique où les pathologies notamment permettent d'instruire et de vérifier les hypothèses théoriques, jouant le rôle d'une *expérimentation* et, inversement, où un système théorique permet d'expliquer et d'élaborer la clinique, jouant le rôle d'une *modélisation.*

---

[1] Cf., entre autres, Sabouraud et al. (1963 ; 1965), Guyard et al. (1981), Guyard (1994, 1999), Urien et Guyard (1995, 2002), Gagnepain (1994), Sabouraud (1995), de Guibert et al. (2002).

[2] Les travaux de ce genre se font à notre connaissance dans le cadre de la pragmatique cognitive (p.e. les travaux de Musiol et Trognon, 2000), de la neuropsycholinguistique cognitive (p.e. Nespoulous, 1990) ou de la neuropsychologie cognitive (p.e. Van Der Linden, 2000).

Dans les explications possibles de cette disparition de la clinique dans les linguistiques non cognitives — mis à part donc les travaux déjà mentionnés issus de J. Gagnepain et O. Sabouraud —, la neurolinguistique et la question des aphasies (qui sont les troubles du langage d'origine neurologique les plus anciennement et les plus précisément étudiés) jouent ici un rôle exemplaire pour l'ensemble des études cliniques : selon une opinion courante, sur laquelle il faut revenir pour la contester, la linguistique aurait fourni une *description* superficielle des symptômes aphasiques mais aurait échoué à les *expliquer*[1].

3.1. Quelques retours sur l'aphasie et l'histoire de la neurolinguistique

Pour ceux qui sont familiarisés avec les pathologies neurologiques ou psychiatriques, il est habituel de constater une discordance entre la théorie et la clinique, à savoir que les délimitations cliniques — la spécificité et l'autonomie des troubles les uns par rapport aux autres —, ne correspondent pas aux délimitations conceptuelles classiques des sciences du langage, que ces délimitations soient particulières ou, ce qui est plus inquiétant — ou intéressant ? —, générales : des troubles qui concernent pourtant le langage ne trouvent pas place dans la distribution conceptuelle ; des concepts n'ont pas de correspondant clinique ; quand concepts et troubles semblent pouvoir se rejoindre, ils ont des frontières qui ne coïncident pas. Cette discordance a été d'abord et le plus précisément constatée à propos des études linguistiques qui se sont consacrées à l'étude des aphasies[2]. Lieu d'investissement des linguistes, qu'ils soient d'obédience structurale, fonctionnaliste ou, de façon moindre, générativiste, l'aphasie a été aussi le lieu où s'est jouée la marginalisation des études proprement linguistiques sur l'aphasie au profit de la neuropsychologie et de la neurolinguistique cognitives. Sans retracer l'histoire des rapports entre linguistique et neurologie[3], on sait qu'elle est marquée par la naissance — située classiquement à la publication en 1939 du travail commun d'un neurologue, d'un psychologue et d'une linguiste phonéticienne[4] et, surtout, au travail de R. Jakobson[5] — d'une nouvelle discipline, la neurolinguistique[6]. Or, avec les études linguistiques des aphasies, le savoir linguistique classique, avec ses concepts et ses distinctions théoriques, se trouve remis en question. O. Sabouraud résume ainsi le constat fait dans les années 80 à propos de ces études :

> [Ces études] se révèlent de peu d'usage. Elles fournissent un vocabulaire permettant de décrire les productions verbales des malades avec un peu plus de détail et de précision : mais lorsqu'on les applique à des malades ou à des groupes de malades dont le discours ou les « fautes » sont visiblement différents et contrastés, les clivages ne s'établissent pas selon la grammaire de l'école (il n'y a pas d'aphasie des noms, ou des verbes, ou des conjonctions), ni selon les catégories de la linguistique classique (on observe des fautes dans la syntaxe ou dans la morphologie pour différents types d'aphasie, mais ce sont des fautes différentes) (…). Il apparaît ainsi que les analyses traditionnelles des langues et des conduites langagières ne sont pas en mesure de répondre aux questions posées par la clinique des aphasies, de fournir une base théorique pour isoler et justifier l'isolement des symptômes, la reconnaissance des syndromes (Sabouraud, 1995, pp.21). [Ajoutons] qu'on ne trouve pas non plus, dans les syndromes aphasiques, de trouble isolé du phonème, du monème, du syntagme, de la phrase ou du discours (Sabouraud, 1988, pp. 25).

Dans ce bref rappel historique sur la neurolinguistique, il faut toutefois faire une place particulière à l'essai de Jakobson (1956) d'interpréter, à partir notamment du matériel clinique apporté par Goldstein (1948), les deux types connus et réguliers d'aphasie, l'aphasie dite de Broca (ou aphasie « motrice », ou encore aphasie « efférente » pour Luria) et l'aphasie dite de

---

[1] Conception dont on trouve l'écho par exemple chez Nespoulous (1990, 1994).

[2] La raison de ce rôle exemplaire de l'aphasie provient sans doute, d'une part du développement de la linguistique et, d'autre part, de l'importance de l'aphasie en tant que premier trouble « mental » d'origine neurologique à propos duquel on ait corrélé deux formes principales bien distinctes et régulières (les aphasies anciennement dénommées « motrice » et « sensorielle », c'est-à-dire les aphasies de Broca et de Wernicke) à deux localisations cérébrales elles aussi distinctes et régulières (respectivement, d'une part, frontale ou antérieure et, d'autre part, temporale ou plus largement postérieure).

[3] Voir à ce propos Dubois (1977).

[4] Alajouanine, Ombredane et Durand (1939).

[5] Jakobson (1941 ; 1955 ; 1956 ; 1964).

[6] Neurolinguistique qui peut être définie comme « l'étude des corrélations existant entre la typologie anatomo-clinique et la typologie linguistique des aphasies, [avec le] postulat fondamental que cette corrélation est significative pour l'analyse du fonctionnement du langage et de ses désorganisations » (Dubois, 1977, pp. 18), ou, plus simplement, comme « l'étude des troubles des réalisations verbales survenant après lésions corticales » (Hécaen, 1972, pp. XI).

Wernicke (ou aphasie « sensorielle »), comme des déficits respectifs des axes saussuriens, l'axe syntagmatique et l'axe paradigmatique[1]. La linguistique structurale postulant que le langage met en jeu deux « modes d'arrangement », l'enjeu consiste à vérifier si les troubles du langage sont bien dissociables en deux types, ceux que Jakobson a initialement appelés en 1956 le trouble de la combinaison (ou contiguïté) et le trouble de la sélection (ou similarité). Revenant en 1964 sur ses hypothèses, il cherchera cette fois à reprendre la classification établie par Luria (1962) en 6 types d'aphasie (dont les deux principaux types sont rebaptisés aphasie « d'encodage » et aphasie de « décodage ») et à les interpréter dans le cadre théorique de la linguistique. L'idée de Jakobson semble bien, au moins en 1956 et même s'il l'explicite peu, que, si la linguistique d'un côté permet d'expliquer les deux types d'aphasies connus, cliniquement et anatomiquement distincts, d'un autre côté l'aphasie permet, en retour ou dans le même temps, de valider des distinctions théoriques :

> La désintégration aphasique des structures verbales peut ouvrir au linguiste des perspectives neuves sur les lois générales du langage [et] l'application de critères purement linguistiques à l'interprétation et à la classification des faits d'aphasie peut contribuer de façon substantielle à la science du langage et des troubles du langage (Jakobson R., 1956, pp. 44-45).

Dans une optique générativiste et toute proportion gardée eu égard à la différence de modèle, c'est la même préoccupation, plus précisément formulée, que montrent par exemple d'autres auteurs comme E. Weigl et M. Bierwisch (1970) qui considèrent que l'étude clinique permet de « tester la réalité psychologique de certains modèles théoriques ». Si le comportement verbal — ou performance — est un ensemble complexe de composantes qui ne peut être examiné directement chez le normal mais que la pathologie, elle, dissocie, ils en déduisent logiquement que : « si on peut montrer assez clairement que, dans un cas pathologique donné, une (ou plusieurs) de ces composantes (ou sous-composantes) a une perturbation que les autres n'ont pas, alors ces (sous) composantes doivent être considérées comme des unités fonctionnelles relativement autonomes, même dans la performance normale », les dissociations cliniques venant ainsi valider les hypothèses théoriques.

L'hypothèse de Jakobson sur les aphasies a en tout cas suscité de nombreux travaux qui ont, dans le même temps, mis en valeur, de manière particulière, ses imperfections et confirmé, de manière générale, l'intérêt heuristique indéniable de cette hypothèse[2]. Sans revenir plus précisément sur ces imperfections, rappelons, notamment, que la distinction entre axe paradigmatique et axe syntagmatique, ainsi qu'entre sélection et combinaison telle que considérée par R. Jakobson, s'avéra *relativement* inadéquate aux réalités cliniques : l'une et l'autre des aphasies (de Broca ou de Wernicke) comportent en fait des altérations de la combinaison *et* de la sélection, avec des symptômes se manifestant à la fois dans la syntaxe *et* dans la morphologie pour chaque type d'aphasie (ce qui nécessitera, nous y revenons plus loin, chez Gagnepain et Sabouraud le passage du couple, trop complexe, de sélection / combinaison à celui de différenciation / segmentation). C'est ce constat que précisent respectivement H. Guyard et O. Sabouraud :

> Les cliniciens ne peuvent que souligner le fait (…) que les différences entre l'agrammatisme et le paragrammatisme sont davantage d'ordre quantitatif que qualitatif. On remarque en effet la similitude qualitative des déviations syntaxiques ou morphologiques chez ces deux catégories d'aphasiques. Les traits ayant d'abord apparu caractéristiques de l'un des troubles se retrouvent dans l'autre groupe. (…) Du point de vue théorique, il est extrêmement difficile de comprendre ce qui distingue les erreurs lexicales, morphologiques et syntaxiques des aphasiques de Wernicke des erreurs textuelles, morphologiques et syntaxiques des aphasiques de Broca (…). L'aphasie de Broca et en particulier son agrammatisme ont été expliqués par un défaut d'analyse syntaxique. Mais cette même explication a pu servir à qualifier certains aspects de l'aphasie de Wernicke, en particulier les troubles rangés sous le terme de « dyssyntaxie » (Guyard, 1994, pp. 59 et 61).
>
> La division introduite par Jakobson entre sélection fondée sur la similarité et combinaison fondée sur la contiguïté (…) a déçu dans la mesure où la syntaxe et le lexique sont atteints l'un et l'autre, dans l'un des groupes d'aphasie comme dans l'autre (Sabouraud, 1995).

[1] R. Jakobson cite aussi comme source de son hypothèse N. Kruszewski (*Aperçu de la science du langage*, 1883) comme étant celui qui a fondé la sélection sur une relation de similarité et la combinaison sur une relation de contiguïté (Jakobson, 1964, pp. 137)

[2] Cf. Entre autres, les travaux, surtout, de H. Goodglass et ses collaborateurs (Goodglass et Berko-Gleason, 1960, 1972 ; Goodglass et Hunt, 1958 ; Goodglass et Mayer, 1958), mais aussi de Cohen et Hécaen (1965), Tissot et al. (1973), ou encore Lavorel (1979 ; 1980).

C'est ainsi que nombre de cliniciens ont pu renoncer à faire appel à la linguistique :

> Le bilan de cette interdisciplinarité a été apprécié par les cliniciens comme limité ou même plutôt décevant. Pour beaucoup la linguistique n'est au mieux qu'un lexique particulier, permettant de décrire chez les aphasiques les avatars des phonèmes, des monèmes, des syntagmes... Ce placage d'un savoir sur une expérience permet une description plus précise, détaillée, sans faire avancer la connaissance (…). Il n'y a guère de progrès par rapport aux présentations neurologiques traditionnelles (Sabouraud, 1988, pp. 25).

Face à cette discordance entre théorie et clinique, il apparaît qu'il y a trois solutions possibles. La première consiste à délaisser la prise en compte des troubles du langage, en se privant de ce qui nous semble pourtant être une source de validation et de découverte pour les théories linguistiques, et en laissant le voile sur cette discordance, cette non-coïncidence entre distinctions linguistiques théoriques et dissociations cliniques du langage. La deuxième, celle qui a prédominé, consiste à se prévaloir de l'insuffisance en l'état des hypothèses initiales de Jakobson ou de celles qui en sont dérivées pour revendiquer l'insuffisance globale de la linguistique elle-même, et à s'inscrire dans une démarche générative et/ou cognitiviste. Dans ce cas, c'est aussi au principe systémique original formulé par Saussure que l'on renonce. La troisième consiste au contraire à prendre acte de l'insuffisance relative des hypothèses initiales concernant la sélection et la combinaison, à les rectifier pour les rendre adéquates aux réalités cliniques. Cela implique une révision du modèle linguistique en fonction des dissociations cliniques – ainsi qu'une méthode clinique distincte de la neuropsychologie cognitive, cette dernière se fondant sur la mesure des erreurs et non sur la logique des performances pathologiques.

3.2. Quelques éléments sur les limites de la « neuropsycholinguistique cognitive »

Selon donc la deuxième solution que nous venons d'évoquer, c'est la linguistique elle-même — la linguistique qui revendique son autonomie par rapport à la psychologie cognitive — qui serait elle-même inapte à acquérir le statut d'un modèle, et donc incapable d'apporter l'occasion d'une expérimentation, même si elle a permis d'apporter une terminologie et une précision descriptive « superficielle ». Ce type de critique, à l'époque où elle voit le jour, est dérivée de la critique de la linguistique structurale par les tenants de la grammaire générative avec, notamment, la mise en exergue de la distinction entre compétence et performance, structure profonde et structure de surface.

Cette opinion est par exemple celle de J. Dubois (1977) qui avance que :

> Le bilan très provisoire de la neurolinguistique peut se résumer à quelques grands traits. Les diverses théories linguistiques, si elles ont échoué en définitive à donner une représentation consistante des aphasies, ont entraîné, par les problèmes qu'elles posaient, un approfondissement général et une systématisation des descriptions des perturbations du langage et ont mis en évidence la complexité des relations entre les performances. En retour la neurolinguistique, sans pouvoir ni valider ni infirmer des théories linguistiques qui n'ont jamais pu accéder au statut de modèle, a conduit les linguistes à envisager avec moins de schématisme élémentaire les rapports entre signifiant et signifié, entre les niveaux ou entre les formes écrites et parlée de la langue (Dubois, 1977, pp. 36).

Plus récemment, c'est de la même manière que J.-L. Nespoulous présente l'évolution profitable selon lui de la neurolinguistique en « neuropsycholinguistique cognitive ». Il reprend le reproche fait aux premières études linguistiques, de type structural, d'une simple description avec une « absence de caractère interprétatif ou explicatif » :

> [C'est avec la psychologie cognitive] que [naîtrait] le désir de caractériser l'organisation et le fonctionnement des représentations mentales que l'esprit humain doit manipuler dans le cerveau lors de toute tâche de production et de compréhension du langage (…) [et] d'expliquer par quels niveaux de représentation et par quels processus l'être humain doit logiquement passer pour effectuer la transmutation du sens en son (en production) et du son en sens (en compréhension) (…). En pratique clinique courante, cette évolution (…) eut pour effet principal de ne plus limiter l'étude des troubles du langage dans l'aphasie à la double description (site lésionnel + définition de la nature superficielle des symptômes) (…) mais, plus ambitieusement, de tenter de cerner le(s) déterminisme(s) sous-jacent(s) des manifestations de surface (ou symptômes) relevées chez tel ou tel patient (…) (Nespoulous, 1994, pp. 318).

Cette opinion nous semble devoir être nuancée sinon contestée pour deux raisons. La première est qu'il paraît difficile de dire que la linguistique n'avait pas le statut de modèle explicatif et qu'elle s'est donc cantonnée à une description superficielle des symptômes.

Si l'on accepte de considérer que les concepts, par exemple, de sélection et de combinaison, ou de phonèmes et de monèmes, désignent des opérations mentales ou psychiques relevant de la capacité de langage (ou la « faculté de langage articulé » dont parlait Saussure), alors les hypothèses de trouble de la sélection, de la combinaison, du phonème ou du monème sont des modèles explicatifs qui peuvent donner (et qui ont donné) lieu à expérimentation.

Le fait que ces concepts soient insuffisants, et notamment trop généraux par rapport à la distinction établie entre aphasie de Broca et aphasie de Wernicke, permet difficilement de conclure qu'ils ne soient pas, en eux-mêmes, des hypothèses explicatives sur les déterminismes des troubles, et, corrélativement, qu'ils seraient de simples descriptions. Comme toute hypothèse scientifique — et celles de la psychologie cognitive n'y échappent pas non plus —, elles se révèlent à partir d'un certain degré d'expérimentation relativement inadéquates à l'expérience et donc en conséquence à rectifier.

La deuxième raison est que le gain acquis en passant des hypothèses, même insuffisantes, de la linguistique, aux conceptions cognitives sur les aphasies n'est pas une évidence ; on passe d'hypothèses qui encadraient la classification et la compréhension de la logique de chaque syndrome aphasique anatomo-cliniquement établi à un éclatement et une prolifération conceptuels et descriptifs dont la cohérence est difficile à cerner. Il n'est qu'à parcourir les chapitres consacrés à l'aphasie dans les traités de neuropsychologie pour constater qu'il n'y a pas de conception et de classification opérantes de l'ensemble des aphasies.

C'est ce que constate par exemple O. Sabouraud, à propos de la mise en œuvre de la démarche de la psychologie en clinique :

> [Elle a ancré la clinique] dans un néo-associationnisme potentiellement réducteur. La méthode veut que les modèles soient toujours plus complexes, avec plus de boîtes et de flèches, plus de fragmentation ; un même patient devient alors porteur d'une multitude d'atteintes différentes, faisant l'objet d'autant d'études (et éventuellement de publications) différentes, sans que l'on s'étonne de cet éclatement systématique des tableaux cliniques, sans qu'on le perçoive comme un effet induit par la méthode. Le parti pris de fragmentation a aboli la question traditionnelle : qu'est-ce qui est touché ? N'y a-t-il pas dans un tableau clinique une cohérence ? une logique interne ? (…). Désormais, il n'y a plus tellement à comprendre les performances des malades, mais à tester l'hypothèse d'un mécanisme particulier de la compréhension, de l'expression, de l'écriture (…). Les syndromes ne sont plus pour la neuropsychologie des complexes de symptômes effectivement associés en clinique, mais des échecs à un test (…). Les tableaux anatomo-cliniques que la neurologie avait cru pouvoir séparer (aphasie de Broca, aphasie de Wernicke, apraxie idéomotrice, agnosie aperceptive…) sont simplement récusés (Sabouraud, 1995, pp. 51-53).

3.3. Pour une linguistique clinique.

Dans une autre optique, O. Sabouraud et J. Gagnepain (1963, 1965) dont on n'a parfois, semble-t-il, peu vu l'originalité par rapport aux hypothèses initiales de R.Jakobson, ont révisé les hypothèses de ce dernier en fonction des faits cliniques. Tel que le résume encore O. Sabouraud :

> Il apparaît ici que (…), pour être utile, une théorie linguistique doit être confrontée à l'existence des deux groupes d'aphasies et mise en question, révisée, approfondie jusqu'à ce qu'elle définisse clairement les bons paramètres qui rendent compte de la différence entre les aphasies de Broca et les aphasies de Wernicke (Sabouraud, 1988, pp. 25).

Par exemple, le passage déjà abordé des notions de troubles de la sélection et de troubles de la combinaison (ou de paradigme et de syntagme, ou de similarité et de contiguïté) aux concepts de troubles de la différenciation (du sème ou du trait) et de trouble de la segmentation (du mot ou du phonème) nous semble bien être une rectification des hypothèses explicatives pour les rendre plus adéquates aux réalités cliniques.

Dans ce modèle, la syntaxe par exemple n'a plus d'autonomie explicative, cela étant concordant avec le fait qu'il n'existe pas, par exemple, dans l'ensemble des aphasies, de trouble isolé de la syntaxe seulement. Précisons : toutes les aphasies suscitent des difficultés avec la syntaxe, la « possibilité de former des phrases », mais il n'y a aucune aphasie qui altèrerait *de manière autonome ou isolée* une « capacité syntaxique ». Le problème de syntaxe est à déconstruire et à attribuer soit à un déficit de différenciation (sème), soit à un déficit de segmentation (mot), mais pas à une perte autonome de la syntaxe elle-même. Et il est possible de tirer les mêmes conclusions concernant la morphologie.

S'il n'est pas possible de détailler ici les hypothèses de Gagnepain et Sabouraud concernant l'interprétation des aphasies de Broca et de Wernicke, on peut rappeler cependant que le passage des couples sélection-paradigme / combinaison-syntagme à celui des axes de différenciation / segmentation n'est pas seulement un changement terminologique ou descriptif mais conceptuel et explicatif : sélection et combinaison sont en fait des complexes, qui engage tous deux, mais différemment, à la fois de la différenciation *et* de la segmentation : pour sélectionner et varier paradigmatiquement, il s'agit de *différencier* du déjà segmenté; pour combiner et recombiner syntagmatiquement, il s'agit de *segmenter* du déjà différencié. Morphologie et syntaxe sont donc conçus comme des complexes liés à la projection d'un axe sur l'autre, secondairement à l'existence et l'intégrité des axes de différenciation et de segmentation. Si l'aphasique de Broca est un déficit de la segmentation, ce déficit se manifeste à la fois, mais de manière particulière, dans la syntaxe *et* la morphologie (qui engagent toutes deux à la fois de l'unité et de l'identité) ; corollairement, si l'aphasique de Wernicke est un trouble de la différenciation, il se manifeste aussi à la fois, mais différemment de l'aphasie de Broca, dans la morphologie *et* la syntaxe.

Et ce qui vaut pour les altérations morphologiques et syntaxiques vaut aussi pour un autre symptôme que l'on peut retrouver peu ou prou dans toutes les formes d'aphasie et qui n'est donc spécifique d'aucune, bien que l'on ait tenté de le situer comme étant pathognomonique de l'aphasie de Wernicke. Nous voulons parler du constat du manque du mot, présent à des degrés divers dans toutes les formes d'aphasie éventuellement à différents stades de récupération (dans le cadre d'une aphasie traumatique ou vasculaire p.e.) ou d'aggravation (dans le cadre d'une aphasie progressive d'origine dégénérative p.e.). Si l'on dépasse ce simple constat — qui tendrait à identifier les différentes formes d'aphasie ou à rendre floues leurs frontières — pour s'intéresser aux stratégies spécifiques de réponses des patients dans leur mode d'approche ou d'ébauche, on peut dès lors mettre en valeur des procédures différentielles de tentative de résolution du manque du mot, soit par différenciation soit par segmentation (ou encore par une ébauche lexico-syntaxique ou une ébauche phonologique). On ne peut dès lors dans tous les syndromes aphasiques envisager une même atteinte simple d'un « stock lexical », juxtaposé à d'autres déficits d'autres « modules cognitifs » qui rendraient compte des différences par ailleurs entre les syndromes, puisqu' un symptôme qui n'est qu'en apparence identique relève en fait de causes différentes[1]. C'est toute la spécificité de la démarche clinique, où le pathologique vient nous enseigner ce qu'est le normal, avec un changement de perspective par rapport aux études linguistiques classiques de l'aphasie :

> Il apparaît nécessaire aujourd'hui de proposer un renversement dans la manière de poser les problèmes des aphasies. Si la recherche veut exploiter ce que les malades aphasiques peuvent nous apprendre sur le langage, elle ne doit pas considérer qu'elle le sait déjà. Les modèles doivent partir de la pathologie et non lui être imposés. Lorsque les faits observés en clinique permettent de séparer et d'opposer entre eux des groupes de malades, ces lignes de fractures ouvrent un accès à la recherche des constituants pour un modèle du langage (Sabouraud, 1995, pp. 61).

4. Conclusion : richesse et complexité des « troubles du langage »

Si les travaux poursuivis par Gagnepain et Sabouraud nous semblent être un développement intéressant de la démarche clinique, inaugurée par Freud dans les sciences humaines, ébauchée seulement par Saussure mais poursuivie par l'ancienne « neurolinguistique » à la suite de Jakobson, nous avons voulu plus généralement rappeler l'intérêt d'une clinique linguistique et d'une linguistique clinique. Dans la méthode expérimentale clinique, commune au moins à l'origine à Freud et à la « neurolinguistique », les concepts se font modèle, projection hypothétique sur des faits cliniques, et les faits se font expérimentation ou mise à l'épreuve des hypothèses, les pathologies révélant des dissociations normalement invisibles. Cette démarche clinique — à côté par ailleurs des rapprochements conceptuels possibles sur l'objet langage et l'objet inconscient —, n'est donc pas en soi propre à la psychanalyse, comme en témoignent l'ébauche de Saussure et les travaux dits de neurolinguistique. Et elle n'est pas non plus l'exclusivité de la neuropsychologie cognitive ; la linguistique, à condition sans doute de « se mettre à l'école » des pathologies, nous semble apte à fournir, à la fois, un modèle explicatif moins simple et plus heuristique de « l'appareil de langage » et une meilleure compréhension des syndromes pathologiques.

[1] Cf. pour ces sujets, outre les travaux déjà cités, l'ensemble des travaux de J. Gagnepain, O. Sabouraud, H. Guyard et A. Duval.

En mettant entre parenthèses la distinction entre troubles neurologiques et troubles psychiatriques, il faut rappeler que, si l'on prend comme point de perspective une notion approximative de « langage », les « troubles du langage » représentent un ensemble complexe et riche.

Rappelons par exemple, en vrac et de manière non exhaustive, dans le champ neurologique, les aphasies dites de Broca ou de Wernicke, avec leur agrammatisme ou leur jargon ; « l'aphasie frontale dynamique » avec sa perte de spontanéité et d'initiative verbales[1] ; « l'aphasie sous-corticale » avec sa perte du fil du discours[2] ; « l'amnésie sémantique »[3] avec ses non-reconnaissances des mots et des choses sans déficit verbal ; l'atteinte de la lecture et de l'écriture sans déficit verbal non plus dans certains cas d'alexie-agraphie ; les persévérations ou analogies sémantiques d'un « agnosique associatif »[4] ou d'une « aphasie optique »[5] ; l'incapacité au récit rencontré chez certains syndromes frontaux[6] ; ou encore le problème, que nous ne pouvons qu'évoquer ici, des différences de manifestation de l'aphasie selon les langues et en cas de bilinguisme[7], etc.

Dans le champ psychiatrique les observations de langage pathologique ne manquent pas non plus : hermétisme verbal et bizarreries linguistiques de type néologisme et ritournelle chez certains psychotiques, glossomanies et glossolalies[8], fuite des idées et allitérations phonétiques ou sémantiques dans le cadre du syndrome maniaco-dépressif[9], symptôme de Ganser dit des « réponses à côté »[10], mythomanie et réticence du discours dans la névrose, etc. Ajoutons encore à ces quelques exemples cliniques d'autres points d'intérêt possibles pour le linguiste, en marge de l'opposition neurologie / psychiatrie cette fois-ci, telles que le bégaiement et le bredouillement avec leur pratique étonnante des synonymes et des paraphrases[11] ; les comportements verbaux particuliers dans l'autisme, avec ses stéréotypies et ses écholalies, ses complétions de phrase en guise de réponse interlocutive[12] ; le défaut d'abstraction langagière, lexicale et syntaxique rencontré chez certains déficients qui ont recours à un langage « étiquette » ; la fameuse et controversée dyslexie avec cette étonnante difficulté apparemment parfois sélective et isolée dans la lecture et l'écriture ; ou encore les tics verbaux parfois coprolaliques dans le syndrome de Gilles de la Tourette.

Ces quelques manifestations pathologiques du langage rappelées rapidement ici nous semblent pouvoir intéresser le linguiste, comme autant de points d'interrogation par rapport à sa conception du langage. D'un côté, ces manifestations pathologies peuvent toutes être – et l'ont été ou le sont souvent – qualifiées de « troubles du langage », donc ainsi apparemment identifiées les unes aux autres en ce qu'elles concerneraient une même réalité. Toutes en effet concernent « du langage », se manifestent par des particularités de langage. Pour autant, d'un autre côté, ces manifestations langagières pathologiques sont toutes différentes les unes des autres, apparaissent dans des syndromes par ailleurs distincts et disjoints. Si elles concernent donc toutes « du langage », elles ne concernent pourtant pas toutes « la même chose » dans le langage. Le problème est donc de savoir quel aspect ou quelle composante du langage est concernée par chacune de ces pathologies. Ces manifestations langagières nous semblent en tout cas pouvoir être un moyen d'interroger les partitions habituellement opérées entre les domaines dans le champ des sciences du langage, ainsi que les distinctions conceptuelles opérées à l'intérieur de chaque domaine. Peut-on faire correspondre les distinctions, générales ou particulières, opérées en sciences du langage, avec les différentes pathologies ou groupes de pathologies rencontrées en clinique neurologique ou psychiatrique ? Il semblerait nécessaire pour la validité des sciences du langage que cette correspondance soit possible, en tout cas recherchée.

---

[1] Cf. p.e. Luria (1962), pp. 253-257.
[2] Cf. p.e. Viader et al. (1987).
[3] Cf. les travaux de Warrington (p.e. Warrington, 1975).
[4] Cf. p.e. Hécaen et de Ajuriaguerra (1956).
[5] Cf. p.e. Lhermitte et Beauvois (1973).
[6] Cf. p.e. Guyard et al. (1993).
[7] Cf. p.e. concernant la variabilité de l'aphasie chez les bilingues la synthèse de Paradis (2003).
[8] Cf. p.e. Lecours et al. (1981).
[9] Cf. p.e. les descriptions classiques de Kraepelin (1913).
[10] Cf. p.e. Claude (1924).
[11] Lebrun (1967).
[12] Cf. p.e., entre autres, Beaud et de Guibert (2004).

Références bibliographiques

Alajouanine (T.), Ombredanne (A.) & Durand (M.). 1939. *Le syndrome de désintégration phonétique dans l'aphasie*. Paris : Masson.

Arrivé (M.). 1987. *Linguistique et psychanalyse : Freud, Saussure, Hjelmslev, Lacan et les autres*. Paris : Méridiens-Klincksiek.

Arrivé (M.). 1994a. *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient. Freud, Saussure, Pichon, Lacan.* Paris : P.U.F.

Arrivé (M.). 1994b. « Destin lacanien de la discordance et de la forclusion ». in : *LYNX, N° spécial : La négation*, pp. 11-26.

Arrivé (M.). 2003. « Langage et inconscient chez Freud : représentation de mots et représentation de choses ». in : *Cliniques méditerranéennes, Psychanalyse et langage,* 68, pp. 7-21.

Beaud (L.). & de Guibert (C.). 2004. « La pathologie comme seule « exception qui confirme la règle ? » ». Communication au Colloque International sur L'exception, Paris, Mai 2003, à paraître in : *Faits de langue*, 25.

Bouquet (S.). 1992. « La sémiologie linguistique de Saussure : une théorie paradoxale de la référence ? ». in : *Langages*, 107, pp. 84-95.

Bouquet (S.) 1997. *Introduction à la lecture de F. de Saussure*. Paris : Payot.

Bouquet (S.) 1998. « Multiplicité et unicité d'un objet empirique ». in : *Langages*, 129, pp. 3-8.

Claude (R.) 1924. « *Considérations* sur le symptôme des réponses à côté et ses rapports avec les complexes affectifs ». in : *L'encéphale*, 8.

Cohen (D.) & Hécaen (H.). 1965. « Remarques neurolinguistiques sur un cas d'agrammatisme ». in : *Journal de psychologie*, 3, pp. 273-296.

Dubois (J.) 1977. « De la linguistique à la neurolinguistique : 1939-1976 ». in : *Langages*, 47.

De Guibert (C.), Clerval (G.) & Guyard (H.). 2002. « Biaxialité saussurienne et biaxialité gestaltique. Arguments cliniques ». in : *Tétralogiques. L'hypothèse de la biaxialité,* 15, pp. 225-252, Presses Universitaires de Rennes.

Forrester (J.). 1984. *Le langage aux origines de la psychanalyse*. Paris : Gallimard.

Freud (S.). 1888. « L'aphasie ». in : Freud (S.). 1891. *Contribution à la conception des aphasies* [Article reproduit en Appendice].

Freud (S.). 1891. *Contribution à la conception des aphasies*. Paris : P.U.F. [réed. 1983].

Freud (S.). 1919. « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique ». in : Freud (S.). 1970. *La technique psychanalytique*. Paris : P.U.F. [3ème ed.].

Freud (S.). 1932. « La décomposition de la personnalité psychique ». in : Freud (S.). *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*. Paris : Folio [réed. 1984].

Freud (S.). 1938. *Abrégé de psychanalyse*. Paris : P.U.F.

Gagnepain (J.), (ed.). 1994. *Pour une linguistique clinique*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Goldstein (K.). 1948. *Language and language disturbances. Aphasic symptom complexes and their signifiance for medecine and theory of language*. New-York : Grune & Stratton.

Goodglass (H.) & Berko-Gleason (J.). 1960. « Agrammatism and inflectional morphology in English ». in : *Journal of speech research*, 3.

Goodglass (H.) & Berko-Gleason (J.). 1972. « Some linguistic structures in the speech of a Broca's aphasic ». in : *Cortex*, 8, pp. 191.

Goodglass (H.) & Hunt. (M.). 1958. « Grammatical complexity et aphasic speech ». in : *Word*, pp. 141-197.

Goodglass (H.) & Mayer (J.). 1958. « Agrammatism in aphasia ». in : *Journal of speech and hearing disorders*, 23, pp. 99-111.

Guyard (H.). 1994. « Le test du test. Pour une linguistique expérimentale ». in : Gagnepain (J.), (ed.). 1994. *Pour une linguistique clinique*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Guyard (H.). 1999. « Introduction à la linguistique clinique ». in : Giot (J.) & Schotte (J.-C.), (eds.). *Langage, clinique, épistémologie. Achever le programme saussurien*. Bruxelles : De-Boeck, pp. 99-182.

Guyard (H.), Sabouraud (O.) & Gagnepain (J.). 1981. « A procedure to differenciate phonological and semiological disturbances in Broca's aphasia and Wernicke's aphasia ». in : *Brain and language,* 13, 1, pp. 19-30.

Guyard (H.), Le Gall (D.), Aubin (G.) & Dupont (G.). 1993. « Une tentative d'interprétation de deux malades « frontaux ». Une subjectivité sans cohérence historique ». in : *Revue internationale de psychopathologie*, 11, pp. 335-374.

Hécaen (H.). 1972. *Introduction à la neuropsychologie*. Paris : Larousse.
Hécaen (H.) & de Ajuriaguerra (J.). 1956. « Agnosie visuelle pour les objets inanimés par lésion unilatérale gauche ». in : *Revue neurologique*, 94, pp. 222-233.
Jakobson (R.). 1941. « Kindersprache, Aphasie und allgemeine Laut gesetze, Upsulla ». in : Jakobson (R.). *Langage enfantin et aphasie*. Paris : Ed. de Minuit [1969, traduction française par J.-P. Boons et R. Zygouris : « Langage enfantin, aphasie et lois générales de la structure phonétique »].
Jakobson (R.). 1955. « Aphasia as a linguistic problem ». in : Werner (H.), (ed.). *On expressive language*. Worcester : Clark University Press [Traduction française par J.-P. Boons et R. Zygouris : « L'aphasie comme problème linguistique ». in : Jakobson (R.). *Langage enfantin et aphasie*, Paris : Ed. de Minuit, 1969].
Jakobson (R.). 1956. *Fundamentals of language*. Partie II, La Haye : Mouton [Traduction française par A. Adler et N. Ruwet : « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie ». in : Jakobson (R.). *Essais de linguistique générale*. Paris : Ed. de Minuit, 1963].
Jakobson (R.). 1964. « Towards a linguistic typology of aphasic impairments ». in : De Reuck & O'Connor (eds.). *Disorders of language*. Londres : J. et A. Churchill [Traduction française par J.-P. Boons et R. Zygouris : « Vers une typologie linguistique de l'aphasie ». in : Jakobson (R.). *Langage enfantin et aphasie*. Paris : Ed. de Minuit, 1969].
Kraepelin (E.). 1913. *La folie maniaque-dépressive*. Paris : Million [réed. 1993].
Kruszewskin. 1883. *Ocherk Nauki Jazyke*. Kazan : Univ. Press.
Lavorel (P.-M.). 1979. « Interprétation lexicaliste de l'incohérence verbale dans les aphasies postérieures ». in : *Études de linguistique appliquée*, 36, pp. 65-91.
Lavorel (P.-M.). 1980. « À propos d'un cas d'aphasie de Wernicke : mise en question de l'opposition paradigme-syntagme ». in : *La linguistique*, 16, 2.
Lebrun (Y.). 1967. « Schizophasie et bégaiement ». in : *Acta neurologica et psychiatra Belgica*, 67 : pp. 939-945.
Lecours (A.-R.) & Lhermitte (F.). 1979. *L'aphasie*. Paris : Flammarion.
Lecours (A.-R.), Navet (M.) & Ross-Chouinard (A.). 1981. « Langage et pensée du schizophase ». in : *Confrontations psychiatriques*, 19.
Lhermitte (F.) & Beauvois (F.). 1973. « A visual-speech disconnexion syndrome ». in : *Brain*, 96, pp. 695-714.
Lissauer (H.). 1890. « Ein Fall von Seelen Blindheit nebst einem Beitrage zur Theorie derselben ». in : *Archiv für Psychiatrie und Nervenkrankheiten*, 21 : pp. 222-270 [Traduction anglaise, Jackson (M.). 1988. « Lissauer on agnosia ». in : *Cognitive neuropsychology*, 5, pp. 155-192].
Luria (A.-R.). 1962. *Higher cortical functions in man and their disturbances in local brain lesions.* Moscou : Presses universitaires [Traduction française de N. Heissler et G. Semenov-Ségur (2ème édition) in : Luria (A.-R.). 1978. *Les fonctions corticales supérieures de l'homme.* Paris : P.U.F.].
Mettens (P.). 1998. « Quelle théorie du langage pour la psychanalyse ? ». in *: Cliniques méditerranéennes, Le langage à l'œuvre en psychanalyse*, 57-58, pp. 58-75.
Musiol (M.) & Trognon (A.). 2000. *Éléments de psychopathologie cognitive, le discours schizophrène*. Paris : Armand Colin.
Nespoulous (J.-L.). 1990. « Linguistique, neurolinguistique et neuropsycholinguistique ». in : Nespoulous (J.-L.) & Leclerc (M.), (eds.). 1990. *Linguistique et neuropsycholinguistique, Tendances actuelles.* Paris : Société de Neuropsychologie de Langue Française.
Nespoulous (J.-L.). 1994. « Linguistique, neurolinguistique et neuropsycholinguistique. Un parcours en quatre étapes ». in : Séron (X.) & Jeannerod (M.), (eds.). 1994. *Neuropsychologie humaine*. Liège : Mardaga.
Paradis (M.). 2003. « Aphasie chez les bilingues et les multilingues ». in : Rondal (J.-A.) & Séron (X.), (eds.). *Troubles du langage. Bases théoriques, diagnostic et rééducation*. Liège : Mardaga.
Pirard (R.). 1998. « Les tribulations du langage en psychanalyse ». in : *Cliniques méditerranéennes, le langage à l'œuvre en psychanalyse,* 57-58, pp. 139-155.
Saussure (F. de). 1916. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot [réed. 1995].
Sabouraud (O.). 1988. « Sur les aphasies. Qu'apporte la neurologie ? Que demande le neurologue ? ». in : *Tétralogiques*, 5, pp. 13-30. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
Sabouraud (O.). 1995. *Le langage et ses maux*. Paris : O. Jacob.

Sabouraud (O.), Gagnepain (J.) & Sabouraud (A.). 1963. « Vers une approche linguistique de l'aphasie ». Quatre parties, in : *Revue de neuropsychiatrie de l'ouest*, 1, pp. 6-13 ; 2, pp. 3-38 ; 3, pp. 3-38 ; 4, pp. 3-20.
Sabouraud (O.), Gagnepain (J.) & Sabouraud (A.). 1965. « Linguistique et aphasie ». in : *Revue du praticien*, 15, pp. 23-35.
Soutet (O.). 1995. *La linguistique.* Paris : P.U.F.
Tissot (R.), Mounin (G.) & Lhermitte (F.). 1973. *L'agrammatisme. Étude neuropsychologique*. Bruxelles : Dessart.
Urien (J.-Y.) & Guyard (H.) 1995. « Interrogation et aphasie. Essai de linguistique clinique ». in : *Travaux linguistiques du Cerlico*, 8. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
Urien (J.-Y.) & Guyard (H.). 2002. « L'aphasie de Broca. Dégrammaticalisation pathologique ». in : Col (G.) & Roulland (D.), (eds.). *Travaux linguistiques du Cerlico, Grammaticalisation (2)*. 14. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
Van Der Linden (M.). 2000. *La psychopathologie. Approche cognitive et neuropsychologique*. Marseille : Solal.
Viader (F.), Lechevalier (B.), Eustache (F.), Rollet (I.), Bouvard (G.) & Petit (M.-C.). 1987. « Un cas d'aphasie avec troubles du discours par infarctus des noyaux caudés et lenticulaires gauches ». in : *Revue neurologique*, 143, pp. 814-822.
Warrington (E.-K.). 1975. « The selective impairment of semantic memory ». in : *Quaterly Journal of experimental psychology*, 27, pp. 187-199.
Weigl (E.) & Bierwisch (M.). 1970. « Neuropsychology and linguistics : topics of common research ». in : *Foundations of language*, 6, pp. 1-18.

Marges linguistiques

Les *événements d'énonciation* graphiques
Traces du fonctionnement linguistique de l'inconscient dans les manuscrits

Par Irène Fenoglio
Cnrs – ITEM, France

Mai 2004

> Je juge que deux maximes sont fortes pour s'associer profondément et son corps et sa vie et son temps et sa langue : on ne sait pas ce qu'on dit. On ne sait pas ce qu'on fait. Chaque fois qu'on parle, qu'on écrit, chaque fois qu'on décide, on lance des parties de dés anxieuses dont on ne prévoit pas la durée, dont on ne mesure pas l'importance, dont on ne voit pas se dessiner la perspective et dont on n'imagine pas le cours. Pascal Quignard, *Albucius*, Livre de Poche, 1992, pp. 19.

0. Introduction

Il s'agit, dans cet article, d'approcher le fonctionnement linguistique de l'inconscient par le biais des traces graphiques observables sur des manuscrits.

1. « Fonctionnement linguistique de l'inconscient » signifie que seront traitées, ici, les manifestations de l'inconscient descriptibles linguistiquement, autrement dit, effectuées sur le support du discours et donc réductibles à des formes de langue. J'appelle « traces du fonctionnement linguistiques de l'inconscient » des manifestations énonciatives graphiques incontrôlées de la part du scripteur. Le non-contrôle se repère par l'analyse rigoureuse de la genèse du texte, autrement dit, par le dépliement du processus de textualisation.
2. Les traces graphiques sont appréhendables dans l'étude génétique des brouillons d'écrivains, autrement dit dans une appréhension de l'oeuvre à partir du processus d'élaboration qui en constitue la genèse. Cela suppose de l'écrit manuscrit, ne serait-ce que partiellement (s'il s'agit d'un tapuscrit corrigé par exemple).

   J'appelle *événement graphiques* ce que j'appelle par ailleurs « événements d'énonciation » dans la mesure où ces événements sont matérialisés graphiquement.

   J'appelle « événements d'énonciation » tout élément faisant effraction dans une chaîne discursive déplaçant, de ce fait, ou suspendant pour un temps l'énonciation en cours[1].
3. Si je parle d'événements cela ne signifie pas que nous sommes en présence de discours particulier. Les incongruités ou monstres linguistiques que l'analyse fait apparaître sont ceux productibles par tout un chacun. Repérer ces événements dans un discours énoncé passe par le repérage des marques de rupture énonciative et / ou linguistiques à l'intérieur de ce discours. Ce repérage des marques n'engage pas dans une explication de la « pensée » du scripteur à laquelle nous n'avons pas accès.

Je tenterai tout d'abord, d'expliciter sur quelle conception du langage et plus particulièrement de l'écriture je m'appuie pour « extraire » ces *événements* pertinents.

Dans un second temps, j'exposerai différentes sortes d'événements graphiques en me focalisant sur les lapsus – objets linguistiques absolument fascinants

1. Sujet, geste psychique d'écriture et traces linguistiques

1.1. Langage/langue/parole

Saussure nous a habitués à considérer trois composantes, trois instances du langage, irrémédiablement liées et cependant nécessairement différentiables à la fois pour pouvoir les concevoir et pour pouvoir les conceptualiser : la faculté de *langage* proprement dite, présente en tout humain qu'elle soit actualisée ou non, la *langue*, système de signes, construction sociale anonyme grâce à laquelle peut s'exprimer la *parole* en acte. Pas de parole sans un code

[1] Voir Fenoglio, 1997, 1999, 2001, 2003a, 2003b, 2003c.

linguistique qui la matérialise, pas de langue qui n'apparaisse hors de l'actualisation de la faculté de langage par la parole.

Le langage est la faculté universelle *accordée* (dans tous les sens que peut prendre ce terme) à l'humain.

> Nous n'atteignons jamais l'homme séparé du langage et nous ne le voyons jamais l'inventant […] c'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme.[1]

La philosophie a depuis longtemps reconnu à l'homme la spécification du langage et de l'espace symbolique que ce dernier ouvre à ses investigations. Cependant, il a fallu attendre la théorie psychanalytique[2], avec Freud, d'abord, puis plus spécifiquement avec Lacan, pour que cet espace symbolique acquière une autre dimension. Cet univers symbolique est l'univers même sur lequel *se fonde* le sujet, grâce à et avec l'inconscient qui n'a de possibilité de matérialisation que langagière, soit directement (parole, rêves) soit indirectement (somatisation, actes manqués).

La langue est cette structure abstraite construite en système par les linguistes et dont la conception a été inaugurée par Saussure. Cependant, la langue pourrait être définie comme l'ensemble des traces matérialisées de la réalisation du système en discours, ce serait ce à quoi on accède, par abstraction, et qui constitue *le linguistique*. Qu'est-ce que le linguistique ? Il s'agit d'abord de ce mouvement consistant à instaurer de l'écart, de la distance entre le parler effectif, l'usage « naturel », brut du langage et la reconnaissance – possible, utile – d'éléments d'un système dont on a une « idée » *a priori*.

La parole est, d'une part, l'espace du parler effectif – que ce soit à l'écrit ou à l'oral – où l'activité langagière *se met en langue* et se rend observable. Mais, d'autre part, j'entends « parole » comme instance « individuelle » *et* spécifique pouvant se distinguer par saillance du « discours ». Dans cette perspective là, je spécifierai « parole » comme « parole singulière ». J'entends « parole singulière » comme désignant l'instance où apparaissent des marques spécifiques d'une singularité dans un discours quel qu'il soit et sous quelque matérialité qu'il se présente.

J'ouvre ainsi un champ où la notion de *singularité* pourrait être distinguée de celle de *subjectivité*. En effet, on peut considérer que la « subjectivité » est le terme consacré, dans la « tradition » de la linguistique énonciative, pour désigner ce qui est cernable linguistiquement comme marquant des places subjectives, soit dans l'action (sujet d'un verbe, par exemple) soit dans les modalités. Ces marques linguistiques de subjectivité sont sériables, systématisables dans un système linguistique. C'est bien ainsi que Benveniste l'a posée : « La subjectivité dont nous traitons ici est la capacité du locuteur à se poser comme « sujet » […] Est « ego » qui *dit* « ego ». Nous trouvons là le fondement de la « subjectivité », qui se détermine par le statut linguistique de la « personne ». […] *je* se réfère à l'acte de discours individuel où il est prononcé, et il en désigne le locuteur »[3].

Face à cette « définition » de la subjectivité dans le langage, un terme autre me semble nécessaire : « singularité ». La singularité serait ce qui apparaît du sujet en discours. Ce champ de la singularité ne peut s'ouvrir que si est acceptée l'idée qu'est intéressé au langage – et pris dans le langage – un *sujet* et non une « conscience » phénoménologiquement descriptible. La singularité est repérable mais non sériable.

La notion de « lalangue » inaugurée par Lacan peut nous aider à « comprendre » – c'est-à-dire prendre ensemble mais dans la distinction de chacune par rapport aux deux autres – ces trois notions fondamentales que sont langage, langue et parole.

> Lalangue sert à toutes autres choses qu'à la communication. C'est ce que l'expérience de l'inconscient nous a montré, en tant qu'il est fait de lalangue, cette lalangue dont vous savez que je l'écris en un seul mot, pour désigner ce qui est notre affaire à chacun, lalangue dite maternelle, et pas pour rien dite ainsi.[4]

---

[1] Benveniste (E.). 1966. *Problèmes de linguistique générale*, vol.1, V *L'homme dans la langue*. Paris : Gallimard, Coll. « Tel », pp. 259.

[2] Je dis bien, la théorie psychanalytique a ouvert ce champ ce qui ne signifie pas que *les psychanalystes* soient les seuls à considérer les choses de cette façon.

[3] *Problèmes de linguistique générale*, *op. cit*., pp. 259-261.

[4] Lacan (J.). 1975. *Le séminaire*, livre XX, *Encore*. Paris : Éd. du Seuil, pp. 126.

Qu'est-ce que la *lalangue* ? C'est d'abord ce que l'on pourrait appeler l'ensemble « identificatoire » du langage (tel qu'il s'est matérialisé en une langue) et de l'inconscient dans le sens ou l'un ne va pas sans l'autre. Mais le langage et l'inconscient s'inscrivant nécessairement en langue, *lalangue* est l'ensemble de toutes les disponibilités d'équivoque du fait de l'usage d'une langue : « Lalangue est, en toute langue, le registre qui la voue à l'équivoque »[1].

La *lalangue* est donc aussi la cohabitation du plus singulier avec le plus commun aux *autres*, c'est l'univers de paroles dans lequel un être humain baigne dès avant sa naissance, il y a donc un espace qui est commun à tous ceux de sa communauté linguistique, mais il y a un espace qui très vite sera constitué par sa propre perception des signifiants communs à tous. Cet ensemble contribue à nous « parler » dans le même temps que nous le faisons « parler », au fur et à mesure que des signifiants linguistiques communs se cristallisent singulièrement nous constituant comme *sujet*. Ces deux « échelles » de mise en œuvre de *Lalangue* – celle du disponible commun sans bornes et celle de la singularité – constituent des *instances* toujours en coexistence et en potentielle interdiscursivité.

Si tout usage verbal du langage, tout espace de langage en acte, forme discours, ce discours est traversé, dans le moment de sa mise en œuvre dans le pot commun et communiquant du langage, par du singulier. Il n'est pas sûr que cette instance de parole singulière puisse être circonscrite, il n'est pas sûr qu'elle soit définissable. Cependant, en poser l'« existence » semble heuristique et permet d'en traquer les effets sur le linguistique.

La parole d'un sujet serait le tangible, sur le plan linguistique, de cette traversée d'une discursivité pour une part commune à d'autres, pour une part particulière, par un parlant se constituant sujet. Ce procès forme instance.

Entre langue et énonciation, il y a une différence de statut : la langue est ce qui *se reconnaît* dans l'énonciation « nouvelle ». Mais comment différencier discursivité et parole singulière ? C'est à ce point que le manuscrit – l'autographe – intervient comme facteur de désambiguïsation.

Au cours d'une énonciation, dans l'énonciation d'un discours, l'instance de parole singulière entre parfois en conflit avec ce qui est *en train* d'être dit en discours. Elle en hétérogénéise alors, de façon tangible linguistiquement, le cours, la linéarité pour apparaître dans certaines marques-symptômes, dont le plus repérable est le lapsus.

Le singulier dans le langage – traces du sujet en discours – s'appuie forcément sur l'*occasion* linguistique présente ou en train d'advenir dans l'occurrence énonciative. Ce singulier là se rend particulièrement visible et tangible dans ce que j'appelle les « événements d'énonciation » dont le lapsus est l'exemple le plus tangible, où là, quelque chose du non-à-dire, se disant… tout de même, apparaît inopinément dans le cours d'un discours, sur fond de discursivité, rompant la linéarité tangible de celle-ci.

En dédoublant le terme convenu de « subjectivité » en *subjectivité* et *singularité*, je peux nommer cette double inscription subjective dans l'expression langagière, celle d'une conscience, plus ou moins en accord avec son intentionnalité discursive et s'exprimant selon les règles de discursivité communes à son environnement énonciatif et celle d'un inconscient non maîtrisable.

Benveniste pose, lui, un cadre « événementiel » plus restreint : « La phrase est donc chaque fois un événement différent ; elle n'existe que dans l'instant où elle est proférée et s'efface aussitôt ; c'est un événement évanouissant. ». Je considère qu'il arrive parfois qu'un événement *dans* la phrase fasse advenir un sens percutant, qui recouvre, ou bien déplace, ou bien suspend ce « sens » de la phrase événement benvenistienne. On change alors d'échelle.

Pour autant, la singularité ne se réduit pas à la saillance, mais la saillance événementielle *alerte* le linguiste analysant le discours que tout ne se passe pas sur une linéarité homogène. Et les questions que je vais poser devant un « événement d'énonciation » seront plutôt les suivantes : qu'est-ce qui de la plasticité de la langue a été mobilisé ? Qu'est-ce qui, de cet événement en énonciation *échappe* au discours ? Mais qu'est-ce qui dans le même temps *en constitue l'accroche* ? Enfin, quel effet cet « événement » aura sur la genèse en cours d'un texte ?

[1] Milner (J.-C.). *L'amour de la langue*. *op. cit.*, pp. 22.

1.2. Le geste psychique d'écriture

Le manuscrit est un ensemble sémiotique composé de graphique verbal identifiable comme tel, de crypto-graphique, et de graphismes non identifiable en soi. L'image ci-dessous qui reproduit la couverture d'un carnet de travail d'Andrée Chedid[1] fait apparaître des éléments de différentes nature, que le généticien du texte devra prendre en compte : dessin, verbal écrit de différente nature, chiffre, trait, encadrement, etc.

Reproduction 1 :
la couverture d'un carnet de travail d'Andrée Chedid

Bien que ne m'interrogeant que sur le verbal énonciatif, je n'évacue, au départ, aucun de ces aspects : à partir du moment où un élément de l'un de ces aspects participe à l'élaboration énonciative, je dois en tenir compte.

Le sujet traverse le système de la langue, et en le traversant « capitonne » le système de la langue dans un système discursif et énonciatif et qui lui appartient. Autrement dit, en traversant le commun à tout un chacun de la langue, le sujet fore sa voie/voix énonciative singulière qui – forcément – s'inscrit en langue, en marques linguistiques singulières. A la fois, dans cette traversée, il pioche dans sa « lalangue » et, à la fois, cette traversée lui permet de la constituer.

Lorsque le sujet énonce en *écrivant*, son geste physique laisse les traces de cette traversée linguistique et psychique sur le support d'écriture. « Geste psychique d'écriture » est la désignation de l'ensemble complexe fait de neuro-physiologie, cognition, conscience, inconscient mais aussi de pensée réflexive et d'imaginaire.

Dans le travail de critique génétique d'un texte, c'est-à-dire lors de l'étude du processus de création et d'élaboration énonciative d'un texte, le seul critère objectif permettant de dire si le scripteur est conscient ou non de son *geste psychique d'écriture* est la suite génétique des corrections. C'est donc sur ce critère que seront déterminés les *événements graphiques*.

Je considère le manuscrit comme « l'archivage du geste psychique d'écriture »[2]. Archivage, cela signifie un ensemble de traces à reconnaître, ordonner. Il s'agit bien de traces et non de « pensée ». L'écriture est l'ensemble complexe hybride des traces (langue + graphisme) d'une décision d'un sujet d'inscrire en « texte » de la parole. Inscrire suppose alors des supports et des instruments d'écriture. Établir la genèse d'un texte c'est analyser les traces du sujet en tant qu'il accomplit ce geste.

Si les traces sont bien les marques de l'engagement du sujet écrivant dans son geste, elles ne permettent pas à elles seules d'analyser les motivations du sujet. Elles permettent, en revanche, d'éclairer la genèse d'une textualisation.

---

[1] Ce carnet fait partie du fonds Chedid de l'IMEC. Cette couverture est reproduite avec l'aimable autorisation de l'IMEC .
[2] Cf. Fenoglio I., 2002 et 2003.

1.3. « Paradigme de l'indice » et traces linguistiques

Dans son article « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice »[1]. Carlo Ginzburg fait apparaître « l'analogie [existant] entre la méthode de Morelli, celle de Holmes et celle de Freud […]. Dans les trois cas [dit-il], des traces parfois infinitésimales permettent d'appréhender une réalité plus profonde, qu'il serait impossible de saisir par d'autres moyens. Des traces : plus précisément des symptômes (dans le cas de Freud), des indices (dans celui de Sherlock Holmes), des signes picturaux (dans celui de Morelli) ». J'ajouterai : des graphes (dans le cas de la génétique des textes). J'insisterai sur ce que reprend Ginsburg, à savoir, l'importance pour Freud de la lecture de Morelli dans les essais duquel il voit :

> « une méthode d'interprétation s'appuyant sur « vétilles matérielles », des détails habituellement jugés comme dépourvus d'importance mais permettant d'accéder aux productions les plus élevés de l'esprit humain ».

Jacques Rancière, dans son ouvrage *L'inconscient esthétique*[2], poursuit cette réflexion, initiée par Morelli et reprise par Freud puis Ginzburg et signale que :

> « cette méthode du détail peut elle-même se pratiquer de deux manières […]. Il y a d'une part le modèle de la trace que l'on fait parler, où on lit l'inscription sédimentée d'une histoire » et « il y a l'autre modèle qui voit dans le détail « insignifiant » non plus la trace permettant de remonter un processus, mais la frappe directe d'une vérité inarticulable, s'imprimant sur la surface de l'œuvre en déjouant toute logique d'histoire bien agencée, de composition rationnelle des éléments […] Le détail fonctionne alors comme objet partiel, fragment irracordable qui défait l'ordonnancement de la représentation pour faire droit à la vérité inconsciente… »[3].

Nous retrouvons avec ces deux « modèles » ce qui nous intéresse dans le travail de l'énonciation sur manuscrit : le repérage de points d'épinglage entre trois dimensions toujours présentes dans toute expression langagière : l'universel (l'univers de la langue utilisée par l'auteur), le particulier (l'espace langagier de l'écrivain), le singulier (*lalangue* privée de l'écrivain-écrivant). Ces points d'épinglage font événements et distribuent leurs traces sur les éléments matérialisés du manuscrit.

2. Differentes traces indicielles

Considérons les points d'épinglage repérés en traces linguistiques comme indices. Je qualifie les traces graphiques de « linguistiques » dans la mesure où elles entrent dans une configuration énonciative descriptible. Cela suppose une matérialité verbale écrite. Mais à ce verbal s'ajoute des possibilités graphiques qui, isolées, ne constitueraient pas une forme, ou un élément linguistique, mais conjuguées aux formes linguistiques écrites *normées*, repérables – prises elles-mêmes dans une configuration énonciative – participent, en discours, des formes linguistiques.

L'*événement* n'a pas d'intérêt *linguistique* en tant que tel c'est-à-dire en tant qu'« acte manqué » mais il en a un en tant qu'événement faisant rupture dans l'énonciation tout en s'accrochant à la matérialité verbale en train de se dire. Autrement dit, si l'on considère l'*événement* comme trace tangible en discours d'un conflit initié par le sujet, le *conflit* lui-même n'est pas déterminable linguistiquement, il est d'ordre psychique, mais les traces, dans la matérialité de langue doivent être travaillées linguistiquement. Nous en verrons quelques exemples.

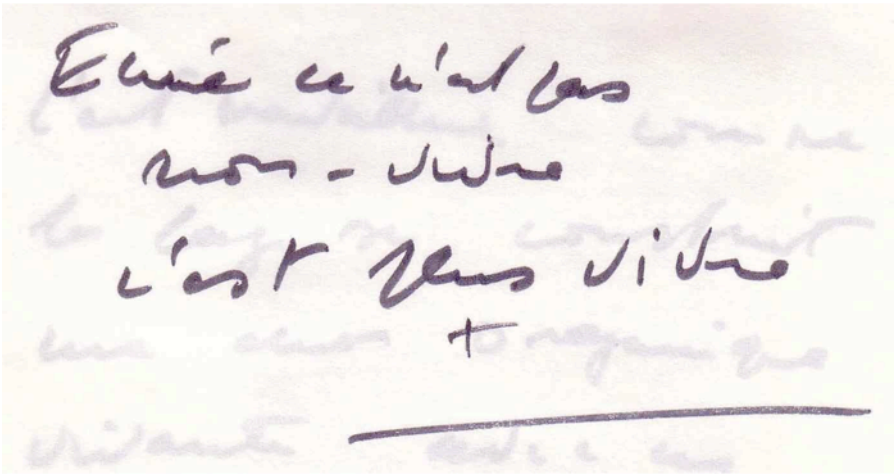
2.1. Intrication entre graphisme et langue

La note ci-dessous[4] – écrite – par un écrivain confirmée fait apparaître de l'oral intériorisé écrit. La relecture immédiate faite au moment de l'écriture permet à l'écrivain en train d'écrire d'*entendre* sa propre phrase. Est alors perçue l'ambiguïté possible entre *ne plus vivre* et *vivre plus*. « plus » à la place de « ne plus » est une marque d'oral. Le support écrit permet à l'écrivant, sans répéter la phrase ni le dernier segment[5], d'utiliser un signe graphique « + » pour désambiguïser. En désambiguïsant, les deux sens opposés possibles en langue sont donnés : l'un *in abstentia* : ne plus, l'autre *in praesentia* : plus.

---

[1] In : *Le débat* 6, nov. 1980, pp. 12. Article issu de l'ouvrage *Crisi della ragione*, Turin, Einaudi, 1979.
[2] Jacques Rancière, 2001, chap. « Des divers usages du détail », pp. 57-62.
[3] *Ibid*. pp.58-59.
[4] Il s'agit d'une note manuscrite d'Andrée Chedid sur le carnet de travail reproduit ci-dessus. Archives IMEC. Voir I. Fenoglio, « Entretien avec Andrée Chedid », *Genesis* 21, 2003, pp. 127-140.
[5] À l'oral, la correction aurait exigé la reprise phonique d'au moins l'ensemble du dernier segment.

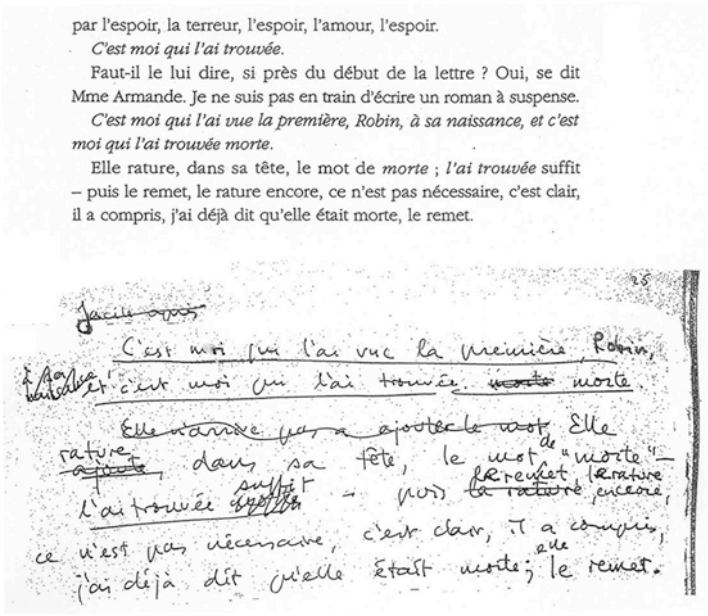
Le sujet écrivant, inquiet devant la prise de conscience de l'ambiguïté (peut-être marque d 'hésitation) investit le caractère sémiotique du support d'écriture, le graphisme, pour choisir.



Reproduction 2 : note manuscrite d'Andrée Chedid

2.2. Intrication entre le geste psychique de l'écrivain en train d'écrire et l'élaboration fictionnelle en train de se faire

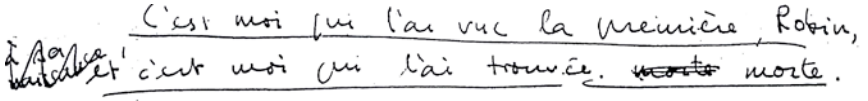
L'exemple suivant est extrait d'un brouillon de Nancy Huston[1]



par l'espoir, la terreur, l'espoir, l'amour, l'espoir.
C'est moi qui l'ai trouvée.
Faut-il le lui dire, si près du début de la lettre ? Oui, se dit Mme Armande. Je ne suis pas en train d'écrire un roman à suspense.
C'est moi qui l'ai vue la première, Robin, à sa naissance, et c'est moi qui l'ai trouvée morte.
Elle rature, dans sa tête, le mot de *morte* ; *l'ai trouvée* suffit – puis le remet, le rature encore, ce n'est pas nécessaire, c'est clair, il a compris, j'ai déjà dit qu'elle était morte, le remet.

Reproduction 3 : extrait d'un brouillon de Nancy Huston

Le passage est particulièrement pertinent. Il s'agit de la rencontre entre l'ambiguïté de l'écrivain-écrivant quant à l'énonciation *hic et nunc* du mot « morte » et l'incertitude du narrateur fictif quant à l'emploi de ce même mot, dans son récit, par son personnage. L'énonciation énonce le geste d'écriture du scripteur en même temps qu'elle construit un énoncé narrant l'écriture d'un passage d'une lettre. L'observation du manuscrit laisse apparaître le personnage (que l'écrivant est en train de créer par l'intermédiaire de son narrateur fictif) venir à la rencontre de l'écrivain en acte d'écrire. En effet, sur le manuscrit, la première occurrence du mot « morte » barrée est barrée par le scripteur, la rature se fait dans la ligne, la réécriture est ponctuée par un point et un soulignement : même mouvement d'écriture entre graphie, puis rature, puis re-graphie de ce mot fatidique.



Reproduction 4 : extrait d'un brouillon de Nancy Huston

[1] Brouillon de *Visages de l'aube*, Actes sud/ Leméac, 2001 (coll. privée pour le brouillon).

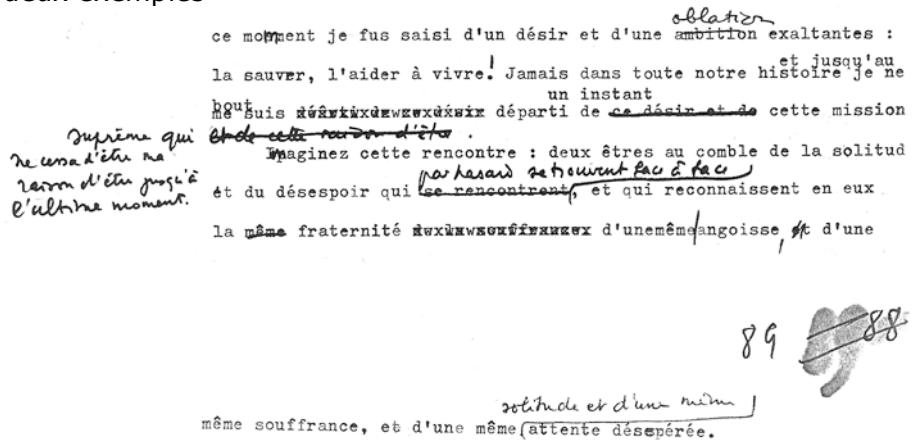
Voilà ce que seul le brouillon peut nous montrer : la butée sur ce mot – événement d'écriture – passe de l'écrivain scripteur au narrateur qui la reprend au compte de son personnage et la récupère en fiction. On le voit aussi, un seul mot est en jeu, un seul ; il ne s'agit pas d'une hésitation entre divers mots possibles, non, mais à un balancement entre l'inscription d'un mot et son effacement. L'hésitation dont il s'agit ici ne concerne pas la recherche du mot juste parmi d'autres mots possibles, cas que l'on trouve souvent dans les manuscrits avec inscription de paradigmes divers suscitant le choix, il s'agit, ici, d'une hésitation exclusive et dichotomique : écrire le mot « morte » ou l'effacer.

Le mot « morte » est balancé entre son refoulement par le *sujet scripteur (écrivain écrivant)* qui accomplit le *geste d'écriture* sur le manuscrit et *l'énonciation du narrateur dans la fiction* du texte. Le mot est « balancé » cela signifie que son espace d'inscription ne peut être que celui de l'hésitation entre exhibition et effacement, hésitation dans le geste d'écriture *où se rencontrent écrivain-scripteur et narrateur sur ce même matériau que sont les mots de la langue*. La rature exhibe le mot qu'elle répète[1], la fiction énonce l'hésitation continue. Il y a ainsi deux temps qui peuvent être dégagés : une hésitation fondamentale, psychique entre l'exhibition du mot et son effacement, le deuxième temps, récupéré dans la fiction, refoule ce refoulement du mot « morte ».

Ce passage montre la conjonction entre lexique, syntaxe et sémantique dans ce geste hésitant d'écriture. Il expose, exhibe le clivage entre sujet en train d'écrire – grâce aux traces matérielles (ici rature de mot puis reprise) laissées par le scripteur – et narrateur.

2.3. Les compacifications de mots

Je présenterai deux exemples[2]


ce moment je fus saisi d'un désir et d'une ~~ambition~~ oblation exaltantes :
la sauver, l'aider à vivre. ! Jamais dans toute notre histoire je ne et jusqu'au
bout me suis ~~xxxxxxxxxxxxxx~~ un instant départi de ~~ce désir et de~~ cette mission
Suprême qui ~~était cette raison d'être~~ .
Imaginez cette rencontre : deux êtres au comble de la solitud
et du désespoir qui par hasard se trouvent face à face ~~se rencontrent~~, et qui reconnaissent en eux
la ~~même~~ fraternité ~~xxxxxxxxxxxxxx~~ d'unemême angoisse, et d'une
89 88
même souffrance, et d'une même solitude et d'une même ~~attente désespérée~~.

Reproduction 5 : Archive du Fonds Althusser de l'IMEC

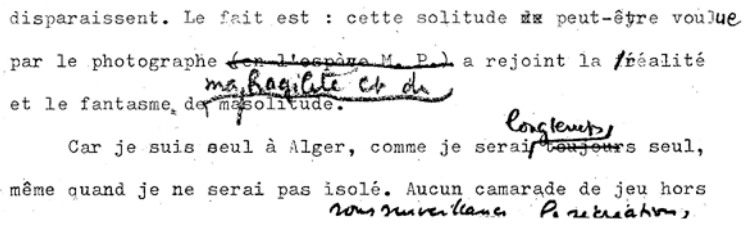
Sur ce premier exemple, nous pouvons lire sur la dernière ligne du *f°*88 et la première du *f°* 89 (transcription linéarisée) :

> La ~~même~~ fraternité ~~de la souffrance~~ d'unemême|angoisse, et d'une même souffrance, et d'une même <solitude et d'une même> attente dés~~s~~/pérée.

Le mot *même* est inscrit cinq fois ; « unemêmeangoisse » n'a pas été entièrement corrigé à la relecture, juste un trait entre « même » et « angoisse » mais pas entre « une » et « même ».[3]. Ce mot compacté, qui ne constitue pas à proprement parler un mot-valise, densifie l'expression du désir de fusion et de ressemblance. Le refus de l'espace entre *un* et *même* ajouté à l'évitement, pour un temps, de l'espace entre *même* et *angoisse* énoncent graphiquement et, de fait, explicitement, l'identification fusionnelle entre l'« autre » et l'angoisse. *Stricto sensu*, cette identification est donnée à voir : cet acte manqué d'écriture est un *acting out*.

[1] *Cf*. Almuth Grésillon, 1994.
[2] Les images suivantes ont été scannées à partir du fonds Althusser de l'IMEC que nous remercions pour les autorisations de reproduction. Lorsque je n'ai pu reproduire l'image du manuscrit, j'ai transcrit le passage de la façon la plus fidèle possible.
[3] Pour le contexte et l'analyse de ce passage, *Cf.* Fenoglio, 2001b, pp. 148.

Voyons ce mot compacté – « masolitude » – au folio 37 (première version) du tapuscrit de *L'avenir dure longtemps*[1] :


disparaissent. Le fait est : cette solitude ~~ne~~ peut-être voulue
par le photographe ~~(en l'espèce M. P.)~~ a rejoint la réalité
et le fantasme de ma fragilité et de ma solitude.
Car je suis seul à Alger, comme je serai longtemps ~~toujours~~ seul,
même quand je ne serai pas isolé. Aucun camarade de jeu hors
sous surveillance la récréation,

Reproduction 6 : Archive du Fonds Althusser de l'IMEC

Ce mot compacté est-il corrigé et l'appropriation-identification initiale entre *ma* et *solitude* est-elle « repentie » oubien au contraire nourrie d'une autre identification énonciative à « ma fragilité » ? Ce qui est certain, c'est qu'il y a eu acte d'identification-possession. « Ma » le déterminant possessif a *forcé* le substantif solitude pour devenir sa substance et opérer une identification absolue. La superposition graphique, les becquets d'inclusion/séparation identifient la solitude à la fragilité. La solitude s'incruste de fragilité et devient le tout du moi. Là encore, l'acte graphique fait office d'*acting out*.

3. Les lapsus et leurs marques

Du point de vue énonciatif, l'intérêt du lapsus se trouve dans le fait de le circonscrire, c'est-à-dire de le distinguer de ce qui n'en est pas. Le travail consiste alors à en expliciter la configuration linguistique. Un lapsus se distingue d'une simple faute de frappe ou d'une simple faute d'orthographe. Mais, pour advenir, il fait feu de tout bois, de toute matérialité langagière, il peut donc utiliser les touches du clavier, ou le système grammatical et orthographique pour se constituer. Deux grandes classifications peuvent être faites en ce qui concerne le lapsus écrit : une classification selon la matérialité graphique utilisée et une classification selon sa place en discours.

3.1. Diverses matérialités graphiques

3.1.1. Lapsus et faute de frappe

Il est nécessaire d'observer les « fautes » en fonction de la place des lettres sur le clavier.

L'exemple suivant – exemple *a contrario* – fait apparaître une faute de frappe multiple sur un mot qui ne peut guère être portée au crédit d'un lapsus *:*

> Quel bénéfice en tirais-je pour mon propre compte ? Sans doute l(zvzntzgr d'être port" derechef à la tète [sic] de ma classe, de jouir en fin de la considération de :es petits camarades,…
> (Althusser, tapuscrit de *L'avenir dure longtemps*, f°VIII (3))

toutes les fautes de frappe sont produites par un décalement des doigts : le « z » est à côté du « a », le « r » est à côté du « e » ; et par ailleurs, l'apostrophe est à côté de la parenthèse. Par le détour du clavier on peut reconnaître le mot « avantage » alors que le linguiste, lui, ne peut rien retrouver dans le mot produit, aucun signifiant n'y est *reconnaissable*.

Dans l'exemple suivant des fautes de frappe se trouvent dans le cotexte d'un lapsus, leur présence fait alors office de critère pour distinguer un lapsus dans leur cotexte :

> En revanche, ce que je dois à mon lecteur parce que je me le dois,
> c'est
> ~~parce que je le dois à~~ l'lucidation des racines subjectives de attache!me,t sêcifique à mon térier de prpf de philosophie à l'ENS mon xwxwxwxwxwx à la philosophie, à la politique, le parti, mes livres
> (Althusser, tapuscrit de *L'avenir dure longtemps*, *f*°149a)

Il n'y a pas, ici, de corrections manuscrites, tout est fait de façon non différée à la machine, y compris les corrections et ajouts en interligne (« c'est » et « attachement… »).

Les fautes de frappes dues à la proximité de touches sur le clavier (, et n ; ^et p et « o » et « p »), sont peu nombreuses et permettent de reconnaître les signifiants déformés.

[1] Pour plus de détails sur ce passage, *Cf*. Fenoglio, 2002, pp. 67.

Mais ensuite, « térier » est bien un lapsus car le « m » et le « t » ne sont pas du tout proches, le signifiant n'est pas seulement déformé, il est manqué et substitué. Le contexte profond à l'intérieur duquel le lapsus est recueilli, permet d'entendre un lapsus.

3.1.2. Lapsus et rature

Toute rature n'est pas un lapsus, mais un lapsus peut être attesté par une rature. En dépliant le fragment suivant selon sa genèse nous découvrons un phénomène tout-à-fait intéressant : un lapsus par correction

.Je n'avais qu'une idée en tête, dieu sait pourquoi :
que j' ~~*surement*~~ *pas*
m'assurer ~~que je~~ ~~n'~~étais ~~pas~~ atteint de maladie vénérienne. je consultai dix médecins militaires, qui me trouvèrent sain, mais chaque fois j'étais persuadé qu'ils me cachaient quelque chose.
(Althusser, tapuscrit de *L'avenir dure longtemps*, *f°*83)

1ère frappe à la machine :

Je n'avais qu'une idée en tête, dieu sait pourquoi :
m'assurer que je n'étais pas atteint de maladie vénérienne.

Puis, deux corrections successives, la première, en bleu, transforme la phrase en : « ...que j'étais sûrement atteint de maladie vénérienne. ». La seconde, en noir, rétablit « que je n'étais pas ».

Correction au stylo bleu :

Je n'avais qu'une idée en tête, dieu sait pourquoi :
que j' sûrement
m'assurer ~~que je n~~'étais ~~pas~~ atteint de maladie vénérienne.

Correction au feutre noir :

Je n'avais qu'une idée en tête, dieu sait pourquoi :
que j' ~~*sûrement*~~ *pas/*
m'assurer ~~que je n~~'étais ~~pas~~ /atteint de maladie vénérienne.

Grâce aux différentes matérialités (machine + graphie + couleurs d'encre) nous avons accès à la chronologie du geste scriptural. Pour le linguiste, cette possibilité offre un éclairage sur la recomposition énonciative.

Il s'agit d'un lapsus syntaxique et non seulement un échange de mot. La première correction est différée par rapport au premier jet, elle est mobilisée pour faire lapsus, un lapsus qui sera corrigé dans la seconde correction, elle-même différée par rapport à la première.

Une correction de lapsus effective, matérialisée par une rature (ici, lors de la seconde campagne de rature) doit être considérée comme une monstration de deux formes linguistiques signifiantes. Il s'y opère un décrochage sémiotique entre deux trajets énonciatifs en principe séparés et qui là se rencontrent dans l'événement-lapsus ; la rature rectifie et tente d'occulter l'événement dans l'après coup mais elle montre, le plus souvent, le signifiant raturé La rature *sélectionne* exactement (comme le fait de sélectionner à l'ordinateur) le mot, le fragment ou le syntagme à remplacer.

3.1.3. Lapsus non corrigés : pas de traces spécifiques

- Faute d'orthographe :

> ***vain*** à la place de **vin**
> (Dans une liste de courses manuscrite alimentaires, Oct. 2000)

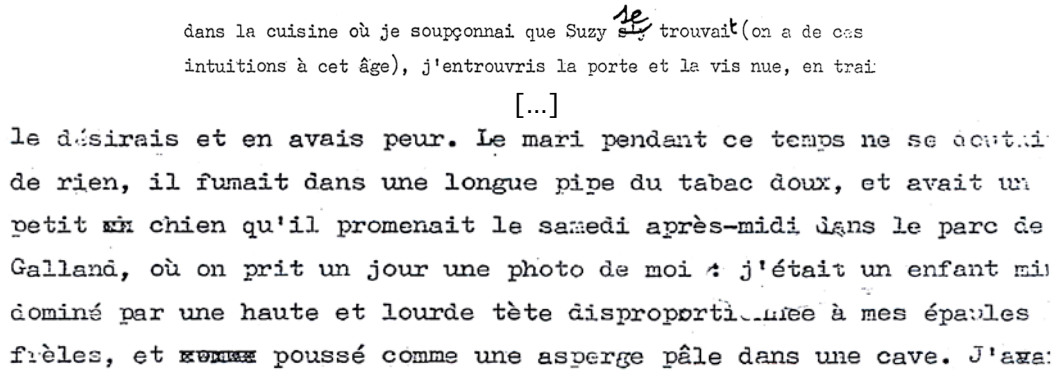
Ce lapsus repose sur la matérialité de l'écrit. L'énonciateur écrivant mobilise une homophonie pour *commenter* subjectivement au lieu de seulement *mentionner* le nom d'un objet. De fait, en mobilisant les opportunités de la langue, il fait deux choses à la fois et dit deux mots à la fois. Le linguiste reconnaît le mot prévu bien qu'il ne soit pas de même nature (vain = un adjectif, vin = un substantif) par le contexte et peut même établir une relation sémantique (glose : il est vain d'acheter du vin).

> *Je partirai lundi matin de* ***bonheur***
> (Dans une lettre manuscrite, non corrigé, déc. 2000)

Ce lapsus se situe entre faute d'orthographe et faute de syntaxe, il repose sur la matérialité de l'écrit. L'énonciateur-écrivant utilise une homophonie pour modaliser subjectivement une indication objective. Ce faisant, il transforme un syntagme nominal indicateur de temps en un substantif – fautif syntaxiquement – mais qui a pour effet sémantique celui qu'aurait un adjectif attribut : « je partirai lundi heureux ». Le linguiste reconnaît le syntagme nominal (locution figée) « de bonne heure » derrière le substantif fautif.

Le discours annoncé dit : *je partirai de bonne heure*. L'autre parole fait effraction pour dire en plus : je serai dans le bonheur, commentaire subjectif qui s'ajoute à l'indication temporelle transmise en même temps, à l'écrit.

- *Faute de grammaire*


dans la cuisine où je soupçonnai que Suzy s'y trouvait (on a de ces
intuitions à cet âge), j'entrouvris la porte et la vis nue, en trai

[...]

le désirais et en avais peur. Le mari pendant ce temps ne se doutait
de rien, il fumait dans une longue pipe du tabac doux, et avait un
petit xx chien qu'il promenait le samedi après-midi dans le parc de
Galland, où on prit un jour une photo de moi : j'était un enfant mal
dominé par une haute et lourde tête disproportionnée à mes épaules
frêles, et xxxxx poussé comme une asperge pâle dans une cave. J'avais

Reproduction 7 : Althusser, tapuscrit des *Faits*, *f°* 9

Le lapsus est non corrigé. Plus haut, sur le même feuillet, dans le contexte proche du passage on remarque une « faute » rectifiée (Je soupçonnai que Suzy ~~s'y~~/se trouvai<t>) qui témoigne d'une lecture corrigeante ; dans le même mouvement « j'était » aurait pu être rectifié. La lecture de l'ensemble des manuscrits des autobiographies permet de dire que « j'était » est un lapsus. Il entre, en effet, dans une série sur laquelle nous reviendrons.

Il s'agit d'un lapsus seulement possible à l'écrit. Il joue sur un paradigme morphogrammatical : les marques des 1ères et 3èmes personne du singulier à l'imparfait de l'indicatif.

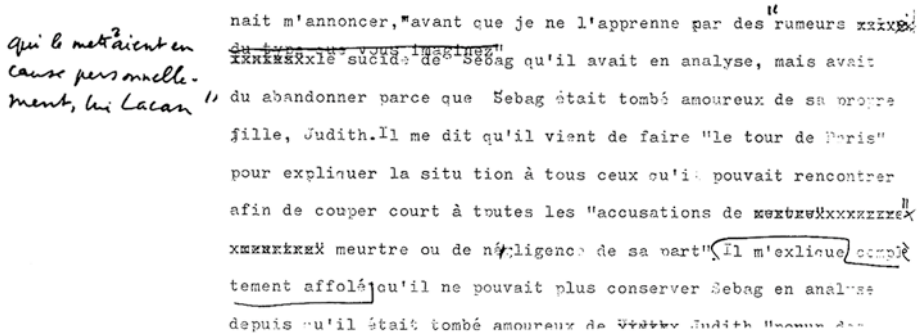
3.2. Place et répétition dans le discours

L'étude de genèse d'un long corpus permet d'observer la façon dont les traces graphiques s'insèrent dans leur contexte : du cotexte au contexte à dimension variable (du passage à l'œuvre et même à l'ensemble des archives disponibles). Une analyse dialectique est alors possible des effets du « détail » graphique sur l'ensemble du texte et par suite sur sa genèse, et inversement, de comprendre le détail par l'ensemble. Autrement dit, la longueur d'un discours à l'état manuscrit par un même énonciateur est précieuse ; il permet l'exploration d'hypothèses et la vérification matérielle de celles-ci.

Le travail que j'ai mené sur les manuscrits des autobiographies d'Althusser, contexte quasiment exhaustif, me permet de faire un classement entre *lapsus-hapax* (attestation isolée) et *lapsus récurrents dont la récurrence fait discours*.

3.2.1. Les lapsus hapax

Il s'agit de lapsus flagrants qui ne se présentent qu'une seule fois dans la texte. En voici deux, différemment constitués.


qui le mettaient en cause personnellement, lui Lacan

nait m'annoncer, "avant que je ne l'apprenne par des "rumeurs xxxxx
xxxxxxxxle suicide de Sebag qu'il avait en analyse, mais avait
du abandonner parce que Sebag était tombé amoureux de sa propre
fille, Judith. Il me dit qu'il vient de faire "le tour de Paris"
pour expliquer la situ tion à tous ceux qu'il pouvait rencontrer
afin de couper court à toutes les "accusations de xxxxxxxxxxxxx"
xxxxxxxxx meurtre ou de négligence de sa part". Il m'explique complè-
tement affolé qu'il ne pouvait plus conserver Sebag en analyse
depuis qu'il était tombé amoureux de Xxxxx Judith "pour des

Reproduction 8 : Althusser, tapuscrit de *L'avenir dure longtemps*, f°174 (5)

Il me dit qu'il vient de faire "le tour de Paris" pour expliquer la situation à tous ceux qu'il pouvait rencontrer afin de couper court à toutes les "accusations de ~~mertre" pertre" meurtre~~" meurtre ou de négligence de sa part".

On repère immédiatement que, du point de vue de l'énonciation, ce qui se passe d'intéressant se trouve au lieu de cette butée sur le mot « meurtre ». Le scripteur-autobiographe s'y reprend à quatre fois.

Il s'agit d'un lapsus à « ressort » : deux essais successifs entachent irrémédiablement le mot juste, « juste » parce qu'il s'agit du signifiant *meurtre* prévu par le discours dont la linéarité était en cours.

La première occurrence de « meurtre » est densifié par « pertre » et « mertre », c'est-à-dire des formes de langues reconnaissables dans la transgression qu'elles opèrent. Dans « pertre » on peut reconnaître « perte » et « père » et dans « mertre », on reconnaît « mère ». Les « erreurs » sont successives : *mertre* → *pertre* → *meurtre* La longue rature englobant les trois graphèmes donne à voir le travail associatif derrière le mot. Elle montre, peut-être prouve, que la communication « intentée » selon le terme de Benveniste[1] n'est pas exclusive ; que la langue est mise à profit pour que ce qui – venant d'ailleurs – et devait être dit, soit énoncé.

La première inscription du mot « meurtre » est intimement signé par les accidents associatifs et linguistiques dont il est le lieu : marques d'hésitations, d'affleurements de sens non stabilisés ; il est signé aussi par la rature qui englobe les trois. Il a fait effraction dans le discours/récit qui rapportait l'éventuel meurtre d'un autre.

Ainsi, « meurtre » n'est pas dédoublé bien que répété, il est *clivé*. Un même signifiant expose deux signifiés différents. Un signifié renvoie à un meurtre particulier – lui-même dédoublé – et, en tout cas, difficile à « qualifier » (pour employer un terme juridique, s'agit-il, en effet, d'un « mèricide » ou d'un « pèricide ») et qui vient événementer le discours du récit où allait s'inscrire, et arrive à s'inscrire finalement un signifié *discursif* qui renvoie à ce meurtre éventuel dont on pourrait accuser la personne dont on rapporte le récit.

Le premier signifié s'inscrit par effraction répétées, il vient épingler le signifiant *meurtre* par une singularité incontrôlée.

Le lapsus suivant est visiblement non corrigé.

> pour y reconnaître mon propre désir à
> moi (pas celui de ma mère~~)~~, qui avait une sainte horreur de toy/ut contact
> *tant elle était obsédée par*
> phi/ysique,~~ avant tout dans~~ **la « preté »** de son corps qu'elle protégea de mille façons, avant tout par ses innombrables phobies, de tout empiètement périlleux).
>
> (Althusser, tapuscrit de *L'avenir dure longtemps*, *f*°203)

Une relecture corrigeante dans le cotexte immédiat le laisse tel quel. La présence des guillemets, les corrections avant et après inclinent à penser que « la preté » se clive en « la propreté » attendu par le discours et « l'âpreté », désire de dire refoulé. L'oubli – ou le refus – d'une première syllabe, laisse entendre un autre mot ; laisse entendre, c'est dire que l'écrit se sert du substrat phonique pour constituer le lapsus.

3.2.2. Les lapsus-discours

Il s'agit de lapsus récurrents dont la récurrence fait discours, discours dont le contenu est identifiable. Les trois séries suivantes (qui ne sont pas exhaustives du corpus Althusser) montrent tout l'intérêt du repérage de tels lapsus-discours. Ils peuvent éclairer tout un aspect de la genèse d'une œuvre. Inversement s Seule la profondeur génétique permet de repérer, reconnaître et travailler ce lapsus qui ne se serait pas entendu à l'oral.

- Série des personnes (« je » et « il ») portées par un même verbe conjugué

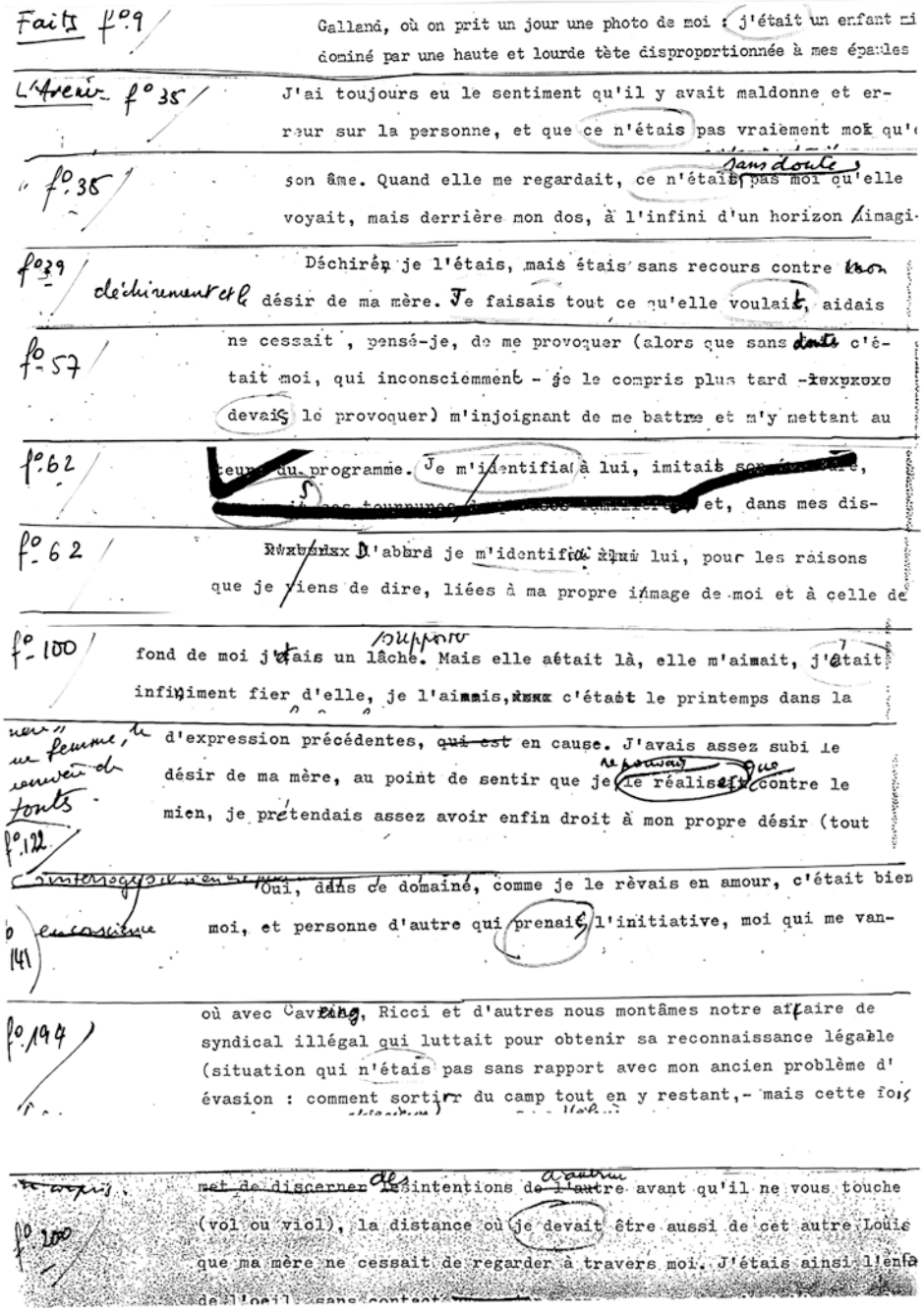
Dans cette série[2] où l'auteur fait porter par un même verbe la première et la troisième personne du singulier : « je » et « il ».

---

[1] *P.L.G.*, 225, « La forme et le sens dans le langage » : « ce qu'on peut appeler l'intenté = ce que le locuteur veut dire ».

[2] La liste qui suit a été fabriqué à partir d'extraits de divers folio. L'entourage des lapsus n'appartient pas aux manuscrits.

J'était peut être interprété comme signifiant : j'étai**s moi** et j'étai**t un autre**.


Faits f°9
Galland, où on prit un jour une photo de moi : j'était un enfant mi
dominé par une haute et lourde tête disproportionnée à mes épaules
L'Avenir f°35
J'ai toujours eu le sentiment qu'il y avait maldonne et er-
reur sur la personne, et que ce n'étais pas vraiement moi qu'
f°35
son âme. Quand elle me regardait, ce n'était sans doute pas moi qu'elle
voyait, mais derrière mon dos, à l'infini d'un horizon imagi-
f°39
Déchiré je l'étais, mais étais sans recours contre son
déchirement et le désir de ma mère. Je faisais tout ce qu'elle voulait, aidais
f°57
ne cessait, pensé-je, de me provoquer (alors que sans doute c'é-
tait moi, qui inconsciemment - je le compris plus tard - devais le provoquer) m'injoignant de me battre et m'y mettant au
f°62
programme. Je m'identifia à lui, imitais
et, dans mes dis-
f°62
D'abord je m'identifiai à lui, pour les raisons
que je viens de dire, liées à ma propre image de moi et à celle de
f°100
fond de moi j'étais un lâche. Mais elle était là, elle m'aimait, j'était
infiniment fier d'elle, je l'aimais, c'était le printemps dans la
f°122
d'expression précédentes, qui est en cause. J'avais assez subi le
désir de ma mère, au point de sentir que je ne pouvais que le réalisai/er contre le
mien, je prétendais assez avoir enfin droit à mon propre désir (tout
Oui, dans ce domaine, comme je le rêvais en amour, c'était bien
f°141
moi, et personne d'autre qui prenait l'initiative, moi qui me van-
f°194
où avec Cavaing, Ricci et d'autres nous montâmes notre affaire de
syndical illégal qui luttait pour obtenir sa reconnaissance légale
(situation qui n'était pas sans rapport avec mon ancien problème d'
évasion : comment sortir du camp tout en y restant, - mais cette fois
f°200
met de discerner les intentions de l'autre avant qu'il ne vous touche
(vol ou viol), la distance où je devait être aussi de cet autre Louis
que ma mère ne cessait de regarder à travers moi. J'étais ainsi l'enfa

Reproduction 9 : Archive du Fonds Althusser de l'IMEC

- Série s/désir

L'inscription du mot désir donne lieu, la plupart du temps, à un accident : « désir » est préalablement écrit « sésir » qui désigne phoniquement « saisir ».

.Nous étions deux à nous disputer la première place en classe : un jeune garçon au vk/isage ingrate , rablé, très fort en maths (où selon le "s/désir de l/ma mère" j'étais plutôt médiocre)…

(Althusser, *L'avenir dure longtemps*, *f°* 61)

. J'avais assez subi le
ne pouvais/ que/
désir de ma mère, au point de sentir que je /le réalisai/er /contre le mien, je prétendais assez avoir enfin droit à mon propre (tout en étant incapable de me le rendre présent, ne vivant que de son mande son amputation : de sa mort)
que pour ne pas suporter qu'un tiers, qui que ce fût, m'imposât son
à lui/ et
/désir/ et ses "idées", comme les miens, à leur place.

(Althusser, tapuscrit de *L'avenir dure longtemps*, *f°*122/p.)

Toutes les corrections sont manuscrites au feutre noir.

Par quoi avais-je accès au monde, si étroit et répétitif, qui me/'environnait lorsque j'étais enfant? Par quoi, m'introduisant dans
pouvais-je bien
le s/désir de ma mère m'y rapport~~ais~~/*er* ~~je~~ ?

(Althusser, tapuscrit de *L'avenir dure longtemps*, *f°*200/p.205)

Du fait de la proximité, sur le clavier des touches « d » et « s » le lapsus est soumis très fragilement à interprétation. Sur le plan morphologique, il y a simple substitution d'un phonème. Sur le plan sémantique, on voit bien que les deux mots appartiennent à des séries bien différentes et même opposées : du point de vue du paradigme actif/passif, du point de vue du paradigme verbe/substantif, du point de vue du paradigme positif/négatif.

- Série de butées sur le mot « aimer » qui fait

Cette butée fait disparaître le « m » et apparaître « aï ». Ce qui est tout-à-fait intéressant du point de vue du signifiant « aimer », c'est que la lettre disparue, le « m » nomme phonétiquement le mot disparu dans le lapsus.

elle vivait comme elle le pouvait ce qui lui était ad-
venu : d'avoir un enfant qu'elle n'avait pu se retenir de baptiser
maît
Louis, du nom de l'homme mort qu'elle avait ~~aiimé~~ aimé et ai~~aait~~ tou
jours en son âme

(Althusser, tapuscrit de *L'avenir dure longtemps*, *f°*34)

Le premier barré est en croix, à la machine, la seconde correction est au feutre noir, différée.

C'est de là que date mon hostilité (qui fera plaisir à ~~mon a i~~ L. Sève qui ferrailla longtemps et avec raison et avec raison contre l'idéologie des dons...

(Althusser, tapuscrit de *L'avenir dure longtemps*, *f°*52)

Le barré est manuscrit, différé, au feutre noir

En fait je compris qu'il
représentait une image positive de cette mèr [*sic*] que j'ai~~t~~/*maís*
m'aimaît
qui m'aât, une personne réelle avec qui je pouvais réal
iser cette "fusion" spirituelle qui était selon le désir de
ma mère, mais que son être "répou/*u*gnat/*nt*

(Althusser, tapuscrit de *L'avenir dure longtemps*, *f°*61)

Toutes les corrections y compris en surcharge sont différées au feutre noir. On peut, par ailleurs, remarquer un autre lapsus sur « répugnait », qui dans la correction devient « répugnant ».

4. Conclusion

Un texte final – c'est-à-dire fini et publiable sinon publié – n'est pas le produit d'une intention continue et homogène, il n'est pas le produit d'une stratégie d'élaboration linguistique. Il est le résultat de divers élans d'inscription qui, dès qu'ils sont perçus par le scripteur comme énoncés sont soumis à d'éventuelles ratures, reprises, reformulations… les événements d'énonciation traversent ce processus normal d'écriture par saillance graphique : ils sont parfois perçus et repris par l'écrivant – mais le repentir n'efface pas l'événement, il le confirme au contraire –, soit non perçus. Cette indétermination, ce non-défini par avance, anime l'écriture de façon perverse : on écrit pour dire quelque chose. Ce « quelque chose » ne peut être dit que dans un acte d'énonciation qui tend à produire un *énoncé*. Mais cet énoncé ne peut s'accomplir que par la dimension de l'insu : le « quelque chose » à dire se modifie au fur et à mesure qu'il est « défini », c'est-à-dire énoncé et que l'écriture, durant sa production, à la fois le fixe et le modifie, l'inscrit et le rature, sans possibilité de cesse, sans possibilité de prévision d'exactitude. La mise en forme finale conjoint, synthétise, synchronise toute cette élaboration et fait disparaître la plus grande part des traces des événements qui ont pourtant nourri le texte *final*.[1]

[1] Je dis la plus grande part, car parfois, des traces encore fraîches subsistent dans l'édition publiée. Cf. I. Fenoglio, « « Toute ma vie se passe… ». Histoire d'une parenthèse dans les autobiographies d'Althusser », in : *Le vif du sujet*, Besançon, PUFC, 2002, pp. 189-206.

L'hésitation – geste psychique de clivage – ne peut se verbaliser à l'écrit qu'en marques graphiques : graphes de mots, ratures, reprises, surcharges, échanges lexico-sémantiques.
L'hésitation manuscrite – essentiellement graphée en ratures, reprises, déplacements – est la tenue entre le dehors et le dedans, elle désigne la frontière entre l'extériorisable, l'exhibable et l'intériorisé refoulable.

La genèse des traces (habitus ou hapax) est un moyen d'appréhender le style. Le style est la composition qui résulte de cette traversée non volontaire, en partie consciente, en partie inconsciente. Le style d'écriture se constitue *dans* la composition de la matérialité linguistique qui sature les énoncés. L'approche linguistique de la genèse d'un texte consiste en le fait de comprendre la construction processuelle de cette matérialité.

Les traces événementielles singulières telles que nous venons de les voir, participent du *style* mais le dépassent. Elles y participent et nourrissent celui-ci en habitus reconnaissables, elles le dépassent en inscrivant – de fait – dans la trame qui restera souterraine (la doublure), quelque-chose du sujet en train d'écrire.

La linguistique, la génétique des textes et la psychanalyse ont tout intérêt à tenter d'éclaire de leur point de vue un espace commun de rencontre : l'horizon de la genèse trouverait ses limites – donc ses contraintes et ses possibilités – entre la résistance structurante du matériau linguistique (la langue) et l'indéfiniment malléable, singularisable de l'inconscient ([la] *lalangue* de chacun).

Cet article peut être considéré comme une contribution *appliquée* de leur rencontre et de l'enrichissement réciproque – dans la distinction de chacune des disciplines. Une linguistique qui ne serait pas pure description de la langue, mais qui s'appuyant sur le linguistique reconnaissable du matériau manuscrit apprécierait la création énonciative incommensurable de la parole humaine ; création énonciative par laquelle seule, quelle que soit la voie adoptée, peut s'élaborer, se connaître et parler de soi un sujet.

Baudelaire parlait de « l'émeute du détail ».

Références bibliographiques

Arrivé (M.). 1994. *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*. Paris : P.U.F.

Arrivé (M.). 2003. « Freud et l'autonymie ». in : Authier-Revuz (J.), Doury (M.) & Reboul-Touré (S.), (eds.). 2003. *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*. Paris : Presses Sorbonne nouvelle, pp. 317-333.

Authier-Revuz (J.). 1995. *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*. Paris : Larousse.

Fenoglio (I.). 1997. « La notion d'événement d'énonciation : le « lapsus » comme une donnée d'articulation entre discours et parole ». in : *Langage et Société*, 80, pp.39-71.

Fenoglio (I.). 1998. « Les événements d'énonciation : pour une articulation entre discours et parole ». in : *Actes du 16ème congrès International des Linguistes*. Pergamon/Elsevier [CD Rom].

Fenoglio (I.). 1999. « Le lapsus : paradigme linguistique des événements d'énonciation ». in : *Cliniques méditerranéennes*. 61, pp. 219-238. Marseille : Erès.

Fenoglio (I.). 2000. « La rectification des lapsus : entre hésitation et reprise ». in : *Linguistique et sémiotique : Actes colloque Répétition, altération, reformulation*. Besançon : Presses de l'Université de Besançon, pp. 131-148.

Fenoglio (I.). 2001a. « Les événements d'énonciation : focalisateurs d'interprétation psychanalytiques, matériau pertinent d'analyse linguistique ». in : *Actes du colloque de Cerisy « Linguistique et psychanalyse ».* Paris : Éditions Inpress, pp. 167-184.

Fenoglio (I.). 2001b. « Énonciation et genèse dans les autobiographies d'Althusser. Deux récits – séparés – de sa rencontre avec Hélène ». in : *Genesis*, 17, pp. 131-150.

Fenoglio (I.). 2002. « Une photo, deux textes, trois manuscrits. L'archivage linguistique d'un geste d'écriture identifiant ». in : *Langages*, 147, *Processus d'écriture et marques linguistiques. Nouvelles recherches en génétique du texte*, pp. 56-69. [I. Fenoglio et S. Boucheron-Pétillon eds.].

Fenoglio (I.). 2003a. « Graphie manquée, lapsus écrit, un acte d'énonciation attesté ». in : *Langage & Société*, 103, *Écriture en acte et genèse du texte*, pp. 57-78 [I. Fenoglio ed.].

Fenoglio (I.). 2003b. « Écriture en acte et genèse de l'énonciation. D'une rature de l'écrivant-scripteur à la rature–fiction du narrateur ». in : *Littérature et linguistique*. Presses Universitaires de Savoie, pp. 54-61.

Fenoglio (I.). 2003c. « L'autonymie dans les rectifications de lapsus ». in : *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, pp. 307-316.

Grésillon (A.). 1991. « Rature-silence-censure ». in : Parret (H.), (dir.). *Le sens et ses hétérogénéités.* Paris : Éditions du CNRS, pp. 191-202.

Grésillon (A.). 1992. « Manuscrits en main, énonciation en acte ». in : *Texte en main*, 10/11 *Lis tes ratures,* pp. 7-21.

Grésillon (A.). 1994. « Raturer, rater, rayer, éradiquer, radier, irradier ». in : *Ratures et repentirs.* Actes du Vème colloque du CICADA. Pau : Publications de l'Université de Pau, pp. 49-57.

Grésillon (A.), Fuchs (C.) & Lebrave (J.-L.). 1991. « Flaubert : « Ruminer Hérodias ». Du cognitif-visuel au verbal-textuel ». in : Ferrer (D.) & Lebrave (J.-L.). *L'écriture et ses doubles. Genèse et variation textuelle.* pp. 7-21.

Langages, numéro 147**.** Septembre 2002. *Processus d'écriture et traces linguistique*. [Fenoglio (I.) & Boucheron (S.), (eds.)].

Langage et Société, numéro 103. Mars 2003. *Écritures en acte et genèse du texte*. [Fenoglio (I.), (ed.)].

Rancière (J.). 2001. *L'inconscient esthétique*. Paris : Galilée.

Timpa Naro (S.). 1975. *I lapsus freudiano. Psicanalisi e critica testuale*. Firenze : « La nuaova Italia » ed.

Marges linguistiques
Mai 2004

Les métamorphoses du « langage » dans la découverte freudienne (Les modèles freudiens du langage)[1]

Par Julia Kristeva
Université de Paris VII : Denis Diderot
France

Mardi 29 novembre 1994

1. L'aire du langage : séries hétérogènes sans sujet

Vous trouverez le premier de ces modèles freudiens du langage *dans Contribution à la conception des aphasies*, de 1881[2], et dans « Esquisse d'une psychologie scientifique[3] », de 1895. Le deuxième modèle est, quant à lui, plus directement psychanalytique et exposé essentiellement dans *L'Interprétation des rêves*[4], de 1900.

1.1. Asymptote

Le premier modèle procède d'un constat qui nous permet de revenir aux notions d'interdit et de transgression et de retrouver ce dualisme avec lequel Freud ne cessera de jouer sous des termes divers. Le constat de Freud est celui d'une inadéquation, d'un déséquilibre entre sexuel et le verbal. Ce que l'être parlant dit ne subsume pas la sexualité. La sexualité ne peut pas se dire, ou en tout cas elle ne peut pas se dire toute. Lacan reprendra cette idée lorsqu'il affirmera que « la jouissance n'est pas toute » et que « la vérité ne peut se dire toute ». Le désir sexuel n'est que très peu ou pas du tout appréhendé par le langage et par l'intelligence : « je » développe mon intelligence, « je » développe mon langage, mais une part de ma subjectivité fonctionne sous un régime sexuel qui n'est recouvert ni par le langage, ni par l'intelligence. Le désir sexuel est en somme asymptotique au langage et à l'intelligence. Cette asymptote peut être due à la névrose : le décalage entre le langage des névrosés et leur sexualité est en effet criant, si l'on peut dire. Mais on peut avancer encore une autre hypothèse : celle, plus essentielle, qu'il s'agirait là d'une donnée constitutive remontant à l'immaturité de l'*infans*[5].

En effet, les êtres humains, qui sont des êtres parlants, naissent cependant sans pouvoir parler et, à ce titre, sont plus immatures que les animaux qui, eux, parviennent très rapidement à assumer la vie de leur espèce, son code de communication compris. Les humains ont besoin d'une longue période d'apprentissage pour acquérir le langage, et cette immaturité de l'*infans* se traduit ulté- rieurement par un décalage entre l'aspect biologique de l'homme, dont la maturation suit ses propres voies, et l'aspect symbolique que constituent l'acquisition et le développement du langage. La particularité de notre espèce, immature à la naissance, son incapacité linguistique inaugurale creuse l'asymptote entre le sexuel et le verbal et interdisent que le décalage entre eux soit un jour comblé.

---

[1] *Note de l'éditeur*. Ce texte a été initialement publié sous ce même intitulé, dans l'ouvrage de Kristeva (J.). 1996. *Sens et non-sens de la révolte*. Paris : Fayard, Coll. Le Livre de poche « Biblio Essais », pp. 51-102. Nous remercions l'auteur ainsi que les Éditions Fayard (Paris, France) pour avoir accordé leur aimable autorisation de réédition. La mise en page, le marquage de plan et la présentation des références bibliographiques ont été mis en conformité avec les normes générales de présentation de la revue *Marges Linguistiques*. Saint-Chamas : M.L.M.S. ed., 2004.

[2] Freud (S.). 1881-1983. *Contribution à la conception des aphasies*, Paris : Presses Universitaires de France [trad. fr. C. Van Reeth].

[3] L' « Esquisse » (1895) est traduite avec les « Lettres à Wilhelm Fliess » (1887-1902) dans Freud (S.). 1956. *Naissance de la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France [trad. fr. A. Berman].

[4] Freud (S.). 1900-1926-1927. *L'Interprétation des rêves*. Paris : Presses Universitaires de France [trad. fr. I. Meyerson, D. Berger].

[5] *Cf*. Freud (S.). 1909-1945. « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans. (Le Petit Hans) ». in : *Cinq psychanalyses*. Paris : Presses universitaires de France, rééd. 1970, pp. 93-197 [trad. fr. Marie Bonaparte et Rudolph M. Loewenstein].

Dans les deux hypothèses (névrose ou immaturité constitutive), cette asymptote, selon Freud, induit sinon une absence de traduction, du moins une traduction défaillante entre la *représentation inconsciente* et les *mots*. Nous pouvons avoir de nos activités, en particulier des traumatismes sexuels que nous subissons ou d'autres expériences sexuelles, des représentations inconscientes, des inscriptions dans des couches profondes de notre psychisme ou même de notre biologie, mais les mots, eux, en portent un témoignage fort décalé, voire nul. Si donc la traduction fait défaut, ou si elle est défaillante au point de produire, par exemple, des symptômes, il nous faut un intermédiaire, en l'occurrence la psychanalyse, pour essayer de faire transiter, dans l'écart de cette asymptote, les représentations inconscientes jusqu'aux mots.

Freud est préoccupé par le constat de ce hiatus dès ses premiers travaux et cherche bien entendu une solution pour le combler. Nous sommes, je vous le rappelle, entre 1881 et 1895, chez un Freud neurologue, avant la psychanalyse qui conceptualisera par la suite ce décalage comme un « refoulement », une « coupure », un « clivage », un « dédoublement », etc., selon les variétés des structures. Eh bien, les travaux de Freud sur l'aphasie reprennent pour l'essentiel, mais en les déplaçant, les théories de Meynert et de Wernicke sur ce sujet. Que disent ces théories et en quoi consiste le déplacement opéré par Freud ? Ses prédécesseurs supposent que les données sensorielles périphé-riques- ce que « j' » entends, ce que « je » vois - déclenchent une excitation des centres périphériques qui est acheminée ensuite vers le cerveau, produisant dans celui-ci une projection univoque d'où l'idée de centres nerveux qui donnent une commande à laquelle « je » réponds - la forme bien connue de l'arc réflexe résume l'articulation de ce trajet.

Freud, quant à lui, remplace l'idée de projection univoque par une série de niveaux de représentations, pour obtenir ce qu'il appelle le « schéma psychologique de la représentation de mot[1] ». Celui-ci conjugue un « ensemble fermé », dit représentation de mot (centré sur l'image sonore et englobant aussi une image de lecture, une image d'écriture et une image de mouvement), et un « ensemble ouvert », dit représentation d'objet ou de chose (centré sur l'image visuelle et comprenant les images tactiles, les images acoustiques, etc.). Une seule représentation ne suffit pas pour que « je » parle; il en faut deux - représentation de mot et représentation de chose -, qui vont jouer ensemble. Et comme si cela ne suffisait toujours pas, chacune de ces représentations est une série qui comporte en elle-même plusieurs niveaux. Si, par exemple, je me représente la chose « train », le niveau sonore, le niveau visuel, le niveau tactile, etc. de cette représentation constituent un ensemble complexe, stratifié, que j'appellerai un ensemble *feuilleté* représentant de l'*objet* ou de la *chose*. Par ailleurs, la représentation de mot, elle aussi, se compose de plusieurs éléments de représentation. Le mot « train » se compose non seulement de sa représentation acoustique, mais aussi de son image lectrice, car « je » sais comment s'écrit ce mot ; l'écriture « train » s'ajoute donc au son « train ». « Je » dois compter également avec la représentation graphique, parce que « je » sais écrire, et donc la représentation de ma motricité entre en jeu. Vous voyez donc que, du côté des mots, Freud échelonne des représentations complexes par séries ou niveaux : cette polyphonie et cette hétérogénéité constituent l'essentiel de sa conception du langage, du moins à ce moment-là de son œuvre.

Inutile de préciser qu'une telle description est très différente de celle du signe proposée par Saussure, signifiant et signifié. Même si l'on peut avancer que la représentation de mot rappelle le signifiant et que la représentation de chose ou d'objet évoque le signifié, il n'en reste pas moins que chacun des deux éléments chez Freud comporte de multiples strates et que nous sommes loin de l'image saussurienne de la feuille de papier avec son recto et son verso; nous voyons au contraire se déplier un modèle véritablement feuilleté du système de représentation psychique ou, comme le dit Freud dans son texte sur l'aphasie, d'un « appareil à langage » fait de séries de représentations.

1.2. Hétérogénéité

J'aimerais insister sur l'*hétérogénéité* inhérente à ce que j'appelle le « premier modèle freudien du langage » (représentation de chose/représentation de mot). Non seulement la part de frayage énergétique - ce que Freud exprimera plus tard sous le terme de *pulsion* - est, dans ce modèle, considérable, mais les types de figurabilité ou de représentation dont il est

[1] Il le reprendra dans Freud (S.). 1914-1916. « Appendix C, Words and Things ». in : *Papers on Metapsychology*, The Standard Edition, vol. XIV [trad. fr. Freud (S.). 1975. « Les Mots et les Choses ». in : *Le Coq-Héron*, 54].

question ici sont décalés du langage. En effet, Freud utilise au moins deux registres de représentation : l'un concerne les mots - et ressemble *en partie* au signifiant de la sémiologie saussurienne: ce serait le cas de l' « image sonore », mais elle est dépendante, des autres images sensorielles du mot, et ne peut être assimilée à un signifiant linguistique pur et simple; l'autre concerne les objets - et évoque davantage quelque chose de pictural et d'investi énergétiquement, pour lequel nous n'avons pas à proprement parler de terme sémiologique.

Retenez en tout cas que, dès ses travaux sur l'aphasie, Freud a posé différents niveaux de représentation et, plus profondément encore, une hétérogénéité de ces niveaux qui se marque ainsi : le langage est, certes, organisateur, mais il faut compter aussi avec les représentations de choses, lesquelles, tout en étant liées aux mots, ne participent pas du même domaine de représentation. En ce sens, l'appareil psychique est constitué d'une série de représentations - au pluriel - dont nous n'avons pas fini d'explorer les différences.

Voyons à présent comment Freud précise cette complexité dans l' « Esquisse » - qui, je vous le rappelle, date de 1895 - en mettant l'accent sur l'aspect *énergétique* des représentants psychiques. Cet aspect a ensuite été écarté pendant la période linguistique de la psychanalyse française, notamment par Lacan lui-même. Il fait retour aujourd'hui, avec le cognitivisme et l'attention portée au biologique, mais il est malheureusement récupéré dans une conception moniste des opérations de l'esprit. Dans L' « Esquisse », Freud garde le principe de l'hétérogénéité et reste essentiellement dualiste. Il y a deux systèmes, explique-t-il en substance: le système *phi* extérieur et le système *psy* intérieur, qui peuvent se joindre ou se dissocier à partir du passage de la charge quantitative Q, laquelle se mue en charge qualitative ou psychique. La lumière frappe mon oeil : « je » vois; ma peau est brûlée : « je » touche ; mon tympan vibre : « j' » entends, etc. La quantité énergétique qui déferle dans le système perceptuel se propage le long des nerfs pour parvenir jusqu'au cerveau et, grâce à un système de filtrages, de résistances ou de protections, parvient à inscrire une trace - fondement de la mémoire.

1.3. Intermédiaire

C'est à ce point que Freud assigne au langage un *rôle intermédiaire* qui n'a pas été assez souligné, ni même noté. On croit avoir tout dit quand on répète après Lacan que « l'inconscient est structuré comme un langage » et on néglige l'apport de Freud qui, en homme de science prudent, a cherché à concilier le « corps » (énergie) et l' « esprit » (représentation) sans évacuer aucun de ces niveaux. Il introduit donc un sous-système qui sert de jonction entre le quantitatif (énergétique) et le psychique (représentation) : il s'agit des « associations verbales » ([R. chose/R. mot] + [R. chose/R. mot] + etc.) qui permettent à la pensée d'investir certaines traces mnésiques, de garantir l'attention et de rendre possible la connaissance. À cheval entre la pensée et l'énergie, le langage autorise la pensée à atteindre et à stabiliser l'énergie; il permet que l'attention se fixe et que la pensée se déploie ; il est, en somme, une boîte d'équilibrage entre le sensoriel et/ou le quantitatif (l'énergétique, le pulsionnel) et l'abstraction. Lorsque je vous exposerai le « deuxième modèle freudien du langage », vous comprendrez mieux le rôle capital du langage comme vecteur de l'anamnèse et vous verrez comment il rend possible le passage du signifié abstrait au traumatisme inconscient et même corporel, ce qui permettra à la psychanalyse d'en faire un laboratoire pour ses investigations sur la renaissance désirée du sujet. Mais, dès l' « Esquisse », le langage constitue donc le *sous-système* situé entre *phi* et *psy* : le langage est à la fois *phi* et *psy*, physique et psychique. Il est physique parce que j'articule, parce que ma parole est sensorielle, visuelle, sonore, etc. Il est ancré dans le monde physique et dans la charge quantitative de l'excitation. Et il est aussi ancré dans l'empreinte psychique. Cette *double nature* lui permet d'être au carrefour du corps et de l'esprit. Voici comment Freud décrit le processus dans sa terminologie propre les associations *verbales* « mettent les processus de pensée sur le même plan que les processus perceptifs: ils leur confèrent une réalité et rendent possible le souvenir[1] ».

Ceux qui ont lu Proust avec moi[2] savent que, dans la phrase de l'écrivain, la pensée et la perception finissent par s'amalgamer. Il est vrai que l'exercice du langage quotidien, et tout particulièrement le métalangage - comme celui de ce cours, par exemple -, ne nous rend pas évidente cette affirmation de Freud selon laquelle « le langage met sur le même plan la pensée

[1] Freud (S*.). Naissance de la psychanalyse, op. cit.,* pp. 375-376. Nous soulignons.
[2] *Cf.* Kristeva (J). 1994. *Le Temps sensible, Proust et l'expérience littéraire*. Paris : Gallimard.

et la perception », car il existe une pensée abstraite qui, précisément, se dissocie et se décale du perceptif. Mais Freud n'étudie pas les langages abstraits ou mathématiques. Il vise le langage au sens courant du terme, et qui, loin d'être un code robotisé, comme vous l'imaginez peut-être trop facilement, est le langage qu'apprend l'enfant, celui de la communication passionnelle et amoureuse. Ce qui l'intéresse, lui, l'analyste, et ce sur quoi il va fonder la psychanalyse en raison même de cette particularité du langage amoureux qu'il observe en clinique, ce sont « les processus de pensée » et « les processus perceptifs » situés *sur le même plan*. Quelle est cette parole qui touche à la fois à la pensée et à la perception ? Freud va demander à ses patients de lui apporter non pas des raisonnements intellectuels et des divagations abstraites, mais des histoires : parlez comme cela vous vient et associez librement ; racontez-moi vos histoires, vos bêtises. C'est dans ces bêtises que je vais trouver mon bien, et le vôtre, en interrogeant l'équivalence entre pensée et perception, et notamment leur noeud originaire qu'est l'hallucination.

Revenons au texte de la *Naissance de la psychanalyse : « Les processus de pensée confèrent une réalité aux processus percept fs et rendent possible le souvenir »* ; pas n'importe quel souvenir, bien sûr, mais justement le souvenir perceptif qui a échappé à ma pensée, que « j' » ai refoulé. Le langage, faisant glisser la pensée vers le perceptuel, me permet de retrouver un souvenir perceptuel perdu pour des raisons que « j' » ignore. Situé entre la charge énergétique et la perception (par exemple, la douleur), d'une part, et l'activité logique (« idées », « pensées » : ce sont les termes mêmes de Freud), d'autre part, le langage joue comme *interface* et favorise la *connaissance* et la *conscience* (système P-Cs), tout en s'étayant d'un substrat de représentations hétérogènes (excitations neuronales, perceptions, sensations).

Vous êtes en train de découvrir, je pense, ce que vous ignoriez, à savoir la complexité de la conception freudienne relative au langage, que la période structuraliste a certes mise en valeur, mais aussi fortement schématisée. Nous sommes invités à dépasser la simple structure linguistique « sujetlverbe/objet » ou « signifiant/signifié », car le langage est une pratique beaucoup plus complexe qu'on ne l'imagine à partir d'une sémiologie restreinte, qu'elle soit saussurienne ou piercienne. Les informations neuronales ne sont ni effacées ni résorbées ; elles sont sous-jacentes, structurées, codées pour n'obtenir de *valeur* qu'en vertu de leurs *relations avec les autres éléments*. C'est là que Freud opère, il est vrai, un glissement de la neurologie vers une sorte de structuralisme avant la lettre : le langage comporte un substrat neuronal ou quantitatif, mais il ne devient « langage » que lorsque ces excitations s'articulent avec d'autres éléments pour former avec eux une structure qui fait sens pour l'autre l'autre-destinataire, l'autre aussi que « je » deviens à moi- même en m'écoutant. Le neuronal est surdéterminé par une organisation qui m'est donnée par le déjà-là du langage, par le *socius*, par ceux qui parlent avant moi et qui me parlent (je ne peux m'empêcher de vous rappeler le fameux exemple de l'enfant qu'on met chez les loups et qui ne parlera jamais).

En conséquence, et dans le cerveau même, une « aire » du langage s'esquisse avec Freud, sous-tendue par l'excitation (système Q), distincte d'elle, doublement articulée (R. chose/R. mot) et qui ne nécessite pas un sujet transcendantal. Elle a deux niveaux : l'un horizontal, avec l'articulation en catégories linguistiques, des représentations de choses et de mots, qui prend sens dans l'écoute du langage; l'autre vertical, avec l'excitation neuronale où s'arrimera ultérieurement la pulsion. Freud, vous l'avez remarqué, ne parle jamais de « sujet » ; il n'a pas besoin de sujet pour articuler sa dynamique. Cette notion apparaîtra chez lui beaucoup plus tard, comme « sujet de la pulsion », dans la *Métapsychologie*, au sens d'agent, et non pas dans celui que nous lui donnons aujourd'hui.

L'étude sur l'aphasie développe une sorte de *combinatoire non centrée* qui articule le registre neuronal, l'organisation « R. chose/R. mot », l'écoute de l'autre, mais aucunement le sujet transcendantal. Il n'y a pas non plus, je le souligne, d'inconscient organisateur.

Mais laissons pour le moment le problème du sujet pour nous en tenir au dualisme freudien, qui est évident dans ce premier modèle et qui s'exprime dans une conception que j'ai appelée « feuilletée » du langage, l'appareil psychique ayant pour fonction d'assurer la traduction entre les trois ordres que sont l'excitation neuronale, la représentation de chose et la représentation de mot, tandis que les ratés de cette traductibilité provoquent les divers symptômes et pathologies.

L'*hétérogénéité* de cette organisation sera mise entre parenthèses par Freud lui-même dans son travail ultérieur, nous le verrons, lorsqu'il élaborera le modèle du rêve comme voie royale de l'inconscient[1]. Lorsque Freud assimile l'inconscient au rêve, il affirme que le rêve et/ou l'inconscient ne sont pas du langage ; il s'agit plutôt d'un réservoir pulsionnel, néanmoins articulé, mais selon une *autre* logique faite de déplacements et de condensations, à la façon des hiéroglyphes et des rébus. Tout se passe comme si Freud simplifiait son premier modèle (neuronal, R. chose/R. mot), issu de l'étude des aphasies, afin de découvrir une logique propre au fonctionnement de l'inconscient. Peut-être pour permettre le déchiffrement des rêves sans s'engluer dans d'infinies complications et pour dissocier une psychanalyse autonome de la neurobiologie. Mais cette « simplification » ne sera pas sans conséquences et nécessitera à son tour l'élaboration d'un troisième modèle, introduit dès 1910, et que Freud maintiendra jusqu'à la fin de sa vie, proposant à partir de là une clinique et une théorie de l'individuation, ainsi que du rapport à l'autre, qui inscrira le meurtre du père et la séparation d'avec la mère dans le transfert. Loin d'être évacué, le langage sera alors intégré à la pensée freudienne de l'individuation en tant que condition de la civilisation. Il sera entendu comme une strate à l'intérieur d'un processus que j'ai proposé d'appeler une *signifiance*, ce terme exprimant à la fois le procès, la dynamique et un mouvement du sens qui ne se réduit pas au langage, tout en le comprenant.

Pour conclure sur ce premier modèle freudien du langage, je souligne encore une fois son hétérogénéité. Celle-ci sera reprise par certaines théories psychanalytiques des années 1970, par des analystes confrontés à la nécessité clinique de penser un fonctionnement psychique infralinguistique, soit dans la psychose, soit dans la poésie[2] : ainsi W. R. Bion[3], en 1970, exposa sa théorie des *alpha-fonction-symbolisante* et *bêta-éléments non symbolisés* ; je distinguai moi-même[4], en 1973, le *sémiotique* et le *symbolique* pour éclairer l'hétérogénéité des représentations verbales et infraverbales; et Piera Aulagnier[5], en 1975, proposa les *pictogrammes* comme lieux d'articulation du sens dans la psychose. L'actualité analytique a donc été conduite à reprendre et à interpréter ce premier modèle freudien du langage et à élaborer des stratégies pour rendre compte de cette vérité : le psychisme ne se réduit pas au langage, même si celui-ci est son organisateur.

2. Le modèle optimiste du langage justifie l' « association libre »

2.1. Un inconscient sous la domination du conscient

Je vous ai donc proposé un voyage à travers les modèles freudiens du langage en commençant avec deux études préanalytiques de Freud *Contribution à la conception des aphasies*, de 1881, et « Esquisse d'une psychologie scientifique », de 1895. Or, le véritable modèle psychanalytique du langage apparaît chez Freud plus tardivement, lorsqu'il aborde la pratique analytique et met en place le dispositif de la cure, fondé, comme vous le savez, sur la « règle fondamentale » de L' « association libre ». Ce modèle s'élabore essentiellement dans *L'Interprétation des rêves*, de 1900. On peut le définir comme un modèle optimiste, proche de la conception structurale du langage. C'est sur ce deuxième modèle que Lacan s'appuiera plus tard sans difficulté pour construire sa propre théorie. J'ai déjà évoqué, la dernière fois, l'idée que l'invitation freudienne adressée au patient de fournir un récit modifie profondément la conception classique du langage. Et j'insiste : c'est bien le récit, et non pas les signes ou la syntaxe, qui permet que s'opère cette modification. J'y reviendrai en détail, mais, pour le moment, je soulignerai un autre aspect du deuxième modèle freudien tel qu'il apparaît dans *L'Interprétation des rêves.*

Que se passe-t-il entre 1892 (après les travaux sur l'aphasie et la grande période neurologique de Freud) et 1900 (après la cure de patientes hystériques et avec ses travaux sur les rêves) ? La conviction freudienne se précise concernant la capacité du récit associatif de traduire les contenus traumatiques inconscients, de les éclairer, voire de les déplacer. L'écoute de ses patients le confirme dans son hypothèse, et c'est ce qu'il va s'efforcer de thématiser.

---

[1] Freud (S*.). L'Interprétation des rêves, op. cit.*
[2] Songez, par exemple, à Artaud ou aux *Calligrammes* d'Apollinaire
[3] Bion (W.-R.). 1974. *L'Attention et l'interprétation*. Paris : Payot, Paris.
[4] Kristeva (J.). 1974. *La Révolution du langage poétique.* Paris : Le Seuil.
[5] Aulagnier (P.). 1975. *La Violence et l'interprétation*. Paris : Presses universitaires de France.

Le langage est constitué de « termes intermédiaires préconscients », comme Freud le précisera plus tard dans « Le Moi et le Ça[1] », de 1923. Mais, dès *L'Interprétation des rêves*, il affirme que l'inconscient est placé sous la *domination du préconscient*[2] dans la cure, car il l'est de fait par le langage sur lequel la cure se fonde. Autrement dit, le langage constitue une zone intermédiaire, en interface entre inconscient et conscient, et permet de placer le premier sous la domination du second. Le langage n'est pas dans l'inconscient ; l'inconscient n'est pas du langage, cependant, ils n'existent pas indépendamment l'un de l'autre belle mise en garde contre ceux qui seraient tentés de croire à une prétendue pureté biologique de l'inconscient freudien, n'est-ce pas ?

Une ambiguïté demeure cependant, puisque Freud définit à la fois l'inconscient comme un réservoir de pulsions et comme une instance sous la domination du conscient, ce qui ouvre la porte à une interprétation linguistique de l'inconscient. C'est sur cette formulation que Lacan s'appuiera, sans jamais citer Freud, pour affirmer que « l'inconscient est structuré comme un langage[3] ». « *La psychothérapie*, poursuit Freud dans *L'Interprétation des rêves*, *n'a d'autre démarche que de soumettre l'inconscient au préconscient*[4]. » Dans la mesure où, psychanalyste ou psychothérapeute, j'entends l'inconscient, je peux théoriquement l'imaginer comme le domaine des pulsions, indépendant du langage; mais il est toujours déjà sous la domination du préconscient et du conscient, et je ne peux l'entendre que par l'intermédiaire du langage. C'est ainsi que le patient, en respectant la « règle fondamentale de l'association libre », « révèle » non pas sa surface biologique, ni sa surface ou plutôt ses profondeurs pulsionnelles, mais, dit Freud, « d'instant en instant sa *surface mentale*[5] », à savoir ses traumatismes, ses pulsions, tout ce qui fait symptôme psychique - et cela, sous la forme du langage. Domaine du préconscient, le langage possède le pouvoir d'aller plus loin que le langage conscient et lève jusqu'à l'oubli inconscient. Telle est sa force ou sa puissance conjoindre la « surface mentale » et l'oubli inconscient. Et telle est l'efficacité, dans la cure, de la règle fondamentale de l'association libre où le langage sert préci- sément de terrain fertile et possède cette capacité de relever la trace mnésique aussi bien que la charge pulsionnelle inconsciente, précisément en raison de l'hétérogénéité « représentation de chose/représentation de mot » qui est la sienne dans le premier modèle et qui, ici, n'est plus hypostasiée. En effet, si la fm de *L'Interprétation des rêves* reprend le modèle de l' « Esquisse » (inconscient/préconscient/conscient), c'est non pas pour accentuer la charge quantitative qui circule entre les neurones, ni d'autres aspects de son premier modèle stratifié, mais pour se départir de ces aspects quantitatifs et biologiques et pointer au contraire le passage progrédient (l'avancée) de la « force pulsionnelle » du rêve fournie par l'inconscient en « pensée » préconsciente, donc linguistiquement formée et destinée enfin et ainsi seulement à la conscience.

Afin de réussir cette « domination du conscient » sur l'inconscient, le modèle de l'inconscient sera à son tour influencé par la conscience linguistique. Non seulement le langage est l'intermédiaire entre l'inconscient et le conscient, mais, pour que l'analyste puisse mieux l'entendre, pour que « je » me repère en tant que sujet parlant et conscient, il est nécessaire de lui conférer une structure qui *ressemble* à la conscience linguistique, qui représente une certaine forme linguistique audible, compréhensible. Ainsi le rêve, supposé être une actualisation exemplaire de l'inconscient, sa « voie royale », selon *L'Interprétation des rêves*, est-il modélisé, certes, comme une « autre scène », mais aussi pourvu d'emblée d'une « grammaire » ou d'une « rhétorique » (déplacement-condensation-surdétermination renouant avec métonymie et métaphore), *à l'instar* du langage conscient. En d'autres termes, le langage est préconscient, il a un fondement biologique et une surface mentale, mais il s'articule selon des règles tributaires des sciences du langage. Quant au rêve, il a été ainsi débarrassé par Freud de son mystère et de son ésotérisme hiéroglyphique néanmoins postulé, pour être assimilé à un langage.

---

[1] Freud (S.). 1927 (trad.fr.). « Le Moi et le Ça ». in : Freud (S.). 1927. *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot [trad. fr. S. Jankélévitch, 1927 ; rééd. 1951, pp. 163-218 ; rééd. et revus par A. Hesnard, 1970, pp. 177-234].

[2] Freud (S.). *L'Interprétation des rêves*, op. cit., pp. 491.

[3] En postulant que « l'inconscient est structuré comme un langage », Lacan durcit et dogmatise la position freudienne, mais il est incontestable qu'il peut légitimement se fonder sur elle.

[4] Freud (S.). *L'Interprétation des rêves, op. cit.,* pp. 491.

[5] Freud (S.) & Abraham (K.). 1969. *Correspondance 1907-1926*. Paris : Gallimard [Lettre du 9 janvier 1908].

Vous comprenez maintenant pourquoi je qualifie ce deuxième modèle d' « optimiste ». L'inconscient étant ainsi articulé comme un langage, « je » peux le déchiffrer, « je » peux lui découvrir des règles ; de surcroît, puisqu'il se situe dans une position d'intermédiaire entre différentes instances, il va me donner accès à l'inconnaissable, c'est-à-dire au traumatisme. L'inconscient - construction théorique - sera pour ces deux raisons la « Terre promise » de l'analyse.

2.2. Qui ignore la contradiction ?

Je situe dans la même deuxième période « optimiste » de ce modèle du langage un article de Freud datant de 1910, peut-être moins connu mais sur lequel les linguistes se sont penchés, notamment Émile Benveniste. Il s'agit d'un court article intitulé « Sur les sens opposés des mots primitifs[1] ». Freud a établi, vous vous en souvenez, l'inexistence de la contradiction ou l'absence de négation dans le langage du rêve et de l'inconscient. Le rêve ignore la contradiction, il n'y a pas de « non » dans les rêves, le « non » n'existe pas pour l'inconscient. Si, cependant, une contradiction, un « non » apparaissaient dans le rêve, il ne faudrait pas le lire comme tel, mais, au contraire, comme l'affirmation d'un désir. « Je n'ai pas rêvé de ma mère », nous dit notre patient. « C'est bien de votre mère que vous avez rêvé », corrige Freud. Et pas plus qu'il n'y a de négation dans l'inconscient, il n'y a de durée, de temps ; je reviendrai ultérieurement et longuement sur cette notion de suspension du temps dans l'inconscient. Freud se réjouit de retrouver la même logique d'absence de contradiction propre à l'inconscient dans les « mots primitifs » tels qu'ils sont décrits dans la spéculation étymologique de Karl Abel. Depuis lors, il a été démontré que cet étymologiste s'était trompé, bien que ses propositions aient été alors non seulement acceptées, mais appréciées. Dans certaines langues dites primitives - y compris le latin-, expliquait Karl Abel, un même mot peut exprimer deux idées opposées. Par exemple, un même mot peut signifier « profond » ou « haut », c'est-à-dire deux sens contraires (une dimension orientée vers le bas et une autre vers le haut). C'est la preuve, renchérit Freud, que les langues primitives fonctionnent comme l'inconscient, sans contradiction, qu'elles démontrent en quelque sorte le fonctionnement de l'inconscient. L'état d'esprit du rêve et les langues primitives auraient donc ceci en commun que la contradiction n'y est pas opératoire.

Comment interpréter aujourd'hui cette assimilation de la logique inconsciente à celle du « langage primitif » ? Doublement, à mon sens. D'une part, Freud tend à effacer l'irréductible altérité de l'inconscient par rapport au conscient, qu'il a pourtant postulée, en découvrant en cette « autre scène » un fonctionnement identique à celui du langage éminemment conscient. L'inconscient n'a rien à voir avec le conscient, avait-il affirmé dans *L'Interprétation des rêves*, mais pour prétendre aussitôt, dans *Les Mots primitifs*, qu'il existe un langage - celui des langues primitives - qui partage les propriétés de l'inconscient. Cela peut paraître comme un résultat direct de l'intention freudienne, déjà citée, de placer l'inconscient « sous la domination du conscient ». L'inconscient n'est donc pas un état d'âme obscur, illogique, aberrant; le conscient est présent dans ces régions secrètes et mystérieuses, et les domine.

D'autre part et à l'inverse, le langage, traditionnellement tenu pour conscient, se trouve, par l'effet de la comparaison freudienne entre langues primitives et inconscient, investi de logiques paradoxales, de logiques inconscientes : les mots, fussent-ils primitifs, se comportent comme un rêve. Cela permettrait d'induire qu'il peut exister une pratique sociale où les mots se comportent comme dans le rêve ; et il peut exister d'autres situations - la poésie, les mythes - où le discours conscient se comporte comme les rêves. Ce qui étend considérablement, vous en conviendrez, le champ de l'inconscient. Une interpénétration des deux scènes (Cs et Tes) en résulte qui, sans doute, satisfait l'intuition freudienne d'un dualisme permanent de l'esprit humain (l'in- conscient n'est pas le conscient) et qui, pour le moment (1910), ne met pas en cause la confiance de Freud dans le langage en tant qu'il est capable de servir de trait d'union entre Cs et Ics et de lever par conséquent l'amnésie jusqu'au trauma pulsionnel. En d'autres termes, à partir de la conscience, « je » peux accéder à l'autre scène ; plus encore, dans certaines situations, l'homme se comporte dans sa vie consciente comme s'il dévoilait son inconscient; l'accès à l'inconscient est donc possible.

[1] In : Freud (S.). 1993 (rééd.). *Essais de psychanalyse appliquée*. Paris : Gallimard [trad. fr. E. Marty et M. Bonaparte ; rééd. 1993, pp. 59-67. *Cf.* Benveniste (E.). 1966. « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne ». in : Benveniste (E.). 1966. *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard, pp. 75-87.

Tel est, à mon avis, le sens de la fascination qu'exerça la proposition de Karl Abel sur Freud. Grâce à cette « découverte » étymologique, Freud pouvait exprimer ce que j'appelle son « optimisme linguistique », consistant à poser que le langage est le levier des traumatismes inconscients. Je vous rappelle néanmoins, pour clore ce commentaire sur l'article de 1910, que des chercheurs comme Benveniste ont réfuté la thèse de Karl Abel, qui ne tient pas compte de la position du sujet de l'énonciation dans l'acte du discours. En effet, si un même mot signifie « profond » et « haut », c'est que le sujet de l'énonciation s'est déplacé; il est en haut de l'échelle lorsqu'il dit qu'un puits est profond, et il se trouve en bas de l'échelle quand il exprime sa hauteur. Autrement dit, c'est la position du sujet de l'énonciation qui change la perspective et aménage les différences sémantiques, lesquelles ne sont donc pas nécessairement manifestées dans les mots eux-mêmes. L'interlocuteur, en revanche, ne se trompe jamais, ne confond pas le sens des mots identiques, car le contexte de l'acte discursif - avec les appuis que sont les adverbes, les pronoms personnels, les sous-entendus, les gestes mêmes - leur ôte toute ambiguïté. Il n'y a pas de fonctionnement onirique dans l'acte discursif conscient. Contrairement au rêve, la langue est un système de différences et de discriminations, et non de confusions des contraires. Freud, quant à lui, je le répète, fait une utilisation idéologique des erreurs de Karl Abel pour affirmer : je trouve l'inconscient dans les mots; grâce aux mots, je peux atteindre l'inconscient et justifier ainsi mon modèle optimiste du langage.

2.3. Mathesis *et pulsion*

Vous verrez que le troisième modèle est beaucoup moins optimiste, mais attardons-nous encore un instant sur le deuxième, avec *L'Interprétation des rêves*, et rappelons-nous au passage l'apport de Lacan. L'affirmation lacanienne : « L'inconscient est structuré comme un langage », constitue à mes yeux une lecture attentive de ce deuxième Freud, dont Lacan explicite ce qui me paraît être la visée essentielle. Je ne suis pas de ceux qui affirment que, sous prétexte qu'il parle de signifiant et non de pulsion, Lacan se livre à une interprétation trop personnelle de Freud, et qui se contentent de relever l'outrance de la lecture lacanienne. Je pense au contraire que cette dernière applique au deuxième Freud toute la rigueur puisée à la philosophie et à la linguistique des années 1960. Cette rigueur lacanienne est, à coup sûr, une nouveauté. Il n'en reste pas moins que l'idée selon laquelle langage et inconscient sont sous la domination de la conscience, que l'inconscient est agencé comme une grammaire ou comme une rhétorique, est une position freudienne et va, en effet, dans le sens de la formule « L'inconscient est structuré comme un langage ».

Plus encore, la mathématisation de l'inconscient poursuivie par l'école lacanienne et, d'une autre façon, l'emprise cognitiviste sur les figures inconscientes - les stratégies computationnelles appliquées aujourd'hui aux processus conscients et inconscients - me paraissent pouvoir être affiliées à ce deuxième programme freudien, ainsi formulé dans *L'Interprétation des rêves* : « *La* [tâche de la] *psychothérapie est d'apporter aux phénomènes inconscients la libération et l'oubli […] ; la psychothérapie n'a d'autre démarche que de soumettre l'inconscient au préconscient* »[1]. Cette tentative de capturer l'inconscient dans le conscient est, je crois, très nettement inscrite dans le projet freudien à ce moment-là. Elle n'est possible que parce que le langage, tel que Freud l'entend, est en lui-même le lieu de cette domination de l'inconscient par le conscient. (Je tiens aussi à préciser ici que l'inconscient des cognitivistes n'a rien à voir avec l'autre scène freudienne et qu'il ignore les processus primaires et l'autre logique qui régit les traumatismes sexuels ; le pseudo-inconscient cognitiviste se réfère essentiellement aux automatismes et aux actes machinaux et concerne l'inattention plutôt que l'inconscient.)

Si l'on durcit la ligne lacanienne telle que je l'ai retracée, on finit par se débarrasser de ce qui constituait encore le dualisme freudien au sein de ce deuxième modèle, dualisme qui consiste à situer le langage entre conscient et inconscient, tout en maintenant la vision dualiste pulsion/conscience. Si donc on durcit cette ligne, on liquide le domaine pulsionnel ainsi que les processus primaires; c'est la tendance d'un certain courant, dans la psychanalyse française lacanienne et post-lacanienne, qui juge inutile la notion de pulsion. La pulsion est un mythe, nous disent en substance ses adeptes, puisque nous n'y avons accès que par le langage. Inutile donc de parler de pulsion; contentons-nous de parler du langage.

[1] Freud (S.). *L'Interprétation des rêves, op. cit.,* pp. 491.

Or, le point de vue freudien est tout autre : la *pulsion* et les *processus primaires* sont irréductibles aux processus secondaires, bien qu'ils en subissent la domination. Libre à certains courants analytiques modernes, ainsi qu'aux cognitivistes, de ne percevoir ni la pertinence ni l'utilité de la pulsion et des processus primaires mais ils se situent dès lors à l'extérieur du champ de la psychanalyse et de sa radicalité qui témoigne de la division du sujet parlant. J'aurai l'occasion de revenir sur l'ambiguïté de la clinique lacanienne à cet égard, mais, avant de passer au troisième modèle freudien du langage, je résume ici le deuxième :

- situation intermédiaire du langage entre conscient et inconscient ;
- domination de l'inconscient par le langage et par la conscience, ce qui ouvre la voie à une mathématisation de l'inconscient et peut aller jusqu'aux positions cognitivistes ;
- maintien d'un dualisme qui préserve l'existence d'un réservoir pulsionnel dont certains épigones voudraient se débarrasser.

3. Le « pacte symbolique » et la phylogenèse : de la signifiance à l'être

La plupart de ceux qui ont salué l'avènement du structuralisme s'en tiennent à ce deuxième modèle du langage chez Freud, qui culmine dans les textes de 1910 à 1912.

Sa pensée est cependant plus complexe. Car, précisément, Freud donne une suite proprement exorbitante à ses théories initiales, suite où se développe une conception du « sens » qui n'est plus seulement le « langage », qui se complexifie et, parce qu'elle pose les problèmes, dévoile toute la fertilité de la démarche analytique, son irréductibilité à ce que Lacan critiquera justement sous le terme de « linguisterie ». J'espère vous avoir montré comment une « linguisterie » pouvait être en effet déduite du deuxième modèle de L Interprétation des rêves, mais Freud s'est justement démarqué de ce modèle pour élaborer celui que j'appellerai de la *signifiance*.

3.1. Assimilation-hominisation

On pourrait dater de 1912-1914 un tournant de la pensée freudienne qui va se radicaliser avec la Première Guerre mondiale et ses résonances sur sa personnalité et la théorie analytique. Freud sera, en effet, gravement secoué par la tragédie de la guerre et par ses conséquences sur sa famille, ses fils, et sur sa méthode même. *Totem et Tabou* (1912) recèle déjà les éléments du troisième modèle[1] du langage et insiste sur la différence entre, d'une part, des *actes* qui se répètent sans avoir de représentants psychiques (en particulier le meurtre du père) et, d'autre part, une assimilation-identification avec cette instance du pouvoir que figure le père et qui s'effectue par l'entremise du repas totémique, lequel génère le pacte symbolique entre les frères.

Il n'est pas inutile de détailler ce processus et de vous rappeler que Freud, dans *Totem et Tabou*, met en récit (fictif ?) une étape capitale de l'hominisation par laquelle l'*Homo sapiens* devient animal social en s'identifiant non pas à la *tyrannie* (qui l'écrasait auparavant), mais à la fonction d'*autorité* du père (qui l'élève désormais au rang de sujet d'une culture). Simultanément, Freud met en évidence deux stratégies psychiques : *actes irreprésentables* (le coït et le meurtre en seront les prototypes) versus *représentations structurantes* par identification au père. En d'autres termes, les frères se révoltent contre le père qui leur prenait les femmes et cumulait tous les pouvoirs, et le tuent au cours d'un acte violent. Cet acte se répète d'abord sans donner lieu à un représentant psychique ; il évoque ce qui, dans notre vie d'individu, constitue le traumatisme : nous avons été affectés par un ou des actes, séduction sexuelle ou violence, qui nous reviennent (ainsi que nos réactions passives ou violentes) sans que nous puissions nous les représenter pour les penser, les nommer, les maîtriser, les traverser, les oublier. Ces traumatismes sont tels qu'ils suscitent des somatisations, des abréactions non psychiques, des symptômes, des maladies, des troubles du comportement, des passages à l'acte. De même, la mise à mort du père de la horde primitive par les fils a pu se répéter de manière obsédante, pense Freud, sans être encore représentée dans un psychisme humain. Et cela, jusqu'à ce que la dévoration-assimilation devienne, par l'entremise du repas totémique, un acte symbolique d'identification psychique à la fonction du père.

[1] Je vous renvoie à mon commentaire de *Totem et Tabou* dans la première séance de ce cours où je vous ai parlé de la révolte des frères contre le père, révolte qui constitue le pacte symbolique comme pierre angulaire de l'hominisation et donc de la culture qui naît de cette révolte.

Vous connaissez les critiques qu'on n'a pas manqué d'adresser à Freud à ce sujet : il nous raconte son propre fantasme, et pourquoi pas son propre délire ; nous tenons là le parfait exemple du roman freudien, de la subjectivité freudienne, etc. N'écartons pas ce soupçon. Mais essayons d'apprécier son apport théorique, de prendre au sérieux cette fable totémique : demandons-nous si, dans cette mise en scène, Freud n'essaie pas de penser, outre la problématique « préhistoire », les actes traumatiques que ses patients, et peut-être lui-même, ont subis dans leur enfance. Pourquoi ces actes sont-ils traumatiques ? Pourquoi suscitent-ils d'autres actes violents ou des somatisations ? Parce qu'ils ne trouvent pas de représentation. « j' » ai subi de telles violences, « j' » ai été si violemment exclu(e) que « je » ne peux que devenir un(e) criminel(le) ou commettre un acte analogue à celui que « j' » ai subi alors même que « je » l'ignore : me droguer, par exemple, pour anéantir ma conscience. En d'autres termes, le trauma ouvre en chaîne des actes qui laissent intact le suspens de la représentation.

Or, Freud nous explique que les frères meurtriers du père de la horde primitive ne se sont pas contentés de répéter à l'infini l'acte traumatique, mais qu'ils ont procédé à l'assimilation-identification, par le repas totémique, avec le pouvoir qui les avait traumatisés : c'est- à-dire qu'ils ont mangé le père, qu'ils l'ont assimilé au sens à la fois concret et métaphorique du terme; ils sont devenus lui, et il est devenu eux. Et, en devenant le pouvoir, ils ont cessé d'en être exclus. Ils ont contracté, par ce repas totémique dont on retrouve trace dans toutes les religions, un pacte symbolique entre frères qui forment ainsi un ensemble, une culture. Vous saisissez, je l'espère, toute la subtilité de cette affaire : la révolte des frères ne reste pas un simple acte irreprésentable ; un saut qualitatif s'opère, par lequel l'acte sacré constitue désormais un lien symbolique. Les fils, les frères deviennent pères à leur tour. *Totem et Tabou* est une mise en récit d'une étape capitale de l'hominisation par laquelle l'*Homo sapiens* est devenu un animal social en s'identifiant non pas à la tyrannie du père, mais à sa fonction d'autorité : tel est l'acte de l'hominisation, l'acte de la culture.

Les grandes absentes de cette affaire - vous vous en êtes aperçus, je suppose -, ce sont les femmes. Je reviendrai tout particulièrement sur le féminin et le pacte symbolique, mais force est de constater que Freud reste très discret, dans ce texte, sur le destin de la féminité propre aux frères : comment ont-ils résolu leurs potentialités d'avoir été aussi les femmes de ce père, à savoir les victimes soumises ou passives de la pulsion sexuelle paternelle; potentialités suggérées par l'insistance sur le lien homosexuel qui s'établit entre les frères réconciliés autour du père mort ? Freud nous renseigne encore moins sur le sort des femmes qui, après le meurtre du père et le pacte, deviennent objets des désirs et de l'échange entre les frères. En se taisant sur le féminin, Freud reste fidèle au pacte social - à la règle de la société qui fait que les femmes sont écartées de la religion des frères - et il reste peut-être aussi fidèle à ses propres tendances. Reconnaissons néanmoins quelque chose que le fondateur de la psychanalyse a l'honnêteté d'exprimer, à savoir le substrat homosexuel de l'entente sacrée : le dédoublement de ce destin social en destin homosexuel, qu'il n'interrogera cependant pas plus avant. Les frères se retrouvent entre eux en refoulant leur féminité et en écartant de l'espace sacré et social l'échange sexuel dont les femmes seront l'objet et qui constituera la sphère du privé, de l'érotique, du refoulé.

Permettez-moi de revenir sur les deux stratégies psychiques mises en évidence par Freud dans *Totem et Tabou* : d'une part, les actes irreprésentables dont les prototypes sont le meurtre du père et le coït - car c'est bien le coït que les frères, désireux de conquérir le droit au plaisir avec les femmes, reprochent au père qui s'est emparé de toutes les femmes; et, d'autre part, les représentations structurantes par identification au père. C'est ici qu'émerge la notion de signifiance, laquelle n'a rien de linguistique, puisque Freud s'interroge non pas sur la structure du langage, mais sur la dynamique psychique dans laquelle c'est la dichotomie entre *acte* et *représentation*, entre *irreprésentable* et *contrat symbolique* autour de l'autorité, qui l'intéresse. De tels paramètres n'ont en effet, vous le voyez, rien de linguistique à proprement parler.

3.2. Narcissisme, mélancolie, pulsion de mort

Dans la période suivante, après *Totem et Tabou*, Freud ne cesse d'affiner sa théorie sur les variantes des représentations ou des formations psychiques, en se gardant toujours de mettre le langage au premier plan. En 1914, avec « Pour introduire le narcissisme[1] », il définit

[1] Freud (S.). 1914-1969. « Pour introduire le narcissisme ». in : Freud (S.). 1914-1969. *La Vie sexuelle*. Paris : Presses Universitaires de France, pp. 81-105 [trad. fr. J. Laplanche].

le narcissisme comme une « nouvelle action psychique » nouvelle, car distincte de l'auto-érotisme, mais antérieure aux triangulations objectales dans l'Œdipe. Auto-érotisme, narcissisme, phase œdipienne s'échelonnent ainsi dans la vie du sujet, et le narcissisme y apparaît comme une première organisation identitaire, une première autonomisation qui n'est encore ni très stricte ni très nette, puisqu'il faut attendre la triangulation de l'Œdipe pour que l'autonomie psychique s'effectue[1]. Le narcissisme, souligne Freud dès son texte de 1914, est caractérisé par l'instabilité; notez au passage que l'emploi naïf du terme « narcissisme » dans le langage courant est erroné, puisqu'il désigne une personne imbue et sure d'elle-même, triomphale, alors que, précisément, le Narcisse freudien ne sait pas du tout qui il est et n'investit son image que parce qu'il n'est pas sûr de son identité. En réalité, c'est dans un « état limite », il faut bien le dire, entre sécurité et insécurité identitaires que nous conduit le narcissisme. Pourquoi cette organisation est-elle instable, frontalière ? Parce qu'elle est encore trop dépendante de l'« autre » qui, en l'occurrence, est la mère, dont le sujet est seulement en train de se séparer ; il s'agit d'une pseudo-identité en voie de constitution, non encore stabilisée par la triangulation œdipienne. Freud se situe donc dans une nouvelle perspective fort différente de l'optimisme linguistique antérieur; il détaille les étapes de ce que j'appelle la *signiflance* qui, loin de séparer les pulsions et les mots, s'organise en structures intermédiaires.

En 1915, le terme de *sujet*[2], opposé à l'*objet*, apparaît sous la plume de Freud à propos de la pulsion. Le sujet, dit-il, c'est le sujet de la pulsion, et non pas le sujet du langage. J'insiste sur ce point. Trois polarités de la vie psychique sont distinguées, qui vont articuler la métapsychologie freudienne :

- sujet (moi)-objet (monde extérieur) ;
- plaisir-déplaisir ;
- actif-passif.

Faisons un pas de plus dans l'évolution des éléments de la théorie freudienne permettant de cerner ce troisième modèle du langage que j'appelle la *signfiance*. En 1917, « Deuil et Mélancolie[3] » approfondit les logiques d'*ambivalence* entre sujet et objet. Dans la mélancolie, par exemple, l'objet est à la fois extérieur et intérieur, à la fois aimé et haï, et, pour cette raison, engendre la dépression : « j' » ai été abandonné(e) par mon amant ou ma maîtresse, un collègue de travail m'a blessé(e), il ou elle est mon ennemi(e), etc., mais les choses ne s'arrêtent pas là. Il m'est impossible de changer de partenaire ou de projet, car l'objet qui m'a causé du tort n'est pas seulement haï ; mais il est aussi aimé, et donc identifié à moi : « je » suis cet autre détestable, « je » me hais à sa place, voilà pourquoi il suscite ma dépression, jusqu'au suicide qui est un meurtre impossible, déguisé.

Quatrième et dernier mouvement : 1920 voit apparaître l'extraordinaire postulat d'une *pulsion de mort* qui serait l'onde porteuse de la pulsion de vie. La pulsion de vie en tant que *libido* avait été postulée par Freud dans *L'Interprétation des rêves*, au moment de l'élaboration de ce modèle optimiste où, nous disait-il, le rêve est la réalisation d'un désir sous l'action d'une pulsion liante, d'une pulsion de liaison telle qu'elle fonde le désir, l'acte sexuel, l'amour. Mais, au fur et à mesure que se déroule l'analyse de ses patients, Freud s'aperçoit que la pulsion de liaison n'est pas seule en cause dans ce qui programme notre vie psychique, qu'il existe aussi des résistances à l'évolution optimale du sujet et à l'analyse. Il pose alors l'existence d'une autre pulsion qui va à l'encontre de la pulsion de vie et qu'il va appeler la *pulsion de mort*, la *pulsion de déliaison*[4].

---

[1] André Green développe la définition du narcissisme en s'interrogeant sur sa valeur de « structure » ou d'« état » intermédiaire, instable de l'identité, dans Green (A.). 1983. *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Paris : Minuit.

[2] Une certaine lecture de Lacan pourrait nous conduire à penser que la notion de sujet va de soi, y compris chez Freud, mais il n'en est rien. Certains freudiens ont cru bon, à leur tour, de le considérer comme un artefact lacanien. Pourquoi parler de sujet, puisque le terme ne se trouve pas chez Freud ? arguent-ils. Freud parle, en effet, de moi, de ça, de surmoi, mais pas de sujet. Sauf, précisément, dans sa *Métapsychologie* (1917), trad. fr. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Gallimard, Paris, 1968 (*op. cit*., pp. 35, Coll. « Idées ») où le terme apparaît lié exclusivement à la pulsion et non pas à la construction symbolique, et encore moins au langage.

[3] In : Freud (S.). *Métapsychologie, op. cit.*

[4] *Cf.* Green (A.). 1992. *La Déliaison. Psychanalyse, anthropologie et littérature*. Paris : Les Belles-Lettres.

On néglige souvent de définir ce qui fait la difference entre pulsion érotique et pulsion de mort, entre Éros et Thanatos. Il faut se souvenir qu'Éros est liant, alors que Thanatos est déliant, qu'il découpe. La mélancolie en offre une représentation frappante : liens avec l'autre coupés, « je » m'isole du monde, « je » me replie sur ma tristesse, « je » ne parle pas, « je » pleure, « je » me tue. Et cette déliaison qui m'a coupé(e) du monde finira par me découper moi-même, par détruire ma pensée à force de découper la continuité de la représentation. Le postulat freudien le plus radical, qu'on a souvent perçu comme un pessimisme de Freud, mais qui n'est peut-être au fond que sa lucidité, consiste à poser que la pulsion de mort est la plus pulsionnelle. Postulat énigmatique s'il en est, mais qui affirme que l'onde porteuse est la pulsion de déliaison et que la pulsion de vie n'est qu'une sorte de mise au calme, de mise en cohésion de la première. Autrement dit, sous la pulsion de vie, sous l'érotisme, il faut s'attendre à trouver l'œuvre démoniaque de la pulsion de mort.

3.3. Le langage, source d'erreurs

Que devient le langage au fil de cette construction que nous parcourons ? Comment celle-ci nous permet-elle de comprendre le langage ?

Un détour est encore nécessaire avant de répondre à cette question. Entre-temps, les *résistances* à l'analyse se manifestent, empêchant la guérison, interrompant les cures, bloquant leur processus. Ces résistances conduisent Freud, non pas à rejeter la règle fondamentale de l'association libre (notez que jamais ce prétendu pessimisme ne lui a fait dire : les difficultés sont trop nombreuses, l'outil n'est pas bon ; jamais il n'a abandonné les bases initiales de sa théorie), mais à constamment modifier son optimisme relatif à l'efficacité de cette règle et à procéder à la fois à une réévaluation du langage et à la mise en place de la deuxième topique. Arrêtons-nous un instant à son étude intitulée « Le Moi et le Ça[1] » (1923) et à l'article sur la « Dénégation » (*Die Verneinung*[2], 1925), pour saisir ce mouvement dans son épure et dans sa phase la plus sûre.

Dans un premier temps, en ce qui concerne la place du langage, Freud maintient sa thèse selon laquelle les représentations inconscientes sont distinctes des représentations verbales, mais susceptibles d'être associées à celles-ci et, de ce fait, capables, par l'intermédiaire du langage, d'advenir à la conscience. Il n'y a pas de langage dans l'inconscient, qui est un réservoir de pulsions ; les représentations verbales sont du domaine du préconscient ; ce qui est pulsionnel est donc inconscient, mais peut parvenir à la conscience : « *La différence réelle entre une représentation inconsciente et une représentation préconsciente (idée),* écrit-il, *consisterait en ce que celle-là se rapporte à des matériaux qui restent inconnus, tandis que celle-ci (la préconsciente) serait associée à une représentation verbale. Première tentative de caractériser l'inconscient et le préconscient autrement que par leurs rapports avec la conscience […], ne peut devenir conscient que ce qui a déjà existé à l'état de perception consciente et, en dehors des sentiments, tout ce qui, provenant du dedans, veut devenir conscient, doit chercher à se transformer en une perception extérieure, transformation qui n'est possible qu'à la faveur des traces mnésiques (de mots entendus)*[3] *».* Le préconscient - ce qui est verbal - a donc d'abord été perçu ; une stimulation verbale est venue des autres, par leur discours qui a été perçu, puis oublié ; ce perçu-oublié est tombé dans l'inconscient où il est devenu une trace mnésique; et ce sont ces mots entendus, soudés aux perceptions, leurs traces mnésiques oubliées que les mots préconscients entendus aujourd'hui vont rechercher. L'appareil psychique se livre donc à un double jeu avec les mots d'abord, des mots m'ont ensemencé(e), des mots que « j' » ai perçus et qui sont tombés dans l'oubli ; ils ont formé des traces mnésiques sur lesquelles sont venues se greffer des perceptions ainsi que des pulsions émanant du dedans du corps; enfin, c'est ce conglomérat inconscient, sous le régime de la trace mnésique, que je repêche par l'intermédiaire des mots tels qu'ils fonctionnent actuellement dans mon psychisme adulte préconscient.

On se souvient de ce qui, dans le deuxième modèle « optimiste », conférait aux représentations verbales préconscientes le rôle majeur de levier du refoulement lui-même (donc le

[1] Freud (S.). « Le Moi et le Ça », *op. cit.*
[2] Freud (S.). 1934. « La Dénégation ». in : *Revue française de psychanalyse*, VII, 2, pp. 174-177 [trad. fr. H. Hoesli et en particulier traduction nouvelle et commentaires de Pierre Theves et Bernard This, in : *Le Coq-Héron*, 8, 1982].
[3] Freud (S.). « Le Moi et le Ça », *op. cit.,* pp. 187-188. Nous soulignons.

pouvoir de nous transférer de la conscience à la pulsion) : *ces représentations verbales*, étant jadis des *perceptions*[1] (contrairement aux idées abstraites qui, par conséquent, sont inutilisables dans la cure visant la levée du refoulement), pouvaient donc, comme toutes les traces mnésiques, redevenir conscientes. C'est parce qu'il y a eu des perceptions dans les mots que ces « mots-perceptions » - le signe freudien est un doublet hétérogène - peuvent se lier à la fois à la pulsion, et donc à l'investissement corporel, physique, traumatique, et à la représentation langagière, à la conscience. Les mots-doublets restent un carrefour entre la perception, la trace mnésique ancienne et la conscience, et c'est à partir de ce carrefour que les mots - tels que Freud les entend - sont susceptibles de devenir l'outil essentiel de la psychanalyse. Cela vaut pour le modèle optimiste que Freud maintient jusqu'à la fin de sa vie.

Mais un scepticisme s'installe et un changement important apparaît dans la pensée freudienne, probablement en raison de sa confrontation plus massive avec la psychose les mots, constate-t-il, ne sont pas simplement les garants de notre possibilité de retrouver les perceptions ou les traces mnésiques réelles ; cet avantage est aussi porteur de son envers. Non seulement les mots peuvent permettre aux choses *intérieures* de devenir conscientes, mais aussi et inversement, ils peuvent être source d'*erreurs* et engendrer des *hallucinations* ; ils ne sont pas si sûrs qu'ils le paraissent pour voyager de la perception à la conscience et vice versa; dès lors, le langage cesse d'être un terrain sûr pour conduire à la vérité. Freud reprendra ce problème dans un texte tardif, « Constructions dans l'analyse[2] » (1937) et dans l'*Abrégé de psychanalyse*[3] (1938). Le langage « *permet d'établir un lien étroit entre les contenus du Moi et les restes mnésiques des perceptions visuelles et surtout auditives*. *Dès lors, la périphérie perceptrice de la couche corticale peut être excitée* à partir de l'intérieur *et certains processus internes tels que les courants de représentations et des processus de pensée peuvent devenir conscients. L'équation perception-réalité (monde extérieur) est périmée. Les erreurs, qui désormais se produisent facilement et qui sont de règle dans le rêve, s'appellent hallucinations*[4] ».

Est-ce sous l'impact de ces deux limites apparues au pouvoir du langage (résistance-hallucination), la suite de l'étude « Le Moi et le Ça », que j'ai citée tout à l'heure, situant le langage dans le préconscient, non seulement ne reprend pas la problématique langagière, mais s'engage dans une autre voie, avec l'ébauche de la *deuxième topique*. Celle-ci est héritière du sujet des pulsions ainsi que du « complexe paternel[5] » tel qu'il fut posé par l'Œdipe, mais surtout par *Totem et Tabou*, puisqu'elle a l'ambition de rechercher « l'essence supérieure de l'homme[6] » qui se révèle dans la religion, la morale et le sentiment social. Une « essence supérieure » que Freud est loin d'hypostasier pour la rendre inconnaissable, mais qu'il scrute au contraire de près dans l'évolution de ses patients, en y distinguant notamment l'*identification*, l'*idéalisation* et la *sublimation*. Je l'appellerai, quant à moi, processus de *signifiance*. Le but que se propose Freud à partir de là consiste non pas à cerner le langage, mais à ouvrir la psychanalyse à un processus de symbolisation plus vaste dans lequel le langage prend sa place, mais où il n'est pas le dénominateur commun. En résumé, les « représentations verbales », quoique maintenues, sont provisoirement mises de côté au profit d'un processus plus global que Freud met en place dans le deuxième chapitre de son étude « Le Moi et le Ça », que nous examinerons au prochain cours.

---

[1] Perception que ni le modèle linguistique saussurien (signifiant- signifie), ni le modèle sémiotique triangulaire de Pierce ne prennent en compte.

[2] Freud (S.). 1985 (rééd.). « Constructions dans l'analyse ». in : Freud (S.). 1985 (rééd.). *Résultats, idées, problèmes II*. Paris : Presses Universitaires de France [trad. fr. E.-R. Hawelka, U. Huber, J. Laplanche].

[3] Freud (S.). 1938-1949. *Abrégé de psychanalyse*. paris : Presses Universitaires de France [trad. fr. Anne Berman].

[4] Je recommande, à ceux que la question du langage intéresse, un ouvrage très riche en détails sur la pensée freudienne et le langage, de Forrester (J.). 1980. *Le Langage aux origines de la psychanalyse*. Paris : Gallimard, où l'auteur insiste sur la découverte de Freud confronté à la psychose, et sur le problème posé par l'hallucination : des désirs, des angoisses peuvent prendre des chemins intérieurs et se cristalliser en mots qui n'ont rien à voir avec la réalité objective perçue par ailleurs (*cf* pp. 177 sq.). *Cf* aussi, Freud (S.). *Abrégé de psychanalyse, op. cit.,* pp. 75, et Freud (S.). 1939-1948. *Moïse et le Monothéisme*. Paris : Gallimard, pp. 131-134 [trad. fr. Anne Berman].

[5] Le terme n'est pas de Lacan qui parle pour sa part de « fonction paternelle ».

[6] Freud (S.). *Essais de psychanalyse, op. cit.,* pp. 206.

4. La coprésence sexualité-pensée

4.1. « Fatigués » ou « adolescents »

Avant de renouer avec le *processus de la signfiance* que j'ai commencé à vous présenter en abordant la *deuxième topique* freudienne à travers « Le Moi et le Ça », je vous propose une petite digression qui servira aussi de point d'orgue au thème de ce cours.

Sans doute certains d'entre vous sont-ils allés au colloque de la Société de psychanalyse de Paris, les 26 et 27 novembre dernier, car j'ai recueilli quelques échos autour du thème de la révolte, lequel suscite apparemment maintes interrogations, et c'est tant mieux. Parler de la psychanalyse comme discours-révolte signifie-t-il qu'on appelle le « divan » à « se lever pour prendre le pouvoir » ? La question ne manque pas de fraîcheur, pour ne pas dire plus, mais elle va me donner l'occasion d'effectuer deux mises au point.

Premièrement, j'ai indiqué qu'il fallait entendre le terme « révolte » dans un sens étymologique et proustien. Ajoutez aussi ces deux énoncés bien connus de Freud « *Là où c'était je dois advenir* » et « *J'ai réussi **là** où le paranoïaque échoue* ». Le patient, l'analysant est supposé occuper le lieu de ce « là ». Et ce « là » est une anamnèse; une mémoire enfouie dans l'inconscient (et que le retour du refoulé rend disponible) ou déposée dans l'histoire de la personne, englobant l'histoire générationnelle et, au-delà, éventuellement la phylogenèse (même si cette dernière optique est discutable, j'y reviendrai). De manière encore plus intenable, ce lieu-là - où je dois advenir dans ma remémoration - est un lieu où se dissocient le nommable et l'innommable, le pulsionnel et le symbolique, le langage et ce qui ne l'est pas.

Aussi est- ce un lieu très risqué, un lieu d'incohérence subjective, de mise en difficulté de la subjectivité ; j'ai pu parler à cet égard de « sujet en procès[1] ». Il ne s'agit donc pas, vous le voyez, d'une révolte au sens où l'on s'avancerait vers des « lendemains qui chantent », mais, au contraire, d'un *retour* et d'un *procès*.

Pourquoi, dans ce cas, ne puis-je m'en tenir au terme de « remémoration » ? Pourquoi me suis-je sentie obligée de réinvestir le terme de « révolte », quitte à insister sur son sens étymologique ? Précisément pour ne pas vous donner l'impression que l'aventure analytique et, d'une autre façon, l'expérience littéraire - nous en reparlerons - sont une simple remémoration, une simple répétition de ce qui a eu lieu, mais, comme dit Mallarmé, « un futur antérieur » ; car une modification, un déplacement du passé s'y opèrent et, à force de revenir sur ces lieux douloureux, à plus forte raison s'ils sont névralgiques, il se produit une reformulation de notre « carte psychique » (dans l'hypothèse optimale, bien sûr). Lacan a eu à ce sujet une belle phrase « La psychanalyse peut rendre l'imbécile canaille », et il est vrai que cela se voit aussi à force de répéter et de s'approprier ses symptômes, le sujet s'y fixe; il les répète et va jusqu'à se normaliser avec l'univers entier manipulé par ses symptômes enfin insérés, flattés, reconnus. Un certain nombre d'analystes, Winnicott, par exemple, dans une perspective pédiatrique et j'ajouterai avec toute la gentillesse que cela suppose -, voient dans la fin d'une analyse une « renaissance ». L'analyse pourrait permettre une renaissance. Vous entendez combien le terme est évocateur. Quant à moi, je préfère le terme de « révolte », car je veux vous parler non seulement de l'aventure analytique mais aussi de l'aventure littéraire. Et je tiens à marquer, dans les textes littéraires - ainsi que dans l'association libre du patient -, le sens coléreux, enragé, même, de cette renaissance. Tous ceux d'entre vous qui ont travaillé sur ces textes, et en particulier sur ceux du XXe siècle, savent combien ils sont animés d'un désir de bouleverser le monde, soi-même, l'Autre, l'amour et la mort. C'est dans cette optique que j'associe les termes de répétition, remémoration, anamnèse avec celui de rénovation, et que je propose de réfléchir sur leur condensation dans les connotations du mot « révolte ». Voilà pour le premier développement.

Ma seconde mise au point relève de l'histoire de la psychanalyse et me permet de défendre ma propre position. Il y a quelques années, Catherine Clément a fait paraître un ouvrage intitulé *Les Fils de Freud sont fatigués*[2] pour mettre en garde contre un certain ressassement des théories analytiques. Son diagnostic m'avait paru quelque peu pessimiste, mais il n'était pas dépourvu de vérité. Peut-être « les filles de Freud », pour des raisons œdipiennes que je vous exposerai bientôt, sont-elles en effet moins fatiguées que les fils. Je pense, par exemple,

[1] *Cf.* Kristeva (J.). 1977. *Polylogue*. Paris : Le Seuil, pp. 55-107.
[2] Clément (C.). 1978. *Les Fils de Freud sont fatigués*. Paris : Grasset.

à Hélène Deutsch[1], une disciple de Freud, qui a introduit des notions toujours utilisées concernant les personnalités « comme si », encore appelées « faux- self ». Elle s'intéressait aux mouvements politiques, à l'art, à la littérature, et surtout prospectait, avec ses patients, ces états de la personnalité où nous nous construisons des masques ; ces procédures défensives nous rendent de grands services à certains moments, bien qu'il nous arrive de ne plus pouvoir en supporter la charge ; leurs aléas motivent alors la demande d'analyse. Eh bien, Hélène Deutsch considérait qu'on ne peut pas analyser (et je pense pour ma part qu'on ne peut pas davantage interpréter les textes littéraires) si on ne garde pas une certaine ouverture de son propre appareil psychique - souplesse, possibilité de modification - qui est en définitive une aptitude à la révolte. Rien ne servirait de se maintenir en position de vérité normative encore que cette position de « sujet supposé savoir », comme l'appelait Lacan, soit un aspect nécessaire de l'analyse - si l'analyste n'était pas aussi ce qu'Hélène Deutsch désigne, quant à elle, comme un « éternel adolescent ». Cela peut prêter à sourire, car on sait ce que l' « éternel adolescent » comporte d'immaturité et de fragilités versatiles qui vont de la dépression à l'hystérie, de l'engouement amoureux à la déception. Mais cela indique aussi justement une certaine souplesse des instances, une adaptabilité, une capacité de se modifier en fonction de l'environnement et de l'autre ainsi que contre eux. C'est cet aspect-là qu'il est important de cultiver, non seulement quand on écoute les patients mais aussi quand on lit les textes littéraires : ils nous apparaissent alors - et alors seulement - non pas comme des fétiches ou des objets morts correspondant à des états définis de l'histoire ou de la rhétorique, mais comme autant d'expériences de survie psychique de la part de ceux qui s'y sont engagés, et de nous-mêmes.

Je dirai également, pour répondre à une question qui m'a été posée à la fin du dernier cours, quelques mots de l'événement que constitue, dans le champ de la culture et de la littérature, le suicide de Guy Debord[2]. C'était un homme révolté, et c'est en homme révolté qu'il avait diagnostiqué cette société comme une « société du spectacle », dont il démonta les rouages, à l'Est comme à l'Ouest, dont il analysa l'évolution dans un style ultra-classique, empruntant aux tonalités du cardinal de Retz, de Bossuet, de Saint-Simon, enfin de Lautréamont dans ce que ce dernier avait de formulaire, de classiquement compact. C'était certes un acte de révolte que d'utiliser ce style-là, et on peut considérer le suicide comme un geste de révolte ultime. À moins qu'il ne soit - comme le craignent et le regrettent certains amis et complices de Debord - une affirmation involontaire de la toute-puissance du spectacle, lequel est parvenu à contraindre son détracteur le plus violent à une néantisation volontaire et dramatique sur-le-champ célébrée et annulée. Toute résistance pathétique au spectacle est-elle destinée à être résorbée et zappée ? Le spectacle se nourrit-il aussi de la mort spectaculaire ? La question mérite d'être posée, ne serait-ce que pour tenter ce pas « hors du rang » où s'alignent les meurtriers, selon la formulation de Kafka : ce pas de côté, empruntant l'invisible labyrinthe d'une interrogation, parfois glissant dans la tapageuse bagarre contre la morale, ou essayant simplement la recherche d'un style. En effet, dénoncer avec emphase classique témoigne clairement d'un courage admirable; chercher, dans le négatif, à advenir « là où c'était » est une autre voie que j'essaie de vous faire entrevoir cette année ; elle ne s'oppose pas à celle de Debord, mais s'y appose, discrètement.

Vous constatez que la révolte, fût-elle la plus insoutenable, me conduit aux actes de langage - et à leurs pièges. Nous voici donc ramenés à ce que je vous annonce depuis plusieurs cours déjà : le troisième modèle du langage qui me paraît se dessiner dans la théorie freudienne et que j'ai commencé à vous exposer comme un processus de signifiance fondé sur le négatif.

Sans analyser le langage à proprement parler, Freud l'inclut dans la capacité signifiante des êtres parlants cette « signifiance » qui intéresse le sémioticien et que Freud appelle, dans « Le Moi et le Ça », « l'essence supérieure de l'homme ». Elle est rendue accessible à l'expérience psychanalytique à travers trois modalités que Freud y découvre et que je vais détailler aujourd'hui, avant de vous donner un exemple emprunté à la clinique pour en illustrer les impacts. Il s'agit de l'*identification*, de l'*idéalisation* et de la *sublimation* ; on les rencontre aussi bien dans l'expérience analytique que dans l'expérience esthétique.

---

[1] On se référera utilement à ce propos à mon livre Kristeva (J.). 1993. *Les nouvelles maladies de l'âme*. Paris : Fayard, Coll. Livre de Poche « Biblio essais ».

[2] Le mercredi 30 novembre 1994, à l'âge de soixante-deux ans.

4.2. *Einfühlung*

La première variante de l'identification - dite par Freud « primaire » - s'opère avec un schème imaginaire, avec « le père de la préhistoire individuelle » qui est tout autre que la concentration pulsionnelle sur un objet[1]. Nous retrouverons ce phénomène avec l'idéalisation amoureuse dans le discours amoureux. Il s'agit d'une étape très archaïque du développement du futur être parlant, mise en œuvre avec un schème que Freud désigne comme une occurrence archaïque de la paternité. Celui-ci n'a rien à voir avec le père ultérieur qui interdit avec le père œdipien, père de la loi. « Directe et immédiate », cette *identification primaire* - Freud parle d'une *Einfühlung* - est une sorte de fulgurance qui n'est pas sans rappeler l'hypothèse de l'irruption du langage dans l'histoire de l'humanité (hypothèse reprise par Lévi-Strauss, selon laquelle l'évolution ne se serait pas effectuée lentement, par l'acquisition de rudiments qui auraient amené progressivement à l'acquisition totale du langage, mais « tout d'un coup[2] »).

Bien qu'elle se produise avec « le père de la préhistoire individuelle » et, de fait, semble d'emblée connotée au masculin, l'identité primaire, précise Freud, mobilise une ambivalence, car ce père archaïque comporterait les caractéristiques des « deux parents ». S'agit-il d'uns identification avec la mère phallique ? Pas vraiment. À cette étape archaïque de l'évolution psychique, le sujet se distancie déjà de la dyade mère/enfant et se transfère à un *pôle tiers* pas encore instance symbolique, mais amorce de la « tiercité » déjà, que préfigure le désir de la mère pour un autre que l'enfant - son père à elle ? le père de l'enfant ? une instance extrafamiliale ou symbolique ? Dans l'incertitude de ce dégagement s'esquisse cependant l'espace imaginaire où se tient ce tiers aimant, « père de la préhistoire individuelle », clé de voûte de nos amours et de notre imagination.

Je mettrai en perspective avec ce « degré zéro » de l'identité, selon Freud, qu'est l'identification primaire deux propositions plus récentes concernant les archaïsmes du sujet : le « stade du miroir » selon Lacan[3] et le « moi-peau » de Didier Anzieu[4].

Le stade du miroir est supposé constituer l'étape primordiale d'une identification imaginaire, sous l'em- prise de la relation maternelle, avec, déjà, la reconnaissance de l'image du moi comme séparée de celle de la mère, quoique dépendante de sa présence.

Autrement primordial est le contact tactile avec le contenant maternel : la sensibilité de la peau fournit une première délimitation du futur moi vis-à-vis du reste du monde qu'annonce la mère. À partir de là, c'est sur cette surface-peau que vont se jouer maintes difficultés d'individuation, qui vont de l'eczéma aux éruptions les plus diverses et qui concernent les limites non plus seulement de la peau, mais aussi celles de l'endurance psychique. La peau comme surface de perception et de projection du moi est ce substrat du miroir, ce contenant premier qui est susceptible de rassurer, d'apaiser, de donner à l'enfant une certaine autonomie, sur laquelle pourra s'étayer l'image narcissique ou, au contraire, sans laquelle le miroir volera en éclats. La fragmentation psychotique du sujet laisse entendre une peau abîmée autant qu'un miroir sans tain. Or, pour maternelles que soient ces étapes de la « peau » et du « miroir » dans l'identification du sujet, ce que j'essaie de vous faire comprendre, c'est qu'elles sont tributaires du « père de la préhistoire individuelle ».

S'il est vrai que la peau est le premier contenant, la limite archaïque du moi, et que, sur cet autre vecteur sensoriel qu'est le regard, le miroir joue le rôle de premier vecteur de l'identité représentée et représentable, quelles sont les conditions pour que tous deux adviennent et soient des contenants optimaux ? La réponse est à trouver dans le « père de la préhistoire ». Cette « tiercité » primaire permet un espacement entre la mère et l'enfant ; peut-être empêche-t-elle l'osmose autant que la guerre sans merci où alternent autodestruction et destruction de l'autre. Pour cette raison, le « père de la préhistoire individuelle » - bien avant l'interdit œdipien - est une barrière contre la psychose infantile.

---

[1] *Cf.* Freud (S.). « Le Moi et le Ça », *op. cit.,* pp. 200, et Kristeva (J.). 1983. *Histoires d'amour*. Paris : Denoël [« Folio-Essais » n° 24, 1985, pp. 38 sq.].

[2] *Cf* Lévi-Strauss (C.). « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss ». in : Mauss (M.). 1950. *Sociologie et anthropologie*. Paris : Presses Universitaires de France, pp. XLV-XLVII.

[3] Lacan (J.). 1966. *Écrits*. Paris : Le Seuil, pp. 93-100.

[4] Anzieu (D.). 1983. *Le Moi-peau*. Paris : Dunod.

Ultérieurement, dans l'expérience esthétique, c'est sur cette figure du père aimant - que célèbrent tant de religions, notamment la chrétienne, en oubliant la guerre d'Œdipe contre Laïos et en déniant la révolte du fils contre la loi -, c'est sur cette figure du père qui nous aime, dis-je, que s'appuie l'artiste lorsqu'il représente dans ses toiles ou ses textes la figure démoniaque ou abjecte d'une femme-mère dont il lui est vital de se séparer. L'idéalisation du père, la réparation béatifiante de son image qui soutient ces expériences-là comportent, en effet, un déni de la réalité oedipienne. Il est cependant indispensable de noter que ce déni est en quelque sorte compensé par la réhabilitation du « père de la préhistoire individuelle » grâce à quoi le sujet ne s'enlise pas dans la perversion croisée, mais trouve les ressources à propre- ment parler imaginaires pour continuer la révolte interne à son autonomie et à sa liberté créatrice. Dans cet ordre d'idées, on connaît la dette que l'artiste nourrit à l'égard du grand-père ou de l'oncle maternel et, bien entendu, les allégeances religieuses qui le conduisent à célébrer les figures sacrées de la paternité dans les religions de son choix.

4.3. Sublimation

À la suite de cette phase initiale de la subjectivation, deux étapes supplémentaires détaillent la signifiance que Freud précise dans la *deuxième topique*. D'abord, ce moi ainsi primitivement identifié au « père de la préhistoire » se prend lui-même pour objet, ou plutôt peut devenir l'objet du ça regarde, tu peux m'aimer, « je » ressemble tellement à l'objet ! Notez bien en quoi consiste le processus sublimatoire. Préalablement identifié au père de la « préhistoire individuelle », le moi s'investit lui- même c'est dire qu'il s'aime lui-même en tant qu'identifié au père imaginaire aimant, et cet amour est une libido non pas sexuelle, mais narcissique. « *La transposition de la libido d'objet en libido narcissique […] implique évidemment le renoncement aux buts purement sexuels, une désexualisation, donc une sorte de sublimation*[1] ». Une telle transformation entraîne la dissociation ou la démixtion des différentes pulsions (notamment des deux principales pulsion de vie et pulsion de mort) et libère la pulsion de mort. Nous voici devant une étrange capacité de ce moi identifié au père imaginaire, dit « de la préhistoire individuelle » : en se dégageant des pulsions pour s'hominiser et accéder à l'imaginaire qui le conduira jusqu'à la représentation langagière, le moi se désérotise et, ce faisant, il s'expose… à la pulsion de mort : « *En s'appropriant ainsi la libido attachée aux objets vers lesquels le Ça est poussé par ses tendances érotiques, en se posant comme le seul objet d'attachement amoureux, en désexualisant ou en sublimant la libido du Ça, le Moi travaille à l'encontre des intentions d Éros, se met au service de tendances instinctives opposées*[2] ». N'est-ce pas exorbitant ? Narcisse se met au service de la pulsion de mort! Si vous suivez bien Freud, il nous dit que la pulsion de mort est d'emblée inscrite ainsi dans le processus de subjectivation ou de constitution du moi comme palier initial et indispensable dans la mutation de la pulsion en signflance. Ou, pour formuler les choses encore plus paradoxalement, c'est la pulsion de mort qui vient consolider le moi narcissique et qui lui ouvre la perspective d'investir, non pas un objet érotique (un « partenaire »), mais un pseudo-objet, une production du moi lui-même, qui est tout simplement sa propre aptitude à se représenter, à signifier, à parler, à penser : le Moi investit la signifiance quand il désérotise et utilise la pulsion de mort interne à son narcissisme. Avouez que c'est pour le moins dramatique !

Où en sommes-nous ? Le langage abandonné au profit d'un processus plus large que j'ai appelé une signifiance, et que Freud nomme « travail de pensée » ou d' « intellectualisation », conduit le fondateur de la psychanalyse à mettre en relation la série idéalisation- sublimation-religion-culture avec…, la pulsion de mort.

On connaît l'accomplissement de cette tendance par le Surmoi s'il ne peut pas renier ses « origines acoustiques », si ses représentations verbales (notions et abstractions) sont de nature à le rendre accessible à la conscience, si, par ailleurs, l'énergie de fixation de ces contenus provient du ça, le surmoi accapare le sadisme et sévit contre le moi *« C'est une sorte de culture pure de l'instinct de mort*[3] ». Les kleiniens ont, par ailleurs, remarqué que lorsque le langage se manifeste chez l'enfant, le futur sujet parlant passe par une « phase dépressive » : il ressent - et se représente par l'affect de tristesse - sa séparation d'avec la mère ; pour être capable, seulement à la suite de cette expérience mélancolique, de « retrouver » l'objet

[1] Freud (S.). « Le Moi et le Ça », *op. cit*., pp. 199.
[2] *Ibid.,* pp. 218.
[3] Freud (S.). « Le Moi et le Ça », *op. cit*., pp. 227.

perdu (la mère) en imagination : en la visionnant d'abord, en la nommant ensuite par la transformation des écholalies en véritables signes linguistiques[1].

Je souligne une fois de plus l'ambiguïté qui est au cœur de la sublimation, comme de tout accès au symbolique que la sublimation éclaire. Au cœur de ce repli narcissique, la pulsion de mort investit donc le Narcisse et menace son intégrité. Le travail de la pensée s'enclenche au prix de cette menace. L'appareil psychique se sert du négatif et assume ses risques pour produire ce qu'André Green appelle « le travail du négatif[2] », que Freud a développé dans son texte sur « La Dénégation ». La « pulsion de mort », renvoyée sur le moi, fait un saut qualitatif pour inscrire non pas des *relations* avec l'autre, mais des représentations avec cet autre au sein de l'excroissance du moi que devient le psychisme. Bien qu'il ne se limite pas à la seule sublimation, le psychisme est fondé par elle de part en part, car c'est la capacité de signifiance (représentation-langage-pensée) basée sur la sublimation qui structure toutes les autres manifestations psychiques.

Il s'agit là, en somme, d'une intégration profonde, dans la pensée freudienne, de la dialectique hégélienne. La libido détachée de l'objet se tourne vers Narcisse et le menace, vous ai-je dit. Qu'est-ce qui va faire contrepoids et empêcher Narcisse d'être détruit ? C'est un nouvel objet, qui n'est ni maman ni papa, ni le sein ni quelque objet érotique externe, ni le corps propre, mais un objet artificiel, interne, que Narcisse est capable de produire ses propres représentations, le langage, les sons, les couleurs, etc. Telle est l'alchimie de la sublimation que Freud place au cœur de la possibilité de penser et qui nous intéresse bien sûr au plus haut point pour comprendre l'œuvre des écrivains.

Le texte de Freud sur « La Dénégation[3] » (1925) revient sur ce provisoire abandon du langage pour le reconsidérer non plus à la lumière des « R. chose / R. mot », inconscient préconscient verbal/conscient, mais à partir de ce que « Le Moi et le Ça » avait établi à propos du processus global de la signifiance, à la lumière de cette intrication entre sublimation-idéalisation-pulsion de mort, opposée à la pulsion érotique, que je viens longuement de commenter. Dans « La Dénégation », Freud postule un *rejet* pulsionnel (*Ausstossung-Verwerfung*) qui, à force de se répéter, se mue en dénégation (*Verneinung*) et pose, donc affirme, en même temps que le *déni* du contenu pulsionnel, la représentation symbolique de celui-ci : « je » n'aime pas ma mère = « j ` » admets (sous condition de négation) que « je » l'aime (le contenu inconscient lui-même). Le langage s'inscrit intrinsèquement dans un processus de négativité fort hégélien[4] et reprend le mécanisme d'identification- sublimation que Freud avait appliqué à la pulsion du ça pour faire advenir le moi[5]. Avec l'article sur « La Dénégation », la dynamique de la deuxième topique est transportée au cour même du signe linguistique et de la capacité de symbolisation.

Je vous conseille de lire « Le Moi et le Ça » en parallèle avec l'article sur la *Verneinung*, afin de bénéficier de l'éclairage réciproque des deux études. Vous comprendrez alors que Freud nous propose *autre chose qu'un modèle du langage* : à savoir un modèle de la signifiance, présupposant le langage et son substrat pulsionnel, mais saisissant le langage et la pulsion par le « travail du négatif ». Ce dernier conduit du présignifiant au signe et aux étages supérieurs d'une subjectivité stratifiée (le ça, le moi et le surmoi), qui se conditionnent l'un l'autre dans un processus circulaire ou spiralé. « *C'est ainsi que le Ça héréditaire abrite des restes d'innombrables existences individuelles, et lorsque le Moi puise dans le Ça son Surmoi, il ne fait peut-être que retrouver et ressusciter des aspects anciens du Moi*[6] ».

Des lacaniens m'ont souvent demandé où était « l'objet a » dans les travaux de Barthes, par exemple. Autrement dit, ils voulaient savoir comment repérer l'objet de désir dans un texte ou dans la théorie du texte. Eh bien, « l'objet a » dans la littérature et la théorie de la littérature, c'est le langage ; non pas tel amant, tel fétiche, tel code social repérable au niveau thématique ou psychologique, mais le langage. Narcissisme outrancier ? Pas seulement, parce

[1] *Cf.* Segal (H.). 1957. « Note on symbol formation ». in : *International Journal of Psycho-Analysis*, col. XXXVII, part. 6 [trad. fr. 1970. in : *Revue française de psychanalyse*, t. XXXIV, 4, juillet, pp. 685-696].
[2] Green (A.). 1993. *Le Travail du négatif*. Paris : Minuit, Paris.
[3] Freud (S.). « La Dénégation », *op. cit.*
[4] Cf Appendice I, commentaire parlé sur la *Verneinung* de Freud, par Jean Hyppolite, et « Introduction » et « Réponse », de J. Lacan, pp. 369- 399 et 879-887, in : Lacan (J.). *Écrits, op. cit.*
[5] Freud (S.). « Le Moi et le Ça », *op. cit.*
[6] Freud (S.). *Essais de psychanalyse, op. cit.,* pp. 209.

que c'est le langage qui ouvre vers toute extériorité, et rien d'autre. Seulement, si ce moment de la sublimation que je vous ai décrit était raté, les signes du langage ne seraient aucunement investis, et le travail de la pensée n'aurait aucun intérêt pour le sujet. L'hallucination, ou la psychose, seraient le lot de cet échec. L'écrivain, quant à lui, est celui qui assume de la manière la plus intense cette alchimie de la sublimation.

Je m'efforce de vous faire comprendre, cependant, que la sublimation n'est pas uniquement une activité esthétique. Dans l'activité esthétique, dirons-nous, cette dynamique pour le moins dangereuse est hypostasiée ; ses objets - sons, couleurs, mots, etc. - deviennent une production narcissiquement investie en même temps qu'un mode de vie avec les autres. Mais c'est chez tout être parlant que le mécanisme de la sublimation est indispensable et sous-jacent au travail de la pensée.

4.4. La phylogenèse ou l'être ?

La négativité de la signifiance n'est pas la seule caractéristique de ce troisième modèle qu'on pourrait déduire de l'état final de la pensée freudienne. Rappelez-vous que l'aspect le plus troublant de l'énigmatique « fable » de *Totem et Tabou* consiste moins à expliquer l'ontogenèse avec la phylogenèse qu'à affirmer le caractère *réel* (non fantasmatique) des *actes* présupposés à l'*Homo sapiens* de la période glaciaire. Ce n'est pas un *fantasme* de meurtre ou de dévoration du père que les frères ont eu, soutient Freud contre ses amis et disciples prudents qui essaient de lui faire abandonner cette hypothèse ; ils ont *réellement* tué et mangé.

On peut se contenter de soutenir que Freud a besoin de cette « réalité » de la phylogenèse pour tenter de lier le destin psychique d'un individu à l'histoire humaine antérieure. J'irais plus loin. Compte tenu des périodes incommensurables que Freud évoque et du fait que celles-ci supposent des mutations humaines *monumentales* (au sens de Nietzsche) plutôt que des événements réels localisables dans une suite historique, il s'agirait essentiellement, pour Freud, d'ouvrir le destin *subjectif* à l'*historial* et à l'appel *transsubjectif* d'une éclaircie dans ce que Heidegger nomme l'Être. L'embarras de cette butée (ou de cette ouverture ?) freudienne s'énonce en termes paléontologiques ou darwiniens, comme il se doit pour un médecin viennois méfiant vis-à-vis de la philosophie.

Ainsi, Freud explique la bisexualité soit ontogénétiquement par l'impuissance de la néoténie et par le devenir du complexe d'Œdipe, soit phylogénétiquement : « *Une hypothèse psychanalytique la représente comme un reste héréditaire de l'évolution vers la culture qui s'était déclenchée sous la poussée des conditions de vie inhé- rentes à la période glaciaire. C'est ainsi que la séparation qui s'opère entre le Surmoi et le Moi, loin de représenter un fait accidentel, constitue l'aboutissement naturel du développement de l'individu et de l'espèce, développement dont elle résume pour ainsi dire les caractéristiques les plus importantes ; et même, tout en apparaissant comme une expérience durable de l'influence exercée par les parents, elle perpétue l'existence des facteurs auxquels elle doit sa naissance*[1] *».*

Plus encore, les facteurs organisant la différenciation de l'appareil psychique en ça et moi, ou plus généralement la négativité génératrice d'un fonctionnement signifiant stratifié, ne remontent pas seulement à l'homme primitif, « *mais aussi à des êtres vivants beaucoup plus simples, car elle est l'expression nécessaire de l'influence du monde extérieur*[2] ».

Vous constatez que le phylogénisme de Freud[3] vient suppléer à la nécessité qui s'est ouverte devant lui de penser l'extrapsychique. Contre le panpsychisme et la négativité de la signifiance dont il raffine les couches, il fait appel à une « histoire monumentale » (nietzschéenne) ou à une « réalité extérieure » (pour rester dans sa terminologie) distincte de l'activité psychique et cependant inséparable de sa signifiance. Ce dehors historiai qui ne signifie pas au sens linguistique du terme (puisque Freud en prend les exemples chez les primitifs, les organismes inférieurs ou la matière inorganique) insiste néanmoins dans le ça et dans ses conflits avec le moi et se prolonge dans l'héritier du ça : le surmoi. « *La lutte qui faisait*

[1] Freud (S.). « Le Moi et le Ça », *op. cit.,* pp. 205.
[2] *Ibid.,* pp. 208.
[3] Attesté par plusieurs écrits, depuis les manuscrits récemment publiés sous le titre *: Vue d'ensemble des névroses de transfert* (1915), trad. fr. P. Lacoste, Paris : Gallimard, 1986. Et in : *Œuvres complètes*, XIII, 1914- 1915, pp. 281-302, Paris : Presses Universitaires de France, 1988, jusqu'à *Moïse et le Monothéisme* (1939), *op. cit.*

rage dans les couches profondes, sans pouvoir se terminer par une rapide sublimation, se poursuit désormais, comme la bataille contre les Huns dans le tableau de Kaulbach, dans une région supérieure[1] ». Freud multiplie les métaphores et sa pensée ne cesse d'interroger l'histoire primitive comme réalité extérieure, rebelle à la représentation psychique et plus étroitement langagière; autant que comme source de sa négativité signifiante. Je vous rappelle que Freud, ici, a abandonné le langage, pris dans le sens étroit d'un système grammatical ou rhétorique, pour en parler comme d'une dynamique inter et intrasubjective.

Les héritiers de Freud ont tendance à interpréter cette nouvelle « fable » phylogénétique soit comme une réhabilitation de l'archaïque, soit comme une invitation à inclure les générations antérieures au sujet dans le destin psychique du sujet lui-même, soit encore comme un projet visant à ouvrir l'histoire hégélienne pour une interprétation optimale de l'inconscient[2]. Seul Lacan est allé, pour sa part, dans une direction imprévisible pour Freud et que lui a suggérée la philosophie contemporaine, soucieuse de contourner la métaphysique et d'interroger l'être présocratique. Je situerai dans le sillage de ce dernier Freud, auquel je viens de faire référence, la formulation lacanienne du sujet parlant comme *Parlêtre* : condensation en jeu de mots qui exprime l'incontournable insistance de l'*être* (hors-sujet, hors-langage) au cour de la parole humaine déroulant sa négativité et qui fait écho au *Dasein* de Heidegger. *Da* - ici, « je » parle, jeté, rejeté comme « je » suis, de l'être. Ma parole rejoignant le sens historiai qui déborde la signification subjective de mon discours.

Lorsque, dans « Constructions en analyse[3] » (1937), Freud compare celle-ci à un délire, rappelons-nous la phrase qu'il a écrite à Ferenczi le 6 octobre 1910 : *« Je réussis là où le paranoïaque échoue* ». Le délire prend les mots pour des choses et échoue dans la symbolisation, en même temps qu'il forclôt l'autre et projette sur lui les pulsions - notamment la pulsion de mort. En d'autres termes, les mots ne tiennent pas lieu de protection symbolique, la fonction paternelle est caduque, le pacte avec l'autre est aboli, « je » mets à la place de l'autre ma pulsion de mort que « je » crois dès lors recevoir du dehors. Dans cette logique, qui est celle du paranoïaque, celui-ci échoue à préserver le dehors, l'autre et le langage. Cependant, par sa folle vérité, la psychose dévoile l'hétérogénéité de l'appareil psychique alimenté et actionné par un dehors transmué en autre autant qu'en langage, et constamment menacé par ce même dehors. L'extrême audace qui m'apparaît aujourd'hui avoir été celle de Freud consiste à ne pas refouler cette latence délirante interne à l'appareil psychique livré à l'être rebelle. Freud ne se contente pas de s'en protéger par l'*épreuve de réalité* qu'une certaine écoute psychanalytique a retenue de ses travaux. S'il réussit là où le paranoïaque échoue, c'est qu'il ne cesse de revenir sur l'*historial* - l'être, le transpsychique ; le transsubjectif. Pour en faire quoi ?

4.5. L' « association libre » est-elle seulement un langage ?

Laissant ouvert le champ du discours - ainsi que celui de l'interprétation - comme une *narration* qui se nourrit de sensations-traces mnésiques et les transpose (*métaphorein*) en signes narratifs investis ppur eux-mêmes, l'être humain est un parlant habité par Éros-Thanatos et par une troisième composante qui n'est ni langage ni pulsion, mais qui surdétermine les deux premières : c'est la *signifiance*. Les deux scènes du conscient et de l'inconscient en jouxtent une troisième, celle de l'extrapsychique. Il existe, hors du psychique, un horizon de l'être où la subjectivité humaine s'inscrit sans s'y réduire, où la vie psychique est excédée par cette *signflance*. Freud définit la capacité d'idéaliser et de sublimer en formant un moi à partir du ça ; Bion parle de fonction K-*knowing*, s'ajoutant à L-*love* et H-*hate* ; André Green propose une fonction *objectivante* qui transforme une activité (la sublimation) en objet-possession par le moi (« j' » aime, « je » désire mon œuvre, ma pensée, mon langage). Freud, l'analyste, consacre ses dernières années aux œuvres de sublimation en déchiffrant arts et religions ; parallèlement, il essaie, en interprétant au sein de la cure, d'attirer les investissements du patient sur l'activité narrative tournée vers l'être à la fois comme source et altérité.

Notez la différence par rapport aux débuts de la découverte de l'inconscient : il ne s'agit plus de la *structure* du langage telle quelle, mais du *récit* fantasmatique (fable, conte, mythe) construit avec le matériau de ce langage. Mais qu'est-ce d'autre, sinon la pleine valeur retrouvée de la règle fondamentale dite de l'association libre ? Racontez-moi vos

[1] Freud (S.). « Le Moi et le Ça », *op. cit.,* pp. 209.
[2] André Green, notamment.
[3] Freud (S.). « Constructions en analyse », *op. cit.*

fantasmes, mettez en récit le sadomasochisme de vos pulsions, de vos parents, grands-parents, histoires transgénérationnelles et primitives et, pourquoi pas, faites-vous animaux, plantes, amibes ou pierres ; faites entrer l'irreprésentable dans la représentation. Le Verbe pourra vous révéler vos vérités en vous réconciliant avec…, qui ? Avec vous-même seulement ? Non, avec l'autre du psychique, voire avec l'autre du langage. Cela n'a pas de mot. C'était le *logos* pour les présocratiques. Les Grecs ont dit « être ». Lacan n'hésitera pas à reprendre cette évocation. La plupart des analystes reculent devant cette optique, parce qu'ils ne voient pas comment intégrer la notion d'être dans la clinique et qu'ils restent, à juste titre, réticents à la phénoménologie allemande - Binswanger, par exemple - qui, à force de s'interroger sur cet extrapsychique, sur cet extrasubjectif, donne à l'interrogation sur l'être humain un horizon si noble et abstrait qu'elle en oublie la sexualité et finit par dissoudre l'expérience humaine. Or, Freud nous a appris au contraire à sexuer l'être, à l'altérer, à déchiffrer l'autre en lui, au sens du conflit pulsionnel, du « tu » et du féminin-masculin.

La signifiance que j'essaie de dégager par ma lecture de Freud paraît autrement plus vaste, vous en conviendrez, que l' « esprit » des cognitivistes calqués sur la logique, quand ce n'est pas sur l'informatique. Une signifiance ouverte sur l'être et qui se présente ici et maintenant dans les structures de la narration, voilà de quoi raviver vos intérêts que j'espère n'avoir pas trop assoupis avec ce parcours analytique - vos intérêts d'interprètes de textes, qu'ils soient sacrés ou littéraires.

4.6. De nouveau la sublimation : resexualisée

Pourtant, arrivés à ce degré dans l'investigation de l' « essence supérieure » de l'homme que visait Freud, n'oublions pas l'écueil que le fondateur de la psychanalyse n'a jamais sous-estimé : laissée à elle-même, la sublimation désintrique les pulsions mêlées, dégage la pulsion de mort et expose le moi à la mélancolie. On a trop souvent souligné le lien de l'art et de la mélancolie[1] pour ne pas poser la question brutalement: comment font ceux qui n'y succombent pas ? La réponse est simple : ils resexualisent l'activité sublimatoire - ils sexualisent les mots, les couleurs, les sons. Soit par l'introduction de fantasmes érotiques dans la narration ou dans la repré- sentation plastique (Sade, Diderot, Proust, Genet, Céline, Joyce, etc.), qu'accompagnent ou non des activités érotiques réelles : ce faisant, les artistes mettent en acte la conception freudienne d'un langage sous-tendu par la dramaturgie des pulsions inconscientes, tandis que l'analyse, au contraire, se propose de les traduire ou de les « élaborer » ; soit par une concentration plus ou moins exclusive sur l'acte sublimatoire lui-même et son produit (le livre, la composition musicale, le jeu instrumental) qui tiennent lieu d'auto-érotisme, d'autant qu'ils sont soutenus par des gratifications sociales ou des assurances idéalisatrices religieuses (Bach).

En dehors des grandes performances esthétiques, elles- mêmes souvent conflictuelles et menacées, l'activité sublimatoire laisse cependant le sujet parlant exposé à cette doublure de la signifiance qu'est la pulsion de mort. Freud en a magistralement relevé la puissance, non pas parce qu'il a été victime d'un dolorisme ou d'une tendance à dévaloriser les œuvres d'art qu'il tenait au contraire en haute estime, mais en raison d'une lucidité exemplaire qui a noué le sort du *sens* au destin de la *négativité.*

L'état inachevé et ouvert de cette troisième étape de la pensée freudienne au sujet du « langage », où celui-ci est pris en écharpe par des préoccupations plus vastes, est très bénéfique : il n'existe pas de dogmatique freudienne à propos du langage (comme il peut y en avoir une sur les « fantasmes originaires », les « pulsions », etc.). La complexité de l'interrogation freudienne dans ce champ propose à la psychanalyse contemporaine des domaines féconds de recherche. En voici quelques-uns :

1. L'hétérogénéité de l'aire du langage (1er modèle), incitant à penser *divers types* de représentation (R. mot/ R. chose), à les raffiner jusqu'aux sensations qui ont donné tant de mal aux phénoménologues et que les cognitivistes croient aujourd'hui pouvoir subsumer dans les catégories logiques.
2. La prépondérance de la verbalisation (« règle fondamentale ») devrait nous conduire à nous interroger non seulement sur la faculté du *récit* à aborder les contenus fantasmatiques, mais aussi sur ses limites à cet égard.

[1] *Cf.* Kristeva (J.). 1987. *Soleil noir. Dépression et mélancolie*. Paris : Gallimard, Paris.

3. La prise au sérieux de l'acte psychique non verbalisable conduit à diagnostiquer des fonctionnements opératoires psychosomatiques ou des constructions fantasmatiques opératoires faites d'*images* et clivées des paroles[1].
4. Ouverture du psychisme à la dimension de l'*être* comme extériorité psychique abordable par un élargissement des capacités rhétoriques ou sublimatoires de l'analyste et de l'analysant, faute de quoi le réel fait trou dans le psychisme sous l'aspect de la psychose. L'intérêt des analystes anglais pour la Beauté dans le traitement de l'autisme ou d'autres troubles va naïvement dans ce sens[2].

La conception lacanienne du langage répond-elle à ces pistes laissées en suspens par Freud ? J'ai soutenu plus haut que sa formule « l'inconscient structuré comme un langage » est une interprétation renforcée du modèle optimiste de *L'Interprétation des rêves*. Plus tard, les mises en garde lancées par Lacan contre la « linguisterie » ainsi que son mot-valise de *lalangue* ont ouvert l'écoute analytique au translinguistique et à l'infantile. La « fonction paternelle » selon Lacan consonne pertinemment avec les préoccupations de *Totem et Tabou* et de l'étude « Le Moi et le Ça ». L'écart majeur de Lacan vis-à-vis de Freud réside dans le postulat selon lequel l'hétérogénéité de la pulsion serait « impossible » à énoncer dans le champ de l'association libre. Toutefois, la pratique de la « scansion » et même de la « séance courte », qui sont des passages à l'acte conduisant aux psychodrames plutôt qu'à la psychanalyse, indique une certaine prise en compte de l'irreprésentable, de l'inverbalisable opérant au sein de l'appareil psychique et se marquant ainsi brutalement dans le contre-transfert. Celui qui semble avoir hypostasié le langage comme levier de la cure a finalement laissé le moins de possibilités au langage pour s'y exprimer. Comme si l'extralinguistique faisait ainsi retour, renvoyant transfert et contre-transfert, patients et analystes à des représentations psychiques prélangagières ou à l'*acting* sans représentation. D'autres, en Angleterre ou en France (W. R. Bion, Piera Aulagnier, moi-même) ont essayé d'en fournir les concepts, de les admettre au sein de la cure, de les interpréter.

Les trois modèles que j'ai schématiquement relevés dans le parcours complexe de la pensée freudienne à propos du langage, ou plutôt du processus signifiant qui spécifie l'être humain, nous invitent à les entendre dans leur résonance réciproque, sans en exclure aucun et en développant selon nos moyens de transfert et de contre- transfert nos divers registres de signifiance, d'écoute et d'interprétation.

4.7. Dangers et bénéfices de l'association libre

Je finirai avec une vignette clinique qui vous permettra de pénétrer la complexité de ce troisième modèle dans l'expérience d'une patiente, et qui met en évidence deux limites de la règle fondamentale de l'association libre : d'abord, la difficulté du symptôme à s'inscrire dans le langage et, en corollaire, le recours au compromis de la sublimation (à l'écriture poétique) ; ensuite, la confusion psychique (hallucination) que provoque la traduction verbale de la pulsion et la nécessité consécutive de recourir au dehors culturel ou historique pour moduler la traduction des pulsions en représentations psychiques.

Une patiente, sujette à des accès boulimiques et à des vomissements, parvient à liquider ce symptôme après un an de psychothérapie analytique en face à face. Elle commence une relation sexuelle avec un homme, qu'elle dit plus satisfaisante que celles, rares, qu'elle a connues auparavant ; jusqu'au moment où elle s'aperçoit, à l'occasion d'une visite, des ressemblances entre son partenaire et sa mère. Les vomissements reprennent et, de surcroît, la patiente ne peut plus les apaiser par le moyen habituel - l'écriture de textes poétiques qui, auparavant, mettaient en scène sa violence tout en mettant en pièces le monde, les personnes, le langage lui-même. Les vomissements qui la « vidaient » sont évacués, « vidés » aussi des séances ; seules quelques allusions et la mimique d'une douleur secrète me font miroiter cet ailleurs d'une jouissance aussi pénible que privée. J'avance que ces vomissements sont une écriture muette, tranchant-retranchant des matières internes et le corps même de la patiente. Un discours associatif très riche s'ensuit, la patiente essayant de mettre en mots les sensations précises : olfactives, tactiles, auditives, internes à ces crises, avec un évident plaisir exhibitionniste de séduction, mais aussi d'agression à mon endroit, auquel s'ajoute un plaisir de

[1] Dans *Les Nouvelles Maladies de l'âme, op. cit.,* je pose la question de la traductibilité ou non de l'image dans le langage.
[2] *Cf*. Meltzer (D.) & Williams (M.-H.). 1988. *The Apprehension of Beauty*. The Clunie Press.

mentalisation cheminant des choses aux mots, et inversement. Notez combien la dramaturgie dans laquelle se situe ce récit de nomination sensorielle est à la fois de plaisir et d'attaque. Notez aussi que le langage est là entre les deux bords dont Freud nous parle avec les représentations de choses et les représentations de mots ; les mots ne sont pas dissociés, mais accolés aux choses que la patiente expérimente sensoriellement.

La mise en mots de ses perceptions est bientôt relayée par le souvenir, en rêve, du premier accès de boulimie-vomissement petite fille, en voyage au bord de la mer avec ses parents, partageant la même chambre qu'eux. Le récit de cet épisode révèle le conflit érotique (désir pour la mère et pour le père) et conduit la patiente à une grave difficulté. Comme si les mots de cette histoire l'avaient confrontée avec une expérience maintenant pensée, mais encore aujourd'hui surtout agie, traumatique. À la suite de ce récit de rêve, elle est comme paralysée, plongée dans une confusion verbale et mentale, perdant ses phrases, ses mots, se taisant pour finir. Pendant quelques séances, la patiente est incapable de reprendre le fil du récit ou même sa plainte d'habitude parcimonieuse mais très logiquement construite*. La verbalisation du trauma a mis en danger la construction verbale elle-même*. Comme si l'expulsion des matières (le symptôme du vomissement) avait atteint les mots, vidant non seulement l'estomac, mais aussi la syntaxe de la jeune femme, et les signes mêmes de leur sens. Quand elle parvient à reprendre une parole, celle-ci ressemble à ses poèmes : lacunaires, obscurs. J'y discerne les mots « mer », « eau », « viscosité », « mort », « mère », « jet », « horreur », « déjection ».

La patiente est une lectrice de L.-F. Céline ; elle lui a même consacré un mémoire. La première scène de vomissement de son enfance qu'elle a essayé de me raconter et qui l'avait mise dans cet état de confusion mentale et linguistique me fait penser à une scène analogue dans *Mort à crédit* où le narrateur et sa mère sont pris de violents et abjects vomissements au cours d'un voyage en mer vers l'Angleterre. Je finis par communiquer à la patiente cette association qui me paraissait pouvoir être préconsciente pour elle et qui, pour moi, était un repère linguistique, rhétorique, culturel face à sa confusion linguistique et mentale : « Votre malaise fait penser à *Mort à crédit* ». Je m'aperçois que l'expression « mort à crédit » peut s'appliquer à la situation analytique : faire crédit à l'analyste pour faire mourir l'ancien sujet. Mon intervention peut être entendue aussi comme une gratification narcissique, un secours sublimatoire. La patiente me dit qu'elle a toujours éprouvé un dégoût et une fascination pour ce texte et pour cet auteur. Elle associe sur son mémoire de maîtrise. Elle reprend une maîtrise sur sa pensée, ses mots. Dans les séances suivantes, elle fait des associations entre le texte de Céline, qu'elle vient de relire, et ses propres tentatives d'aller plus loin dans la mise en mots de ses crises. Elle abandonne la poésie et commence à écrire des nouvelles. Elle y raconte sa haine envers un homme et une femme : envers son ami, envers sa mère, discrètement mais assez clairement envers « moi et mes abstractions ». Le symptôme - boulimie, vomissements - a de nouveau disparu. Un nouveau récit, d'une cruauté violente, l'a avalé.

Je ne sais pas si c'est un progrès, car la patiente ne cesse de mener une vie difficile à son ami, à sa mère et à ses collègues de travail. Mais nous sommes pris - nous : la patiente, moi-même et les mots - dans une construction où le langage redevient récit et, très évidemment soutenu par une gratification sublimatoire (le texte de Céline), assume le conflit qui, auparavant, se jouait dans l'auto-érotisme de l'estomac, de l'oesophage, de la bouche.

L'*être de la parole* en situation analytique serait-il une *narration* qui met en scène le meurtre de soi mais pour l'autre (l'analyste), de l'autre mais pour soi, pour différer la mort du corps vivant ? Le symptôme sans parole était mortifère. L'écriture poétique ombiliquée sur soi, phobique et apparemment protectrice était un mausolée impuissant devant les accès destructeurs. En revanche, l'association libre pour quelqu'un - l'analyste - à avaler et à vomir a d'abord mis en danger ma patiente. Ensuite, située dans le contexte de la cure et dans celui, transsubjectif, de l'histoire culturelle, elle a permis à la parole de préserver la vie de cette femme qui s'anéantissait dans le symptôme et par la poésie.

Après une séance d'une grande violence à l'adresse de son ami et de moi-même, cette patiente a conclu que l'analyse était le seul lieu où elle pouvait se permettre d'être tendre. Tendre *avec* ? Ou tendre *vers* ? Le paradoxe de cet énoncé m'a fait comprendre que la violence vomie en mots lui permettait d'être tendre avec…, son être pulsionnel (force muette, déchet, amibe ou hominien de la glaciation : la fable freudienne nous appelle), pour autant qu'elle était capable de donner des mots à cet être.

Le langage serait-il la tendresse du *parlêtre* ? *Tendre au parlêtre*, par l'association libre ? Je veux dire : par-delà l'hallucination et la cruauté[1], le « langage » - mieux, le récit - au sein de la cure ne serait-il pas une réconciliation entre les Représentations de mots et la Représentation de choses, qui nous fait percevoir - inconsciemment - que le sens communiqué à quelqu'un d'autre nous met (provisoirement) à l'abri de la mort ?

Car le « langage » tel que Freud nous invite à l'entendre est cette sublimation qui utilise signes et syntaxe dans une narration afin de permettre le passage de l'être extérieur au sujet à l'autre qui fait de moi un sujet. Mais s'agit-il du « langage » seul ? Ou bien de ce que ce rationaliste de Freud nommait, non sans une certaine gêne, dans son troisième modèle, une « essence supérieure » ? De quoi laisser les analystes dans une écoute indéfinie des plis infinis qui tissent un inconnu, le « langage ». D'ailleurs, où est-il, ce « langage » ?

Existe-t-il en dehors de l'écoute spécifique de l'analyste qui l'élargit et le rétrécit, en propose des « modèles » selon sa propre « essence supérieure », sa « signifiance » à lui ? Que reste-t-il du « langage » après Freud ? Un *artefact* dépendant de l' « essence supérieure » du sujet de l'interprétation ?

En tout cas, le « langage » qu'entend l'analyste n'est pas le langage des linguistes. Mais quelle tenue, quelle tension, quelle tendresse, donc ! Telles sont les voies de la révolte, au sens que je lui donne dans ce cours.

[1] Je reviendrai sur le fait que tout récit est intrinsèquement sado-masochiste ; et pas seulement dans le transfert ; Sade a vu là, avec la raison du visionnaire, quelque chose d'indépassable.

Références bibliographiques

Anzieu (D.). 1983. *Le Moi-peau*. Paris : Dunod.

Aulagnier (P.). 1975. *La Violence et l'interprétation*. Paris : Presses universitaires de France.

Benveniste (E.). 1966. « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne ». in : Benveniste (E.). 1966. *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard, pp. 75-87.

Bion (W.-R.). 1974. *L'Attention et l'interprétation*. Paris : Payot, Paris.

Clément (C.). 1978. *Les Fils de Freud sont fatigués*. Paris : Grasset.

Forrester (J.). 1980. *Le Langage aux origines de la psychanalyse*. Paris : Gallimard.

Freud (S.). 1881-1983. *Contribution à la conception des aphasies*, Paris : Presses Universitaires de France [trad. fr. C. Van Reeth].

Freud (S.). 1900-1926-1927. *L'Interprétation des rêves*. Paris : Presses Universitaires de France [trad. fr. I. Meyerson, D. Berger].

Freud (S.). 1909-1945. « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans. (Le Petit Hans) ». in : *Cinq psychanalyses*. Paris : Presses universitaires de France, rééd. 1970, pp. 93-197 [trad. fr. Marie Bonaparte et Rudolph M. Loewenstein].

Freud (S.). 1914-1916. « Appendix C, Words and Things ». in : *Papers on Metapsychology*, The Standard Edition, vol. XIV [trad. fr. Freud (S.). 1975. « Les Mots et les Choses ». in : *Le Coq-Héron*, 54].

Freud (S.). 1914-1969. « Pour introduire le narcissisme ». in : Freud (S.). 1914-1969. *La Vie sexuelle*. Paris : Presses Universitaires de France, pp. 81-105 [trad. fr. J. Laplanche].

Freud (S.) 1915-1986. *Vue d'ensemble des névroses de transfert.* Paris : Gallimard [trad. fr. P. Lacoste. Voir aussi in : *Œuvres complètes*, XIII, 1914- 1915, Paris : Presses Universitaires de France, pp. 281-302].

Freud (S.) 1917-1968. *Métapsychologie*. Paris : Gallimard, Coll. « Idées » [trad. fr. J. Laplanche et J.-B. Pontalis].

Freud (S.). 1927 (trad.fr.). « Le Moi et le Ça ». in : Freud (S.). 1927. *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot [trad. fr. S. Jankélévitch, 1927 ; rééd. 1951, pp. 163-218 ; rééd. et revus par A. Hesnard, 1970, pp. 177-234].

Freud (S.). 1934. « La Dénégation ». in : *Revue française de psychanalyse*, VII, 2, pp. 174-177 [trad. fr. H. Hoesli et en particulier traduction nouvelle et commentaires de Pierre Theves et Bernard This, in : *Le Coq-Héron*, 8, 1982].

Freud (S.). 1938-1949. *Abrégé de psychanalyse*. paris : Presses Universitaires de France [trad. fr. Anne Berman].

Freud (S.). 1939-1948. *Moïse et le Monothéisme*. Paris : Gallimard, pp. 131-134 [trad. fr. Anne Berman].

Freud (S.). 1956 (trad. fr). *Naissance de la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France [trad. fr. A. Berman].

Freud (S.). 1985 (rééd.). « Constructions dans l'analyse ». in : Freud (S.). 1985 (rééd.). *Résultats, idées, problèmes II*. Paris : Presses Universitaires de France [trad. fr. E.-R. Hawelka, U. Huber, J. Laplanche].

Freud (S.). 1993 (rééd.). *Essais de psychanalyse appliquée*. Paris : Gallimard [trad. fr. E. Marty et M. Bonaparte ; rééd. 1993, pp. 59-67.

Freud (S.) & Abraham (K.). 1969. *Correspondance 1907-1926* Paris : Gallimard [Lettre du 9 janvier 1908].

Green (A.). 1983. *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Paris : Minuit.

Green (A.). 1992. *La Déliaison. Psychanalyse, anthropologie et littérature*. Paris : Les Belles-Lettres.

Green (A.). 1993. *Le Travail du négatif*. Paris : Minuit, Paris.

Kristeva (J.). 1974. *La Révolution du langage poétique.* Paris : Le Seuil.

Kristeva (J.). 1977. *Polylogue*. Paris : Le Seuil

Kristeva (J.). 1983. *Histoires d'amour*. Paris : Denoël [« Folio-Essais » n° 24, 1985, pp. 38 sq.].

Kristeva (J.). 1987. *Soleil noir. Dépression et mélancolie*. Paris : Gallimard, Paris.

Kristeva (J.). 1993. *Les nouvelles maladies de l'âme*. Paris : Fayard, Coll. Livre de Poche « Biblio essais ».

Kristeva (J). 1994. *Le Temps sensible, Proust et l'expérience littéraire*. Paris : Gallimard.

Lacan (J.). 1966. *Écrits*. Paris : Le Seuil

Lévi-Strauss (C.). « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss ». in : Mauss (M.). 1950. *Sociologie et anthropologie*. Paris : Presses Universitaires de France, pp. XLV-XLVII.
Meltzer (D.) & Williams (M.-H.). 1988. *The Apprehension of Beauty*. The Clunie Press.
Segal (H.). 1957. « Note on symbol formation ». in : *International Journal of Psycho-Analysis*, col. XXXVII, part. 6 [trad. fr. 1970. in : *Revue française de psychanalyse*, t. XXXIV, 4, juillet, pp. 685-696].

Éléments pour une sémantique du verbe *Désirer*
Par Daniel Lebaud
LASELDI-Idiomes
Université de Franche-Comté, France

Mai 2004

«… Une inquiétude de l'Esprit, causée par la privation de quelque bien absent ».
John Locke

0. « *To have or have not* »[1] ou *Le port de l'angoisse* …

À John Locke la première danse…

> Voyons présentement *Ce que c'est qui détermine la Volonté par rapport à nos actions*. Pour moi, après avoir examiné la chose une seconde fois, je suis porté à croire que ce qui détermine la Volonté à agir, n'est pas *le plus grand bien*, comme on le suppose ordinairement, mais plutôt quelque *inquiétude actuelle*, et, pour l'ordinaire, celle qui est la plus pressante. C'est là, dis-je, ce qui détermine successivement la Volonté, et nous porte à faire les actions que nous faisons. Nous pouvons donner à cette *inquiétude* le nom de *Désir*, qui est effectivement une *inquiétude* de l'Esprit, causée par la privation de quelque bien absent. Toute douleur du corps, quelle qu'elle soit, et tout mécontentement de l'Esprit, est une *inquiétude*, à laquelle est toujours joint un Désir proportionné à la douleur ou à l'*inquiétude* qu'on ressent, et dont il peut à peine être distingué. Car le *Désir* n'étant que l'*inquiétude* que cause le manque d'un Bien absent par rapport à quelque douleur qu'on ressent actuellement, le soulagement de cette *inquiétude* est ce bien absent, et jusqu'à ce qu'on obtienne ce soulagement ou cette *quiétude*, on peut donner à cette *inquiétude* le nom de *désir*, parce que personne ne sent de la douleur qui ne souhaite d'en être délivré, avec un désir proportionné à l'impression de cette douleur, et qui en est inséparable. Mais outre le désir d'être délivré de la douleur, il y a un autre désir d'un bien positif qui est absent ; et encore à cet égard le *désir* et l'*inquiétude* sont dans une égale proportion ; car autant que nous désirons un bien absent, autant est grande l'*inquiétude* que nous cause ce désir. Mais il est à propos de remarquer ici, que tout bien absent ne produit pas une douleur proportionnée au degré d'excellence qui est en lui, ou que nous y reconnaissons, comme toute douleur cause un *désir* égal à elle-même ; parce que l'absence du bien n'est pas toujours un mal, comme l'est la présence de la douleur. C'est pourquoi l'on peut considérer et envisager un bien absent sans *désir*. Mais à proportion qu'il y a du *désir* quelque part, autant y a-t-il d'*inquiétude*. (Locke, 1989, pp 194-195)

Oserions-nous à la suite de cet extrait imiter Benveniste[2] et dire que *Locke pensait dévoiler le désir ; il ne découvre que les propriétés linguistiques du mot désir* ? À moins que le désir n'impose sa loi à l'ordre de la langue qui elle-même, comme manifestation du langage, en constituerait la possibilité même ? Nouage sans dénouement entre langage et existence humaine ; simple commentaire cependant, qu'il faudrait redire dans l'espace conceptuel lacanien où « il faut poser que, fait d'un animal en proie au langage, le désir de l'homme est le désir de l'Autre ».[3]

---

[1] Titre d'un film de Howard Hawks dont la traduction en français est, précisément : *Le port de l'angoisse.*

[2] Citation originale : « *(Aristote) pensait définir les attributs des objets ; il ne pose que des êtres linguistiques : c'est la langue qui, grâce à ses propres catégories, permet de les reconnaître et de les spécifier* » Benveniste, 1966, pp 70.

[3] Lacan, 1966, pp 628 : « […] *il faut fonder la notion de l'Autre, avec un grand A, comme étant le lieu de déploiement de la parole* […] » idem, pp 628. Avec des pincettes, nous établirons un rapport entre ce lieu de déploiement de la parole et les cieux comme espace du symbolique ; nous rappellerons en effet l'étymologie sidérale, et même quelque peu sidérante, de *désirer* : « v. tr. issu par réduction phonétique (1050) du latin *desiderare*, composé de *de* (à valeur privative) de *sidus, -eris* « astre » (> sidéral, sidéré), sans doute sur le modèle de *considerare* (> considérer). Le verbe latin signifie littéralement « cesser de contempler (l'étoile, l'astre) », d'où moralement « constater l'absence de », avec une forte idée de regret ». *Robert historique de*

Qu'une notion de l'importance de celle exprimée par le verbe *désirer* provoque des rencontres de discours issus de la linguistique, la philosophie et la psychanalyse est inévitable. Qu'on se rassure cependant, notre propos sera essentiellement celui d'un linguiste, même si nous commettons, chemin faisant, des écarts de conduite. Étant entendu que nous nous garderons, par sagesse autant que par ignorance ou méconnaissance, alors que nous évoquerons des rencontres de promeneur, de toute incursion technique dans les champs philosophique et psychanalytique, bien que nous croyions savoir que cette « *espèce d'inquiétude dans l'âme, que l'on ressent pour l'absence d'une chose qui donneroit du plaisir si elle étoit présente*[1] » occupe une place particulièrement royale dans cette dernière.

1. Objet du propos

Dans ce texte, nous ne viserons qu'à dégager des lignes de force propres à fonder une caractérisation du fonctionnement[2] du verbe *désirer*[3]. Limites imposées à l'objet de notre propos d'abord par les contraintes de temps propres à l'exercice de la conférence[4] et ensuite par des raisons linguistiques : *désirer* est la forme mère - l'histoire de la langue française l'atteste - à partir de laquelle ont été engendrées toutes les autres formes attestées, telles que *désir, désiré, désirable, indésirable, désirant*[5]*, désireux, désireur*[6]*.* Chacune de ces formes relèvera d'un même fonctionnement abstrait en ce qu'il est dégagé des emplois particuliers de l'unité et cependant à l'œuvre dans tous les emplois de celle-là : celui de la base *désir-* configuré par son appartenance catégorielle. En effet, nous tiendrons pour acquis[7] qu' « être un nom », « être un verbe », « être un adjectif »,… impose des propriétés qui relèvent en propre de la catégorie et qui détermineront en conséquence la sémantique de l'unité. Les hypothèses avancées seront donc supposées saisir la singularité fonctionnelle de *désirer* comme unité verbale construite sur la base *désir-*.

Ce fonctionnement, nous proposons de l'énoncer sous la forme d'une configuration de propriétés qui exprime tout à la fois la singularité et l'unité sémantique de *désirer* au sens où :

- Les verbes ou locutions verbales, tels que *souhaiter, tendre vers*, *aspirer à, vouloir, souffrir après, avoir besoin de, avoir envie de,…* souvent rapprochés[8], au gré des énoncés, de *désirer* devront en quelque manière s'en distinguer et relèveront alors d'autres configurations ;
- Les différentes valeurs que peut prendre ce verbe y seront toutes rapportables ;

---

la langue française, T1, pp. 587. Si la transition (« *d'où* ») entre la contemplation des astres et le constat moral d'une absence nous semble bien cavalière, elle manifeste cependant quelque chose qui nous paraît avoir rapport avec l'Autre lacanien, ce lieu de la parole qui est aussi le lieu du manque à être. Ex-sistence du désir dans les cieux ?, encore une imitation, de Lacan cette fois (où *les cieux* prennent la place *du rêve*, voir pp. 629). *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre …*

[1] *Encyclopédie Diderot*, entrée *Désir*, M. le Chevalier de Jaucourt.

[2] *Fonctionnement* s'entend ici comme l'ensemble des propriétés spécifiques à une unité qui déterminent l'intégration d'un cotexte (double mouvement : de l'unité vers le cotexte - *environnement textuel immédiat de l'unité* - et du cotexte vers l'unité) ou la mobilisation d'un contexte -*environnement textuel de la phrase où figure l'unité*– ou d'une situation (toujours dans un double mouvement).

[3] La présente étude trouve sa source dans l'analyse de *Désirer* menée conjointement avec Jean-Jacques Franckel dans Franckel & Lebaud, 1990, pp. 125-138 ; les modifications apportées et les reformulations introduites sont cependant de notre seule responsabilité.

[4] Ce texte correspond à la communication donnée lors du colloque *D'où ça parle ?* qui s'est tenu à l'UFR SLHS de l'Université de Franche-Comté à Besançon les 24 et 25 octobre 2003.

[5] *Le Littré* : « Qui désire. Les saintes âmes que Dieu purifie sont désirantes, Bossuet Lett. Corn. 163 ».

[6] *Le Littré* : « Calligula et Néron, ces grands chercheurs de trésors, ces désireurs de l'impossible, Alex. Dumas ».

[7] Proposition triviale, certes … mais qu'il faudrait cependant asseoir en montrant, unité par unité et base par base, comment se joue l'appartenance catégorielle (*être un nom* n'est pas *être un verbe,* mais aussi *être un nom* comme *désir* n'est pas *être un nom* comme *verre à pied* ou *vin de paille*) : c'est un programme de recherche en cours dans le cadre de l'UMR de *linguistique formelle*, Paris 7.

[8] Rapprochées ou même identifiées, tel est le cas du *Dictionnaire de l'Académie française*, 1ère édition, 1694, où on lira :

> « Désir : s.m. Souhait, mouvement de la volonté vers un bien qu'on a pas. […] » Tome 1, pp. 320 ;
> « Souhait : s. m. désir, mouvement de la volonté vers un bien qu'on n'a pas. […] » tome 2, pp. 495.

- Les propriétés des cotextes et des contextes et les contraintes qu'ils supportent seront explicables (et non prévisibles).

La configuration de paramètres proposée définira la sémantique de ce verbe et cependant les propriétés mobilisées seront peu ou pas sémantiques en ce qu'aucune interprétation n'y est directement ou facilement associable. Les valeurs référentielles d'un énoncé sont un résultat et non un point de départ : résultat d'une syntagmatique dynamique et interactive entre des termes dont aucun n'est, à l'état libre[1], directement corrélé à une valeur sémantique stabilisée[2]. Cadre théorique constructiviste donc.

2. Hypothèses sur le fonctionnement de *désirer*

Dans les différents emplois possibles de *désirer*, nous noterons[3] par S_i l'instance subjective à laquelle réfère le sujet syntaxique et par *X* un objet, un état de chose, un état affectif, une représentation subjective auquel / à laquelle réfère le complément de *désirer* s'il y en a un (quelle que soit sa nature formelle : groupe nominal, verbe à l'infinitif, complétive) ; en l'absence de complément exprimé, X recevra une spécification contextuelle ou situationnelle[4]. *Désirer* est un verbe fondamentalement transitif[5], un procès qui appelle un objet, quand bien même on trouve la construction absolue, essentiellement dans la littérature spécialisée d'ailleurs - traités de théologies ou de morale, discours édifiants, sentences, en particulier[6].

La formule sémantique de ce verbe sera donc invariablement : ***S_i désirer X***.

Dans notre cadre théorique de référence, la *Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciative* développée par Culioli, *désirer* pourra être traité comme un verbe de localisation, en un sens abstrait : une relation de localisation peut être spatiale, temporelle, subjective ou notionnelle, avec des compositions possibles ; la relation entre le sujet S_i et le terme X est dissymétrique : S_i est le localisateur et X le localisé. Il apparaîtra par la suite que *désirer* articule un *mode de localisation temporel* (le localisateur est un repère temporel) à un *mode de localisation subjectif* (le localisateur est un repère subjectif).

Nous ferons, alors, l'hypothèse que tous les emplois de *désirer* mettent en jeu les propriétés suivantes :

- la localisation de X est déterminée comme nécessaire pour S_i ;
- S_i ne localise pas X : c'est donc la non-localisation de X qui est le cas pour S_i ;
- S_i n'est pas l'agent de sa localisation de X.

D'où il suit la caractérisation suivante :

S_i désirer X marque que la localisation de X par S_i est déterminée comme nécessaire pour S_i tout en étant non actualisée et non actualisable par S_i.

Comme le montre cette caractérisation (dont le contenu est, comme annoncé, fort peu sémanti-

---

[1] État qui n'existe que dans un ordre métalinguistique : dictionnaires, discours de linguistes, mention, …

[2] Voir à ce propos, les travaux récents de Jean-Jacques Franckel, particulièrement Franckel, 1998.

[3] Nous reprenons la notation proposée dans *Les figures du sujet*.

[4] *« Désirer* : *I* - Emploi abs. Aspirer indistinctement à quelque chose de non défini dont le manque est senti comme une imperfection de l'être […] » TLF, T6, pp. 1288.

[5] En français contemporain, transitif direct, le tour *désirer de …* est désormais inusité.

[6] Voir les exemples proposés dans les dictionnaires :

- *Le Littré* : « Absolument. L'homme désire sans cesse. Lorsqu'on désire, on se rend à discrétion à celui de qui on espère, LA BRUY. XI. La vie est courte et ennuyeuse, elle se passe toute à désirer, ID. ib. L'âme se lassera enfin de désirer, et elle tombera dans une sorte d'inaction, Bonnet, Ess. analyt. âme, ch. 17. ; Qui désire. Les saintes âmes que Dieu purifie sont désirantes, Bossuet Lett. Corn. 163. »
- *Le Grand Robert* : « Absolt. *L'homme ne cesse jamais de désirer*.
  " Lorsqu'on désire, on se rend à discrétion à celui de qui on espère … " La Bruy. XI, 20.
  " Désirer avec force, c'est presque posséder. " A. France, Pet. Pierre, XXXIV, pp. 243 ».

sé[1]), l'enjeu manifeste de *désirer* est la localisation de X par S_i. Ainsi, *je désirerais un café* peut-être paraphrasé par *je désirerais prendre / avoir un café* et *Je te désire*, de façon un peu brutale, par *Je veux te posséder*. Pour alléger les formulations, *L* notera la localisation de X par Si et *L'* la non-localisation de X par S_i.

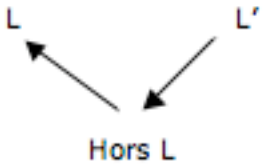
Si L (la localisation de X par S_i) est à la fois nécessaire pour S_i et non effective, c'est que S_i est dans l'impossibilité de la rendre effective : ce dernier procès dépend d'une instance subjective autre que S_i, un sujet (noté S_e), ou de facteurs indépendants (*la providence, le temps, un peu de lait*) de S_i dans des constructions qui ne seront pas examinées ici[2]. C'est cette instance autre, S_e en l'occurrence, qui rend L possible pour S_i.

Ainsi L est à la fois non effectif et nécessaire du point de vue de S_i et possible du point de vue de S_e.

Désirer articule alors à une absence effective, la représentation d'une présence nécessaire. En effet, *désirer* mobilise ensemble et indissociablement :

- *un état de choses* : une construction relative à un repère temporel par laquelle il y a absence de localisation de X par S_i, soit L' ;
- *Une représentation* : une construction opérée par S_i, repère subjectif, à partir d'une position Hors L (qui rend a priori possible *ni L, ni L'*, *ou L ou L'*) dont la particularité est qu'elle mène nécessairement à L.

Désirer implique donc la confrontation entre la position L', effective dans le temps et dans les faits, et la position L, construite à partir de cette position Hors L comme nécessaire pour S_i (il n'y en a pas d'autres possibles). Le fonctionnement de *désirer* relève directement de ce mécanisme qu'avec Franckel nous avions appelé l'*intentionnalité* (que nous avions distinguée de la *visée*[3] ; nous y reviendrons brièvement par la suite) et que nous représenterons par le schéma suivant :



La prise en compte imposée à S_i des deux valeurs L et L' entraîne le passage à Hors L, position décrochée par rapport à l'une et à l'autre de ces valeurs : pour dire autrement, la position Hors L est ce qui permet de construire la représentation pour S_i de la nécessité de la localisation de X (L) à partir de l'effectivité de la non-localisation de X (L').
Et nous rencontrons Spinoza, une première fois, qui écrit dans l'*Éthique* :

---

[1] Référence à Lacan attrapée au vol pendant le colloque sur « le peu de sens » que nous redonnons dans son contexte « À l'origine du désir s'avère peu de sens » : « *La métonymie est, comme je vous l'enseigne, cet effet rendu possible de ce qu'il n'est nulle signification qui ne renvoie à une autre signification, et où se produit leur plus commun dénominateur, à savoir le peu de sens (communément confondu avec l'insignifiance), le peu de sens, dis-je, qui s'avère au fondement du désir* […] », op. cit. pp. 622. Formulation qui nous va comme un gant … Moyennant des distorsions, certainement !

[2] Il s'agit en particulier des emplois adjectivaux du participe passé de *désirer* : *un enfant désiré, Voici enfin notre guide tant désiré* ; *Ajouter une peu de lait pour obtenir la consistance désirée.*

[3] Dans *Les figures du sujet*, Jean-Jacques Franckel et moi-même avions proposé de distinguer ces deux notions et tenté de leur donner un statut linguistique, voir pp. 223-229 : nous avions montré que *Souhaiter* s'opposait à *Désirer* en particulier en ce que le premier relevait de la visée alors que le second relevait de l'intentionnalité. Cette opposition nous paraît féconde et généralisable hors du domaine du lexique verbal : on pourrait la faire jouer, par exemple, entre le *futur simple* (visée) et la périphrase *aller + infinitif* (intentionnalité), et entre le *futur simple* et le *passé simple* dans l'énonciation historique.

> Le désir (*cupiditas*) est l'essence même de l'homme en tant qu'elle est conçue comme déterminée, par une quelconque affectation d'elle-même, à faire quelque chose (pp. 469).
> Le Désir est l'appétit accompagné de (*cum*) la conscience de lui-même. (pP. 422-423).

Traduction dans notre terminologie : nécessité de localiser X et représentation de cette nécessité à partir de la conscience de la non-localisation de X.

La préconstruction de X constitue le seul vecteur de positivité par lequel s'établit cette construction qui, fondamentalement, dit un manque conjoint à une « ex-sistence ». La nécessité de L ne se fonde sur aucune propriété de X construite ou sélectionnée par S_i. Le rôle de S_i se réduit strictement à celui de pôle fondateur d'une relation nécessaire à un terme X dont la construction et les déterminations s'établissent de façon indépendante de S_i.

C'est en raison de la neutralisation de toute dimension qualitative que le schéma précédent est formulé en termes de localisation (L, L' ou Hors L) : *désirer*, peut-être contre l'intuition la plus immédiate, marque une absence d'enjeu qualitatif. Le terme X n'apparaît comme *bon* que parce que sa localisation est nécessaire pour S_i et non l'inverse (ce qui opposera précisément *intentionnalité* et *visée*[1]). À nouveau nous croisons Spinoza qui écrit, toujours dans l'*Éthique* :

> Il est donc établi par tout ce qui précède que nous ne nous faisons effort vers aucune chose, que nous ne la voulons pas et ne tendons par vers elle par appétit ou désir, parce que nous jugeons qu'elle est bonne ; c'est l'inverse : nous jugeons qu'elle est bonne, parce que nous faisons effort vers elle, que nous la voulons et tendons vers elle par appétit ou désir. (pp. 422-423).

Bref *X est désirable parce qu'il est désiré* et non l'inverse.

Le schéma proposé fait apparaître une caractéristique essentielle de *désirer*, à savoir la confrontation de deux ordres de nécessité :

- L' (non-localisation de X) est nécessaire parce qu'effective ;
- L (localisation de X) est nécessaire parce que la relation de Hors L à L est construite comme telle du point de vue de S_i.

Il en résulte un champ de force, intentionnel, qui engendre à la fois la dynamique et le déterminisme propre au fonctionnement de *désirer*.

Cette double nécessité ne se soutient que de l'impossibilité pour le sujet S_i d'être l'agent de L. Le rôle de S_i, pris dans la relation L, se réduit à opérer le décrochement de L' à Hors L. C'est d'une autre instance que S_i (un autre sujet, S_e, dans les exemples présentés ici) que dépend la localisation de X par S_i. En effet, la relation L a un double statut :

- elle est fois construite comme nécessaire par et pour S_i (il n'y en a pas d'autres possibles) ;
- et, en tant que non actualisée, elle relève, indépendamment de S_i, de l'ordre du possible.

Le hiatus[2] ainsi établi ne pouvant être comblé par S_i (qui, par définition, est en position de non-localisation), il ne peut se combler que par l'intervention d'un agent S_e. C'est la raison pour laquelle il est difficile de construire des énoncés qui ne permettent pas, sous une forme ou sous une autre, un mode de présence de S_e : des séquences comme *Je désirerais qu'il pleuve*, *Je dé-*

[1] La visée implique la sélection d'une valeur à partir de la prise en compte de deux valeurs (au moins) possibles. Cette sélection repose sur une valuation : la valeur choisie est définie comme bonne valeur.

[2] Terme clé : résonance de la logique de la langue avec la logique de l'inconscient ? *Hiatus* : *différence* freudienne ? Leclaire écrit que le désir, « cette force vitale, spécifique au parleur, se distingue, […], de la force du besoin, concept biologique, en ce que l'un, le besoin, se satisfait d'un objet déterminé (le besoin de sucre de l'hypoglicémique), alors que l'objet du désir ne consiste, comme Freud l'avait déjà clairement énoncé, que dans la *différence* entre la satisfaction obtenue et le souvenir d'une première satisfaction mythique ». : in : *Le Monde*, 2 octobre 1979, pp. 2 [extrait du texte de l'intervention de Serge Leclaire au congrès sur l'inconscient, Tbilissi, 1 octobre 1979].

sire un café ou *Je désire aller en Grèce*[1] paraissent, ainsi, moins naturelles que *Je désirerais lui parler seul à seul*, *Je désirerais un café*, *Je te désire, Je désire aller en Grèce depuis que je suis enfant, mais l'occasion ne s'est toujours pas présentée*.

3. Deux grandes classes de valeurs référentielles

Deux grandes classes de valeurs peuvent se mettre en place selon que l'instance subjective S_e est identifiable ou non à X.

3.1. X est distinct de S_e

Il s'agit d'exemples du type

(1) - Je désirerais un café.
(2) - Je désirerais lui parler seul à seul.
(3) - Vous désirez un dessert ? Que désirez-vous ? A quelle heure désirez-vous qu'on vous réveille ?

Dans l'exemple (1), à la forme assertive, la construction de *un café* comme nécessaire pour S_i (à partir de sa non-localisation par S_i) est relayée par sa construction comme possible à travers le conditionnel dont on constatera qu'il contribue fortement à la bonne formation de l'énoncé : le conditionnel, comme forme d'altérité énonciative, permet précisément d'introduire l'instance S_e : le sujet (l'interlocuteur) à qui s'adresse la demande en (1), le sujet qui rend possible le tête à tête (l'interlocuteur ou *lui*) en (2). *Je désire un café*, *Je désire lui parler seul à seul* sont en effet moins naturels[2] ; on aurait plutôt alors, respectivement, *je veux un café, J'ai envie d'un café*, voire *J'ai besoin d'un café,*et *Je veux* ou *Je souhaite lui parler seul à seul*. En l'absence de toute trace d'une instance subjective autre que S_i, le possible ne se construit pas (mode indicatif *versus* mode conditionnel) : la localisation de X par S_i ne dépendrait dès lors que de S_i, qui, par construction, ne peut être l'agent de celle-ci.

Désirer manifeste la construction de nécessaire (L) par et pour un sujet dépossédé de toute agentivité : l'actualisation de L reposant sur S_e.

Dans la série d'exemples en (3), la question, qui introduit d'emblée une relation intersubjective, n'a de sens que :

- dans une situation introduisant L' (par exemple, absence de dessert à une phase donnée du repas) relativement à S_i ;
- dans la mesure où elle est formulée par un sujet énonciateur S_o qui se pose comme agent potentiel de l'actualisation de L : S_o est identifié à S_e.

La question *Que désirez-vous ?* n'est qu'une demande de spécification de X relativement à L préconstruit comme possible par $S_e.(S_o)$. Il en va de même de *Vous désirez ?* qui n'est vraisemblable que dans des situations de type commercial et dans lesquelles X a, précisément, un mode de présence situationnel ; des questions comme *Est-ce que vous désirez ?* ou *Désirez-vous ?* semblent, pour le moins, étranges : si on peut questionner la nature de X, on ne peut en revanche questionner l'existence même de la relation. Comportement attendu en ce qu'il s'inscrit dans la logique de la préconstruction de X.
Dans ces énoncés interrogatifs, l'emploi du conditionnel est fortement contraint ; il n'est possible

[1] Cette séquence est proposée comme naturelle par un de nos relecteurs (nous profitons de l'occasion pour le remercier pour l'ensemble de ses remarques) : nous soutiendrons qu'il y aura alors un coût énonciatif à cette naturalité (contextes adversatifs privilégiés, donc présence d'un obstacle potentiel).

[2] Encore une fois, pour répondre à l'un de nos relecteurs anonymes, nous soutiendrons que ces énoncés, certes possibles, appellent facilement un contexte adversatif et un retour sur une première énonciation : quelqu'un fait obstacle à la réalisation d'un désir du sujet, qui, du coup, est maintenu en L' alors que L est, pour lui, la seule position envisageable. Cependant, *vouloir*, verbe de visée par excellence, reste le meilleur candidat pour ce genre d'emplois : *Je suis maître de moi comme de l'univers, je le suis, je veux l'être … ?? je désire l'être ?* ; *Vouloir, c'est pouvoir* et *?? Désirer, c'est pouvoir*.

que dans la mesure où l'énonciateur / locuteur opère une identification à S_i : le locuteur prendrait alors un air entendu pour demander *Tu ne désirerais pas un petit dessert, par hasard ?* Question rhétorique donc[1]. On comparera le premier énoncé avec les séquences moins naturelles *Tu désirerais un (petit) dessert ? ; Tu désires un (petit) dessert ?*

3.2. X est identifié à S_e

Il s'agit des emplois du type *Je te désire*, où *désirer* renvoie alors au désir sexuel. Ce cas se caractérise par la confusion de l'objet de *désirer* (X) et de l'instance subjective susceptible d'actualiser *L*. Ce qui se construit du point de vue de S_i comme à la fois nécessaire et non-localisé se trouve d'emblée incarné par S_e (*te*) ; le hiatus se réduit à la séparation de S_i - S_e. Il n'y a plus à proprement parler de possible, si ce n'est sur un mode strictement subjectif : il ne dépend que de S_e de rendre *L* effectif. Il en résulte que le champ intentionnel précédemment évoqué est en tension maximale. Le terme X fonctionne comme un « attracteur » :

> X est à la fois non-localisé par S_i,
> localisé dans le temps et condition de sa localisation pour S_i.

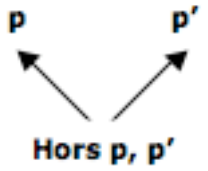
D'où l'étrangeté de la séquence *Je te désirerais* - qui supposerait justement l'impossible dissociation de X et S_e -, séquence qu'on comparera aux exemples évoqués avant *Je désire un café, Je désirerais un café.*

On comprendra alors pourquoi Saint Paul, dans la *Première Épître aux Corinthiens* (VII), adresse ce conseil aux célibataires et aux veuves « *s'ils ne peuvent vivre dans la continence*, *qu'ils se marient ; car il vaut mieux se marier que brûler* », et pourquoi Locke commente ainsi ce très sage (et très « pompier ») propos :

> […] ; par où nous pouvons voir ce que c'est qui porte principalement les Hommes aux plaisirs de la Vie Conjugale. Tant il est vrai que le sentiment présent d'une petite brûlure a plus de pouvoir sur nous que les attraits des plus grands plaisirs considérés en éloignement. (op. cit. pp. 195)

4. *Désirer* : un verbe d'intentionnalité

Désirer est un verbe d'intentionnalité et non un verbe de visée ; la **visée** suppose un choix ou une sélection active à partir d'une position décrochée, ce qu'on peut représenter par le graphe suivant :



Hors p, p' est une position décrochée du plan de validation à partir de laquelle un énonciateur peut viser la validation de ***p*** ou de ***p'*** (*p* et *p'* représentent respectivement la valeur positive d'un procès P et la valeur négative de P[2]).

La visée a les caractéristiques suivantes :

---

[1] *Désirer* est un *prédicat subjectif* : ce type de prédicats implique une identification entre sujet du prédicat (ici S_i) et sujet énonciateur (S_o) ; toute dissociation conduit à des relations d'inférence dont les conséquences modales sont plus ou moins repérables (ici, présence de la forme négative, du conditionnel présent, de *par hasard* et d'une prosodie que nous assimilerons, par souci de simplification, à la forme interrogative).

[2] Valeur à partir de laquelle un énonciateur pourra envisager une valeur autre que P construite à partir de P : par exemple pour le procès P *manger*, *p* sera *manger* et *p' ne pas manger,* ce qui pourra se décliner par *faire abstinence, grignoter, se bâfrer, boire, dormir*,…).

- L'énonciateur ne peut viser *p* qu'à partir d'une position décrochée *Hors p, p'* ; on ne peut en effet pas viser ce qu'on a déjà atteint. On a une bifurcation avec une valuation (la valeur visée est la bonne valeur[1]) ;
- il y a un hiatus entre la position de départ *Hors p, p'* et la position visée ;
- ce hiatus peut être comblé par l'énonciateur ;
- il y a téléonomie, c'est-à-dire objectif de combler le hiatus et d'atteindre la valeur visée.

La position visée est donc à la fois possible (elle est indissociable de la valeur complémentaire) et privilégiée en tant qu'associée à une valuation positive.

Le chemin qui mène de *Hors p, p'* à cette position est l'une des branches de la bifurcation : il ne s'agit donc pas d'un chemin nécessaire. C'est ce qui constitue la différence cruciale avec l'intentionnalité.

Nous avons vu, en effet, que *désirer* suppose une relation nécessaire entre S_i et X, ce qui bloque précisément toute latitude : S_i n'a ni le choix de *désirer* ou non, ni le choix de ce qu'il désire, ni la maîtrise de ce pourquoi il désire[2]. Cela rend bien compte de l'intuition selon laquelle le sujet de *désirer* apparaît totalement passif[3] relativement à son désir : le sujet est sujet du désir qu'il localise.

Il en résulte que :

1. *Désirer* est incompatible avec un contexte de choix : *Je désire plutôt partir demain matin que ce soir, Je désirerais y aller en train plutôt qu'en voiture, Je me demande si je désire aller au cinéma ce soir* sont des séquences difficilement acceptables, on devra alors faire appel à *souhaiter* ou *aimer mieux, préférer, avoir envie* : *Je souhaite / je préfère plutôt partir demain que ce soir ; Je souhaiterais / préférerais y aller en train plutôt qu'en voiture, Je me demande si j'ai envie au cinéma ce soir.*
2. Du fait du caractère nécessaire de la relation qu'établit *désirer* entre X et S_i, il est incompatible avec toute autre modélisation que celles portant sur le haut degré de cette nécessité. On peut avoir *Je désire t'aider de toutes mes forces, je désire ardemment qu'elle vienne*, mais beaucoup plus difficilement *Je désire t'aider un peu, je désire plus ou moins qu'elle vienne*. Ces dernières séquences supposeraient que le sujet ait la possibilité de ne pas désirer, ce que les hypothèses formulées sur le fonctionnement de ce verbe interdisent rigoureusement. Notons d'autre part que la séquence *Je désire qu'il vienne* appelle fortement un adverbe marquant le haut degré comme *ardemment, vivement, vraiment*… On pourrait rendre compte de ce comportement à partir de la propriété de préconstruction qui caractérise la complétive *que P*, ce qui lui confère le statut de repère de la relation (position thématique) : la glose de *Je désire qu'il vienne* serait alors *Qu'il vienne, je le désire*, ce qui tend à introduire une problématique du choix (en ce qu'un terme en position thématique est inscrit dans une classe de termes possibles et sélectionné, soit sur le mode exclusif, soit sur le mode « entre autre »). D'où la présence souhaitable d'adverbes neutralisant cette problématique.

---

[1] *Bonne valeur* en ce qu'elle est sélectionnée par le sujet : elle peut correspondre par ailleurs à une valeur détriment ale pour un autre sujet. Ainsi, admettons que *souhaiter* soit un verbe de visée, aura-t-on *Je te souhaite de crever la bouche ouverte* : ce qui est bon pour *Je* est franchement désagréable pour *te* !

[2] Rencontre à nouveau avec la théorie psychanalytique : « Dans la théorie aussi, où des thématiques majeures persistent, à travers tous leurs avatars : celle de l'*Œdipe*, d'abord, d'abord, qui, sur un canevas mythique, marque et remarque le jeu de « quatre coins » sur quoi se fonde le désir de l'être parlant ; celle de la *castration* ensuite, qui ne cesse de dire et redire que *nul n'est possesseur des causes, moyens et objets du désir qui l'anime* [c'est moi qui souligne] ». cf. S. Leclaire, *op. cit. supra*.

[3] « […] le plus faible désir est déjà submergeant. On ne peut pas le tenir à distance, comme la faim, et « penser à autre chose », en conservant tout juste comme signe du corps-fond une tonalité indifférenciée de la conscience non thétique que serait le désir. Mais *le désir est consentement au désir*. La conscience alourdie et pâmée glisse vers un alanguissement comparable au sommeil ». Sartre, 1943, pp. 457.

Pour la même raison peut-on expliquer l'allergie manifestée par *désirer* avec *être en train de…* qui marque une discordance entre l'ancrage temporel d'un procès P notionnellement non structuré et la structuration notionnelle de P hors du plan temporel[1].

3. *Désirer* est strictement incompatible avec la forme impérative qui consiste à constituer l'interlocuteur / co-énonciateur comme agent d'un procès visé par l'énonciateur. Or *désirer* bloque toute agentivité. D'où le caractère très étrange des séquences suivantes : *Désire un bon café ; Désirons qu'elle accepte de venir avec nous ; Désirez partir au plus vite ; Désire-moi !*
4. *Désirer* engendre des contraintes avec le futur de l'indicatif, compte tenu des propriétés de visée attachées à cette forme verbale (sans permettre une identification de l'énonciateur à S_i, comme dans le cas du conditionnel présent): *Est-ce que tu désireras me voir à mon retour ? ; Vous désirerez un café après votre dessert ? ; Après ce qui s'est passé hier soir, elle désirera nous parler, c'est sûr !* ne sont pas des séquences énonciativement bien formées.

À Condillac le dernier tango…

> Que faisons nous, en effet, lorsque nous désirons ? Nous jugeons que la jouissance d'un bien nous est nécessaire. Aussitôt notre réflexion s'en occupe uniquement. S'il est présent, nous fixons les yeux sur lui, nous tendons les bras pour le saisir. S'il est absent, l'imagination le retrace, et peint vivement le plaisir d'en jouir. Le désir n'est donc que l'action des mêmes facultés qu'on attribue à l'entendement, et qui étant déterminée vers un sujet par l'inquiétude que cause sa privation, y détermine aussi l'action des facultés du corps. Or du désir naissent les passions, l'amour, la haine, l'espérance, la crainte, la volonté. Tout cela n'est donc encore que la sensation transformée. Condillac, 1984, pp. 293-294.

[1] Nous reprendrons l'hypothèse formulée sur la périphrase *être en train de* par J.-J. Franckel dans Franckel (J.-J.). 1989, pp. 65.

Références bibliographiques

- Ouvrages et articles

Benveniste (E.). Problèmes de linguistique générale. Paris : Gallimard.

Condillac (E. Bonnot de). 1984 : *Traité des sensations ; traité des animaux*. Paris : Éditions Fayard [Corpus des œuvres de philosophique en langue française].

Culioli (A.) 1990. *Pour une théorie de l'énonciation*. Paris/Gap : Ophrys.

Franckel (J.-J.). 1989. *Étude de quelques marqueurs aspectuels du français*. Geneve : Droz.

Franckel (J.-J.). *1998. « Références et référenciation et valeurs référentielles ». in :* Sémiotiques*, 15. Paris : Didier-érudition.*

Franckel (J.-J.) & Lebaud (D.). 1990*. Les figures du sujet*. Paris/Gap : Ophrys.

Lacan (J.). 1966. *Écrits*. Paris : Éditions du Seuil.

Leclaire (S.). 1979. « L'inconscient ». in *: Congrès international « L'inconscient : nature, fonctions, méthodes d'analyse »* [Tbilissi (Géorgie) du 1 au 6 octobre 1979].

Locke (J.). 1989. *Essai philosophique concernant l'entendement humain*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin.

Saint Paul. *Première Épître aux Corinthiens* (VII). in : *Nouveau Testament - Epîtres de Paul.*

Sartre (J.-P.). 1943. *L'Être et le Néant.* Paris : Gallimard Nrf.

Spinoza (B.). 1967. *L'Éthique*. Paris : Éditions La Pléiade.

- Dictionnaires et encyclopédies

Dictionnaire de l'Académie française. 1694 [1ère édition]. Paris : Fayard [réed.]

Dictionnaire Alphabétique et Analogique de la Langue française. 1978. Paris : Société du Nouveau Littré, Le Robert**.**

Dictionnaire historique de la langue française. 1994. Paris : Dictionnaires Le Robert.

Dictionnaire Le Littré. 1956. Paris : Jean-Jacques Pauvert éditeur.

Encyclopédie de Diderot et d'Alembert [CD Rom-Dvd-Rom]*.* 2001-2004 [réed.]. Paris : Éditions Multimedia Redon.

Trésor de la langue française. 1982. Paris : Gallimard, tome 6, pp. 1288.

Remerciements

Cette page sera l'occasion de remercier chaleureusement toutes celles et tous ceux qui ont contribué à l'élaboration des numéros 7 et 8 depuis plus d'un an.

Et tout d'abord Les auteurs

- Patrick Anderson
  Université de Franche-Comté, France
  Courriel : p.anderson@uha.fr
- Michel Arrivé
  Université de Paris X : Nanterre, France
  Courriel : michel.arrive@wanadoo.fr
- Jacqueline Authier-Revuz
  Université Paris III : Sorbonne Nouvelle, France
  Courriel : jacqueline.authier@wanadoo.fr
- Philippe Blanchet
  Université Rennes II : Haute Bretagne, France
  Courriel : philippe.blanchet@uhb.fr
- Thierry Bulot
  Universités de Rouen & Rennes II, France
  Courriel : thierry.bulot@free.fr
- Valérie Capdevielle-Mougnibas
  Université Toulouse le Mirail, France
  Courriel : capdevie@univ-tlse2.fr
- Clément de Guibert
  Université de Haute Bretagne, Rennes II, France
  Courriel : clement.deguibert@uhb.fr
- Carine Duteil-Mougel
  Université Toulouse-Le Mirail, France
  Courriel : carine.duteil@wanadoo.fr
- Irène Fenoglio
  Cnrs – ITEM, France
  Courriel : Irene.Fenoglio@ens.fr
- Valéria Herzer
  Université de Provence, France
  Courriel : vlrherzer@yahoo.com
- Julia Kristeva
  Université de Paris VII, France
  Courriel : kristeva@paris7.jussieu.fr
- Daniel Lebaud
  Université de Franche-Comté, France
  Courriel : Daniel.lebaud@wanadoo.fr
- Marcos Lopes
  Université de São Paulo (USP), Brésil
  Courriel : marclops@club-internet.fr
- Véronique Magaud
  Auteure indépendante, France
  Courriel : magaudv@wanadoo.fr
- Valelia Muni Toke
  Université Paris X, Nanterre, France
  Courriel : Valmunitoke@yahoo.fr
- Inês Oseki-Dépré,
  Université de Provence, France
  Courriel : ines.oseki-depre@wanadoo.fr
- Berthille Pallaud
  Cnrs, Université de Provence, France
  Courriel : pallaud@newsup.univ-mrs.fr
- Jean-Jacques Pinto
  Psychanalyste, Aix-en-Provence, France
  Courriel : jjpaix@free.fr
- Philippe Schepens
  Université de Franche-Comté, France
  Courriel : Philippe.schepens@univ-fcomte.fr
- Maryse Siksou
  Université Paris VII - Denis Diderot, France
  Courriel : siksou@ccr.jussieu.fr
- Izabel Vilela
  Université Fédérale de Goias, Brésil
  Courriel : Izabel.Vilela@wanadoo.fr
- Mareike Wolf-Fedida
  Université Paris VII - Denis Diderot, France
  Courriel : M14Wolf@aol.com

Tous les lecteurs extérieurs qui ont accepté de lire et relire les textes que nous leur soumettions :

- Marie-France Blès
Université de Lille II, France
Courriel : mbles@gonline.fr

- Ivan Darrault-Harris
Université de Limoges, France
Courriel : ivandarr@club-internet.fr

- Marc Decimo
Université d'Orléans, France
Courriel : Marcdecimo@aol.com

- Marc Derycke
Université de saint-Etienne, France
Courriel : marc.derycke@univ-st-etienne.fr

- Joseph Donato
Université de Provence, France
Courriel : jodonato@up.univ-aix.fr

- Fréderic Francois
Professeur émérite Université René Descartes, Paris, France
Courriel : j.frederic.francois@wanadoo.fr

- Marc Gonzalez
Université Paul Valéry, Montpellier III, France
Courriel : marcandre.gonzalez@wanadoo.fr

- Blanche-Noëlle Grunig
Paris, France
Courriel : grunig@club-internet.fr

- Anne-Marie Houdebine-Gravaud
Université René Descartes, Paris France
Courriel : houdebinea@yahoo.fr

- Christian Hudelot
LEAPLE UMR 8606, Cnrs, France
Courriel : hudelot@vjf.cnrs.fr

- Jacques Laisis
Université de Haute Bretagne
Courriel : jacques.laisis@uhb.fr

- Bernard Lamizet
Institut d'Études Politiques de Lyon, France
Courriel : bernard.lamizet@wanadoo.fr

- David Lavergne
Ministère de la Culture et de la Communication, France
Courriel : david.lavergne@culture.gouv.fr

- Antoinette Lovichi-Païta
Université d'Aix-Marseille III, France
Courriel : alovichi@aol.com

- Francois Mondoloni
Psychanalyste, Aix-en-Provence, France
Courriel : jean-francois.mondoloni@wanadoo.fr

- Philippe Monneret
Université de Bourgogne, France
Courriel : Philippe.Monneret@u-bourgogne.fr

- Aliya Morgensten
Université de Paris III, France
morgen@ext.idf.jussieu.fr

- Claudine Normand
Université de Bourgogne, France
Courriel : normand.claudine@u-bourgogne.fr

- Inês Oseki-Dépré,
Université de Provence, France
Courriel : ines.oseki-depre@wanadoo.fr

- Berthille Pallaud
Cnrs, Université de Provence, France
Courriel : pallaud@newsup.univ-mrs.fr

- Jaqqueline Picoche
Université de Picardie, France
Courriel : jacqueline.picoche@wanadoo.fr

- Jean-Jacques Pinto
Psychanalyste, Aix-en-Provence, France
Courriel : jjpaix@free.fr

- Henri Portine
Université Montaigne, Bordeaux, France
Courriel : portine@montaigne.u-bordeaux.fr

- Alain Rabatel
Université Lyon II, France
Courriel : at.rabatel@wanadoo.fr

- André Salem
Université de Paris III, France
salem@msh-paris.fr

- Philippe Schepens
Université de Franche-Comté, France
Courriel : Philippe.schepens@univ-fcomte.fr

- Joël Uzé
Centre Hospitalier Henri Laborit, Poitiers, France
Courriel : ju@atega.com

- Monique Vanneufville
Université du Littoral côte d'Opale, France
vanneufville.monique@free.fr

- Chantal Wionet
Université d'Avignon, France
Courriel : chantal.wionet@wanadoo.fr

Tous les membres du comité scientifique de **M**arges **L**inguistiques et tout spécialement :

- Thierry Bulot
Universités de Rouen & Rennes II, France
Courriel : thierry.bulot@free.fr

- Jean Caron
Université de Poitiers, France
Courriel : jean.caron@mshs.univ-poitiers.fr

- Joseph Courtés
Université Le Mirail, Toulouse, France
Courriel : joseph.courtes@wanadoo.fr

- Jacques Fontanille
Université de Limoges, France
Courriel : fontanille@unilim.fr

- Françoise Gadet
Université de Paris X, Nanterre, France
Courriel : gadet@u-paris10.fr

- Lorenza Mondada
Université de Lyon II, France
Courriel : Lorenza.Mondada@unibas.ch

- Daniel Véronique
Université de Paris III, Sorbonne Nouvelle, France
Courriel : Daniel.Veronique@paris3.sorbonne.fr

Tous les membres du comité de rédaction de **M**arges **L**inguistiques et tout spécialement :

- Véronique Magaud
Auteure indépendante, France
Courriel : magaudv@wanadoo.fr

- Michel Santacroce
Cnrs, Université de Provence, France
Courriel : Michel.Santacroce@wanadoo.fr

- Yvonne Touchard
IUFM de Marseille, France
Courriel : ytouchard@wanadoo.fr

L'ensemble des correspondants et responsables techniques de **M**arges **L**inguistiques et tout spécialement :

- Béat Grossenbacher
La-Chaux-de-Fonds, Suisse
Courriel : bege@vtx.ch

et

- Marc Seassau
Auteur Indépendant, France
Courriel : marc.seassau@free.fr

Enfin, et pour conclure, nous remercions tout particulièrement nos collègues :

- Michel Arrivé
Université de Paris X : Nanterre, France
Courriel : michel.arrive@wanadoo.fr

et

- Izabel Vilela
Université Fédérale de Goias, BrésilCourriel : Izabel.Vilela@wanadoo.fr

qui ont habilement dirigé ce numéro, ainsi que :

- Véronique Magaud
Auteure indépendante, France
Courriel : magaudv@wanadoo.fr

qui a su accompagner les numéros 7 et 8 de la Revue *Marges Linguistiques* avec dynamisme, enthousiasme et talent.

Les groupes de discussion de Marges Linguistiques

Introduction

La rubrique *Forums de discussion* du site **M**arges **L**inguistiques entend essentiellement fournir à des groupes de recherches déjà existants en sciences du langage ou à des particuliers (linguistes confirmés) souhaitant instaurer un espace de réflexion et de dialogues, l'architecture informatique nécessaire et la vitrine Web du site **M**arges **L**inguistiques qui permettront aux usagers du site de choisir un ou plusieurs groupes de discussions, de s'y inscrire et d'y participer. En outre chaque groupe peut bénéficier tout d'abord d'une bibliothèque pour entreposer librement ses ressources documentaires de base, ses comptes-rendus d'activité et ses annexes.

La durée minimale d'existence d'un groupe de discussion est fixée à 3 mois, afin d'éviter de trop nombreux remaniements techniques, en revanche nous ne fixons aucune limite maximale, certains groupes pouvant perdurer plusieurs années. La gestion de chaque groupe de discussion se fait librement par chaque groupe de recherche qui prend l'initiative de créer, par notre entremise et grâce aux moyens qui lui sont fournis par **M**arges **L**inguistiques bénévolement et gratuitement, son propre forum. De même, la responsabilité de chaque modérateur de groupe est ainsi engagée (respect de la thématique choisie, respect des personnes, respect de la « Netiquette »).

Les usagers qui souhaitent soit visualiser des discussions en cours, soit s'inscrire dans l'un des groupes de discussions sont invités à se rendre directement à la page Les groupes de discussion de Marges Linguistiques ou selon leur souhait à celle de Table ronde — questions impertinentes.

Ceux ou celles qui aspirent à créer leur propre groupe de discussion en profitant des moyens techniques mis à leur disposition sont invité(e)s à prendre connaissance attentivement des informations données dans les paragraphes ci-dessous.

Créer un groupe de discussion sur le site de Marges Linguistiques

Dès lors qu'un thème de discussion dans le domaine des sciences du langage est proposé puis admis par le comité de rédaction de ML, la mise en place effective est rapide et le groupe de discussion devient opératoire en quelques jours. La procédure de création d'un groupe de discussion est simple, elle comporte 3 étapes :

- Prise de contact avec le comité de rédaction pour faire part de votre projet de création d'un groupe de discussion. Indiquez l'intitulé de la thématique que vous souhaitez aborder et joignez si possible un bref descriptif. N'oubliez pas de joindre votre émail pour que nous puissions vous répondre aussitôt. Écrire à marges.linguistiques@wanadoo.fr
- Pour que nous puissions mettre en ligne sur le site l'accès au groupe et procéder à une première configuration du profil de votre groupe de discussion, nous vous demandons de remplir soigneusement le formulaire électronique réservé à cet effet (http://marges.linguistiques.free.fr/forum_disc/forum_disc_form1/formulaire.htm).
- Ce formulaire, relativement détaillé, est un peu long mais nous permet de mettre à votre disposition plus sûrement, plus rapidement et plus précisément un service de qualité. Si vous souhaitez recevoir une aide écrivez à la revue, sachez cependant que tous les régla-

ges des différents paramètres de votre groupe de discussion pourront être modifiés par vos soins à tout moment et très directement auprès du serveur de listes eGroups.fr (sans passer à nouveau par ML). En effet, dès que votre groupe de discussion est créé, vous en devenez l'animateur et le modérateur.

- La dernière étape, consiste simplement, à nous transmettre (format [.doc] reconverti par nos soins en [.pdf]) les premiers éléments de votre bibliothèque de groupe. Cette étape n'est d'ailleurs pas indispensable et il vous revient de juger de l'opportunité de mettre en ligne ou pas, des textes fondateurs (par exemple : programme de recherche, développement de la thématique que vous souhaitez mettre en discussion, etc.). Un compte rendu hebdomadaire, mensuel ou trimestriel des discussions (fichier attaché .doc) est souhaitable afin que les usagers du site puissent télécharger à tout moment un fragment des discussions ou lire sur la page-écran de votre groupe les textes les plus récents. Ce compte rendu n'est pas obligatoire mais peut vous permettre d'intéresser un plus grand nombre de personnes.

1. Présentation générale

La rubrique *Forum des revues*, animée sur le site Internet de **M**arges **L**inguistiques par Thierry Bulot (Université de Rouen, Université de Rennes, France), propose deux types de service complémentaires, à l'attention des chercheurs et enseignants en Sciences du Langage :

1. Une liste des revues du domaine (liste non exhaustive et non contractuelle) avec notamment leurs coordonnées et, à chaque fois que cela est possible, une description de la politique éditoriale de chaque revue.

Les revues absentes de la liste et qui souhaitent y figurer sont invitées à contacter le responsable du Forum des revues en écrivant à thierry.bulot@free.fr

2. Une base de données qui permet de remettre dans le circuit de lecture des documents épuisés mais paraissant toujours importants à la connaissance du champ. (voir Fonds Documentaires de Marges Linguistiques).

Les documents téléchargeables (format .pdf) sont de deux types :

a. Des articles publiés dans des numéros de revue épuisés. Les auteurs doivent pour ce faire obtenir et fournir l'autorisation de l'éditeur initial de leur texte pour cette nouvelle mise à disposition de leur écrit. Mention doit être faite des revues-sources de chaque article soumis au Forum des Revues.

b. Des numéros épuisés de revues. Les responsables du numéro doivent obtenir l'accord de la rédaction de la revue ainsi que celui des auteurs pour soumettre au Forum des Revues une partie ou la totalité des articles d'un volume.

Les conditions générales et les quelques contraintes qui s'appliquent aux articles déjà publiés et destinés à l'archivage et à la présentation sur le site Web de Marges Linguistiques, peuvent être appréciées en lisant les pages web de cette rubrique ou encore en téléchargeant le fichier « Cahiers des charges ». Pour ce faire, rendez-vous sur le site de **M**arges **L**inguistiques : http://www.marges-linguistiques.com

2. Présentation de revues

- Nom de la revue : *Creolica*
- Adresse postale : Marie-Christine Hazaël-Massieux
  Université de Provence Laboratoire « Parole et Langage » - UMR 6057
  29 avenue R. Schuman 13621 Aix-en-Provence cedex
- Téléphone : 04 42 95 35 57
- URL : http://creoles.free.fr
  http://analilit.free.fr
- Courriel : marie-christine.hazael-massieux@up.univ-mrs.fr

- Descriptif :

La revue Creolica, revue du Groupe Européen de Recherches en Langues Créoles publiée sur le web, accueille des articles portant sur les langues créoles, leur description linguistique, leur histoire, leurs genèses ; les contributions concernant aussi la typologie des langues, les recherches sur les universaux, les théories cognitives et les évolutions du langage seront appréciées dans la mesure où elles seront en rapport avec l'étude des langues créoles. Des articles sociolinguistiques ou anthropologiques portant sur les mondes créoles, ainsi que des contributions portant plus globalement sur les littératures et les cultures créoles pourront être examinés et soumis au Comité de lecture, dans la mesure où ils ne trahiront pas la perspective dominante de la revue. Les articles, rédigés en français, en anglais, en espagnol ou en portugais, saisis selon les consignes données sur le site, seront transmis à la rédaction de la revue exclusivement comme document attaché (format .doc (word 1998 ou 2000 exclusivement) ou format .rtf).

Ils seront toujours accompagnés d'un résumé dans l'une des langues de la revue. Informations complémentaires, et présentation de la revue sur http://www.creolica.net.

3. Historique des présentations de « Forum des Revues »

Pour consulter l'ensemble des présentations de la rubrique « Forum des revues », rendez-vous sur le site de **M**arges **L**inguistiques : http://www.marges-linguistiques.com, vous y trouverez tous les liens utiles et nécessaires avec les revues suivantes :

- **Alsic — Apprentissage des langues et systèmes d'information et de communication**
- **Cahiers de praxématique**
- **Cahiers de Sociolinguistique**
- **Creolica**
- **DiversCité Langues**
- **Europa Ethnica**
- **Faits de Langues**
- **La France Latine**
- **Grenzgänge. Beiträge zu einer modernen Romanistik**
- **Langage & Société**
- **Langue française**
- **Revue d'aménagement linguistique**
- **Revue de Sémantique et de Pragmatique**
- **Revue Parole**
- **Revue Semen (Nouvelle série)**
- **Sociolinguistica**
- **Sudlangues**
- **Tonos Digital, revista electrónica de estudios filológico**

Sémantique lexicale et psychomécanique guillaumienne

Par Stéphanie Thavaud-Piton (2002)
Université de Paris IV, Sorbonne, France

Résumé

Gustave Guillaume (1883/1960) a fondé la psychomécanique du langage, une théorie linguistique à la fois structurale et mentaliste. Alors qu,on ne compte plus les apports de cette théorie en syntaxe et en sémantique grammaticale, la sémantique lexicale semble lui résister. Il s,agit d,évaluer ici la possibilité d,une sémantique lexicale d,inspiration guillaumienne. A partir d,une lecture de l,intégralité de son ¸uvre (publiée et inédite), on présente ses positions relativement au mot, afin de définir un cadre d,analyse. Par un examen des travaux de ses héritiers, directs ou indirects, on estime ce qu,il reste de l,héritage. On s,intéresse d,abord aux applications d,A. Eskénazi, T. Ponchon, J. Picoche et B. Pottier, en relation avec la sémantique structurale, puis on confronte la psychomécanique à des approches cognitives contemporaines (théorie du prototype et travaux de R W. Langacker, M-L Honeste et J-P. Desclés). Et, pour finir, on essaie de proposer quelques directions de recherche.

Abstract

Gustave Guillaume (1883-1960) founded Psychomechanics of language. His theory links closely both structural and cognitive linguistics. Up to now, whereas its application in syntax and grammatical semantics is the rule, lexical semantics seem to be forsaken. Our purpose consists in evaluating if there is any possibility of lexical semantics based upon Psychomechanics. After reading the complete works of G. Guillaume (both published and not) our theoretical plan is defined. After consideration of the works of his heirs (both direct or not), the way in which his theory was followed up is examined. In order to accomplish this, the works of A. Eskénazi, Th. Ponchon, J. Picoche and B. Pottier are analized in regard of structural semantics. Then, Psychomechanics are collated to cognitive approaches (prototype theory and works of R.W. Langacker, M-L. Honeste and J-P. Desclés) and in the end, some particulars for researching will be provided.

1 vol. – 489 pages URL : http://marg.lng2.free.fr/documents/the0016_thavaud_piton_s/the0016.pdf

Le temps chez Ferdinand de Saussure

Par Yong-Ho Choi (1997)
Université de Paris X Nanterre (France)

Résumé

Depuis Godel, l'écart entre le cours et ses sources ne cesse de se creuser. Dans ces conditons, la question se pose de savoir comment lire Saussure. Il ne s'agit pourtant pas ici de se réclamer du vrai Saussure mais d'essayer de comprendre les difficultés auxquelles Saussure se heurtent dans ses réflexions linguistiques, voire sémiologiques. En placant le probleme du temps au centre de la réflexion de Saussure, l'auteur a effectué une lecture originale de la littérature saussurienne.

Abstract

Since Godel, the distance between the "cours" and its sources doesn't cease to increase. How to read Saussure in this situation? Try to discover the true Saussure? It will be more reasonable to try to understand the difficulties Saussure faced in his linguistic reflections. In placing the problem of time in the center of Saussure's reflections, the author tried an original lecture in saussurean literature.

1 vol. – 308 pages URL : http://marg.lng2.free.fr/documents/the0005_yongho_c/the0005.hqx

Vous souhaitez archiver et faire diffuser votre thèse en Sciences du Langage ?
Écrire à marges.linguistiques@wanadoo.fr

Rubrique éditoriale

Présentation générale

La revue **M**arges **L**inguistiques (ML) s'adresse prioritairement à l'ensemble des chercheurs et praticiens concernés par les questions s'inscrivant dans le vaste champ des sciences du langage. Publiée sur Internet, **M**arges **L**inguistiques — revue électronique semestrielle entièrement gratuite — entend rassembler, autour de thèmes spécifiques faisant chacun l'objet d'un numéro particulier, des articles scientifiques sélectionnés selon de stricts critères universitaires : respect des normes des publications scientifiques, soumission des articles à l'expertise de deux relecteurs, appel à des consultants extérieurs en fonction des domaines abordés.

ML souhaite allier, dans un esprit de synthèse et de clarté, d'une part les domaines traditionnels de la linguistique : syntaxe, phonologie, sémantique ; d'autre part les champs plus éclatés de la pragmatique linguistique, de l'analyse conversationnelle, de l'analyse des interactions verbales et plus largement, des modalités de la communication sociale ; enfin les préoccupations les plus actuelles des sociolinguistes, psycholinguistes, ethnolinguistes, sémioticiens, pragmaticiens et philosophes du langage.

Dans cet esprit, ML souhaite donner la parole aux différents acteurs du système universitaire, qui, conscients de l'hétérogénéité des domaines concernés, s'inscrivent dans une démarche résolument transdisciplinaire ou pluridisciplinaire. Lieu d'échange et de dialogue entre universitaires, enseignants et étudiants, la revue Marges Linguistiques publie en priorité des articles en langue française tout en encourageant les chercheurs qui diffusent leurs travaux dans d'autres langues à participer à une dynamique qui vise à renforcer les liens entre des univers scientifiques divers et à mettre en relation des préoccupations linguistiques variées et trop souvent séparées.

Au delà de cette première mission, **M**arges **L**inguistiques offre sur Internet une information détaillée et actualisée sur les colloques et manifestations en sciences du langage, un ensemble de liens avec les principaux sites universitaires et avec de nombreux laboratoires et centres de recherche, notamment dans la communauté francophone. A noter enfin qu'un espace « thèses en ligne », mis à disposition des chercheurs et des étudiants, permet à la fois d'archiver, de classer mais aussi de consulter et de télécharger, les travaux universitaires les plus récents en sciences du langage que des particuliers souhaitent livrer au domaine public.

Inscription / Abonnement

L'abonnement à **M**arges **L**inguistiques est entièrement gratuit. Faites le geste simple de vous inscrire sur notre liste de diffusion en envoyant un mail (blanc) à : inscriptions.ML@wanadoo.fr
ou encore plus directement à
abonnements1_ML-subscribe@yahoogroupes.fr
8 listes d'abonnement sont à votre service, de
abonnements1_ML-subscribe@yahoogroupes.fr à abonnements8_ML-subscribe@yahoogroupes.fr

Hébergement de colloques

Les organisateurs de colloques qui souhaitent bénéficier d'un hébergement gratuit sur le réseau (pages html) par le biais de **M**arges **L**inguistiques et d'une présentation complète d'actes avant, pendant et/ou après publication papier peuvent nous contacter en écrivant à

information.ML@wanadoo.fr, À noter également que la collection **M**arges **L**inguistiques – L'Harmattan, sous la direction de *M. Thierry Bulot* (université de Rouen) et de *M. Michel Santacroce* (Cnrs, Université de Provence), permet d'envisager simultanément, à des conditions avantageuses, une publication électronique et papier.

Base de données textuelles

Afin de constituer un fond documentaire en sciences du langage, gratuit, facile d'accès et consultable par tous, **M**arges **L**inguistiques s'engage à archiver tous les textes concernant ses domaines de prédilection, présentant un intérêt scientifique et une présentation générale conforme aux critères usuels des publications scientifiques. Cette base de données ne peut exister que grâce à vos contributions que nous espérons nombreuses et de qualité. Outre les thèses en Sciences du Langage que vous pouvez nous adresser à tous moments, les republications d'articles, il est désormais possible de nous faire parvenir régulièrement (1) des documents de travail, (2) des communications proposées lors de colloques, (3) des articles divers encore non publiés dans la presse écrite (par exemple en version d'évaluation), et ce, en français ou en anglais. Dans tous les cas écrire à contributions.ML@wanadoo.fr sans oublier de mentionner votre émail personnel ou professionnel, votre site web personnel éventuellement, sans oublier non plus de prévoir un court résumé de présentation (si possible bilingue) et quelques mots-clés (bilingues également) pour l'indexation des pièces d'archives. Vos documents, aux formats .doc ou .rtf, seront enfin joints à vos messages. Grâce à votre participation, nous pouvons espérer mettre rapidement en ligne une riche base de données, soyez en remerciés par avance.

Le moteur de recherche Aleph-Linguistique

Aleph est un moteur de recherche, créé à l'initiative d'Alexandre Gefen et Marin Dacos, spécialisé dans le domaine des sciences humaines et sociales, au moment où la croissance exponentielle du web dépasse les capacités des moteurs généralistes. Résultat de la coopération de Fabula.org (http://www.fabula.org site spécialisé dans les études et critiques littéraires), de Revues.org (http://www.revues.org fédération de revues en sciences humaines et sociales) et de Marges Linguistiques.com (http://www.marges-linguistiques.com site portail et revue en sciences du langage), Aleph guide vos pas dans un Web de plus en plus difficile d'accès. Pour faire référencer vos sites sur *Aleph-Linguistique*, rendez-vous à http://marges.linguistiques.free.fr/moteur/formulaire.htm

Marges Linguistiques recherche des correspondants et collaborateurs

L'expansion rapide du site **M**arges **L**inguistiques et le rôle de « portail en sciences du langage » que le site est peu à peu amené à jouer — du moins sur le web francophone — nous incite à solliciter l'aide de nouveaux collaborateurs afin de mieux assumer les différentes missions que nous souhaiterions mener à bien.

- **M**arges **L**inguistiques recherche des linguistes-traducteurs bénévoles pouvant, sur réseau, corriger les passages incorrects du logiciel de traduction automatique Systran (Altavista). L'effort pouvant être largement partagé (une ou deux pages web par traducteur) — la charge individuelle de travail restera abordable. Langue souhaitée : anglais.
- **M**arges **L**inguistiques recherche des correspondants bénévoles, intégrés dans le milieu universitaire international, dans la recherche ou dans l'enseignement des langues. Le rôle d'un correspondant consiste à nous faire part principalement des colloques et conférences en cours d'organisation ou encore des offres d'emplois, des publications intéressantes ou de tout événement susceptible d'intéresser chercheurs, enseignants et étudiants en sciences du langage.
- **M**arges **L**inguistiques recherche des personnes compétentes en matière d'activités sur réseau Internet — Objectifs : maintenance, développement, indexation, relations internet, contacts, promotion, diffusion et distribution.

Pour tous contacts, écrire à la revue marges.linguistiques@wanadoo.fr

Le groupe de discussion echos_ML : à vous de vous manifester !

Il vous est possible de communiquer et de faire partager vos opinions sur les différents textes publiés par la revue, en vous abonnant (gratuitement) au groupe de discussion *echos_ML* créé spécialement pour recueillir vos commentaires.

Tous les commentaires, toutes les remarques ou critiques portant sur le fond comme sur la forme, seront acceptés à la condition bien sûr de (1) ne pas être anonymes (2) ne pas avoir un caractère injurieux (3) d'être argumentés. Nous espérons ainsi pouvoir recolter des avis éclairés qui nous permettront de mieux gérer les orientations éditoriales de la revue et du site web **M**arges **L**inguistiques.

Nom de groupe :	echos_ML
URL de la page principale :	http://fr.groups.yahoo.com/group/echos_ML
Adresse de diffusion :	echos_ML@yahoogroupes.fr
Envoyer un message :	echos_ML@yahoogroupes.fr
S'abonner :	echos_ML-subscribe@yahoogroupes.fr
Se désabonner :	echos_ML-unsubscribe@yahoogroupes.fr
Propriétaire de la liste :	echos_ML-owner@yahoogroupes.fr

Merci par avance pour vos commentaires et suggestions.

L'Harmattan

Collection

Édition-Diffusion
5-7, Rue de L'École Polytechnique, 75 005 Paris

Tél. 01 40 46 79 20 (Comptoir et renseignement librairie)
Tél. 01 40 46 79 14 (Manuscrits et fabrication)
Tél. 01 40 46 79 22 (Service de presse)
Tél. 01 40 46 79 21 (Direction commerciale)
Fax 01 43 29 86 20 (Manuscrits — Fabrication)
Fax 01 43 25 82 03 (Commercial)

Marges Linguistiques

Michel Santacroce (dir.)

Faits de langue — Faits de discours
Données, processus et modèles
Qu'est-ce qu'un fait linguistique ?
Volume 1 : 257 pages — Prix : 22 €uros
Volume 2 : 232 pages — Prix : 20 €uros
ISBN : 2-7475-3183-X

Thierry Bulot (dir.)

Lieux de ville et identité
Perspectives en sociolinguistique urbaine

Volume 1 : 206 pages — Prix : 18 €uros
Volume 1 : 195 pages — Prix : 17,5 €uros
ISBN : 2-7475-5893-2
ISBN : 2-7475-5894-0

Appel
à contributions

Novembre 2005 Numéro 10 :

Français

Langues régionales

Numéro dirigé par Moïse (C.) Université d'Avignon (France), Fillol (V.) Université de Noumea (Nouvelle-Calédonie) & Bulot (T.) — Université de Rouen et Université de Rennes (France)

L'orientation générale du volume est sociolinguistique mais les éditeurs acceptent des contributions qui peuvent relever d'autres sciences sociales à la condition qu'elles s'appuient sur une démarche scientifique. Comme cela vient d'être dit, toute l'aire francophone est concernée, et les interventions peuvent tout autant faire la part d'une réflexion conceptuelle, d'un(e) description / compte-rendu d'enquête, voire d'un questionnement plus large sur la question. Les articles peuvent ainsi (la liste demeure ouverte eu égard aux attentes des éditeurs) concerner la politique linguistique, la grammatisation, le rapport entre langue(s) et culture, les discours politiques sur les langues, l'idéologie linguistique, les rôles et statuts, les politiques et les langues, la socio-toponymie…

Les articles scientifiques ayant trait à ce thème devront nous parvenir par émail à :
contributions.ML@wanadoo.fr

Anglais

Regional dialects

directed by Moïse (C.) University of Avignon (France), Fillol (V.) University of Noumea (New-Caledonia) & Bulot (T.) — University of Rouen and University of Rennes (France)

The general orientation of the issue is sociolinguistic but the editors accept papers that might be related to other social sciences provided that they use scientific processes. As previously said, the whole French-speaking area is concerned, and the papers may as much allow for conceptual reflection, a survey report or description, even broader questioning on the matter. The articles – whose list is still open considering the editors' expectations – may concern linguistic policy, grammaticalization, thee relation between language(s) and culture, political discourses on languages, linguistic ideology, roles and status, politics and languages, sociotoponymy…

if you are interested, send at your earliest convinience proposals
and/or contributions to contributions.ML@wanadoo.fr

Contributions may be submitted in French, English, Spanish or Italian.

Français

Combattre les fascismes aujourd'hui — Propos de linguistes…

Numéro dirigé par Jacques Guilhaumou (ENS Lyon, France)
Et Michel Santacroce (Cnrs, Université de Provence, France)

La montée de l'extrême-droite en France, en Europe et plus généralement dans le monde interpelle d'abord le linguiste sur le terrain de sa compétence d'analyste des discours. L'analyse des ramifications populistes, racistes des discours d'extrême droite en Europe et dans le monde, étendues jusqu'à diverses formes de « langue de bois » entre dans le champ de compétence du chercheur.

Les périls « fascistes » impliquent aussi le chercheur sur le terrain éthique. Cette question éthique procède ici d'une conviction partagée : l'exigence de penser et d'agir avec ceux qui souffrent dans leur exigence quotidienne d'humanité, et agissent en conséquence pour la défense de leurs droits. L'Histoire des Sciences Humaines en général, des Sciences du Langage en particulier, montre cependant que cette exigence ethique n'a pas toujours été respectée et ce, avec des conséquences bien souvent néfastes pour les disciplines incriminées. De plus, et cette fois d'une manière très actuelle, l'extrême territorialisation des savoirs académiques, les guerres claniques dans des institutions de recherches scientifiques qui clament pourtant leur attachement à la démocratie, laisse entrevoir un péril totalitariste plus subtil et plus souterrain, que nous désignerons momentanément par l'expression de « fascismes intérieurs ».

Il est enfin question de la responsabilité du chercheur, c'est-à-dire de sa prise au sérieux des ressources de l'événement qui montrent la capacité humaine à réaliser un projet, à désigner un devenir bien au-delà des frontières de son pays d'origine. Plusieurs analystes ont souligné ainsi que la voix fasciste se fait entendre là où une voix a manqué, la voix d'une pensée sur l'avenir de la démocratie. Le chercheur peut-il faire entendre ici sa voix pour défendre l'existence d'une société plurilingue et imprégnée de l'usage-citoyen à l'horizon d'une mondialisation générée par une nouvelle langue de la paix ?

Les articles scientifiques ayant trait à ce thème devront nous parvenir par émail à :
contributions.ML@wanadoo.fr

Anglais

Combatting fascisms today — Contributions from linguists…

directed by Jacques Guilhaumou (ENS Lyon, France)
and Michel Santacroce (Cnrs, University of Provence, France)

The rise of the far right in France, in Europe and more generally in the world is of great interest to linguists in their field as speech analysts. Besides, the analysis of the populistic and racist ramifications of the far right discourse in Europe, extended to various forms of « set language », falls into the searcher's domain.

The « fascist » perils involve the searcher in the ethical field too. This ethical question comes from shared conviction : the necessity to think and act with those who suffer in their daily demand of humanity and act accordingly for the defence of their rights. The history of Humanities in general and of Language Sciences in particular, shows that this demand has not always been shown consideration nevertheless, which often had disastrous consequences for the disciplines in question. Moreover, today's utmost territorialization of academic knowledge, the war between clans within scientific research institutions which, however, proclaim their attachment to democracy, show sign of a more subtle and underhand totalitarian peril that we will momentarily call « inner fascisms ».

The last point is the searcher's responsibility namely his taking seriously the resources of the event which show man's ability to achieve a project and to point to an evolution far beyond the borders of his/her native country. Several analysts have thus underlined that the fascist voice makes itself heard where a voice has been missing, the voice of a thought on the future of democracy. Can the searcher have his voice heard here to defend the existence of a multilingual and citizen-oriented society at the dawn of an internationalisation generated by a new language of peace ?

if you are interested, send at your earliest convinience proposals
and/or contributions to contributions.ML@wanadoo.fr

Contributions may be submitted in French, English, Spanish or Italian.

Français

L'origine du langage et des langues
Numéro dirigé par le comité de rédaction **M**arges **L**inguistiques

Un siècle après la décision de la Société de Linguistique de Paris de bannir de sa constitution de 1866, art. II, toute recherche sur l'origine du langage et sur la création d'une langue universelle, le thème de l'origine du langage et des langues revient au premier plan des préoccupations scientifiques actuelles. Les raisons du retour de ce thème ancien sont nombreuses. Elles peuvent être rattachées à l'état actuel des connaissances en neurosciences, sciences cognitives, anthropologie, créolistique, théories de l'acquisition, etc. Ce numéro qui prend acte du fait que l'ontogenèse et la phylogenèse du langage sont toujours des objets de controverses chez les linguistes et dans les théories linguistiques, entend se dérouler autour des trois axes suivant :

- Les formes primitives de langage, évolution linguistique, grammaticalisation : des protolangues aux langues modernes,
- Les relations entre humanisation, évolutions neurologiques et cognitives, et le développement d'un « instinct » du langage,
- Recherche sur l'origine du langage et des langues d'un point de vue philosophique et épistémologique.

Les articles scientifiques ayant trait à ce thème devront nous parvenir par émail à :
contributions.ML@wanadoo.fr

Anglais

The origin of the language faculty and of languages
directed by **M**arges **L**inguistiques

A century after the decision of the Société de Linguistique de Paris to pronounce in its constitution of 1866, art. II, the ban of research on the origin of language and on the creation of a universal language, the very theme of the origin of language comes again to the fore as a major topic of scientific research. Reasons for this upsurge of an old theme are many. They can be sought in the current state of the art in neurosciences, cognitive sciences, anthropology, creole studies, acquisition theory etc. This issue, taking stock of the fact that the ontogenesis and the phylogenesis of language are still matters of controversy for linguistic theories and linguists, endeavours to discuss the three following themes :

- primitive forms of language, linguistic evolution, grammaticalization : from protolanguages to modern languages,
- the relations between hominization, neural and cognitive evolutions, and the development of the « language instinct »,
- research on the origin of language and languages as a philosophical and epistemological issue.

if you are interested, send at your earliest convinience proposals
and/or contributions to contributions.ML@wanadoo.fr

Contributions may be submitted in French, English, Spanish or Italian.

Remerciements à M. B. Grossenbacher (www.chants-magnetiques.com), La Chaux-de-Fonds (Suisse), pour l'aide précieuse en infographie et développement Multimedia.

La revue électronique gratuite en Sciences du Langage
Marges **L**inguistiques est éditée et publiée semestriellement
sur le réseau internet par :

M.L.M.S. Éditeur
Le petit Versailles
Quartier du chemin creux
13250 Saint-Chamas (France)
Tel. / Fax : 04 90 50 75 11